DEC 28 1923

30e Année. N° 24. 15 Décembre 1923.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

840

		Pages.
Louis Barthou	*Autour de dix vers d'André Chénier*	721
Comte Molé	*Souvenirs.* — I	728
V. Blasco Ibañez	*Mare Nostrum.* — I	745
Jacques Piou	*Albert de Mun, orateur*	792
Paul Morand	*Lewis et Irène.* — II	807
Guy de Valous	*La Révolution aux Iles du Vent (1789-1793)* [fin]	836
Jean-Louis Vaudoyer	*Peau d'Ange* (fin)	862
Jules Decamps	*Contradictions monétaires allemandes*	894
Albert Flament	La Quinzaine : *Tableaux de Paris*	915
Henry Bidou	Les Lettres : *Maurice Barrès*	926
Robert de Traz	Chronique européenne : *Personnages de la S.D.N.*	929
André Chaumeix	La Politique : *Les Élections britanniques*	950

Copyright 1923 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 4 FR. 50

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION. ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1923

LA REVUE DE PARIS qui a publié en 1923 des **romans** de René B Pierre Benoit, Francis Carco, Gustave Geffroy, Paul Morand, Galsworthy, Gab d'Annunzio et Blasco Ibañez; — des **souvenirs** de la Princesse Metternich, du C Molé, de Sir George Buchanan; — des **inédits** de Colbert, d'Ernest Renan, de la Duch de Dino; — des **articles** de MM. Bergson, Brémond, Painlevé, Ch. Diehl, R. de M tesquiou, du Général Mangin et de R. Grelling;

PUBLIERA au cours de l'année 1924 :

Sous la Rose, par **Anatole France,** de l'Académie française; **le Divertissem provincial,** par **Henri de Régnier,** de l'Académie française; **Entrez dans la da** par **René Boylesve,** de l'Académie française; **Monsieur Frédéric,** par **Henri Duvern le Désert de l'Amour,** par **François Mauriac; les Deux Pigeons,** par J **Giraudoux;**

DES ROMANS ET NOUVELLES de Marcelle Tinayre, Edith Wha Noëlle Roger, Lucie Delarue-Mardrus, Valery Larbaud, Paul Morand, Jules Rom Francis Carco, Alexandre Arnoux, Jean Kessel, René Bizet, Auernheimer, Merejkow Jack London;

Une série d'essais : *les Amis de mon âme*, par Gérard d'Houville, et une s de poèmes par la Comtesse de Noailles;

Les Mémoires de Sainte-Aulaire ***Les Souvenirs du Sérail*** de *Leila Hanoum*

Indianisme et Humanisme, par *Silvain Lévi*

Des **Études** de MM. Pierre de Nolhac et Henri Brémond, de l'Acadé française; Arthur Chuquet, Arthur Lévy, Dumaine, Lacour-Gayet, Appell, Is Brunschvicg, E. Borel; et une suite d'*Études sur la Société des Nations* dues à lo Robert Cecil, à MM. Benès, Hymans, Zimmermann, Barthou, Herriot, A. Thom H. de Jouvenel;

Des **Inédits** de Chateaubriand, de Sainte-Beuve et de Balzac;

Des **Pièces de théâtre** de MM. Porto-Riche, Bernard Shaw, Gabri d'Annunzio;

Des **Portraits anglais,** de M. André Maurois;

Trois importantes Études sur la Critique, de A. Thibaudet;

Le Comte de Fels, dont nous avons donné en 1923 **Aurons-nous un Révolution?** continuera la publication de ses études sur **les Richesses de l'État.**

Aux Chroniques consacrées aux Littératures françaises et étrangères, aux Ar aux Sciences et à la Politique, s'ajouteront une *Chronique européenne* tenue par M. Robe de Traz, et des *Articles médicaux* de M. J.-L. Faure.

AUTOUR DE DIX VERS D'ANDRÉ CHÉNIER . . . . . QUI SONT D'ANATOLE FRANCE

Disjecti membra poetæ.

La renommée d'André Chénier[1] n'a pas cessé de grandir depuis le jour où une note du *Génie du Christianisme* saluait dans cet « infortuné jeune homme » un talent digne de Théocrite. Chateaubriand ne connaissait du poète, en 1802, qu'un petit recueil d'idylles manuscrites. L'édition de 1819, mise au point par H. de Latouche, apporta la première au public un ensemble d'œuvres suffisant pour mesurer l'étendue d'un génie tué par un crime imbécile. Quelques mois après, les *Méditations poétiques* révélaient un génie nouveau, comme pour atténuer la perte cruelle que le jugement du 7 Thermidor an II avait fait subir à la France. Le *Conservateur littéraire*, dans sa livraison du 15 avril 1820, faisait une comparaison entre les deux poètes. Il disait : « Si je comprends bien des distinctions, du reste assez insignifiantes, le premier est *romantique* parmi les *classiques*, le second est *classique* parmi les *romantiques*. » L'article, signé d'un simple V, avait pour auteur Victor Hugo, alors âgé de dix-huit ans.

André Chénier, Lamartine, Victor Hugo, voilà certes une

1. Cet avant-propos a été écrit par M. Louis Barthou pour une édition de luxe d'André Chénier, illustrée par M. Maurice Ray, que doit publier la « Société des Amis des Livres ».

trinité glorieuse, mais le rapprochement tire toute son importance du jugement porté avec une singulière clairvoyance, qui étonne à cet âge, par le rédacteur du *Conservateur littéraire* : il est définitif. De quelque façon que l'on envisage le talent d'André Chénier, quelle que soit la part faite à ses sources ou à son influence, il faudra toujours en revenir à la définition de Victor Hugo : il fut, avec une discrétion encore classique, le premier des romantiques.

***

Mais l'école parnassienne essaya, plus tard et à son tour, de le tirer à elle. Anatole France, qui en fit partie, la devança. C'est une amusante histoire, perdue dans de vieux journaux, et qu'une édition nouvelle d'André Chénier se devait peut-être de raconter. On sait le sort qui fut réservé aux manuscrits du poète et tous les efforts accomplis pour rassembler et coordonner ses *membra disjecta*. Becq de Fouquières s'y employa avec le zèle ardent d'une admiration qui fut le plus souvent sagace et heureuse. Mais la malice d'un jeune apprenti des lettres mit en déroute son sens critique, dont rien ne put réussir depuis à corriger l'erreur entêtée.

L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux publiait, le 10 août 1864, cette note :

*Dix vers d'*ANDRÉ CHÉNIER. — *Sont-ils inédits?*

Proserpine incertaine...
Sur sa victime encor suspendait ses ciseaux,
Et le fer, respectant ses longues tresses blondes,
Ne l'avait pas vouée aux infernales ondes.
Iris, du haut des cieux, sur ses ailes de feu,
Descend vers Proserpine : « Oui, qu'à l'infernal dieu
Didon soit immolée; emporte enfin ta proie... »
. . . . . .
Elle dit : sous le fer soudain le crin mortel
Tombe; son œil se ferme au sommeil éternel
Et son souffle s'envole à travers les nuages.

(Virg., *Æn.*, 698 et sep. *nondum illi flavum.*)

Ces dix vers m'ont été donnés d'après une copie datée de 1801, et prise en marge d'un Virgile in-4°, sur le manuscrit même d'André, alors, comme on sait, entre les mains de son frère Marie-Joseph,

ou plutôt dans celles de tous les curieux du royaume. L'original de ce petit fragment est-il connu? Est-il perdu? S'il a disparu, ne doit-on pas craindre la perte de pièces plus importantes?

Comme des épaves, indice d'un naufrage voisin, puisse cette feuille détachée faire trouver la trace de celles qui ont pu s'envoler au même vent! Et puisse-t-on recueillir jusqu'à la dernière parcelle le miel attique de ce doux poète! Car c'est lui, lui seul, qui sut réveiller les abeilles de l'Hymette, engourdies de froid dans les bosquets géométriques où soupiraient en négligé de satin les bergères de son temps.

ANATOLE FRANCE

Il était difficile de réunir en quelques lignes plus d'érudition aisée, de grâce impertinente et de délicieuse gaminerie. Les dix vers étaient inédits, mais ils n'étaient pas d'André Chénier. Anatole France les avait d'abord composés pour tromper l'ennui du collège, puis, se divertissant au jeu d'un plagiat innocent, il les avait envoyés à l'*Intermédiaire*. Sa loyauté... ou sa malice indiquait, d'ailleurs, avec exactitude la source dont les vers s'étaient inspirés : ils n'étaient, à vrai dire, qu'une adaptation ingénieuse, et, pour quelques traits, une traduction littérale des huit derniers hexamètres du Livre IV de l'*Énéide*.

***

Le neveu du poète, L.-F. Gabriel de Chénier, ne mit pas longtemps à répondre. Il déclara, dans le numéro du 3 août, que ces vers n'étaient pas d'André Chénier. Il avait raison sur le fond, mais il s'en fallait que ses raisons de discussion fussent de valeur égale, et peut-être l'abondance de ses preuves nuisait-elle à la force de sa démonstration.

D'abord, disait-il :

André n'a jamais eu l'habitude d'écrire des notes sur la marge de ses livres; il ne l'a jamais fait sur aucun de ses auteurs grecs ou latins. Il était trop réellement bibliophile pour cela. Il a, dit-on, écrit des notes marginales sur un Malherbe; c'est possible, mais ce serait une exception unique. Je n'ai point vu l'exemplaire ainsi annoté. Je ne puis pas dire si ces annotations sont bien de lui.

Les bibliophiles doivent savoir gré à Gabriel de Chénier de l'hommage qu'il rend à leur respect des livres, mais com-

ment pouvait-il, lui qui se disait si renseigné et si attentif, hésiter sur l'existence d'un Malherbe annoté par André Chénier? Les annotations marginales ne sont pas toujours un sacrilège : il faut les apprécier selon les circonstances de chaque cas et l'on sait, par exemple, que Montaigne et que Sainte-Beuve, pourtant bons amis des livres, ne s'en privaient pas.

Qu'André Chénier n'en eût pas l'habitude, on peut le concéder à son neveu, mais le Malherbe ne fut pas une « exception unique » au seul sens où il l'entendait. Ce livre est un trésor par l'abondance, l'originalité et la justesse des notes qui le couvrent. C'est un exemplaire relié en veau, et dans un fort bel *état de conservation*, de l'édition Barbou de 1776. Deux feuilles sont maculées de taches d'encre, mais elles ne déparent pas le volume. Tout au contraire; jugez-en par cette note, écrite par André Chénier sur la marge de la première page :

J'ai prêté, il y a quelques mois, ce livre à un homme qui l'avait vu sur ma table et me l'avait demandé instamment. Il vient de me le rendre (1781) en me faisant *mille excuses*. Je suis certain qu'il ne l'a pas lu. Le seul usage qu'il en ait fait a été d'y renverser son écritoire, peut-être pour me montrer que lui aussi il sait *commenter* et couvrir les marges d'encre. Que le Bon Dieu lui pardonne et lui ôte à jamais l'envie de me demander des livres.

Gabriel de Chénier n'aurait eu, pour connaître ces détails, qu'à ouvrir l'édition des Poésies de François Malherbe publiée en 1855 par Tenant de Latour *avec un commentaire inédit par André Chénier*. Mais ce neveu irascible était jaloux de la gloire de son oncle, dont il voulait se réserver le monopole au point qu'il ne nommait jamais Latouche dans son édition critique, où il l'appelait seulement, avec un mépris comique, le *premier éditeur*.

Anatole France, d'esprit plus cultivé et plus libre, connaissait les commentaires écrits par André Chénier sur l'exemplaire de Malherbe, et je sais même, de la meilleure source, que l'idée des dix vers inédits cueillis sur un Virgile in-4° lui vint en les lisant. Mais cette inexactitude donna l'avantage à Gabriel de Chénier. Écoutez son cri de triomphe :

André n'avait point de Virgile in-4°; il avait l'édition in-8° en trois

volumes, Lugd. Batav. éd. Jac. Hackins, 1680, *cum indice Erythræi*, qui a été possédée par mon oncle Constantin Xavier, l'aîné des quatre frères, et qui ensuite est venue entre mes mains. Je puis affirmer qu'il n'y a aucune note marginale.

Cette affirmation ne dut pas étonner Anatole France. Mais qu'avait-il voulu dire en parlant du manuscrit d'André Chénier qui aurait été « entre les mains de son frère Marie-Joseph ou plutôt dans celles de tous les curieux du royaume »? Ici encore Gabriel triomphait. « Mais, alors, il ne s'agit donc plus d'une note marginale? C'est d'un manuscrit qu'il est question? » Et il faisait l'histoire des manuscrits d'André, en portant contre Latouche, ici dûment nommé, une accusation formelle et irritée d'abus de confiance.

Si longue et si documentée qu'elle fût, la réponse de Gabriel de Chénier à l'*Intermédiaire* ne résolvait pas la question posée par Anatole France. Le neveu du poète y alla, pour emporter les convictions, d'un argument qu'il croyait et qu'il disait décisif : « Enfin, une dernière raison, qui prouverait à elle seule que les dix vers en question ne sont point d'André : c'est leur facture. Alors même qu'il se négligeait le plus, il n'en faisait pas de pareils. »

***

Telle n'était pas l'opinion de Paul Lacroix, qui, sous son pseudonyme habituel de *bibliophile Jacob*, reprit la question dans le numéro du 25 octobre 1865. Il discutait la thèse de Gabriel de Chénier sur le sort des manuscrits, mais il faut surtout retenir de son intervention l'appréciation qu'il portait sur la valeur littéraire des dix vers inédits.

Ces beaux vers, malgré le doute exprimé par le neveu du poète, nous paraissent être incontestablement d'André Chénier. On y reconnaît, au plus haut degré, sa manière et son style. Qu'ils aient été copiés sur une feuille volante ou sur la marge d'un Virgile, peu importe. Ils portent le cachet de l'auteur. Nous en appelons à ceux qui le connaissent le mieux, et qui l'ont étudié avec le plus de soin, à M. Sainte-Beuve, par exemple.

Sainte-Beuve se tut, mais Becq de Fouquières prit à son compte l'opinion de Paul Lacroix, et il ne donna plus une

édition de son poète favori sans y faire entrer les vers publiés pour la première fois par Anatole France. Ils faisaient à ses yeux partie intégrante de l'œuvre.

Quant à Anatole France, on imagine aisément la joie que dut lui causer cette bataille, dont le souvenir l'amuse encore. Après l'avoir allumée, il s'abstint d'y prendre part. Il n'en a jamais raconté les péripéties, mais son article sur Becq de Fouquières, paru dans le tome I de la *Vie Littéraire*, y fait des allusions malicieuses dont seuls les initiés, qui ne furent jamais très nombreux, ont pu goûter le charme. Gabriel de Chénier et son édition y subissent les justes railleries de son esprit critique, tandis que Becq de Fouquières, s'il n'échappe pas aux traits légers d'une ironie délicate, y reçoit la récompense que méritaient les longs efforts d'une vie consacrée tout entière à la gloire d'un grand poète.

Anatole France ne rencontra que vers la fin de ses jours Becq de Fouquières, qui avait achevé son œuvre et élevé son monument.

Il avait l'air d'un soldat. A le voir, l'œil vague, la moustache pendante, le dos rond, on eût dit un vieux capitaine rêveur et résigné. L'expression de son visage trahissait une âme solitaire, innocente et généreuse. Il allait silencieux, un peu las, triste et doux. Il me parla tendrement, comme à quelqu'un qui a retrouvé dix vers inédits d'André Chénier...!

N'est-ce pas délicieux? La fin de l'article prolonge et précise l'allusion.

Si, comme le veut M. Renan, les esprits envolés de cette terre s'assemblent dans les Champs-Elysées selon leurs goûts et d'après leurs affinités, s'ils forment des groupes harmonieux, à coup sûr M. Becq de Fouquières entretient en ce moment François de Pange et André Chénier sous l'ombre des myrtes. Assise près d'eux, sur un banc de marbre, Fanny joue avec son petit enfant qu'elle a retrouvé. M. DE FOUQUIÈRES demande au poète si le fragment qui commence par ces mots : Proserpine incertaine... est authentique, bien que M. Gabriel de Chénier ne l'ait pas admis dans son texte, *et il réclame des vers inédits pour une édition céleste. Que ferait-il parmi les ombres s'il n'éditait point? Il serait doux de penser que les*

choses fussent ainsi là où nous irons tous. De rigoureuses doctrines y contredisent peut-être; mais un excellent académicien qui aime beaucoup les livres, M. Xavier Marmier, incline à croire qu'il y a des bibliothèques dans l'autre monde.

Faut-il désirer que M. Xavier Marmier ait eu raison? S'il y a, aux Champs-Élysées, des bibliophiles, il n'est pas sûr que la paix y règne. Mais s'il y a des bibliothèques, l'édition des Poésies d'André Chénier, publiée par la SOCIÉTÉ DES AMIS DES LIVRES, y occupera la meilleure place, malgré l'absence, dont ne s'étonneront ni André Chénier ni Anatole France, des dix vers qui commencent par les mots : « *Proserpine incertaine...* »

LOUIS BARTHOU,
de l'Académie française.

MÉMOIRES DU COMTE MOLÉ[1]

DU SECRET DES CORRESPONDANCES PRIVÉES SOUS LE MINISTÈRE RICHELIEU-DECAZES. — MORT DE MADAME DE STAËL. — UNE VISITE A L'HÔTEL DES PONTS ET CHAUSSÉES PLACE VENDÔME. — UNE GRANDE PASSION. — COURSE MATINALE A CHAMPLÂTREUX. — ATTENTIONS RÉCIPROQUES. — RUPTURE. — FRÉDÉRIC D'HOUDETOT EN MISSION. — LETTRE D'ADIEU. — M. MOLÉ PART POUR LE CHATEAU DU MARAIS.

« Cependant l'embarras des ministres à mon égard[2] ne faisait que s'accroître et me donnait lieu de les prendre en pitié. Decazes et Pasquier ne savaient ce qu'ils devaient plus craindre, ou de me faire entrer dans le conseil, ou de m'en laisser dehors. Decazes voulut m'envoyer à Carlsbad négocier une affaire assurément bien importante; il s'agissait de revenir sur ce funeste traité relatif aux liquidations des créances étrangères et d'en conjurer les terribles conséquences. Le prince de Metternich pour l'Autriche et des ministres russes et anglais devaient se rencontrer par *hasard* aux eaux de Carlsbad à la fin d'août. Le même *hasard* pouvait y conduire

1. Nous devons à la bonne grâce de M. le marquis de Noailles la communication des pages qu'on va lire. Elles sont extraites des *Mémoires* du Comte Molé. Le second volume de ces *Mémoires*, qui a paru cette année dans le courant de juillet, a obtenu le plus vif succès. Le dernier volume doit être publié au cours de l'année 1924. Nous sommes heureux de pouvoir déjà faire connaître à nos lecteurs ces pages qui font revivre à la fois l'époque et la personnalité du comte Molé (N. D. L. R.).

2. Ces lignes ont trait à la fin du mois de juin 1817.

aussi un négociateur français; mais Caraman devant naturellement retourner à Vienne à cette époque, je représentai au duc de Richelieu qu'il valait bien mieux le faire passer par Carlsbad que d'y envoyer un personnage nouveau dont l'apparition aurait un élan qui pourrait nuire au succès. C'est alors que Decazes eut envie de me faire ministre d'État, je le découvris en lui faisant subir une de ses petites épreuves dont je m'amusais quelquefois.

» J'avais reçu de Bruxelles une lettre du marquis de Mun, où il s'élevait avec force contre l'espèce de lâcheté qui empêchait les ministres de m'appeler au conseil; j'avais prévenu de Mun avant son départ que ses lettres seraient probablement ouvertes et même mises sous les yeux du Roi; il était clair que celle-ci avait été écrite pour cette dernière chance et que son auteur n'avait pas oublié mon avertissement. Je résolus de la porter au Favori et d'observer son visage tandis qu'il la lirait, mais à peine y eut-il porté ses regards qu'il me la rendit en me disant froidement :

— Je la connaissais. Et le Roi à qui Mézy[1] l'avait fait lire, m'en a parlé hier au soir, fort avantageusement pour vous, et en trouvant très justes les réflexions de de Mun; en tout, jamais je ne vis le Roi aussi en gaieté qu'hier au soir; il m'a parlé longtemps et avec bienveillance, je vous assure, quoique avec un peu de malice de vos amours et du mien.

» Decazes prononça ces dernières paroles avec une figure impassible, en parcourant des papiers qu'il avait devant lui, en un mot avec toutes les apparences de la distraction; mais des regards pénétrants et scrutateurs qu'il jetait de temps en temps sur moi à la dérobée m'auraient mis sur mes gardes, si je n'y avais pas été toujours avec lui; je ne témoignai rien et laissai tomber ce que je venais d'entendre. L'impudente simplicité avec laquelle il avouait que le secret des lettres était violé ne pouvait se comparer qu'à la bassesse de Mézy qui les ouvrait non pas seulement pour le service ou l'amusement du monarque, mais encore pour le compte du Favori; toutefois les tentatives répétées de Decazes pour tirer de moi la confidence de ce qu'il appelait mes amours me donnaient à penser; je crus, je l'avoue, qu'il voulait me lier

1. Fonctionnaire supérieur de l'administration des Postes.

en me rendant certain service de son métier, et qu'il avait espéré me faire enfin entrer en matière en se représentant comme ayant été l'objet des plaisanteries du Roi.

» Le Roi, continua Decazes, aime particulièrement les lettres de de Mun, il n'en voit pas qu'il ne me le dise; la morale de tout cela, cher ami, c'est que vous soyez au plus vite ministre d'État. »

— Je refuse, interrompis-je, si Pastoret et Marmont ne le sont en même temps que moi. — Je savais que ces deux membres de notre comité des sept m'accusaient de ne les avoir jamais associés à ma fortune, et j'étais frappé de leur refroidissement. J'alléguai à Decazes la nécessité de faire quelque chose pour qu'ils ne s'aigrissent pas et il me promit de concerter le soir même avec Pasquier la triple nomination.

» L'ouverture des lettres livra alors aux ministres un secret qui mit M. de Blacas en leurs mains; Mézy découvrit que cet ancien favori avait placé un million sept cent mille francs à Londres chez un banquier et qu'il faisait venir à Rome les intérêts. M. de Richelieu me confia qu'il l'avait dit au Roi lequel avait seulement répondu : « Je sais ce que c'est ». Tout portait M. de Richelieu à croire que si M. de Blacas n'avait pas mis de côté cette somme à l'insu de son maître, il l'avait au moins reçue de lui mystérieusement à titre de bienfait. Le duc s'était fait un point de délicatesse de tenir cette découverte secrète entre Mézy qui l'avait faite, le Roi, lui et moi, d'autant plus que Louis XVIII lui avait déclaré n'en vouloir parler à personne, *pas même*, ajouta ce Prince, *à M. Decazes*, mais Mézy qui n'avait rien de caché pour le favori se hâta de lui tout raconter; il étendit même jusqu'à moi son indiscrétion et me fit la confidence, sans savoir que M. de Richelieu me l'eut déjà faite.

***

» Je me suis demandé souvent ce qui me déterminait à prodiguer mes conseils à des hommes auxquels ils eussent été évidemment superflus, s'ils avaient été capables de les suivre. Trouvais-je un puéril plaisir à leur faire sentir ce que j'appelais ma supériorité, ou l'ambition, le désir d'être ministre,

me travaillaient-ils à mon insu; étais-je flatté de diriger les affaires ou du moins ceux qui les dirigeaient? L'amour du bien public m'entraînait-il ou me flattais-je de voir enfin marcher les ministres dans la carrière que je m'efforçais d'aplanir devant eux? En vérité, je ne saurais assigner aucun de ces motifs à ma conduite. Insensiblement et sans le vouloir, je m'étais mêlé des affaires parce que depuis douze ans je n'avais pas cessé un seul jour de m'en mêler. J'avais assurément en moi de quoi me passer d'elles, naturellement je ne les aimais pas; la pente et les goûts de mon esprit m'attiraient ailleurs, mais il n'y a pas une habitude plus despotique et peut-être à cause de cela plus dangereuse; quiconque la contracte par circonstance ou autrement subit son joug avec une égale rigueur. Cette manière de vivre qui nous débarrasse du temps, sans que nous ayons jamais à prendre l'initiative, emploie tout ce que nous avons d'activité sans qu'il en coûte un effort à notre paresse; c'est de là que vient son charme ou plutôt son pouvoir. Pour y renoncer franchement et retourner à mes premières et véritables vocations, il m'eût fallu une énergie qu'elle fait perdre; la paresse et l'ennui me tenant par la main m'avaient ramené sur ce théâtre d'où j'étais descendu au mois d'avril 1814, en me jurant bien pourtant de n'y pas remonter; ensuite l'amour du bien public, la conscience, l'honneur, et par-dessus tout mon amitié pour M. de Richelieu ont fait le reste.

» La mort qui ne se laisse pas oublier longtemps, la mort qui n'interrompt jamais ses coups vint alors trancher le fil de deux destinées dont l'une promettait d'être brillante, et l'autre jetait depuis longtemps un vif éclat. On apprit presque au même moment que la petite Princesse, dernier rejeton de la branche régnante, et madame de Staël venaient d'expirer. L'enfant royale, grâce à son sexe, produisit peu d'effet en sortant de ce monde, mais la terre entière parut attentive lorsqu'on lui dit que la femme qui la remplissait de bruit descendait dans la tombe. Je regrette pour la somme de mon expérience et dans l'intérêt des lecteurs de n'avoir pas assisté de plus près aux scènes qui signalèrent les derniers moments de Madame de Staël; fidèle à la règle que je me suis tracée, je n'en dirai que ce que j'ai vu.

« Elle avait loué un appartement au midi, rue Neuve-des-Mathurins, où j'allais la voir toutes les fois que je passais à Paris. Sa porte était assiégée de personnes de tous rangs, de toutes les nations, qui s'informaient de son état; il entrait dans cet empressement plus de mode que d'affection, d'ostentation que d'intérêt; on voulait passer pour intimement lié avec une femme aussi célèbre, et sur son lit de douleurs elle jouissait encore de ce concours. En vérité, on eût dit qu'elle cherchait à en imposer à la mort, en s'entourant de tout ce qui marquait la place qu'elle tenait parmi les vivants. Jamais on ne porta si loin l'horreur de cesser d'être. Elle m'inspirait une profonde compassion; quand elle me revoyait, ses yeux s'attachaient sur les miens, pour saisir l'impression que me faisait son visage, et d'une voix troublée qu'accompagnait un déchirant sourire : « Comment me trouvez-vous? » disait-elle. Jusqu'au dernier moment, elle eut la manie d'inviter à dîner comme dans la plus parfaite santé; son fils, sa fille et son gendre faisaient tristement les honneurs de la table, et souvent on se retirait sans avoir pu la voir.

» Deux jours avant celui où elle expira, je dînai ainsi avec lady Jersey et plusieurs autres personnes qui la connaissaient à peine. Benjamin Constant vint après le dîner et me frappa par son insensibilité, qui surpassa encore tout ce que j'attendais de lui. On ne verra rien de plus céleste, de plus touchant que la douleur de madame de Broglie et les soins qu'elle rendait à sa mère. La nuit comme le jour, elle ne quittait son chevet et ne cessait de tromper par ses religieuses et tendres paroles l'amertume de cette lente destruction. Elle seule savait manier cette âme et ce corps si malades et détacher doucement de la vie celle à qui elle devait la faire tant aimer. Plus d'une fois je me suis dit à ce spectacle, que la supériorité de l'esprit ne servait ni à vivre ni à mourir.

» M. Rocca, que madame de Staël avait épousé secrètement, était aussi auprès d'elle, mais on ne le voyait pas. Quant à M. de Broglie, il la soignait comme un fils plutôt que comme un gendre, et lui prodiguait les assurances d'une fidélité, qu'il a religieusement gardée, à exécuter ses dernières volontés.

» Ainsi finit madame de Staël. Ses cendres étaient à peine

refroidies, que tout le bruit qu'elle faisait sur la terre avait cessé. Il se renouvellera plus tard à la publication de son ouvrage posthume sur la Révolution française.

» Celle qui avait tout sacrifié à l'esprit méritait qu'on l'oubliât, dès qu'on cessait de la lire ou de l'entendre.

***

» Madame de X... était revenue à Paris vers la fin de décembre. Son beau-père et sa belle-mère m'y accueillirent d'abord comme ils l'avaient fait à ...; chaque matin A... m'écrivait le plan de sa journée et tous les soirs je la retrouvais chez sa belle-mère ou chez sa belle-sœur; mais les occasions de nous voir seuls devenaient de plus en plus rares et difficiles, lorsque son mari eut un congé et arriva; de ce moment, il fut entièrement impossible qu'elle me reçût chez elle, et après avoir bien cherché comment et où nous pourrions nous rejoindre, nous n'imaginâmes qu'un seul moyen : je ne logeais pas à l'hôtel des Ponts et Chaussées[1], j'y passais seulement toutes les matinées et, passé cinq heures, il ne restait plus que le portier dans la maison; nous n'hésitâmes pas à user de cette ressource; un jour, et bien avant l'heure convenue, j'allai attendre A... dans mon cabinet, attentif au moindre bruit, palpitant d'inquiétude et d'impatience. Je guettais le moment où elle entrerait dans la cour; enfin je l'aperçus, et je m'élançai au-devant d'elle pour guider ses pas, nous marchions dans l'obscurité.

» Voilée et tremblante, elle s'appuyait sur mon bras qu'elle serrait par intervalles. Nous ne fîmes aucune rencontre et pourtant j'eus bien de la peine à calmer son émotion. Cette première entrevue, sous un toit qui lui était si étranger et où elle venait en fugitive, la pénétrait d'une tristesse qu'elle finit par me communiquer et où j'aurais pu voir un présage; toutefois nous passâmes ensemble plusieurs heures qui, pour être profondément mélancoliques, n'en furent pas moins, peut-être, les heures les plus passionnées de notre vie; elles furent employées en grande partie à nous rendre compte d'une position qui tous les jours menaçait de devenir plus critique.

1. Le Comte Molé était directeur des Ponts et Chaussées.

tique; je le dirai ici pour l'instruction de ceux qui vivront et aimeront après moi, toute la puissance de l'Amour consiste dans son excès, il périt s'il reconnaît des bornes; celui qui calcule, qui raisonne encore, qui prévoit un obstacle qu'il ne briserait pas, une limite qu'il ne passerait pas, celui-là, dis-je, n'obtiendra que des jouissances éphémères; le bonheur indestructible, impérissable, n'est le prix que du dévouement sans réserve et de la passion qui ne respecte rien.

» En venant place Vendôme, A... m'offrait le dévouement de toute sa vie, le sacrifice entier de son existence; il fallait les accepter, lui rendre tout ce que je recevais d'elle, tout briser comme elle, et laisser sa brûlante et active jeunesse se mettre sous la seule garde de l'amour. Au lieu de cela, des scrupules, bien loin de ma nature, et que l'état de maladie et de langueur où j'étais plongé peut seul expliquer, des scrupules que le monde aurait loués et qu'aujourd'hui encore je déteste, me firent chercher avec elle les moyens de tout concilier. Il fut convenu que nous éviterions de donner ombrage à son mari, qu'elle continuerait à ménager sa belle-mère et que, quand la prudence le permettrait, la place Vendôme serait pour nous la consolation de tant de sacrifices. Le dimanche devint bientôt notre jour de fondation, tous les bureaux étaient fermés, et nous jouissions même le matin d'une sécurité parfaite. Je vois encore A... arrivant sur les midi, avec un gros bouquet de roses, et réalisant tout ce que mon imagination pouvait attendre du goût le plus fin appliqué à la toilette d'une femme; elle ne se retirait guère avant quatre ou cinq heures et l'on serait étonné des sujets sur lesquels roulaient nos inépuisables entretiens. Hors la politique, à laquelle la nature de son esprit était presque antipathique, il n'est pas de question que nous n'abordions, pas de but si élevé vers lequel son intelligence et son âme ne prissent leur essor; jusque-là elle avait cultivé son esprit en prenant çà et là, de même que les abeilles composent leur miel, mais sans méthode et sans guide, elle avait peu profité et retenu [1].

» Déjà je recueillais les fruits de ma fatale et fausse sagesse; déjà nous marchions vers l'abîme, parce que j'avais voulu

1. Lignes supprimées.

concilier la prudence du monde et les exigences de la passion, les avantages calculés des voies communes et les trésors d'un dévouement, qui ne se pratique qu'au prix d'un blâme que le temps, la durée ou la mort convertissent seuls quelquefois en admiration. Le cœur humain est essentiellement romanesque; heurtez toutes les convenances où le monde fait consister sa morale, vous le verrez se dresser d'une seule voix contre vous, mais si, en bravant toutes ses lois, vous montrez une passion véritable, si les années, en passant sur votre tête, semblent ajouter à la consécration exclusive de votre vie et aux jouissances de votre cœur, le monde s'étonne, puis il admire et bientôt il rougirait de ne pas vous envier; tel était le langage que je ne cessais de tenir à A... tout en l'encourageant à de mortels ménagements.

» C'était au mois d'avril, le jour convenu j'envoyais une voiture de remise près de la barrière et j'allais attendre A... à cinq heures et demie du matin; au bout d'une heure je vis s'ouvrir une petite porte qui donnait dans le jardin de l'hôtel... et une jeune femme qui en sortait voler dans mes bras. A... n'oubliait jamais mon goût pour les fleurs et se parait toujours des plus fraîches quand nous devions nous retrouver. Cette fois elle s'était munie d'un énorme paquet de roses qui embauma notre voiture dès que nous fûmes remontés; aujourd'hui qu'un ressentiment longtemps implacable ne m'empêche plus de fixer ces souvenirs et de me les retracer, cette route et cette journée m'apparaissent comme la perfection toute idéale de ce que l'homme peut goûter de plus délicieux. A... même avant de me connaître était particulièrement sensible au genre de renommée qui se rattache au nom de ma famille. Le courage civil lui inspirait plus d'admiration que le courage guerrier; l'intrépidité qui brave la fureur des peuples parlait plus à son âme que l'élan qui fait enlever une redoute; elle se faisait donc une fête de voir un lieu possédé par une longue suite de magistrats dont plus d'un avait mérité peut-être de compter parmi les héros. Il semblait qu'elle eût lu la veille le *Journal* de l'Étoile, le cardinal de Retz, madame de Motteville et tous les mémoires de la Ligue et de la Fronde où Édouard et Mathieu Molé sont nommés. L'épouse fière du nom qu'elle partage, le fils enor-

gueilli du nom de ses aïeux ne palpitent pas davantage en abordant les pénates héréditaires.

» En arrivant, elle voulut tout voir; du thé et des œufs frais nous attendaient dans ma chambre au coin d'un bon feu. Champlâtreux surpassa son attente, elle le trouva surtout merveilleusement adapté à ses maîtres, grave et paisible comme eux; elle s'attacha à mon appartement qu'elle visitait dans un minutieux détail afin de pouvoir me suivre dans l'absence, disait-elle, et se représenter celui qu'elle aimait jusque dans ses études et ses habitudes les plus retirées. Nous restâmes bien longtemps dans ma bibliothèque, où elle savait que s'étaient écoulées pour moi des heures douces et nombreuses, et assise près de mon bureau, elle se mit à rêver tout haut; elle formait mille projets pour l'avenir, de retraite, d'études, de vie commune, d'une vie où nous ne nous quitterions plus de la portée d'un instant. Je tombai à ses pieds dans un transport impossible à décrire, et elle, ne pouvant plus suffire à tout ce qui remplissait son cœur, me répondit par deux ruisseaux de larmes au travers desquelles sa céleste figure brillait d'un surnaturel bonheur. Après quelques moments de ce silence qui est la seule expression de ce qu'aucune parole ne peut rendre, elle se leva pour graver son chiffre et la date d'un tel jour sur une des vitres de ma fenêtre, puis revint effeuiller dans les tiroirs de mon bureau quelques-unes des belles roses qu'elle avait apportées.

» Nous commençâmes alors à parcourir le jardin, le dessous des futaies s'émaillait de toutes ces petites fleurs qui reparaissent avec le chant de la grive et du merle; la pointe verdoyante des gazons contrastait avec les vieilles et noires écorces de ces marroniers que Lenôtre plantait en même temps que les jardins de Louis le Grand. On ne sait pas jusqu'où peut aller le charme, la grâce d'une femme quand on n'a pas vu A... jouir, à la fois, du printemps, des émotions de l'histoire et de celles que donnent les arts, dans le sein de l'amour! En ce moment encore où il ne me reste de tant d'enchantements qu'une large et incurable blessure, je le répète du fond de mon âme découragée, je donnerais toutes les années de ma vie pour quelques jours comme celui-là.

» L'horloge du château vint nous rappeler qu'il fallait partir.

» Il y a deux sortes de coquetteries, l'une pleine d'art, d'artifice, de projet, qui triomphe quand elle séduit, qui compte ses succès par ses dupes ou ses victimes; l'autre qui ne devrait pas porter le même nom participe moins encore du désir de plaire que du bonheur de faire plaisir; elle se complaît dans le bien qu'elle fait plus encore que dans l'impression agréable qu'elle cause; plus ingénieuse que la bonté, moins aveugle que la sympathie, on pourrait l'appeler la grâce du cœur. Telle était A..., telle était la douce joie qu'elle trouvait à plaire à tous les âges et surtout à la vieillesse et à l'enfance, parce que la vieillesse et l'enfance ont plus besoin encore de caresses que d'appui.

. . . . . .

» Nous répétions souvent ces promenades où A..., laissant errer son esprit sur tous les sujets, m'apprenait en quelque sorte à jouir du mien, en le sollicitant et lui imprimant un mouvement qu'il n'avait jamais su trouver lui-même.

» Toutefois la vie qu'elle menait ne cessait de me troubler et me livrait à une jalousie dont je ne lui cachai rien; j'aurais voulu des sacrifices journaliers aussi impossibles qu'insuffisants et j'avais reculé devant un sacrifice général et absolu qui les aurait tous compris. Ainsi ses promenades à cheval me déplurent et, dès qu'elle le sut, elles cessèrent; en même temps, d'un autre côté, je me plaisais parfois à aller au-devant de ses fantaisies : elle me laissait voir celle d'essayer de la chasse quand elle se trouvait seule à la campagne où un vieux garde avait offert de lui apprendre à tirer, aussitôt je commandai chez Lepage un petit fusil léger et commode que je lui portai; elle le reçut avec la joie et la grâce d'un enfant et l'essaya dans le jardin de l'hôtel; bientôt la mode du tir au blanc s'établit autour d'elle et tous ceux que j'ai nommés vinrent tirer au pistolet le matin avec elle. Elle me le dit et un mot de moi suffit pour qu'elle renonçât à ce plaisir.

» Je ne finirais pas de raconter tous les traits de cette espèce et toutes les ingénieuses attentions dont elle me comblait. Je me plaignais un jour de n'avoir pas les œuvres complètes de Bossuet dans ma bibliothèque de Champlâtreux et

bientôt je les y trouvai avec une reliure sévère toute appropriée et au lieu et à l'auteur; elle venait de lire ce que j'avais écrit sur Pascal autrefois, et elle m'envoya les plus belles œuvres de Pascal le lendemain; enfin, ne pouvant me donner son portrait, elle me donna cette belle édition de Paul et Virginie où j'avais été frappé de la ressemblance de Virginie avec elle.

» J'étais si heureux que je me reprochais quelquefois de conserver encore des alarmes; malgré l'étonnante mobilité de sa jeunesse et sa prodigieuse impressionnabilité, malgré les séductions de toutes les espèces dont elle était environnée, je me rassurais par le pouvoir toujours croissant que je prenais sur elle, et les témoignages de passion qu'elle me prodiguait; l'étude elle-même semblait tenir tous les jours plus de place dans ses habitudes. Elle ne venait plus à la place Vendôme sans m'apporter quelques traductions de poésies anglaise ou quelques réflexions écrites sur ses lectures.

» Depuis longtemps elle m'avait confié un projet de mariage conçu dans sa famille pour ... et elle me parlait de ses efforts pour y décider ce jeune homme et se débarrasser par là à jamais de ses assiduités. Je fus d'abord révolté de l'idée qu'elle se mêlât en rien de cette affaire, surtout du crédit qu'elle m'avouait avoir sur l'esprit de son cousin, mais elle me représenta avec justesse et douceur que, sa belle-mère le regardant comme son propre fils, elle n'aurait pu, sans sortir elle-même de la maison, rompre l'ancienne habitude d'une familiarité qui ne lui était pas moins à charge qu'à moi, et à laquelle ce mariage pouvait seul mettre fin. Je m'apaisai donc et d'autant plus aisément qu'elle redoublait encore depuis quelques jours et de grâce et de passion.

» Cependant il me revenait de toutes parts que ... était au désespoir de se marier et restait passionnément amoureux de sa cousine. Le matin du jour où le contrat devait se signer le soir, elle voulut venir place Vendôme et m'y donner toute sa matinée; dès 11 heures, je la vis arriver, un long voile de mousseline jeté sur sa tête et un petit paquet sous son bras; jamais elle ne m'avait paru aussi séduisante; elle brillait de jeunesse, de fraîcheur et d'amour; à son air de triomphe je devinai qu'elle m'avait préparé quelque nouvelle surprise,

ménagé un nouveau plaisir; en effet, elle ouvrit son paquet et en tira son portrait en grande miniature, d'une ressemblance parfaite, dans le costume, avec la coiffure que j'aurais choisis, et ce bouquet de roses qui avait toujours été en tiers dans toutes nos entrevues, dans tous nos plaisirs; on se figure les transports avec lesquels j'accueillis un pareil don; mais j'approche du moment qui va trancher le fil d'une telle vie, ma plume a déjà depuis quelques lignes commencé à trembler dans mes mains; j'aurai cessé de respirer et de me ressouvenir, avant que le récit qu'il me reste à faire ne renouvelle plus pour moi la plus mortelle angoisse.

» A... me quitta à 3 heures après avoir épuisé avec moi tout ce que le ciel et la terre semblaient pouvoir y assembler d'enchantements. Jamais je ne lui avais vu cette peine à s'arracher de mes bras.

— Nous sommes trop heureux, s'écria-t-elle d'un accent qui retentit encore à mon oreille, nous sommes trop heureux : cela fait trembler!

» Nous devions nous revoir le surlendemain douze de Mai, jour de la célébration du mariage, et huit jours après, elle devait venir au Marais où madame de la Briche l'avait invitée. Le 12 mai je la devançai au rendez-vous, comme à mon ordinaire. A... ne parut pas. Les devoirs de famille, les apprêts du mariage l'avaient-ils retenue?... Je l'attendis toute la matinée, ne doutant pas qu'une lettre ne vînt enfin m'expliquer son absence. Je ne reçus rien et je passai toute ma soirée et toute ma nuit dans une dévorante incertitude. Le 13 mai à deux heures on m'apporta une petite lettre dont la forme et l'adresse attestaient la précipitation ou le trouble avec lesquels elle avait été écrite et ployée. J'avais reconnu l'écriture, mais un pressentiment ressemblant à une révélation m'ôtait la force de rompre le cachet; une sueur froide coulait de mon front, j'étais prêt à m'évanouir; j'ouvre enfin et je vois rouler à mes pieds l'anneau dont elle avait juré, en le recevant, qu'elle ne se séparerait pas même dans le tombeau; je lus alors ce que ma main ne peut encore copier aujourd'hui après tant d'années écoulées sans un nouveau déchirement :

« Voilà votre anneau, je ne garde rien de vous qu'un souvenir » empoisonné et un remords éternel. Ne tentez rien, tout serait

» inutile, je ne recevrai plus vos lettres. Ne paraissez jamais » devant mes yeux, car vous y verrriez l'arrêt positif de ne » jamais avoir avec vous un seul rapport. Adieu pour la vie; » je ne descends pas jusqu'à me plaindre, on n'offense pas » le Ciel en vain. J'aurais dû tout prévoir, ne vous présentez » jamais devant moi, je vous le répète. Adieu! »

» Jamais le coup le plus inattendu, le désespoir le plus soudain ne me tueront sur la place, puisque je ne suis pas mort en recevant ce billet. Je m'enfermai à double tour dans ma chambre et je m'abandonnai à des transports dont nul de ceux-là qui m'ont le mieux connu ne pourrait se former l'idée. Je passai ainsi vingt-quatre heures sans manger, ni dormir, me refusant à recevoir personne, à laisser même entrer dans ma chambre un de mes gens; abîmé dans mes réflexions, ou suffoqué par des pleurs convulsifs, je restais sans agir, sans prendre aucun parti. Accuser A... m'était, plus que tout le reste, impossible; je pris son billet au pied de la lettre, je ne doutai pas que je fusse la victime de quelques machinations infernales, qu'on ne m'eût calomnié, noirci à ses yeux, qu'on eût ébranlé enfin cette imagination si vive et si mobile, et je soupçonnai tout d'abord sa belle-mère bien plus encore que mes rivaux. L'idée me vint d'envoyer chercher sa femme de chambre Victoire et de tâcher de tirer d'elle quelques éclaircissements. Victoire ne me dit rien, si ce n'est que sa maîtresse était bien triste et avait beaucoup pleuré. Je lui demandai de se charger d'une lettre, elle me refusa en me disant qu'elle serait infailliblement chassée si elle s'en chargeait, tant la défense qui lui avait été faite à cet égard était formelle et menaçante. J'eus beau prier, supplier, promettre même, menacer à mon tour, car j'avais perdu tout usage de raison, Victoire demeura inébranlable.

« Je sentis alors très distinctement que je deviendrais fou ou que j'attenterais à ma vie si je ne me confiais à quelqu'un. J'écrivis à Frédéric d'Houdetot; il accourut et me trouva étendu tout habillé sur mon lit dans un état de quasi-imbécillité. Épouvanté de mon changement, il ne songea, je le vis tout de suite, qu'à me tirer d'une manière quelconque, mais le plus tôt possible, d'une situation si violente. Le but que je lui reconnaissais me rendit ses soins odieux; il me semblait

ne l'avoir appelé que pour m'aider à retrouver A..., à parvenir jusqu'à elle, à surmonter les obstacles qui m'en séparaient; hors de là je voulais mourir et je prenais en horreur quiconque m'eût parlé de vivre. Frédéric écrivit à A... une lettre aussi convenable que touchante, où il lui faisait la peinture de l'état où il m'avait trouvé. La réponse ne se fit pas attendre : « Je suis lié, disait-elle, par un serment terrible... j'ai cessé de vivre pour votre ami, soignez-le, je le plains, et lui pardonne le mal qu'il m'a fait ».

» Il se donnait ce soir-là à l'hôtel de... un grand bal pour le mariage de ... où Frédéric et moi nous étions invités depuis plusieurs jours. Il me proposa d'y aller seul pour essayer d'y parler à A...; je le laissai faire, quoiqu'un secret instinct m'avertît que tout serait inutile et j'attendis son retour, collé à ma fenêtre, jusqu'à 4 heures du matin. En le voyant revenir, je faillis m'évanouir; je n'espérais rien, mais je frémissais de ce qu'il allait m'apprendre. A... avait pendant toute la soirée évité sa rencontre avec l'affectation la plus marquée; une seule fois il était parvenu à se glisser jusqu'auprès d'elle et elle s'était éloignée aussitôt, en posant un doigt sur sa bouche comme pour lui recommander le silence.

L'effet de ce simple récit sur moi fut inattendu. Je commençais à trouver étrange ce refus si obstiné d'entrer dans aucune explication, et pour la première fois, quelque peu de fierté blessée vint aigrir mon désespoir. Je m'étais donc bien exagéré ce que j'étais pour elle, puisqu'elle pouvait renoncer à moi si facilement, et je répétais amèrement : en vingt-quatre heures! Frédéric me supplia de partir pour le Marais où je retrouverais mes enfants; j'y consentis à condition que, pour dernier service, il mettrait l'adresse de la lettre suivante, qu'avant de partir j'écrivis encore à A...

23 mai 1817.

« Je me meurs, je ne vous demande pas de me rappeler à la » vie, il n'en est plus temps; je ne vous demande pas de me » rendre au bonheur, il ne peut plus en exister pour moi, je vous » demande d'assurer le repos de ma tombe en vous expliquant, » que je sache en mourant de quelle machination j'ai été vic- » time et que je puisse vous convaincre de mon innocence! Vous

» êtes liée, dites-vous, par un serment terrible, et que sont deve-
» nus ceux que vous m'aviez faits? Ils sont aussi inscrits au
» Ciel qui les a reçus, ils tomberont sur votre tête, sur la tête de
» tout ce qui vous est cher, si vous les avez violés. Expliquez-
» vous donc et cessez de me refuser ce qu'on ne refuse pas au
» dernier des criminels; au lieu de m'entendre, vous m'avez
» poignardé pendant mon sommeil; encore une fois, je ne vous
» reproche rien, je ne vous demande rien, mais le ciel vous or-
» donne de rendre mes derniers moments moins amers, en me
» faisant enfin pénétrer dans cet abîme de mensonge et de
» noirceur; pour vous prouver que je ne cherche pas à vous
» voir, que je ne veux pas transgresser votre défense, je pars
» pour le Marais en vous envoyant cette lettre, et j'y attends
» votre réponse. »

« Frédéric ajouta de sa main ces mots : « Au nom du Ciel écrivez un mot au Marais où nous allons, si vous avez quelque pitié dans le cœur, ne le faites pas attendre. »

« Pendant que nous écrivions, on mettait mes chevaux et mon bon et fidèle ami monta en voiture avec moi. Dès le lendemain 24, ma lettre me revint pour toute réponse, sous une enveloppe avec un large cachet aux armes de madame de XX... la belle-mère, et avec une adresse de l'écriture de cette dernière. Je remarquai quelques altérations dans ma lettre, au lieu de : « Vous êtes liée, dites-vous, par un serment terrible », A... dont l'écriture ressemblait à la mienne, avait mis : « Êtes-vous liée par un serment? » Elle avait donc lu ma lettre avant de la montrer à sa belle-mère et retranché les mots : *dites-vous* et *terrible*, soit pour cacher à cette dernière qu'elle eût écrit à Frédéric, soit que ce n'était pas à sa belle-mère que le serment terrible avait été fait. L'indignation s'empara de mon âme, toutefois, un mot, un seul mot m'eût encore mis aux pieds de celle qui la causait. Ma santé déjà si mauvaise ne pouvait résister à de telles secousses, et je croyais, j'espérais véritablement, que j'allais mourir.

» Toutefois les soupçons que je commençais à concevoir réveillèrent mon orgueil et me rendirent la force et la volonté de prendre assez sur moi pour dérober aux autres la plaie de mon cœur. Interrompant le cours naturel de ces *Mémoires*

je voulus écrire l'époque qui comprendrait cette déplorable histoire. Je mis du prix à la laisser sur ma table où A... la lirait un jour.

» Je ne dormais point et, dès que le jour paraissait, j'allais à ma fenêtre suivre machinalement le cours des nuages ou écouter le bruit du vent dans les gros trembles qui bordaient la pièce d'eau. Mon valet de chambre venait à cinq heures m'arracher à cette angoisse plutôt qu'à cette rêverie. Je m'habillais, je prenais un peu de thé et travaillais pendant cinq heures à mes *Mémoires*. Le surplus de mon temps était consacré à l'éducation de mes filles auxquelles je donnais des leçons et dont je me plaisais tant à développer l'esprit. Rien de plus salutaire aux malheureux que le commerce des enfants. J'aimais les miens comme la plus tendre des mères, leur innocence, leur pureté naïve contrastaient tellement avec l'expérience déchirante et les passions qui me consumaient, que sans cesse j'étais obligé de leur cacher les larmes qui s'échappaient involontairement de mes yeux.

» Frédéric m'avait quitté, je prenais tous mes repas, si tant est que je fisse des repas, dans ma chambre et ne paraissais que fort peu dans le salon. Un soir cependant, on me pressa si vivement de lire *Abufare* que je ne crus pas devoir refuser. Je ne connaissais pas cette tragédie de Ducis, j'y trouvai une peinture de l'amour et de l'amour malheureux, une mélancolie si rêveuse et si profonde, tant de vague, d'élévation et de pureté, en un mot une conformité si parfaite entre les sentiments exprimés par le poète et ceux que A... m'avait inspirés, que, m'identifiant par degrés avec les situations et les personnages, il me sembla bientôt que je parlais en mon nom. Madame de Vintimille, la jeune madame de Fezensac, la belle madame de Barante, versaient des torrents de larmes, j'étais souvent interrompu par les miennes et j'entendais s'écrier autour de moi : « Non, Talma ne m'a jamais tant ému. » Moi, seul, hélas, j'avais le secret de ce succès, de cette sympathie si profonde que j'exerçais sur mon auditoire. Depuis les mêmes personnes m'ont redemandé *Abufare*, mais elles n'ont pu retrouver en moi qu'un lecteur.

» Un matin que par hasard je traversais le salon au moment où on distribuait les lettres, j'en vis remettre une à madame de

la Briche de l'écriture de A... J'étais sûr que cette lettre était pour s'excuser de ne pas venir, mais j'aurais donné de mon sang pour la lire et savoir dans quels termes, avec quel accent elle était écrite. Je ne dissimulerai pas ici jusqu'où je me laissai entraîner; j'eus la faiblesse de chercher à surprendre cette lettre et je parvins à la lire en secret. C'était celle d'une femme livrée au désespoir. A... y donnait pour excuse la nécessité où elle était de suivre sa belle-mère à la campagne... et surtout le délabrement actuel de sa santé dont elle parlait avec découragement, même avec dégoût de la vie; elle disait en finissant qu'elle espérait se dédommager l'année suivante et priait madame de la Briche d'embrasser ma fille aînée de sa part. Cette lettre et de dernier trait me bouleversèrent. Ce n'était certes pas la lettre d'une femme qui m'accusait de lui avoir fait tant de mal, mais j'étais blessé jusque dans la moelle de mes os, je me sentais humilié de l'excès de mes regrets et de ma douleur. Je ne savais plus que croire, je rougissais d'approfondir; une seule chose restait certaine, c'était la dureté, l'inflexibilité avec lesquelles elle avait refusé de m'entendre et de s'expliquer; déjà la plaie était transformée en ulcère, et à chaque instant l'ulcère s'aigrissait; je résolus de retourner à Paris, le jour même ou elle devait partir pour... et de m'y lancer à nouveau dans les affaires. »

COMTE MOLÉ

(*A suivre.*)

MARE NOSTRUM

I

LE CAPITAINE ULYSSE FERRAGUT

Ce fut une impératrice qui lui inspira son premier amour. Elle avait six cents ans. Il en avait dix.

Son père, Don Esteban Ferragut, notaire à Valence, admirait les choses du passé. Bien qu'il vécût près de la cathédrale, il ne se joignait point, les jours de fête ou les dimanches, aux fidèles qui couraient aux offices d'apparat présidés par le cardinal-archevêque. Mais, suivi de sa femme et de son fils, on le voyait s'acheminer vers Saint-Jean-de-l'Hôpital pour y entendre la messe. C'était une petite église où l'on se rendait rarement durant le reste de la semaine.

Le notaire, qui avait beaucoup lu Walter Scott dans sa jeunesse, éprouvait, à la vue de ces vieux murs et de ces créneaux, une émotion très douce, toute proche de l'attendrissement ressenti par ceux qui reviennent au pays natal. Le moyen âge : voilà l'époque où il aurait voulu vivre.

Le brave Don Esteban, petit, bedonnant et myope, n'avait qu'à fouler les dalles de la chapelle des Hospitaliers, pour se sentir une âme de héros. Les autres églises, en dépit de leur grandeur et de leur richesse, lui paraissaient des monuments d'une insipide vulgarité. Celle-ci avait été bâtie par les Chevaliers de Saint-Jean qui, unis aux Templiers, avaient aidé le roi Don Jaime à conquérir Valence. En suivant la galerie couverte qui va de la rue à la cour intérieure, Don Esteban et les siens

saluaient la Vierge que les frères de l'ordre belliqueux avaient reconquise. C'était une statue de pierre toscane, aux couleurs d'or pâlies, assise sur une cathèdre romane. Le vert feuillage de quelques maigres orangers se détachait sur les murs noircis de l'église. Au sommet des arcs-boutants se penchaient de monstrueux dragons de pierre que le temps avait rongés. La nef ne répondait point à cet extérieur romantique. Le goût baroque du XVIIe siècle avait dissimulé la voûte ogivale sous un plein-cintre postiche et recouvert les murs d'une épaisse couche de plâtre. Par bonheur, les retables médiévaux, les armoiries et les tombeaux des Chevaliers de Saint-Jean, couverts d'inscriptions gothiques, avaient échappé à cette restauration impie; et cela suffisait pour entretenir l'enthousiasme du notaire.

Dans cette église obscure et presque déserte, le jeune Ulysse, tout en suivant les monotones épisodes de la grand'messe, s'abandonnait à l'ennui. Les rayons du soleil, nappes d'or obliques, tombaient du haut des vitraux, tirant de l'ombre des poussières et des insectes tournoyant. L'enfant songeait avec regret aux taches vertes de la *huerta*, aux taches blanches des maisons, aux panaches noirs qui s'élevaient au-dessus du port, et à la triple ligne des vagues bleues, couronnées d'écume, qui venaient mourir sur le sable bronzé de la plage. Lorsque le doux éclat des chasubles brodées cessait de briller devant l'autel et qu'apparaissait dans la chaire un autre prêtre blanc et noir, Ulysse tournait la tête vers une chapelle latérale. Le sermon représentait pour lui une demi-heure de somnolence entrecoupée d'efforts d'imagination. La première chose que cherchaient ses yeux dans la chapelle de Sainte-Barbe était une sorte de coffre placé à grande hauteur dans l'épaisseur du mur, simple tombeau de bois peint portant cette inscription : « Ici repose Constance, auguste impératrice de Grèce. »

Le mot « Grèce » exerçait un pouvoir magique sur l'esprit de l'enfant. En cela, il était semblable à son parrain, l'avocat, poète lauréat, qui ne pouvait le prononcer sans qu'un souffle de ferveur semblât agiter sa barbe grise, sans qu'une flamme s'allumât dans ses yeux. Parfois, au mystère de ce nom venait s'en ajouter un autre, plus troublant encore : Byzance! Comment la dépouille mortelle de cette princesse

auguste, souveraine de lointains pays de splendeurs et de songes, était-elle venue échouer dans cette obscure chapelle de Valence, dans un coffre semblable à ceux où l'on entassait toutes sortes de vieilleries dans les mansardes du notaire?

Un jour, après la messe, Don Esteban avait brièvement raconté à l'enfant l'histoire de l'impératrice. Elle était fille de Frédéric II de Souabe, un Hohenstaufen, un empereur d'Allemagne qui attachait plus de prix à la couronne de Sicile qu'à celle de l'Empire. Il avait mené, dans ses palais de Palerme — élevés au milieu de jardins orientaux — une étrange existence de païen et de savant. Il s'était entouré de poètes et d'hommes de science (Juifs, Mahométans et Chrétiens), d'odalisques, d'alchimistes et de féroces gardes sarrasins.

Sa fille, Constance, avait quatorze ans lorsqu'il la maria à l'empereur de Byzance, Jean Doukas Vatatzès, qui en avait cinquante. C'était une fille naturelle qu'il avait reconnue (comme il fit d'ailleurs pour la plupart de ses enfants), un produit de son harem où se rencontraient beautés sarrasines et marquises italiennes. Et la pauvre enfant, mariée, pour servir les desseins de politique de son père, à Vatatzès l'Hérétique, avait vécu en Orient, entourée de toute la pompe d'une basilissa, couverte de rigides vêtements brodés, chaussée de brodequins de pourpre où apparaissaient encore les aigles d'or, dernier symbole de la majesté romaine.

Elle avait d'abord régné à Nicée, qui fut le refuge des empereurs byzantins tant que se maintint à Constantinople la dynastie latine que les croisés y avaient établie. Puis, après la mort de Vatatzès, l'audacieux Michel Paléologue reconquit Byzance, et la veuve de l'empereur se vit demandée en mariage par cet aventurier victorieux. Durant plusieurs années elle résista à ses sollicitations et obtint enfin que son frère Manfred, devenu, depuis peu, roi de Sicile, la fît revenir dans sa patrie. Frédéric était mort; Manfred avait à lutter à la fois contre les troupes pontificales et contre l'invasion française que les papes avaient provoquée en offrant la couronne de Sicile au rude Charles d'Anjou. A peine la jeune impératrice grecque avait-elle débarqué qu'elle apprenait la mort de son frère, tué à la bataille de Bénévent. Elle suivit

dans leur fuite sa belle-sœur et ses neveux. Tous se réfugièrent à Lucera, place défendue par les Sarrasins qui avaient été au service de Frédéric. Seuls, ils étaient restés fidèles à sa mémoire.

Le château tomba bientôt entre les mains des guerriers pontificaux, et l'épouse de Manfred, jetée en prison, ne tarda pas à expirer. Les derniers rejetons de la famille que Rome avait maudite finirent obscurément. La mort rôdait autour de la Basilissa. Tous les siens mouraient : son frère Manfred, son demi-frère, le poétique et infortuné Enzio [1], héros de tant de poèmes. Son neveu, le chevaleresque Conradin, devait périr quelques années plus tard sous la hache du bourreau pour avoir tenté de défendre ses droits.

Comme la maison d'Anjou n'avait rien à craindre de l'impératrice byzantine, le vainqueur l'abandonna à son destin, solitaire et désemparée comme une princesse de Shakespeare. Elle avait reçu en douaire de l'empereur Jean Doukas, trois importantes villes d'Anatolie et une rente de trente mille besants d'or fin. Mais les arrérages de cette rente lointaine n'arrivaient jamais. Ce fut par charité qu'on la laissa s'embarquer sur un bateau qui faisait voile vers les rives parfumées du golfe de Valence. Sa nièce, Constance, fille de Manfred, avait épousé l'infant Don Pedro d'Aragon, — le futur Pedro III — fils de Don Jaime.

La Basilissa s'installa donc à Valence, récemment reconquise [2]. Son neveu, lui offrit des États; mais lasse d'une vie d'aventures, elle préféra se retirer au couvent de Sainte-Barbe.

Ulysse admirait les connaissances historiques de son père, mais faisait preuve à son égard d'une certaine ingratitude.

— Mon parrain m'expliquera mieux cela... Mon parrain en sait davantage.

Pendant la messe, lorsque l'enfant regardait la chapelle

1. Enzio, ou Enricio, roi de Sardaigne, fils naturel de Frédéric II, poète lui-même, fut célébré à l'envi par tous les poètes, ses contemporains (N. D. T.).

2. Valence, une première fois enlevée aux Arabes par le Cid Campeador, en 1094, ne fut en effet définitivement reconquise par Jaime Ier qu'en 1238. Constance Hohenstaufen se réfugia à Valence en 1269 (N. D. T.).

de Sainte-Barbe, il évitait de laisser tomber son regard sur le coffre funèbre. Il lui répugnait de songer à ces os réduits en poussière. Ces misérables restes n'existaient pas pour lui. Il n'avait souci que de celle qui était représentée un peu plus loin sur un petit tableau. L'impératrice Constance eut la lèpre — maladie qui n'épargnait même pas, alors, les impératrices — et sainte Barbe la guérit miraculeusement. C'était ce prodige que le tableau avait pour objet d'immortaliser : sainte Barbe y était vêtue d'une large jupe et de manches bouffantes à crevés, en somme le costume d'une dame au xve siècle. A ses pieds, on voyait la basilissa habillée comme une paysanne valencienne, mais chargée de gros bijoux.

En vain Don Esteban affirmait-il que ce tableau avait été peint plusieurs siècles après la mort de l'impératrice. L'enfant n'avait cure de ces objections. Pour lui, la dame avait bien été telle que la représentait la toile : blonde, avec de grands yeux noirs, belle, bien en chair comme il convient à une femme habituée à traîner un manteau de cour, et que la dévotion seule peut déterminer à se déguiser en paysanne.

L'image de l'impératrice hantait son cerveau d'enfant. La nuit, lorsque mille craquements se faisaient entendre dans l'énorme salon qui lui servait de chambre, il lui suffisait de songer à la souveraine de Byzance pour oublier la peur que ces bruits étranges lui inspiraient. « Doña Constanza! » Il dormait, étreignant son oreiller comme si c'eût été la tête même de la basilissa, et, sous ses paupières fermées, il croyait voir les yeux noirs de l'impératrice, maternels et amoureux.

Toutes les femmes qui l'approchaient empruntaient, dans l'esprit d'Ulysse, quelque chose à la beauté de celle qui dormait, depuis six siècles, en haut d'un mur.

Lorsque sa mère, la douce et pâle Doña Cristina, abandonnait un instant ses travaux et venait lui donner un baiser, il y avait dans son sourire, une expression, qui rappelait à l'enfant l'impératrice. Lorsque Visanteta — une servante de la campagne, brune, aux yeux couleur de mûres et à la peau mate et fine — l'aidait à se déshabiller ou le réveillait pour l'emmener au collège, Ulysse tendait les bras vers elle avec un brusque enthousiasme, comme si le parfum d'animalité vigoureuse et chaste qu'exhalait la jeune fille l'eût enivré.

« Visanteta!... Oh! Visanteta! » Et il pensait à Constance. Tel devait être le parfum des impératrices, telle la douceur de leur peau.

Don Esteban devinait, en partie, la puissance de la vie imaginative de son fils, en voyant ses jeux et ses lectures.

— Ah! comédien!... Ah! rêvasseur! Tu ressembles à ton parrain.

Et, ce disant, il avait un sourire ambigu où se réflétaient également son mépris des idéalismes inutiles et son respect des artistes, un respect comparable à la vénération que les Arabes éprouvent pour la folie, en laquelle ils voient un présent de Dieu.

Doña Cristina désirait que ce fils unique, gâté et choyé comme un prince héritier, se fît prêtre. Déjà elle l'imaginait disant sa première messe, se le représentait chanoine, puis prélat... Qui sait? Lorsqu'elle aurait disparu, d'autres femmes peut-être verraient Ulysse précédé d'une croix d'or, revêtu d'un manteau rouge de cardinal-archevêque, entouré d'une troupe de prêtres. Elles l'admireraient sans doute et envieraient sa mère qui avait donné le jour à un prince de l'Église.

Dans l'espoir de faire naître les dispositions nécessaires chez son fils, elle avait installé une chapelle dans un des salons inutilisés de la maison. Les camarades de collège d'Ulysse profitaient de leurs journées de liberté pour accourir chez lui, doublement attirés par le plaisir de jouer « au curé » et par la certitude de participer à l'abondante collation que préparait Doña Cristina pour complaire au clergé de la paroisse.

Le tintement de cloches, accrochées à une porte du salon, marquait le début de la cérémonie. Les clients du notaire, qui, à l'entresol, attendaient les pièces que les clercs achevaient de griffonner en hâte, levaient la tête avec surprise. La vieille maison, dont tous les coins semblaient remplis de silence, tremblait soudain et les vibrations métalliques gagnaient la rue, où ne passait que de loin en loin une voiture.

Quelques enfants allumaient les cierges et dépliaient les linges sacrés, ornés de fines dentelles, qu'avait confectionnés Doña Cristina. Pendant ce temps, devant les fidèles, Ulysse et ses amis les plus intimes se revêtaient de chasubles blanches

et dorées et posaient sur leur tête de gracieuses barrettes. La mère, qui les épiait dissimulée derrière une porte, devait se contenir pour ne pas entrer et dévorer Ulysse de baisers. Avec quelle grâce il imitait les gestes et les génuflexions du prêtre officiant!

Jusque-là, tout allait pour le mieux. Le prêtre et ses deux acolytes chantaient à pleins poumons devant la pyramide de lumière, et le chœur des fidèles répondait du fond de la pièce avec des tremblements d'impatience dans la voix. Subitement, des protestations s'élevaient. C'étaient déjà les schismes et l'hérésie. Ceux qui faisaient les prêtres accaparaient cette dignité depuis trop longtemps. C'était au tour des spectateurs de passer les chasubles et d'exercer le ministère sacré : d'ailleurs c'était ce dont on avait convenu. Mais le clergé refusait de se laisser dépouiller; il y avait dans son attitude toute la majesté que confèrent les droits acquis. Et voici que des mains impies arrachaient les saints ornements, les profanaient, les déchiraient même! Cris, coups, bousculades... Les images, les cierges, jetés à terre... Scandale et abomination... On eût dit que l'Antéchrist venait de naître... Enfin l'habileté d'Ulysse mettait fin au combat :

— Si nous allions jouer dans le *porche*?

Le *porche* était l'immense grenier de la maison. Tous acceptaient avec enthousiasme. Oubliée la chapelle! Et, comme une bande d'oiseaux, ils se précipitaient dans l'escalier. Les marches de celui-ci étaient couvertes de faïence multicolore; de-ci, de-là, le revêtement avait disparu et l'on apercevait, au-dessous, la pâte rouge des briques. Sur les plaques de faïence, les céramistes valenciens du XVIIIe siècle avaient représenté des galères barbaresques et chrétiennes, des oiseaux de l'Albufera; ou bien encore de galants chasseurs à perruques blanches offrant des fleurs à une paysanne; ils n'avaient pas oublié non plus les brillants cavaliers qui vont, paradant sur de tout petits chevaux, devant des maisons et des arbres dont la hauteur ne dépasse pas celle des genoux de leurs coursiers.

La bande bruyante s'éparpillait dans le dernier étage avec une impétuosité farouche qui faisait songer aux plus horribles invasions de l'Histoire. Les chats et les rats ne

mettaient pas moins d'ardeur à se réfugier dans les coins. Les oiseaux effrayés filaient comme des flèches par les lucarnes du toit.

Pauvre notaire!... Jamais il n'était revenu les mains vides, lorsqu'il avait été mandé hors de la ville par quelques-uns de ces riches paysans aux yeux de qui il passait pour détenir toute la science juridique du monde. En ce temps-là, les trafiquants d'antiquités n'avaient pas encore découvert cette riche cité de Valence où, pendant des siècles, les gens du peuple eux-mêmes portèrent des vêtements de soie; où meubles, étoffes, vases, tout semblait s'imprégner de la lumière d'un soleil toujours resplendissant, du bleu d'un ciel toujours serein.

Don Esteban se croyait obligé d'être amateur d'antiquités, car il faisait partie de plusieurs sociétés archéologiques régionales. Aussi remplissait-il sa maison d'objets anciens qu'il achetait dans les villages ou que ses clients lui offraient spontanément. Déjà, sur les murs, il n'y avait plus de place pour les tableaux, et, dans les salons, on ne savait plus où fourrer les meubles. C'est pourquoi les nouvelles acquisitions prenaient le chemin du *porche*, en attendant qu'on leur trouvât une place définitive. Dans quelques années, lorsqu'il se retirerait, Don Esteban comptait bien pouvoir se faire construire un château moyenâgeux — aussi moyenâgeux que possible — sur les côtes de la Marina, auprès du village où il était né, et dans cette demeure nouvelle, chaque objet trouverait une place convenable.

Les meubles que le notaire disposait dans les chambres du premier étage passaient mystérieusement dans le grenier. C'était à croire qu'il leur poussait des pattes. La vérité était que Doña Cristina et ses servantes, obligées de vivre en lutte incessante avec la poussière et les toiles d'araignées, dans cette demeure qui tombait petit à petit en ruines, éprouvaient une haine féroce contre toutes les antiquailles.

En haut, ce n'était pas la pénurie de déguisements qui pouvait déterminer les gamins à se battre. On n'avait qu'à plonger les mains dans n'importe lequel de ces coffres dont le bois craquait sourdement et dont les ferrures, ajourées comme des dentelles, tombaient des panneaux où elles étaient fixées.

Aussi voyait-on des enfants, drapés dans des capes de satin cramoisi, brandir de longues rapières ou des épées de cérémonie à poignée de nacre, tandis que leurs camarades jetaient sur leurs épaules des courtepointes de brocart, des jupes de paysannes à grosses fleurs d'or, ou des vertugadins d'étoffes lamées qui faisaient un bruit de papier froissé.

Lorsqu'ils étaient las d'entrechoquer bruyamment leurs épées et de tomber brusquement en feignant d'être frappés à mort, les amants de l'action, au premier rang desquels se distinguait Ulysse, proposaient de jouer aux « voleurs et aux gendarmes ». Les voleurs, cela va sans dire, ne pouvaient être vêtus de riches vêtements. Aussi fouillaient-ils dans des monceaux de chiffons aux nuances éteintes qu'ils prenaient pour des toiles d'emballage. En examinant les taches de couleur qui y apparaissaient, on finissait par distinguer des jambes, des têtes, des bras, des feuillages d'un vert métallique. C'étaient des tapisseries exécutées d'après les cartons du Titien et de Rubens. Les paysans les avaient découpées pour boucher des cruches d'huile, ou pour couvrir leurs mules de travail; et Don Esteban avait acquis ces morceaux, qu'il ne conservait d'ailleurs que par respect du passé. A cette époque, les tapisseries n'avaient pas de valeur. Les tailleurs de Valence avaient dans leurs magasins des douzaines de fragments de cette sorte dont, à l'époque de la Fête-Dieu, ils recouvraient les palissades des terrains vagues dans les rues que devait suivre la procession.

Parfois, sur la proposition d'Ulysse, les enfants jouaient aux « Indiens et aux Conquistadores », ce qui d'ailleurs ne changeait rien au fond même de leurs amusements batailleurs. Le gamin avait découvert, parmi les fastidieux volumes accumulés par son père, un ouvrage, imprimé sur deux colonnes, où se trouvaient relatés les expéditions de Christophe Colomb, les guerres de Fernand Cortez et les hauts faits de Pizarre. De nombreuses gravures illustraient le texte.

Ce livre exerça une profonde influence sur l'existence entière d'Ulysse. Bien des fois, devenu homme, il découvrit, à l'origine de ses désirs ou de ses actes, des images que le vieux bouquin avait fait naître en lui. En réalité, il n'en avait lu que quelques passages, mais les gravures lui apparaissaient

autrement plus admirables que tous les tableaux du grenier.

Avec la pointe de son épée, il traçait une ligne sur le sol, ainsi que fit Pizarre, dans l'île de Gallo, devant ses compagnons qui, découragés, étaient sur le point de renoncer à la conquête.

— Que tous les bons Espagnols franchissent cette raie!

Et les bons Espagnols — une douzaine de gamins, drapés dans de larges capes, brandissant des épées aussi hautes qu'eux-mêmes — venaient se grouper autour du chef, qui mimait les gestes héroïques du conquérant.

Alors s'élevait le grand cri de guerre : « Sus aux Indiens! »

On reconnaissait les Indiens aux morceaux de tapisseries dont ils s'étaient couverts et aux plumes de coq qu'ils portaient sur la tête.

Il était convenu que les Indiens prendraient la fuite. Mais ils fuyaient sans loyauté, bondissaient sur les secrétaires, les chaises entassées en pyramides, et de là, solidement installés, bombardaient de livres leurs poursuivants. Il fallait voir les volumes vénérables aux reliures de cuir ornées de dorures délicates, les majestueux in-folio de clair parchemin, s'ouvrir en tombant à terre. Les nervures se brisaient, les pages, imprimées ou manuscrites, les gravures jaunies, s'éparpillaient au hasard. On eût dit que, lassés de vivre, les vieux volumes répandaient leur sang et leurs entrailles.

Doña Cristina intervint pour mettre fin au scandale que provoquaient ces guerres de conquêtes. Elle ne voulut plus recevoir dorénavant ces diables, qui préféraient les bruyantes aventures du grenier aux délices mystiques de la chapelle. Les Indiens surtout méritaient d'être voués à l'exécration. Pour que le faste apportât quelque compensation au rôle effacé qu'ils devaient jouer, ils en étaient venus à donner des coups de ciseaux sacrilèges dans des tapisseries intactes, et ils y découpaient des sortes de dalmatiques, en ayant bien soin de placer quelque tête de héros ou de déesse sur leur poitrine.

Ulysse, privé de ses compagnons, connut dans le grenier des enchantements nouveaux. Les craquements du bois qui troublaient parfois le silence, les sourdes fuites d'animaux invisibles, l'inexplicable chute d'un tableau ou d'une pile de

livres, éveillaient en lui de délicieuses sensations de peur. Et, en dépit des rayons du soleil que déversaient les lucarnes, il lui semblait être enveloppé par tout le mystère de la nuit. Cette solitude lui plaisait. Il pouvait la peupler à sa fantaisie, et les êtres vivants lui étaient aussi importuns que ces bruits malencontreux qui nous arrachent à nos plus beaux rêves. Le grenier : mais c'était tout un monde dont il avait la libre disposition et qu'il pouvait, jusque dans le temps, soumettre à sa fantaisie. Il lui suffisait de s'accroupir dans un coffre, de lui imprimer un mouvement de balancement, d'imiter avec la bouche les bruits de la tempête, pour se croire sur une caravelle, ou sur une galère, ou sur une de ces nefs qu'il avait vues dans les vieux livres. Au-dessus de lui claquaient les voiles ornées de lions et de crucifix peints. Un château se dressait à la poupe de son navire et la figure taillée qui ornait la proue s'enfonçait parfois dans les vagues pour reparaître aussitôt ruisselante.

A force de poussées, le coffre abordait enfin, côte taillée à pic, une grande caisse; ou bien, golfe triangulaire, l'angle de deux commodes; ou encore, plage de sable mou, des paquets d'étoffes. Et le navigateur, suivi des hommes de son équipage, aussi nombreux qu'irréels, sautait à terre, l'épée à la main et escaladait une montagne de livres qui figurait pour lui la Cordillère des Andes. Un coup vigoureux donné avec une vieille lance au travers d'une pile de volumes, et son étendard était planté. « Pourquoi ne serais-je pas, moi aussi, un conquérant? »

Il se rappelait bien certaines conversations entre son père et son parrain, desquelles il semblait résulter que tout était maintenant connu sur la surface du globe; mais ces propos ne le troublaient pas. Malgré tout, il devait bien rester quelque chose à découvrir.

En Ulysse se mêlait le sang de deux lignées de marins. Ses oncles maternels possédaient des bateaux en Catalogne. Du côté de son père, ses aïeux avaient été de valeureux navigateurs (d'ailleurs demeurés obscurs); et il avait encore, dans la marine, un oncle médecin, qui était un véritable homme de mer.

Aller dans la maison de son parrain, représentait pour le

gamin un plaisir plus intense encore que de naviguer dans le grenier. L'avocat Don Carmelo Labarta, personnifiait à ses yeux un idéal de vie : il symbolisait la poésie dans toute sa gloire. Le notaire, quand il parlait de lui, avait un ton à la fois enthousiaste et apitoyé.

— Ce Don Carmelo... le premier jurisconsulte de notre époque. Il pourrait gagner tout ce qu'il voudrait... Mais il a plus de goût pour les vers que pour les procès!

Ulysse ne pénétrait qu'avec émotion dans le bureau de l'avocat. Au-dessus des rayons chargés de livres multicolores qui s'étageaient le long des murs, il apercevait des têtes de plâtre aux fronts énormes et aux prunelles vides.

L'enfant redisait leurs noms, depuis Homère jusqu'à Victor Hugo, tout aussi respectueusement que s'il eût débité un chapitre de la *Légende Dorée*. Puis il cherchait des yeux une autre tête, aussi vénérable, bien que moins blanche, avec sa barbe blonde grisonnante, son nez rubicond et ses joues couperosées. Il y avait dans le doux regard de Don Carmelo, lorsqu'il accueillait son filleul, toute la tendresse d'un vieux célibataire qui ressent le besoin de se découvrir une famille. C'était lui qui, sur les fonts baptismaux, avait donné à l'enfant le prénom qui, au collège, soulevait tour à tour tant d'admiration et tant de rires. Combien de fois n'avait-il pas, par la suite, raconté à son filleul, les aventures du roi d'Ithaque, avec toute la patience d'un grand-père qui répète à ses petits-fils la vie des saints dont ils portent le nom.

Enfin le jeune garçon ne manquait jamais de jeter des regards respectueux sur tous les glorieux souvenirs qui ornaient la maison : couronnes aux feuillages d'or, coupes d'argent, statues de marbre, plaques commémoratives posées sur leur écrin de peluche : tous objets que Don Carmelo Labarta, l'infatigable champion des belles-lettres, avait conquis, par ses vers, dans les jeux floraux et les concours.

Lorsqu'on annonçait quelqu'une de ces joutes, les concurrents vivaient dans la terreur que la fantaisie ne vînt à Don Carmelo de remporter un des prix. Avec la plus étonnante facilité, en effet, l'avocat savait enlever la simple fleur qui récompenserait le vainqueur des concours d'odes, la coupe d'or, que valait la meilleure romance d'amour, les statues

réservées à l'historien le plus érudit, le buste de marbre orgueil des prosateurs, et jusqu'au « bronze d'art » destiné aux philologues. Les autres compétiteurs devaient se contenter des restes. Heureusement pour eux, Don Carmelo ne se consacrait plus qu'à la littérature régionale, et le seul vêtement dont s'accommodât son inspiration, c'était le vers valencien. Hors de Valence et de ses gloires passées, la Grèce seule lui semblait digne d'admiration.

Le notaire qui, depuis de longues années, était l'ami de Labarta, avait la prétention de le diriger. Ne fallait-il pas un esprit net et pratique pour conduire ce génie aveugle? Une modeste rente, héritée de ses parents, suffisait au poète pour vivre. C'était bien en vain que son ami lui procurait des procès dont l'importance eût justifié d'énormes honoraires; les volumineux dossiers se couvraient de poussière sur la table de Don Carmelo, et le notaire devait surveiller les dates pour que l'avocat ne laissât pas passer les délais fixés par la procédure.

Dieu merci, Ulysse serait un autre homme! Don Esteban se le représentait déjà armé de toutes les profondes connaissances juridiques de son parrain et doué, par supplément, de toute l'activité, de tout le sens pratique de son père. Ce serait la fortune!... Ulysse pourrait de plus posséder l'étude notariale, ce bureau poudreux où s'alignaient les grandes armoires aux portes grillagées et aux rideaux verts, derrière lesquels dormaient les grands registres jaunes chargés d'initiales et de numéros. Don Esteban connaissait la valeur de son étude.

— Il n'y a pas d'orangerie, — disait-il dans les moments d'expansion, — il n'y a pas de rizière dont le rapport égale celui de cette propriété. Ici, pas de gelées à craindre, ni de tempêtes, ni d'inondations...

La destinée future du prince du notariat était l'objet des conversations d'après-dîner, les jours où le poète était invité.

— Que veux-tu devenir? — demandait Labarta à son filleul.

Les yeux de la mère adressaient à l'enfant une prière muette : « Réponds : archevêque, mon roi. » Pour la brave dame, son fils ne pouvait débuter autrement dans la carrière ecclésiastique.

Quant au notaire, il discourait là-dessus avec assurance, sans consulter l'intéressé. Ulysse serait un jurisconsulte éminent; les douros rouleraient vers lui par milliers, comme s'ils n'étaient que vulgaires centimes. Il figurerait dans les solennités universitaires revêtu d'une pèlerine de soie cramoisie, la tête couverte de la barrette, insigne de ce grade glorieux et paisible : le doctorat. Respectueux, les étudiants écouteraient au pied de sa chaire. Qui sait si le gouvernement de son pays ne lui était pas réservé?...

Ulysse interrompait ces tableaux de sa future grandeur.

— Je veux être capitaine.

Le poète approuvait. Il subissait l'involontaire attirance qu'exercent sur tous les pacifiques, sur tous les sédentaires, le sabre et le panache. A la vue d'un uniforme, son âme ressentait l'émotion tendre que connaît la nourrice courtisée par un soldat.

— Très bien! — disait Labarta. — Capitaine de quoi?... D'artillerie, d'état-major?

Un silence.

— Non. Capitaine de vaisseau.

Don Esteban regardait le plafond et levait les bras. Il savait bien, lui, qui était responsable de ces idées folles, qui fourrait de telles absurdités dans le cerveau de son fils.

Et il pensait à son frère, le médecin, qui vivait retiré dans la maison paternelle, là-bas, sur la côte. Excellent homme, mais un peu fou, que les gens de mer appelaient le « Docteur » et que le poète Labarta surnommait le « Triton ».

II

MATER AMPHITRITE

Lorsque, de temps à autre, le « Triton » apparaissait à Valence, l'active Doña Cristina modifiait le régime alimentaire de la famille. Le Triton ne mangeait que du poisson; aussi, en son âme économe, la maîtresse de maison était-elle remplie d'angoisse lorsqu'elle songeait aux prix extraordinaires atteints par la marée, à Valence.

La présence du médecin bouleversait la paisible vie de la maison. Dès l'aurore, alors que ses habitants savouraient encore les desserts du songe au bruit vaguement perçu des premiers roulements de voitures et des premiers tintements de cloches, des portes soudain claquaient bruyamment et les marches de l'escalier résonnaient sous des pas pesants : incapable de demeurer entre quatre murs lorsque le jour avait paru, le Triton sortait. Suivant le courant de la vie matinale, il gagnait le marché, et, là, demeurait longuement devant les marchandes de fleurs, dont les étalages attiraient tout particulièrement la clientèle féminine.

Les yeux des femmes allaient à lui instinctivement et le contemplaient avec une expression d'intérêt et de crainte. Certaines rougissaient en s'en allant, imaginant malgré elles ce que pourrait être l'étreinte de ce colosse laid et inquiétant.

— Il est capable d'écraser une puce sur son bras! — disaient les marins de son village pour exprimer la vigueur de son biceps.

Il avait un corps d'athlète. On ne voyait sous sa peau brune que des tendons et des muscles; pas une parcelle de graisse : tout ce qui ne pouvait produire de la force avait été éliminé. D'après Labarta, il ressemblait aux dieux marins. Il était Poseidon tel que l'avaient vu les premiers poètes de la Grèce, avec sa chevelure noire et frisée, le visage hâlé par l'air salin, la barbe bouclée aux deux pointes annelées qui semblaient formées d'eau ruisselante. Le nez, qu'un coup reçu bien des années auparavant avait légèrement écrasé, les yeux petits, obliques et tenaces, donnaient à son visage une expression de férocité asiatique, qui disparaissait soudain lorsqu'un sourire laissait voir des dents claires et bien rangées, des dents de marin habitué à se nourrir de salaisons.

Lorsqu'il venait à Valence, on le voyait, les premiers temps, marcher dans les rues avec hésitation. Il avait peur des voitures; le frôlement des passants sur les trottoirs le gênait. L'animation de cette capitale de province lui paraissait insupportable. (Il avait pourtant visité les ports les plus importants des deux hémisphères.) Au bout de quelque temps, il finissait par prendre instinctivement le chemin du port pour aller retrouver la mer, son éternelle

amie, celle qui, le matin, là-bas, à la Marina, le saluait la première lorsqu'il ouvrait la porte de sa maison.

Le mouvement du quai, les crissements des grues, les roulements des chariots, les mélopées sourdes des débardeurs, tout cela évoquait pour lui la jeunesse, le beau temps où, comme médecin, il naviguait sur les transatlantiques.

En passant à côté des bourgeois de Valence qui, assis sur le quai, pêchaient à la ligne, le Triton lançait des regards de commisération au fond de leurs paniers vides. Là-bas, dans sa maison de la côte, avant que le soleil se levât, il avait déjà, au fond de sa barque, de quoi manger durant toute une semaine. Misère des villes!

Debout à l'extrémité de la jetée, il laissait errer son regard sur la mer immense et décrivait à son neveu les mystères qu'abritait l'horizon : à gauche — au delà de ces monts bleutés d'Oropesa qui limitent le golfe valencien — il lui semblait voir l'opulente Barcelone où il avait de nombreux amis; Marseille, avant-garde de l'Orient enfoncée dans l'Europe; Gênes, avec ses palais échelonnés sur les collines couvertes de jardins. Devant lui, c'était Naples qu'il lui semblait rencontrer, Naples avec son Vésuve fumant, sa musique et ses danseuses brunes aux boucles d'oreilles d'or. Plus loin, c'étaient les îles grecques; au fond d'une verte rue d'eau, Constantinople; et, en continuant, les ports de la mer Noire.

A sa droite était l'Afrique. Il voyait les ports égyptiens, où la corruption, assoupie le jour, semble s'éveiller dès le coucher du soleil et Alexandrie où, dans les cafés, dansent de fausses almées vêtues seulement d'un mouchoir... qu'elles tiennent à la main...

Les regards du médecin se détachaient de la mer pour se concentrer sur son propre nez qu'il avait fort écrasé. Il se rappelait une chaude nuit d'Égypte dont les ardeurs du whisky avaient augmenté la touffeur le frôlement des corps nus des courtisanes, la dispute avec des marins du Nord au teint rouge, la lutte dans l'ombre... Il avait fui enfin, la figure tout ensanglantée, vers son bateau qui, par bonheur, avait levé l'ancre à l'aurore. En bon Méditerranéen, il ne descendait jamais à terre sans emporter un couteau caché

dans sa ceinture... et il avait piqué pour s'ouvrir un chemin.

« Quels temps! » pensait le Triton avec plus de regrets que de remords. Et il ajoutait en manière d'excuses : « Bah! à ce moment-là, j'avais vingt-quatre ans! »

Ces souvenirs lui faisaient tourner les yeux vers une masse bleuâtre qui, à l'œil nu, semblait séparée de la terre ferme. C'était le promontoire terminé par le Mongo, la pointe extrême de la péninsule — le grand promontoire Ferrarius des anciens géographes —, qui ferme au sud le golfe de Valence.

Il avait la forme d'une main; les montagnes y figuraient les phalanges. Quatre doigts s'allongeaient dans les eaux, formant les caps San Antonio, San Martin, la Nao et Almoraira. (Le pouce manquait.) Dans une des baies qu'ils enserraient se trouvait le pays natal du Triton; la maison des Ferragut, autrefois chasseurs de pirates maures, contrebandiers depuis à l'occasion, s'y dressait encore.

C'était là que le Triton voulait vivre et mourir; il ne ressentait plus le désir de voir des terres nouvelles, et éprouvait enfin ce goût de la vie sédentaire qui s'empare soudain des vagabonds de la mer et les fixe sur un rocher de la côte, comme les mollusques et les algues.

Le Triton se fatiguait vite de ses promenades au port. A ses yeux, la mer à Valence n'était pas véritablement la mer. Les eaux du fleuve et des canaux d'irrigation lui donnaient une couleur trouble. Lorsqu'il pleuvait dans les montagnes d'Aragon, un liquide terreux semblait envahir le golfe, les vagues devenaient rouges et l'écume jaune. Aussi le docteur trouvait-il aux poissons du golfe un goût de vase insupportable. De plus il lui était impossible de se livrer au plaisir quotidien de la natation. Un matin d'hiver, comme il commençait à se déshabiller sur la plage, on accourut de tous côtés : l'entreprise paraissait extraordinaire!

— Je m'en vais! — déclarait-il enfin au notaire et à sa femme. — Je ne comprends pas comment vous pouvez vivre ici.

Lors d'un de ces départs pour la Marina, le Triton se mit en tête d'emmener Ulysse. L'été commençait; le jeune garçon avait trois mois de vacances devant lui, et le notaire, ne pouvant s'éloigner de la ville, comptait passer l'été avec sa famille

à Cabañal, méprisable plage coupée de canaux malodorants. L'enfant, à la suite de ses efforts scolaires, était anémié et pâlot. Son oncle, qui déclarait pouvoir le rendre fort et agile comme un dauphin, parvint, à force d'obstination, à l'arracher à sa mère.

Ce qui souleva, dès l'abord, l'admiration d'Ulysse, lorsqu'il pénétra dans la maison du médecin, ce furent trois frégates suspendues au plafond de la salle à manger : trois embarcations merveilleuses, auxquelles il ne manquait ni une voile, ni une poulie, ni une corde, ni une ancre, et qui pouvaient tenir la mer, par n'importe quel temps, avec un équipage lilliputien.

Elles étaient l'œuvre du grand-père d'Ulysse, le patron Ferragut. Désireux de libérer ses deux fils de ce dur service de la mer auquel la famille était assujettie depuis de longs siècles, il les avait envoyés à l'Université de Valence pour qu'ils devinssent des « messieurs de terre ferme ». Ses études à peine terminées, l'aîné, Esteban, obtint une charge de notaire en Catalogne. Le plus jeune, Antonio, se fit médecin pour ne pas contrarier le vieillard; mais, une fois le titre obtenu, il alla exercer sa profession sur un transatlantique. Son père lui avait fermé la porte de la mer, il y rentrait par la fenêtre.

Ce fut dans la solitude que s'écoula la vieillesse du patron. Il cultivait ses biens : quelques vignes échelonnées sur la côte en vue de la maison. Avec son fils le notaire, il entretenait une correspondance régulière. De temps en temps, de ces pays lointains, que le vieux marin de la Méditerranée ne connaissait que par ouï-dire, arrivait un mot du préféré, le cadet. Le vieil homme occupait ses longues heures d'oisiveté à construire ses petits bateaux, à l'ombre de la treille, devant la mer lumineuse et bleue. C'étaient toujours de grandes frégates aux voilures splendides qui sortaient de ses mains. Il se consolait ainsi de n'avoir commandé, sa vie durant, que de lourdes felouques, toutes semblables aux vaisseaux des siècles passés, dans lesquelles il avait transporté du vin à Cette, ou chargé des marchandises prohibées à Gibraltar et sur la côte d'Afrique.

Ulysse ne tarda pas à se rendre compte de la rare popularité dont jouissait son oncle le Docteur, popularité faite d'ailleurs

d'éléments bien opposés. Les gens souriaient en parlant de lui comme s'il eût été question d'un fou ; mais ces sourires n'osaient se montrer qu'en son absence, car il inspirait à tous une certaine crainte. En même temps, on le considérait comme une gloire locale. Un homme dont la force était l'orgueil et la terreur de tous ses voisins, un homme qui avait vu toutes les mers !

Lorsque les gars du pays essayaient la vigueur de leurs poings contre les marins des bateaux anglais qui venaient charger des raisins secs, ils ne manquaient jamais, en cas de défaite, d'invoquer comme consolation le nom du Docteur.

— Ah! si le Docteur avait été là... Une demi-douzaine d'Anglais, qu'est-ce que cela pour lui?

Il n'y avait point de preuve de force, pour extraordinaire qu'elle fût, qu'on ne le crût capable de donner. Comme les saints et les grands capitaines, il inspirait une foi absolue.

Certains matins d'hiver sereins et ensoleillés, tout le village courait sur la côte pour contempler avec anxiété la mer déserte. Les vieux marins qui se chauffaient au soleil près des barques tirées sur la grève étaient parvenus, en scrutant l'horizon, à apercevoir un point presque imperceptible, dansant sur les vagues.

Chacun, en criant, émettait une supposition. C'était une bouée, ou un fragment de mât, reste de quelque naufrage lointain. D'après les femmes, ce devait être un noyé...

Tout à coup quelqu'un suggérait :

— Si c'était le Docteur?...

Long silence perplexe... Mais voici que le morceau de bois prenait la forme d'une tête, le cadavre s'agitait. Beaucoup parvenaient à distinguer le bouillonnement de l'écume autour d'un buste qui fendait l'eau comme une proue, le geste régulier de bras vigoureux... Oui, c'était le Docteur! On se passait de vieilles longues-vues, et l'on apercevait sa barbe qui s'enfonçait dans l'eau, son visage contracté par l'effort.

Enfin, le docteur atteignait la rive et sortait de l'onde, nu et sereinement impudique comme un dieu...

Il n'était point de cap qu'il n'eût le désir de doubler à la nage tel un dauphin. Il semblait avoir besoin de mesurer de

ses brassées toutes les baies et toutes les anses, comme un propriétaire qui vérifie les mesures de son domaine. C'était un homme-navire. Il avait fendu l'écume bouillonnante autour des récifs et les eaux paisibles où passent doucement, parmi les étoiles de mer, les poissons aux reflets nacrés.

Pour se reposer, il s'était assis sur les roches noires couvertes de manteaux d'algues, dont la tête surgit ou disparaît au gré des vagues, et qui, patientes, attendent la nuit et le bateau aveugle qui vient se briser contre elles comme une coquille.

Tel un reptile, il s'était glissé dans des grottes ignorées, lacs endormis dont l'eau immobile semblait un bloc de glace. Tandis que l'air y demeurait obscur, une lueur mystérieuse se glissait dans l'eau diaphane; et la tête du nageur était d'ébène alors que son corps apparaissait de cristal. Les mollusques qu'il trouvait collés sur la roche, il les mangeait vivants. Le frôlement des grands poissons qui, effrayés, s'enfuyaient brusquement, flèches soudain décochées, le faisait rire.

Le soir, devant les petites frégates du grand-père, Ulysse entendit souvent son oncle parler du *Poisson-Nicolas* : c'était un homme-poisson qui vivait dans le détroit de Messine; Cervantes et d'autres auteurs avaient parlé de lui... Le docteur devait être un peu parent du *Poisson-Nicolas*. Parfois encore, le Triton citait un Grec qui, chaque nuit, pour voir sa maîtresse, passait l'Hellespont à la nage. Cet exploit tourmentait le narrateur qui rêvait de retourner aux Dardanelles, afin que certain poète, nommé lord Byron, ne fût pas le seul à avoir renouvelé cette traversée légendaire.

Ses livres, les cartes nautiques clouées sur les murs de sa maison, les bocaux où il conservait des poissons, des mollusques et des plantes de mer, plus que tout cela ses goûts heurtaient l'esprit routinier de ses voisins. On lui avait fait une réputation de savant mystérieux : il jouissait du prestige des sorciers.

Les gens raisonnables le tenaient pour fou; mais dès qu'ils se sentaient un peu souffrants, ils avaient la même foi en lui que les pauvres femmes qui demeuraient sur le pas de sa porte de longues heures, les yeux fixés sur sa barque qu'elles voyaient danser au large, attendant patiemment qu'il revînt

pour lui montrer les petits enfants malades qu'elles serraient dans leurs bras. Il avait, sur les autres médecins, l'avantage de ne pas faire payer ses services; bien au contraire, beaucoup de « clients » sortaient de sa maison avec quelques pièces dans les mains.

Le « Docteur » était riche; c'était l'homme le plus riche du pays; il ne savait que faire de son argent. Chaque jour, sa servante — une vieille qui avait servi son père et connu sa mère — recevait de ses mains le produit de sa pêche : il y avait plus que le nécessaire pour leur nourriture à tous deux. Le Triton, qui avait hissé sa voile à l'aube, débarquait avant onze heures, et bientôt la langouste écarlate craquait au-dessus des braises, répandant un parfum sucré; le pot-au-feu bouillant s'épaississait de la graisse succulente des scorpènes; l'huile chantait dans la poêle, baignant la peau rose des petits saumons; les oursins et les moules grinçaient sous le couteau répandant leur chair encore vivante dans la casserole.

Dans l'enclos attenant à la maison, il y avait une vache aux mamelles gonflées; ses mugissements parfois couvraient les caquets des poules qui erraient par bandes dans la cour.

La farine que la servante pétrissait, et le café étaient les seuls produits que le Triton dût acheter. Si, au retour d'une de ses randonnées nautiques, il cherchait la bouteille d'eau-de-vie de grains, c'était uniquement pour se faire des frictions.

Une fois par an, l'argent franchissait les portes de sa maison. Les jeunes filles employées aux vendanges s'éparpillaient dans ses vignes pour couper les grappes de raisin, petites et épaisses. Puis elles les étendaient sur des sortes d'auvents appelés « riurraus ». C'était ainsi qu'on obtenait les petits raisins secs appréciés des Anglais pour la confection de leurs *puddings*. La vente en était sûre : des bateaux venaient les chercher depuis la mer du Nord. Et le Triton, cinq ou six mille pesetas entre les mains, demeurait plongé dans une perplexité profonde, se demandant ce qu'un homme pourrait bien faire de tant d'argent.

— Tout ceci est à toi, — avait-il dit à son neveu en lui montrant la maison.

A lui aussi la barque et les livres et les meubles anciens,

dans les tiroirs desquels l'argent avait été dissimulé avec des ruses naïves, tout juste bonnes à attirer l'attention.

Bien que proclamé maître de tout ce qui l'entourait, Ulysse n'en devait pas moins subir un despotisme affectueux et rude. Il se sentait bien loin de sa mère, cette bonne dame qui fermait les fenêtres sur son passage et ne le laissait pas sortir sans lui avoir soigneusement noué son cache-nez en l'embrassant.

Il était encore plongé dans le plus profond sommeil, lorsque son oncle l'éveillait brusquement en le tirant par la jambe avec violence — les gestes du Triton étaient toujours brusques et rudes —; l'enfant, tout somnolent, protestait en vain.

— Debout, mousse!

N'était-il pas en effet le mousse de ce navire dont le médecin figurait à la fois le capitaine et l'équipage?

Les mains de fer du Triton le plantaient sur ses pieds en face de la fenêtre, au milieu des bouffées d'air salin. Sur la mer obscure encore flottait un brouillard léger. L'une après l'autre, rapidement, les étoiles disparaissaient. On eût dit que, sur les dernières, des paupières clignotaient, surprises...

A l'horizon, d'un gris plombé, s'ouvrait une déchirure; elle se colorait de rouge par instants : blessure où le sang affluait. En bas, dans la cuisine, le café fumait entre deux galettes de marinier. Le mousse se chargeait de plusieurs paniers vides. Devant lui marchait le patron, semblable à un guerrier de la mer, portant les filets jetés sur l'épaule. Rapides, ses pieds laissaient sur la plage leur empreinte puissante. Derrière eux le village commençait à s'éveiller. Sur les eaux sombres, les voiles des pêcheurs, fuyant vers la haute mer, se dépliaient comme des suaires.

Deux vigoureux coups de rames et l'embarcation se séparait du petit quai de pierre. Le Triton passait d'un bord à l'autre, détachant la voile et préparant les cordes; sous ses pas, la barque s'inclinait. En grinçant, la voile montait; déployée, elle se gonflait, toute blanche.

— Nous y sommes; maintenant nous allons marcher.

On entendait le clapotement doux de l'eau, fuyant des deux côtés de la proue. Entre celle-ci et le bord de la voile, on voyait une tranche de mer noire et, se levant peu à peu

au-dessus de l'horizon, un grand sourcil rouge. Le sourcil devenait un casque, puis une demi-sphère, puis un arc arabe; enfin, tel une bombe, le soleil, entouré de lueurs d'incendie, se détachait de la masse liquide. Les nuages, couleur de cendre, devenaient couleur de sang; les pics de la côte brillaient comme des miroirs de cuivre. Du côté de la terre s'éteignaient les dernières étoiles. Devant la proue de la barque nageaient des bandes de poissons de feu. Autour des promontoires, l'écume des vagues devenait rose; il semblait que les reflets d'une éruption sous-marine fussent venus teinter leur blancheur.

— Bonne journée! — criait le médecin à Ulysse, occupé à réchauffer ses mains glacées par le vent.

Et, gagné par cette joie puérile que l'aurore éveille dans l'âme des hommes, le docteur lançait sa voix de basse à travers le silence marin. Parfois il entonnait des romances sentimentales entendues dans sa jeunesse, plus volontiers encore les chants valenciens des pêcheurs de la côte, chants inventés aux heures où l'on relève les filets, chants farcis d'indécences groupées au hasard de la rime.

Parvenu dans certaines criques, le Triton amenait la voile, et la barque, privée d'impulsion, demeurait sur place, tournant lentement autour de la corde de l'ancre.

Ulysse, lorsqu'il regardait l'eau dans la zone d'ombre que projetait la coque, voyait le fond si proche qu'il croyait presque le toucher du bout de sa rame. Les roches semblaient de verre. Dans leurs interstices et leurs anfractuosités, les plantes s'agitaient comme des êtres animés, les bêtes avaient l'immobilité des végétaux et des pierres. La barque semblait flotter dans l'air; au travers de cette atmosphère liquide qui enveloppait ce monde de l'abîme lentement les hameçons descendaient; et, nombreux et rapides, les poissons, agitant leurs queues, s'en allaient au-devant de la mort. C'était un éblouissement de feux jaunes, d'écailles bleues, de nageoires roses. Certains, frémissants, argentés, faisaient songer à ces minces éclairs qui tremblent sur la surface du mercure; d'autres nageaient lentement; pansus, presque ronds parfois, ils portaient une cotte de mailles faite d'écailles d'or. Sur les rochers, les crustacés se traînaient sur leurs doubles files de

pattes, attirés par ce mouvement qui troublait le calme de mort des profondeurs sous-marines, où tous poursuivent et dévorent, pour être à leur tour dévorés. Près de la surface flottaient les méduses, ombrelles vivantes d'un blanc opalin, bordées de nuances lilas.

Il n'y avait qu'à tirer les lignes et une nouvelle prise tombait dans la barque. Les paniers se remplissaient. Le Triton et son neveu finissaient par se lasser de cette pêche trop facile... Le soleil était presque au zénith : une grande traînée d'or traversait la mer; chaque frémissement de l'eau en arrachait un lambeau. Le bois de la barque semblait brûler.

— Nous avons gagné notre journée! — disait le Triton, regardant le ciel, puis les paniers. — A présent, un peu de propreté.

Il se dépouillait de ses vêtements et se jetait à la mer. Ulysse le voyait descendre au centre de l'anneau d'écume ouvert par son corps. Il se rendait compte alors de la profondeur de ce monde fantastique. Le corps brun du nageur prenait, en descendant, les transparences de la porcelaine. Il semblait de cristal azuré, statue de verre de Venise qui paraissait devoir se briser dès qu'elle toucherait le fond.

Il glissait, tel un dieu des eaux profondes, arrachant des plantes, poursuivant de ses mains les éclairs de vermillon et d'or qui se réfugiaient dans les crevasses des roches. Des minutes entières s'écoulaient... S'il allait rester en bas pour toujours! S'il ne remontait plus! Déjà l'angoisse étreignait l'enfant...

Tout à coup, le corps de cristal blanc se colorait de vert..., il montait, montait..., devenait de cuivre..., et la tête du nageur, s'ébrouant et soufflant, apparaissait enfin à la surface; des bras se dressaient offrant au petit toute la récolte sous-marine, tandis qu'une voix impérieuse ordonnait :

— A présent, toi!

Toute tentative de résistance était inutile. Farouche, l'oncle l'insultait, ou, insinuant, le berçait de promesses de sécurité. L'enfant ne sut pas bien, la première fois, si ce fut lui qui se jeta à l'eau, ou si le médecin l'arracha de la barque. La première surprise passée, il eut l'impression de se rappeler des

gestes oubliés. Il nageait instinctivement, devinant ce qu'il devait faire avant que son maître le lui eût indiqué. Une expérience ancestrale se réveillait en lui.

Mais soudain l'idée qu'un monde existait au-dessous de lui lui fit perdre sa sérénité. L'imagination le tirait, pesante comme un boulet de canon.

— Oncle!... Oncle!

Et il s'accrocha convulsivement à cette île musclée, barbue et souriante. L'oncle émergeait, immobile comme si ses pieds de pierre se fussent appuyés sur le fond...

Ainsi passaient les matinées, consacrées à la pêche et à la nage... Puis, l'après-midi, c'étaient les expéditions à pied sur les falaises de la côte.

L'été, le Triton et son neveu dînaient sous la treille. Lorsque le couvert était enlevé, Ulysse maniait les frégates du grand-père; il apprenait les noms des divers agrès et la manœuvre des voiles. Parfois ils demeuraient tous deux fort tard sur la terrasse rustique, en contemplant la mer que la lune argentait, ou que striaient, dans les nuits obscures, de minces et pâles reflets de lumière sidérale.

Tous les livres relatifs à la Méditerranée, tous les poèmes qu'elle avait inspirés, le docteur les avait réunis dans sa bibliothèque, et il faisait bénéficier son élève de son savoir. Le « mare nostrum » des Latins était pour Ferragut une espèce de bête bleue, puissante, intelligente, un animal véritablement sacré, tout comme les dragons et les serpents en qui l'on adore, dans certaines religions, des principes de vie...

Des eaux de la Méditerranée, des poissons qui y vivent, des côtes qui la bordent, le docteur parlait longuement à son neveu; mais ce qu'il aimait mieux encore, c'était lui raconter l'histoire de « sa mer », qui avait été l'histoire même de la civilisation.

Il lui représentait tout d'abord quelques tribus d'hommes misérables, errant sur les grèves, à la recherche des coquillages que la mer rejetait. Dès que l'on avait osé s'aventurer sur les eaux, les côtes s'étaient rapidement peuplées. Les temples, élevés auparavant à l'intérieur des terres, avaient été reconstruits sur les promontoires; et les cités maritimes étaient apparues, premiers berceaux de la civilisation d'aujourd'hui.

Sur cette mer intérieure, les hommes avaient appris l'art de naviguer. Tous regardaient les eaux avant de regarder le ciel. Par ce chemin bleu étaient venues les merveilles de la vie; de ses entrailles étaient nés les dieux. Les Phéniciens, devenus navigateurs, abandonnaient leurs cités pour répandre les connaissances mystérieuses de l'Égypte et de l'Asie sur toutes les rives de la mer intérieure. Plus tard, les Grecs des républiques maritimes les remplaçaient.

Athènes avait été une démocratie de marins, et, d'après Ferragut, c'était là son plus beau titre de gloire...

Les divinités du *Mare Nostrum* inspiraient au médecin une amoureuse dévotion. Il savait qu'elles n'avaient pas existé, mais il croyait en elles comme à de poétiques symboles des forces naturelles.

Le monde antique ne connaissait que par conjectures l'immense Océan et se le représentait comme une ceinture d'eau entourant la Terre. *Oceanus* était un vieux dieu à longue barbe et à tête cornue, qui vivait dans une caverne sous-marine avec sa femme Thétis et ses trois cents filles, les Océanides. Aucun Argonaute n'avait osé affronter ces divinités mystérieuses...

Les dieux méditerranéens semblaient d'un abord plus accessible. Un frère des Océanides, le prudent Nérée, régnait dans les profondeurs de la mer intérieure. Ce fils d'Oceanus avait la barbe bleue et les yeux verts; des joncs marins croissaient au-dessus de ses yeux et sur sa poitrine. Ses cinquante filles, les Néréides, portaient ses ordres au travers des flots. Mais les fils de Kronos, ayant vaincu les Titans, se partagèrent le monde. Zeus eut la terre, Hadès les abîmes infernaux, à Poséidon échurent les mers.

Nérée, monarque dépossédé, s'enfuit dans une caverne de la mer Égée pour y vivre une existence de philosophe. Poséidon s'installa dans les palais de nacre, avec ses blancs coursiers aux sabots de bronze et à la crinière d'or.

Les yeux du nouveau maître de la mer se fixaient avec amour sur les cinquante princesses méditerranéennes, les Néréides, dont les noms exprimaient des nuances ou des aspects de vagues : la Glauque, la Verte, la Rapide, la Doucereuse... Et Poséidon distinguait entre toutes la Néréide de

l'écume, la blanche Amphitrite. Mais celle-ci repoussa son amour. Le nouveau dieu, elle le savait, avait déjà peuplé les côtes de cyclopes et de monstres, témoignages de ses amours avec des déesses et des mortelles... Pourtant un dauphin, qui servait de messager à Poséidon, finit par la persuader et elle accepta d'être l'épouse du dieu. La Méditerranée sembla y gagner une beauté nouvelle. Elle était l'aurore rose; elle était l'heure tiède du milieu du jour; elle était la double langue d'écume qui lèche les deux côtés de la proue bruissante; le vent parfumé qui gonfle les voiles; le baiser pieux qui apaise et endort le naufragé avant qu'il glisse dans l'abîme.

Amphitrite!... Ferragut la décrivait tout comme si elle eût passé devant ses yeux. Parfois, alors qu'il contournait à la nage quelque promontoire, et que, comme un homme primitif, il sentait autour de lui l'aveugle élan des forces de la nature, il avait cru voir, entre deux roches, surgir la déesse et son riant cortège. Sans doute venait-elle de se reposer dans quelque grotte marine...

Une coquille de nacre était son carrosse; six dauphins, harnachés de corail pourpre, le traînaient. Les Tritons, ses fils, tenaient les rênes. Les Naïades, ses sœurs, battaient la mer de leurs queues écailleuses et dressaient leurs bustes de femmes qu'enveloppaient leurs magnifiques chevelures vertes. A la pointe de leurs seins tremblaient encore des gouttes d'eau. Roucoulant comme les colombes d'Aphrodite, des mouettes blanches battaient des ailes au-dessus des caresses et des étreintes de cette troupe divine. Et elle, la souveraine, contemplait ces jeux, nue sur son trône mouvant, couronnée de perles, blanche comme le nuage, blanche comme la voile, blanche comme l'écume, avec seulement, sur la bouche et les talons, sur les seins et sur le ventre, un peu de ce rouge humide qui colore les roses et vernit les conques.

Toute l'histoire de l'Europe — quarante siècles de flux de peuples, de chocs et de guerres — le médecin l'expliquait par le désir de posséder cette mer où tout était lumière et harmonie. Pendant des milliers d'années les hommes s'étaient battus pour posséder la coupe bleue d'Amphitrite...

Les peuples de la Méditerranée représentaient, pour Ferragut,

l'aristocratie de l'humanité. Le climat faisait leur vigueur. Imprégnés de soleil et d'énergie, leurs marins finissaient par devenir des statues de métal. Les hommes du Nord pouvaient être plus forts, ceux de la Méditerranée étaient plus résistants.

Héros des temps mythologiques, conquérants, navigateurs ou généraux, tous ceux qui avaient vu le jour sur les côtes de la Méditerranée semblaient à Ferragut dignes d'un intérêt particulier, et il demeurait de longues heures à raconter à son neveu leur légende ou leur histoire. Les hommes de la Méditerranée pouvaient être des saints ou des bandits, jamais ils n'étaient des médiocres...

A la suite de ces entretiens, Ulysse considérait avec un respect accru les vases antiques et les statuettes limoneuses qui ornaient la chambre à coucher de son oncle.

C'étaient autant d'objets vomis par la mer : amphores recouvertes de coquillages à la suite de longs séjours au fond de l'eau, morceaux de corde pétrifiés, griffes d'ancres qui, au moindre choc, se clivaient en lames rougeâtres.

Plusieurs statues, rongées par le sel marin, inspiraient au jeune garçon autant d'admiration que les frégates du grand-père. Il riait et tremblait en même temps à la vue de ces divinités qui avaient protégé des birèmes phéniciennes ou carthaginoises, cabires grotesques et terribles qui crispaient leur visage avec une expression lubrique et féroce.

Certains de ces dieux marins, musclés et barbus, avaient un air de famille avec le Triton. C'était bien ainsi qu'il devait apparaître parfois. Certains propos, tenus par des pêcheurs, avaient frappé Ulysse... Il voyait bien aussi que les femmes pressaient le pas et que leurs yeux exprimaient l'inquiétude, lorsqu'elles rencontraient le médecin en quelque coin solitaire de la côte. Seule, la présence du neveu leur donnait quelque tranquillité.

La mer, parfois, en effet, faisait passer en Ferragut une rafale de folie amoureuse. Il devenait Poséidon surgissant à l'improviste et renversant déesses ou mortelles. Les femmes abandonnaient leur lessive et s'enfuyaient, comme font les princesses grecques sur les vases peints, terrifiées par l'apparition de ce triton entreprenant. Il haïssait l'amour entre quatre murs, il lui fallait la poursuite des temps primitifs,

il lui fallait la mouvante caresse des vagues, tandis que, comme un monstre marin, il étreignait sauvagement sa victime.

Certains soir, alors que les phares commençaient à trouer de leurs percées lumineuses l'obscurité naissante, le docteur s'abandonnait à la mélancolie et, oubliant la différence d'âge qui le séparait de son neveu, il lui parlait comme à un vieux compagnon de traversée. Il regrettait de ne pas s'être marié. Il aurait déjà un fils de l'âge d'Ulysse. Il avait connu des femmes de toutes les couleurs, des blanches, des rouges, des jaunes, des olivâtres... Mais l'amour, il ne l'avait rencontré qu'une seule fois... Oh! très loin, là-bas, de l'autre côté du monde, à Valparaiso.

Et il lui semblait revoir certaine gracieuse Chilienne, drapée dans son châle noir comme une héroïne de Calderon, petite, menue, avec de grands yeux sombres et brillants, et une voix si douce qu'on eût dit une plainte...

Elle aimait les romances et les poésies, à condition qu'elles fussent très tristes; et Ferragut la dévorait du regard pendant qu'elle fredonnait, en s'accompagnant sur la guitare, les chansons de Malek-Adhel et autres romances sur « les roses, les soupirs et les Maures de Grenade ». Essayait-il de lui prendre une main qu'aussitôt elle faisait des mines. « Cela plus tard! » Elle avait accepté de l'épouser; elle voulait voir l'Espagne... Et tous les désirs du médecin auraient été comblés si une bonne âme ne l'avait averti qu'à des heures avancées de la nuit des compatriotes venaient, eux aussi, écouter les romances, dans la solitude... Ah! les femmes! Ferragut en arrivait à se féliciter d'être resté célibataire, lorsqu'il songeait à la fin de cette idylle.

On était déjà fort avant dans l'automne, et le notaire dut aller en personne à la Marina pour obtenir que son frère laissât repartir Ulysse. Le jeune garçon partageait l'avis de son oncle. Il ne concevait pas qu'on renonçât aux pêches de l'hiver, aux froides matinées de soleil, au spectacle des grandes tempêtes, pour le futile motif que l'Institut avait ouvert ses portes et qu'il fallait préparer le baccalauréat!...

L'année suivante, Doña Cristina empêcha que le Triton n'emmenât son fils. Celui-ci ne pouvait prendre qu'un mau-

vais ton et de mauvaises manières dans la vieille maison des Ferragut. Et, invoquant l'obligation d'aller voir sa famille, elle laissa le notaire seul à Valence, et partit, avec son fils, passer l'été sur la côte de Catalogne, auprès de la frontière de France.

Ce fut le premier voyage véritable qu'entreprit Ulysse. A Barcelone, il fit la connaissance de son oncle, le riche, le grand financier de la famille Blanes, un frère de sa mère, qui faisait commerce de ferrailles dans une des rues humides, étroites et populeuses qui débouchent dans la Rambla [1]. On conduisit aussi Ulysse chez ses autres oncles maternels, anciens armateurs, qui habitaient un petit village tout proche du cap de Creus.

Puis, durant plusieurs années, l'enfant ne vit plus d'autre mer que celle du golfe valencien. Le notaire trouva divers prétextes pour éluder les prières du médecin, qui réclamait son neveu.

Le Triton, en effet, vint à plusieurs reprises à Valence. Il avait conçu un sentiment véritablement paternel pour l'enfant et, tout désorienté d'en être privé, il n'hésitait pas à affronter les ennuis et les dangers de ces expéditions terrestres.

Lorsque Labarta et lui s'entretenaient de l'avenir d'Ulysse, ils prenaient des airs de régents bienveillants chargés de l'éducation d'un petit prince. Le jeune garçon semblait leur appartenir à eux bien plus qu'au père. Durant les séjours du médecin dans la ville, les conversations d'après-dîner ne roulaient que sur les études d'Ulysse et sur sa destinée future.

Don Esteban ressentait une certaine satisfaction à faire, devant son frère, l'éloge des existences sédentaires et lucratives.

— Là-bas, sur les côtes de Catalogne, vivent mes beaux-frères, les Blancs; de véritables loups de mer; des loups de mer, tu ne peux par le nier! Eh bien, leurs fils travaillent à Barcelone, les uns comme employés de commerce, les autres comme scribes dans les bureaux de leur oncle le riche. Tous sont fils de marins, et pourtant, ils se sont délivrés de l'emprise de la mer. Les véritables affaires se font sur terre. Seules les têtes folles peuvent penser aux vaisseaux et aux aventures.

1. Principale avenue de Barcelone.

A ces allusions, le Triton n'opposait qu'un humble sourire, mais il échangeait des regards avec son neveu.

Il y avait un secret entre eux. Ulysse, qui terminait la préparation de son baccalauréat, suivait en même temps à l'Institut les cours de navigation. Il n'avait plus besoin que de deux ans pour compléter ses études. L'oncle lui avait donné l'argent nécessaire pour prendre les inscriptions et acheter les livres; de plus, il l'avait recommandé à un des professeurs, avec qui il avait fait maintes et maintes traversées.

III

PATER OCEANUS

Lorsque Don Esteban Ferragut mourut presque subitement, son fils avait dix-huit ans et étudiait à l'Université.

Dans les derniers temps de sa vie, le notaire en était venu à se douter qu'Ulysse ne serait pas le célèbre jurisconsulte qu'il avait rêvé. Il fuyait les classes et passait ses matinées dans le port, s'entraînant à faire de l'aviron. A l'Université, les appariteurs le surveillaient, craignant la vigueur de ses mains. Lui se considérait comme un marin et, en homme habitué à se mesurer avec les éléments, estimait que les disputes avec les hommes ne tiraient pas à conséquence.

Tantôt travaillant avec ardeur, tantôt s'abandonnant à une oisiveté presque complète, Ulysse approchait péniblement de la fin de ses études, lorsqu'une angine de poitrine enleva soudain son père.

Lorsque Doña Cristina se fut un peu remise du terrible coup qui l'avait frappée, elle regarda autour d'elle avec étonnement. Pourquoi rester à Valence?... Privée de l'homme qui l'avait transplantée dans ce pays, elle décida de rejoindre les siens. Le poète Labarta s'occuperait de ses biens, qui n'étaient d'ailleurs pas aussi considérables que le rendement de la charge aurait permis de l'espérer. Don Esteban avait éprouvé des pertes importantes dans d'extravagantes affaires auxquelles il ne s'était intéressé que par bonté; pourtant la fortune qu'il laissait était suffisante pour que sa veuve pût mener une existence aisée, auprès de ses parents, à Barcelone.

La seule contrariété qu'éprouva la pauvre dame dans l'organisation de sa nouvelle vie, fut la « rébellion » d'Ulysse. Celui-ci refusait de continuer ses études; il voulait s'embarquer et déclarait qu'il avait passé l'examen de capitaine au long cours dans ce but.

Ce fut en vain que Doña Cristina appela à l'aide ses parents et ses amis (elle ne s'adressa point au Triton, dont elle devinait la réponse). Le frère riche de Barcelone fut bref et affirmatif :

— Si cela doit lui rapporter de l'argent?...

Les autres firent preuve de résignation ou d'indifférence.

— Il est inutile de résister, si l'adolescent se sent la vocation. La mer tient bien ses élus, et il n'y a pas de pouvoir humain capable de les lui arracher!

Le seul qui protesta, ce fut Labarta.

— Marin, soit! mais marin de guerre, officier de l'armée royale!

Et le poète se représentait déjà l'élégance martiale de son filleul : il porterait tous les jours une redingote bleue avec des boutons d'or, et, dans les cérémonies, une jaquette à galons et à revers rouges, un bicorne, un sabre...

L'évocation de ces grandeurs fit lever les épaules d'Ulysse. Il était trop âgé pour entrer à l'École Navale. De plus il voulait naviguer sur tous les océans et, dans la marine de guerre, on avait tout juste l'occasion d'aller d'un port à un autre, comme font les caboteurs; ou bien encore on passait des années et des années assis dans un ministère. Pour finir sa vie comme un bureaucrate, il eût encore mieux valu racheter la charge paternelle.

Voyant Doña Cristina bien installée à Barcelone, au milieu de neveux qui adulaient la tante riche de Valence, le jeune homme s'embarqua comme aspirant sur un transatlantique, qui faisait le service régulier de Cuba et des États-Unis. Ainsi commencèrent les navigations d'Ulysse Ferragut, qui ne devaient prendre fin qu'avec sa vie.

Sa famille se fit un point d'honneur de le placer sur un paquebot chargé de passagers. C'était un véritable hôtel flottant, dans lequel les officiers tenaient un peu des gérants de « Palace ». Le rôle véritablement important appartenait aux mécaniciens, mais ils étaient toujours aux machines, et

quand, par hasard, ils montaient prendre l'air, leur attitude était celle de subalternes. Ainsi le voulait une hiérarchie établie antérieurement aux progrès de la mécanique.

Ulysse traversa l'Océan plusieurs fois, comme on traverse un paysage terrestre, à toute vitesse, dans un train express. Que restait-il du calme auguste de la mer, avec le battement des hélices et le ronflement sourd des machines? Aussi bleu que fût le ciel, il était toujours terni par ce voile flottant qui naissait des cheminées. Ulysse regrettait de n'être point sur un de ces voiliers que le transatlantique laissait derrière lui. Ceux-là lui semblaient pareils à ces promeneurs réfléchis, qui s'imprégnent d'un paysage et en pénètrent leurs âmes. Les hommes, sur les vapeurs, étaient semblables aux voyageurs qui, par les petites fenêtres des wagons, contemplent, somnolents, une vertigineuse succession de sites imprécis que rayent les fils télégraphiques.

Son stage d'aspirant terminé, Ulysse passa officier en second sur un trois-mâts qui allait en Argentine pour charger du blé à Bahia-Blanca. Les lents cinglages, les jours de faible vent, le calme immense des mers équatoriales, tout cela lui permit de pénétrer les mystères de ce sombre Océan qui avait représenté, pour les peuples antiques, la « Nuit de l'abîme », la « Mer des Ténèbres », le dragon bleu qui, chaque jour, dévore le soleil. Il se rendit compte que le « Pater Oceanus » n'était pas un dieu capricieux, mais que tout, dans son empire, obéissait à une règle, se conformait à une harmonie d'ensemble.

Les doux vents alizés poussaient le bateau vers le sud-ouest. Rien ne troublait la sérénité de la mer et du ciel. On entendait se froisser, devant la proue, les ailes de taffetas des poissons volants. Au-dessus de la voilure, les albatros, aigles du désert atlantique, traçaient de larges cercles. Leurs ailes étendues se détachaient sur l'azur. De temps en temps le bateau rencontrait de vastes champs d'algues, prairies flottantes de la mer des Sargasses. Enfoncées dans ces herbes, d'énormes tortues sommeillaient. Pour se reposer, des mouettes se posaient sur leurs carapaces. Il y avait des algues vertes, celles que l'eau claire de la surface avait nourries; il y en avait de rouges, celles-là venues des eaux profondes où

meurent, déjà froids, les derniers rayons du soleil. Fruits de la prairie océanique, on voyait flotter des grappes de raisin sombre, petites baies coriaces gonflées d'eau saumâtre.

Lorsqu'on approchait de l'Équateur, la brise tombait, l'atmosphère devenait suffocante. Sur l'océan d'huile, les bateaux demeuraient immobiles des semaines entières, sans qu'un souffle vînt gonfler leur voilure. Lentement, sur la mer, glissait le reflet des nuages en voyage. Soudaines, des pluies cinglantes lavaient le pont. Puis luisait un soleil incendiaire que, peu de minutes après, chassait une nouvelle averse.

La majesté de l'Atlantique, dans les nuits tropicales, faisait oublier à Ulysse l'horreur des jours de tempête. Sous la lune, c'était une immense prairie d'argent pur où serpentaient, capricieuses, des masses d'ombre. Une vie microscopique animait les molles ondulations de l'eau. La mer illuminait la nuit. Des millions d'infusoires phosphorescents répandaient une clarté azurée. La mer, lumineuse, semblait de lait. Les paquets d'écume, que faisait jaillir la proue, brillaient comme autant de gerbes d'étincelles.

Parfois, la tranquillité était absolue, le bateau demeurait sur place; ses voiles pendaient, inertes; un mouvement de roulis presque imperceptible faisait seulement passer les étoiles, lentement, d'un côté de la mâture à l'autre. Les délicates méduses, que la plus légère vague peut déchirer, flottaient entre deux eaux autour de l'île de bois, ou montaient à la surface. C'étaient des milliers de petites ombrelles qui défilaient lentement; il y en avait de vertes, de bleues, de roses; certaines, d'une teinte indécise, faisaient songer à la douce flamme des lampes à huile; on eût dit une procession japonaise vue d'en haut, interminable défilé qui allait se perdre dans le mystère des eaux noires.

En six ans, Ulysse changea maintes fois de vaisseau. Il avait appris l'anglais, langue universelle des domaines bleus, et il s'amusait à étudier les cartes de Maury, évangile des navigateurs à voile, œuvre patiente d'un génie obscur, qui arracha pour la première fois à l'Océan et à l'atmosphère le secret de leurs lois.

Désireux de connaître de nouvelles mers et de nouvelles

terres, Ulysse ne voyait aucun inconvénient à ce que les voyages fussent longs; peu lui importait aussi de se rendre ici ou là. Les capitaines anglais, norvégiens, et nord-américains, accueillaient avec plaisir cet officier de bonnes manières, qui se montrait peu exigeant sur le chapitre des conditions matérielles. Ainsi Ulysse erra sur les océans comme le roi d'Ithaque sur la Méditerranée, obéissant à une fatalité qui le repoussait bien loin de sa patrie, chaque fois qu'il se proposait de revenir vers elle. Il suffisait qu'un bateau ancré près du sien fût sur le point de partir vers une terre lointaine : la tentation lui faisait oublier le retour en Espagne projeté.

Il navigua sur des bateaux sales et vieux, où les matelots, joyeux drilles, lâchaient toutes les voiles à la tempête et, après s'être enivrés, dormaient, confiants dans le diable, ami des braves, qui ne manquerait pas de les réveiller le matin suivant. Il vécut sur des bateaux blancs et nets comme des maisons hollandaises, où les capitaines emmenaient avec eux leur femme et leurs enfants. Des femmes de chambre, en tabliers blancs, s'occupaient de la cuisine et veillaient à la propreté de ce foyer flottant. Les marins, paisibles bonshommes au teint de brique, contemplaient avec indifférence ces femmes qui partageaient leur vie périlleuse. Les dimanches, sous le soleil des tropiques ou à la lumière cendrée des ciels septentrionaux, le second lisait la Bible. Recueillis, les hommes écoutaient, la tête découverte. Les femmes avaient mis des vêtements noirs, des coiffes de dentelle et des mitaines.

La vie errante du pilote Ferragut abonda en dramatiques aventures. Certaines restèrent à jamais vivantes dans sa mémoire où commençaient de se confondre tant de souvenirs de terres exotiques et de mers immenses.

A Glasgow, il s'embarqua comme second sur un vieux clipper qui allait au Chili pour décharger du charbon à Valparaiso et charger du salpêtre à Iquique. La traversée de l'Atlantique fut bonne, mais à partir des îles Malvinas, le vaisseau dut braver les tempêtes australes qui semblaient vouloir lui fermer l'accès du Pacifique. Le détroit de Magellan ne peut être utilisé que par les vapeurs qui disposent à leur gré de force motrice. Le voilier, lui, ayant besoin d'une mer étendue, cherche un vent favorable qui lui permette de

doubler le cap Horn, pointe avancée du monde, lieu de tempêtes interminables et gigantesques.

Tandis que l'été incendiait l'autre hémisphère, le terrible hiver austral vint à la rencontre des navigateurs. Le bateau devait faire route vers l'ouest, et c'est précisément de l'ouest que le vent soufflait, lui barrant la route. Huit semaines durant, ils luttèrent contre la mer et le ciel. Le vent emporta une voilure entière; le bateau, qui était de bois, ne put soutenir cette interminable lutte et commença de faire eau; jour et nuit, l'équipage dut se mettre aux pompes. Personne ne pouvait dormir plusieurs heures de suite. Tout le monde était malade. En dépit de sa voix rude et de ses jurons, le capitaine ne pouvait qu'à grand'peine maintenir la discipline. Des marins se couchaient, souhaitant de mourir, et il fallait les frapper pour les faire lever.

Pour la première fois, Ulysse se rendit compte de ce que peuvent être les vagues. Il vit des montagnes d'eau, de véritables montagnes, qui se ruaient sur le vaisseau. Lorsque l'une d'entre elles déferlait sur le pont, Ferragut pouvait se rendre compte du poids monstrueux de l'eau salée. Ni la pierre ni le fer n'avaient la puissance brutale de cette force liquide; soudain elle s'écroulait pour s'enfuir en torrents ou se relever comme une impalpable poussière d'eau. Parfois il fallait ouvrir des brèches dans l'accastillage pour permettre à cette masse écrasante de s'écouler.

Pendant des semaines, ils vécurent dans une pénombre livide et brumeuse. On eût dit que le soleil s'était éloigné pour toujours de la terre. Tout était gris : le ciel, l'écume, les mouettes, les neiges... De temps en temps, les voiles plombées de la tourmente se déchiraient pour laisser voir quelque effrayante apparition. Une fois, ce furent, couvertes de leurs suaires de glace, les montagnes noires du détroit de Beagle. Et le bateau de virer de bord pour fuir ce passage semé d'écueils. Une autre fois, ce furent les pics de Diego Ramirez qui surgirent devant la proue, et le clipper fit encore route en arrière pour échapper à ce cimetière de navires. Tenant tête au vent, ils arrivèrent en vue des premiers icebergs et, de nouveau, ils durent rebrousser chemin pour ne pas se perdre dans les solitudes du pôle Sud.

Ferragut en arriva à croire qu'ils ne doubleraient jamais le cap. Comme le navire maudit de la légende, sans doute la frégate allait-elle errer éternellement dans la tempête. Le capitaine, une sorte de sauvage de la mer, taciturne et superstitieux, montrait le poing au promontoire et le maudissait comme une divinité infernale. Il était convaincu qu'on ne parviendrait pas à le doubler, tant qu'on ne l'aurait pas apaisé par une offrande humaine. Et cet Anglais rappela à Ulysse les premiers Argonautes qui, par des sacrifices, détournaient d'eux la colère des divinités marines.

Une nuit, les vagues emportèrent un matelot. Le jour suivant, un gabier tomba du haut de la mâture sans que personne songeât seulement à un sauvetage impossible. Et comme si le démon austral n'eût attendu que ce tribut, le vent d'ouest s'apaisa aussitôt et le bateau n'eut plus devant lui l'infranchissable barrière d'une mer hostile. Il entra dans le Pacifique et, douze jours plus tard, jeta l'ancre dans la baie de Valparaiso.

Ulysse s'expliqua le reconnaissant souvenir que laisse ce port dans la mémoire des marins. Il représentait pour eux le repos après la lutte, la joie de vivre lorsqu'on vient de sentir le souffle de la mort, les heures passées dans les cafés à boire et à manger à satiété, alors que l'estomac souffre encore de l'excès de salaisons et que la peau est déchirée de crevasses.

Passaient, gracieuses, des femmes aux voiles noirs; et Ulysse songeait à son oncle le médecin. Dans les nuits de « vadrouille » il détournait souvent ses regards des jeunes beautés brunes qui dansaient la Zamacueca au milieu du salon, et concentrait son attention sur les matrones, enveloppées de voiles de deuil, qui jouaient du piano et de la harpe et chantaient d'amoureuses mélopées pour accompagner la danse. Peut-être était-ce une de ces dames sentimentales et bigotes qui avait été sur le point de devenir sa tante.

De ce voyage, Ferragut garda un sentiment d'orgueilleuse confiance qui lui fit mépriser tous les dangers.

Il connut plus tard les terribles tornades d'Asie; mais leur puissance dévastatrice ne s'exerçait que pendant quelques heures, quelques jours au plus; tandis que, pour doubler le

cap Horn en plein hiver, il lui avait fallu lutter deux mois contre les éléments. Après cela, il pouvait tout voir : l'Océan avait épuisé pour lui toutes ses surprises... Et cependant, ce fut par temps calme que lui arriva la pire de ses aventures.

Il y avait sept ans déjà qu'il naviguait. Il se disposait une fois de plus à regagner l'Espagne, lorsque, à Hambourg, il se laissa entraîner à accepter un poste de second sur un voilier qui faisait route vers le Cameroun et l'Afrique Occidentale allemande. Un marin norvégien voulut le dissuader de ce voyage. C'était un vieux navire qu'on avait assuré pour le quadruple de sa valeur. Le capitaine était l'associé de l'armateur et celui-ci avait fait banqueroute plusieurs fois... Mais précisément parce que ce voyage était déraisonnable, Ulysse s'empressa de l'entreprendre. La prudence lui semblait un sentiment vulgaire; tout ce qui était dangereux exerçait sur lui une attraction irrésistible.

Un soir, à la hauteur du Portugal, alors qu'ils étaient loin de la route habituellement suivie par les navires, une colonne de fumée et de flammes s'éleva sur le pont, brisant les écoutilles et dévorant la voilure.

Tandis qu'Ulysse, aidé de quelques nègres, s'efforçait de maîtriser le feu, le capitaine et les matelots allemands s'échappèrent du navire sur deux baleinières qu'ils avaient préparées. Ferragut eut la certitude que les fuyards se moquaient de lui, en le voyant courir sur le pont qui commençait à brûler.

Sans savoir comment, il se retrouva dans le plus petit canot, entouré de quelques nègres et de divers objets entassés au hasard dans la précipitation de la fuite : un baril de biscuits à moitié vide, un tonnelet d'eau qui ne contenait que quelques litres...

Les naufragés ramèrent toute une nuit : derrière eux, le navire en flammes projetait sur les flots de sanglantes lueurs. Au lever du jour, de légères ondulations se profilèrent sur le disque du soleil. C'était la terre : mais combien lointaine!

Deux jours, ils errèrent sur les crêtes mobiles et dans les sombres vallées du désert azuré. Ferragut, les pieds dans l'eau qui remplissait le fond du canot, tomba plusieurs fois en léthargie. Les oiseaux de mer traçaient leurs spirales autour de ce cercueil flottant et s'enfuyaient ensuite à tire

d'aile en lançant des croassements de mort. Les naufragés ramaient avec l'énergie du désespoir, puis ils retombaient inertes, reconnaissant l'inutilité de leurs efforts.

Vainement ils firent des signaux à de lointains navires qui disparurent à l'horizon sans les avoir aperçus. Deux nègres moururent de froid. Leurs cadavres flottèrent longtemps près du canot : on eût dit qu'ils ne pouvaient s'en détacher; puis, soudain, ils s'enfoncèrent, happés par une force invisible, et des nageoires triangulaires effleurèrent la surface et la coupèrent de leurs tranchants tandis que des ombres d'ébène passaient, rapides, entre deux eaux.

Quand, enfin, ils approchèrent de terre, Ferragut vit la mort de plus près encore qu'en haute mer. La côte se dressait comme une muraille immense. Vue du canot, elle paraissait couvrir la moitié du ciel. La longue ondulation de l'Océan s'y transformait en vagues rageuses sur les premiers écueils, et ce n'étaient que gerbes d'embruns et cascades d'écume.

Une main puissante saisit la quille et dressa tout droit la frêle embarcation. Ferragut, lancé en l'air tel un projectile, se retrouva dans des tourbillons d'écume au milieu d'hommes et de tonneaux qui roulaient comme lui dans les vagues.

Il vit des blancheurs bouillonnantes et de noirs abîmes. Son corps tournoya, entraîné par des forces opposées. Sa pensée se dédoubla : « Il est inutile de résister! » lui murmura la voix du découragement. « Je ne veux pas mourir! » affirma désespérément l'autre moitié de son être.

Il vécut ainsi des secondes qui furent des heures. Soudain, il sentit le rude frôlement d'aspérités cachées puis un choc au ventre... S'agrippant aux anfractuosités de la roche, il put sortir sa tête de l'eau et respirer. La vague se retirait, mais une autre le submergea de nouveau de sa masse écumeuse et l'arracha au rocher dont les arêtes lui déchirèrent les mains, la poitrine, les genoux.

Le reflux l'entraîna en dépit de ses efforts désespérés... « Tout est inutile, je vais mourir! » se dit-il, tandis que, rapides comme un éclair, glissaient dans son cerveau toutes les images de sa vie passée.

Le flux, de nouveau, le jeta contre un rocher; instincti-

vement il s'y cramponna, et, avant que la vague se fût enfuie, il avança, dans un suprême effort, jusqu'à une autre pierre...; le flot se retira sans l'emporter... Il lutta ainsi longtemps et put enfin gagner un saillant de la côte. Lorsqu'il se vit délivré de la menace des vagues, son énergie tomba tout à coup.

L'eau qui dégouttait de son corps était rouge, à chaque instant plus rouge; elle se répandait en ruisselets au travers des vertes anfractuosités de la pierre. Il ressentit une douleur immense : la chair de tout son corps, de tous ses membres, lui semblait à vif...

Il voulut poursuivre son chemin, mais au-dessus de lui la côte se dressait comme un mur infranchissable. Impossible de sortir de là! Il s'était sauvé de la mer pour mourir emmuré devant elle. Son cadavre ne flotterait pas jusqu'à une plage habitée. Seuls, les énormes crabes qui se glissaient au milieu des rochers, les mouettes qui se laissaient tomber verticalement, les ailes déployées, du haut de la falaise, connaîtraient son destin.

Son sang continuait de colorer de pourpre les minuscules lacs formés dans les trous des rochers. Il sentit soudain toute sa faiblesse, toute sa misère... Il ferma les yeux pour mourir et vit dans l'ombre un visage pâle, des mains qu tissaient de fines dentelles... Avant que la nuit tombât sur ses paupières, il murmura dans un balbutiement enfantin :

— Maman!... Maman!

Trois mois après, en arrivant à Barcelone, il trouva sa mère telle qu'il l'avait vue durant ces heures tragiques... Il agonisait lorsque des pêcheurs l'avaient recueilli.

Pendant son séjour à l'hôpital de Lisbonne, il avait écrit plusieurs fois à Doña Cristina sur un ton joyeux et confiant, en ayant soin d'expliquer son séjour au Portugal par des raisons d'affaires.

En le voyant entrer, la bonne dame laissa tomber son ouvrage de dentelle : ses mains tremblaient, son visage était livide, ses yeux vitreux. Elle devait savoir la vérité; ou, si elle ne la savait pas, elle l'avait devinée dès le premier coup d'œil jeté sur son fils.

— Oh! mon fils!... Combien de temps encore?...

Il était temps que cette rage d'aventures prît fin... S'il voulait être marin, qu'il le fût : mais sur des navires respectables, au service d'une grande compagnie... Il ne pouvait continuer à rouler au hasard sur toutes les mers du globe, en compagnie de cette racaille qui s'offre dans les ports pour compléter les équipages. La meilleure solution de toutes serait de rester tranquillement au foyer. Quel bonheur ç'eût été pour sa mère s'il avait bien voulu demeurer auprès d'elle! Ulysse, à l'étonnement de Doña Cristina, adopta cette dernière résolution.

La bonne dame ne vivait pas seule, mais en compagnie d'une nièce qu'elle considérait comme sa fille. Svelte, pâle de teint, Cinta avait, au-dessous du casque d'ébène de sa chevelure, des yeux aux teintes changeantes comme la mer. Elle était fille d'un Blanes (le seul pauvre de la famille) qui faisait fonction de capitaine sur un des navires appartenant à ses parents, les armateurs. Il était mort de la fièvre jaune, quelques années auparavant, dans un port de l'Amérique centrale...

Ferragut se sentit attiré par sa simplicité, par la grâce timide de ses paroles et de ses sourires. Une jeune fille représentait quelque chose de si nouveau pour cet errant qui n'avait connu que des mulâtresses au rire bestial, des Asiatiques aux gestes félins, ou ces Européennes des grands ports qui, dès les premiers mots, demandent à boire, s'installent en chantant sur les genoux de celui qui les invite et mettent sa casquette pour lui prouver leur amour!

Cinta — c'était son nom — paraissait être au courant de toute la vie du marin. Il avait été l'objet de ses conversations avec Doña Cristina, quand toutes deux trompaient la monotonie des heures en faisant de la dentelle à la mode de leur village. En passant devant la chambre de la jeune fille, Ulysse aperçut des portraits de lui, datant de l'époque où il était simple aspirant à bord d'un transatlantique. Cinta avait dû s'en emparer dans l'appartement de sa tante. Longtemps avant de le connaître, elle admirait ce cousin aventureux.

Un soir, le marin raconta aux deux femmes comment il s'était sauvé sur la côte du Portugal. Sa mère l'écouta en

détournant les yeux; ses mains tremblaient en maniant les fuseaux de sa dentelle. Tout à coup, un cri retentit. C'était Cinta qui ne pouvait en entendre davantage... Ulysse lui sut gré de ses larmes, de ses sanglots convulsifs, de ses yeux agrandis par la terreur.

La mère de Ferragut se préoccupait de l'avenir de cette nièce pauvre. Pour celle-ci, le seul salut devait être le mariage, et la bonne dame avait jeté les yeux sur un parent qui avait déjà dépassé la quarantaine.

C'était le savant de la famille. Il enseignait la rhétorique et le latin à l'Institut de Manresa et parlait d'être nommé quelque jour à Barcelone : terme glorieux d'une carrière illustre. Toutes les semaines, il venait passer quelques heures dans la capitale, pour faire de longues visites à la veuve du notaire.

— Ce n'est pas pour moi qu'il vient! disait la bonne dame. Qui se donne du mal pour une vieille?... Je te dis qu'il aime Cinta, et, pour la petite, ce sera une heureuse chance que d'épouser un homme si savant, si sérieux.

En l'écoutant, Ulysse commença de se demander quel os un marin pourrait bien rompre à un professeur de rhétorique, sans encourir de responsabilité.

Un jour, Cinta chercha par toute la maison un vieux dé qui lui servait depuis longtemps. Tout à coup, elle cessa ses recherches, devint écarlate et baissa les yeux. Son regard avait rencontré le regard furtif de son cousin. A n'en pas douter, c'était lui qui avait ce dé! Dans la chambre d'Ulysse, on voyait des rubans, des pelotes de fil, un vieil éventail : le même pouvoir mystérieux qui avait transporté les portraits de la chambre de Doña Cristina dans celle de la jeune fille, avait déposé ces menus objets sur les papiers et sur les livres de Ferragut.

Le marin aimait à rester chez lui. Il passait de longues heures à méditer, les coudes sur la table... Il savait tout : la trigonométrie sphérique et rectiligne, la cosmographie, les lois des vents et des tempêtes, il était au courant des dernières découvertes océanographiques... Mais qui pourrait lui enseigner la manière de parler à une jeune fille sans l'effrayer? Où diable apprenait-on à faire une déclaration à une enfant bien élevée?

Chez lui, les hésitations n'étaient jamais de longue durée. En avant! Chacun se tire d'affaire comme il peut.

Un soir, comme Cinta se rendait du salon à la chambre de sa tante elle se trouva soudain dans le couloir, en face d'Ulysse.

Si elle ne l'avait pas connu, elle aurait tremblé pour son existence. Des mains puissantes la saisirent et la soulevèrent du sol. Puis une bouche avide plaqua sur la sienne deux baisers agressifs.

— Tiens! Et tiens!

Ferragut se repentit en voyant sa cousine s'appuyer toute tremblante contre le mur. Elle était pâle comme une morte et ses yeux se remplissaient de larmes.

— Je t'ai fait mal! Je suis une brute!... Une brute!

Il se mit presque à genoux pour implorer son pardon; de ses poings crispés il semblait prêt à se frapper pour châtier son audace. Mais elle ne le laissa pas continuer.

— Non!... Non!

Elle protestait contre cette idée en gémissant, tandis que ses bras, se refermant, formaient un anneau autour du cou d'Ulysse. Sa tête s'inclina jusqu'à lui, cherchant l'abri de son épaule. Une bouche humide s'unit humblement à la bouche du marin, dont la barbe, en même temps, se mouillait d'une rosée de larmes.

Et ils n'en dirent pas davantage.

Quand, quelques semaines plus tard, Doña Cristina entendit la demande de son fils, elle eut d'abord un mouvement de protestation. Elle avait rêvé pour Ulysse une union plus brillante; mais son indécision fut courte. Cette enfant timide serait peut-être la compagne qui conviendrait le mieux à son fils. De plus, Cinta était préparée, par ce qu'elle avait vu dans son enfance, à être la femme d'un marin... Adieu, le professeur!

Ils se marièrent. Puis Ferragut, qui ne pouvait rester inactif, reprit la mer, mais comme premier officier sur un transatlantique qui faisait des voyages réguliers vers l'Amérique du Sud. Pour lui, cela équivalait à être employé dans un bureau flottant : il visitait toujours les mêmes ports, accomplissait invariablement les mêmes besognes. Sa mère

se montrait satisfaite de le voir en uniforme. Cinta avait les yeux fixés sur l'almanach, comme une femme d'employé sur l'horloge. Elle avait la certitude qu'au bout de deux mois elle le verrait réapparaître, chargé de cadeaux exotiques.

Au retour des deux premiers voyages, elle alla l'attendre sur le quai, cherchant des yeux sa casquette à galons d'or et sa vareuse bleue au milieu des passagers qui s'agitaient sur les ponts du vapeur, tout à leur joie d'arriver enfin en Europe.

Au voyage suivant, Doña Cristina obligea la jeune femme à rester à la maison, craignant que l'émotion et les bousculades fussent préjudiciables à sa maternité prochaine. Ensuite, à chacune de ses arrivées, Ferragut vit un fils nouveau bien que ce fût toujours le même : d'abord lui apparut un paquet de batistes et de dentelles que portait une nourrice endimanchée; puis — lorsqu'il fut devenu capitaine du transatlantique — il trouva un marmot joufflu, avec une tête ronde couverte d'un duvet soyeux, qui tendait vers lui ses petits bras; enfin ce fut un garçonnet qui commençait à aller à l'école et qui prenait la rude main de son père, en lui jetant des regards d'admiration, tout comme s'il eût représenté la somme de toutes les forces de l'univers.

Quand au professeur il continua ses visites dans la maison de Doña Cristina, mais avec moins d'assiduité. Il avait l'attitude résignée et froidement rageuse de l'homme qui croit être arrivé trop tard et est convaincu que sa disgrâce est l'œuvre de sa négligence... S'il avait parlé plus tôt! La conviction qu'il avait de son importance ne lui permettait pas de douter que la jeune fille ne l'eût agréé avec ravissement.

Cette conviction ne l'empêchait pas de témoigner parfois d'une ironie agressive, qui se manifestait par l'octroi de surnoms classiques : la jeune épouse d'Ulysse, penchée sur son labeur de dentellière, était Pénélope, attendant le retour de son mari errant.

Doña Cristina le laissait dire : elle savait vaguement que ce nom était celui d'une reine vertueuse. Mais le jour où le professeur, poussant ses déductions, donna le nom de Télémaque au fils de Cinta, la grand'mère protesta :

— Il s'appelle Esteban, comme son grand-père... Télémaque, c'est un nom de théâtre.

Au cours d'un de ses voyages, Ulysse profita d'une escale de quelques heures dans le port de Valence pour aller voir son parrain. Celui-ci lui adressait de temps en temps des lettres, chaque fois plus brèves et plus tristes.

En entrant dans le cabinet du poète, Ulysse éprouva la même impression que les dormeurs de la légende, qui croient s'éveiller après un sommeil de quelques heures, alors qu'ils ont dormi durant de longues années. Tout était demeuré semblable à ce qu'il avait connu dans son enfance : les bustes des grands poètes placés au-dessus des bibliothèques, les couronnes sous leurs globes de verre, les joyaux, les statues, prix des concours poétiques, les livres aux dos étincelants, rangés en bataillons serrés tout le long des étagères. Mais les bustes avaient pris une teinte bistre, le vert-de-gris avait rongé les bronzes, les couronnes s'étaient effeuillées. On eût dit que, sur ces choses immobiles, une pluie de cendres était tombée.

Ulysse trouva le poète enfoui dans un fauteuil. Il avait maigri, jauni; sa barbe était devenue toute blanche; il avait un œil presque fermé et l'autre démesurément ouvert. En voyant le marin, solidement taillé, bronzé, vigoureux, il fut secoué de sanglots d'enfant.

L'entrevue fut courte. Le capitaine devait retourner au Grao où l'attendait son transatlantique, prêt à appareiller pour l'Amérique du Sud.

Le poète pleura de nouveau en donnant un baiser d'adieu à son filleul. Il savait qu'il ne reverrait plus ce colosse, dont le souffle puissant semblait repousser ses débiles embrassements.

— Ulysse, mon fils! Pense toujours à Valence... Fais pour elle tout ce que tu pourras... Tu le sais bien : toujours Valence!

L'autre jura tout ce qu'on voulut, sans comprendre ce que Valence pouvait bien attendre de lui, simple marin errant sur toutes les mers.

***

Un an après Labarta mourut. A ce moment, Ferragut se trouvait en voyage. Quand il débarqua à Barcelone, sa mère lui remit une lettre que le poète avait écrite pour lui quelques jours avant son agonie : « Valence, mon fils! Toujours

Valence! »... cette objurgation était répétée plusieurs fois... Pour finir, Labarta faisait savoir au marin qu'il l'instituait son héritier.

Les livres, les statues, tous les souvenirs glorieux de Labarta vinrent à Barcelone orner la maison du marin. Le petit Télémaque put s'amuser à déchirer les vieilles couronnes du troubadour, à lacérer les gravures des volumes, avec la tranquille insouciance d'un enfant qui sait son père très loin et ne redoute point les réprimandes des femmes qui l'élèvent. En outre, le poète laissait à son filleul une vieille maison à Valence, plusieurs terres et une certaine quantité de valeurs : en tout, trente mille douros.

Quant à l'autre tuteur d'Ulysse, le vigoureux Triton, les années n'avaient aucune prise sur lui. En revenant à Barcelone, Ferragut le trouva, à plusieurs reprises, installé chez lui; il avait reporté sur Cinta et sur son fils une partie de l'affection qu'il concentrait jadis sur le seul Ulysse... Une sourde hostilité existait entre Doña Cristina et lui : il désirait en effet que le petit Esteban connût la maison de ses bisaïeux.

— Tu me le confieras? Tu sais que, là-bas, les hommes deviennent de bronze. Tu me le confieras, n'est-ce pas?

Doña Cristina laissait éclater son indignation. Confier son petit-fils au Triton, pour qu'il lui inspirât, comme à Ulysse, l'amour des aventures maritimes! Arrière, démon!

Au retour d'un voyage dans la mer Noire, Doña Cristina annonça à son fils :

— Ton oncle est mort.

La pieuse dame pleurait chrétiennement la disparition de son beau-frère et lui consacrait une partie de ses prières. Elle mit pourtant une insistance cruelle à narrer les détails de la triste fin du docteur. Elle ne pouvait lui pardonner d'avoir exercé une influence aussi néfaste sur la destinée d'Ulysse. Il était mort comme il avait vécu, en mer, victime de sa témérité; et il était mort sans confession, comme un païen... Autre héritage qui revenait à Ferragut.

Son oncle était parti à la nage par un clair matin d'hiver et n'avait pas reparu. Les vieux de la côte expliquaient l'accident à leur façon : une faiblesse, un choc contre les rochers. Le « Docteur » était encore vigoureux, mais les années

ne passent pas sans laisser de traces. Quelques-uns croyaient à une lutte avec un requin « tête-de-marmite », ou tel autre de ces poissons carnivores qui chassent dans la Méditerranée. En vain les pêcheurs menèrent-ils leurs barques dans toutes les anses du promontoire, explorant les grottes sombres et les bas-fonds transparents, personne ne put trouver le cadavre du Triton.

Ferragut se rappela le cortège d'Amphitrite que le médecin lui avait décrit tant de fois pendant les nuits d'été, tandis que les feux des phares brillaient au loin. Peut-être le Triton avait-il rencontré le joyeux cortège des Néréides et les avait-il suivies de son propre gré.

Cette supposition absurde fit naître sur les lèvres d'Ulysse un triste sourire d'incrédulité; mais elle trouvait créance, au même instant, sous une forme peu différente, auprès de beaucoup d'habitants de la Marina.

Ils se refusaient à croire à la mort du docteur. Un sorcier ne se noie pas. Il avait dû trouver dans le fond de la mer quelque chose de très intéressant : quand il en aurait assez de vivre dans les vertes profondeurs, il regagnerait sa maison à la nage.

Non, le docteur n'était pas mort! Et, pendant de longues années, les femmes qui suivaient la côte à la tombée de la nuit pressaient le pas, en se signant, lorsqu'elles apercevaient, flottant sur les eaux obscures, une branche ou une touffe d'algues. Elles craignaient de voir surgir soudain le Triton, barbu, lubrique, ruisselant d'eau, le Triton enfin revenu de son séjour dans les mystérieuses entrailles de la mer.

V. BLASCO IBAÑEZ

(A suivre.)

(Traduction MARCEL THIÉBAUT.)

ALBERT DE MUN

ORATEUR

Albert de Mun n'avait pas vingt-deux ans, quand, à sa sortie de Saint-Cyr, il fut nommé sous-lieutenant de cavalerie. Le métier militaire, auquel le portait une vocation personnelle autant qu'une tradition de famille, le passionna aussitôt; soldat dans l'âme, il a gardé, jusqu'à son dernier jour, la religion du drapeau.

Dès son arrivée au régiment, sa conscience se fit, de l'autorité dont il était investi, une conception qui devint sa règle de conduite; sa mission n'était pas seulement de former des soldats et de leur apprendre la discipline, il avait le devoir plus haut de développer leur éducation morale, et de mieux les instruire en les aimant.

La fraternité des armes fut pour lui, non une formule, mais une vérité. Le rôle social de l'officier lui apparut tel qu'un brillant écrivain, devenu l'une des gloires de l'armée, l'a jadis décrit, dans des pages toujours vivantes [1].

Tandis qu'il suivait sa carrière, au milieu de ces nobles soucis, un événement soudain lui ouvrit des horizons inattendus.

Un jour de juillet 1870, pendant qu'il était de garde au Palais-Bourbon, un député sortit précipitamment dans la cour et cria à la foule : « La guerre est déclarée. »

1. Lyautey, *du Rôle social de l'officier.*

Comment dépeindre l'effet magique de cette parole? La guerre, c'était l'action et la gloire, la France et l'armée reprenant leur rôle historique, un monde nouveau surgissant tout à coup.

Quand, trois semaines après, il vint prendre à la frontière son poste de combat, son cœur débordait d'enthousiasme. Hélas! les déceptions vinrent vite et cruelles. Bientôt il eut à suivre la voie douloureuse, « qui conduisit l'armée du Rhin des enivrements de l'espérance, aux désespoirs humiliés de l'horrible sacrifice ». Aux ivresses des charges héroïques succédèrent l'agonie du siège de Metz, la capitulation, la captivité, la paix désolante qui démembrait la France, puis la guerre civile, la prise de Paris, les combats des rues où les insurgés se battaient en désespérés, et mouraient en fanatiques.

Après la défaite de la Commune, l'Assemblée Nationale ouvrit sur le 18 mars une enquête, où il fut appelé comme témoin. Sa déposition est le premier acte de sa vie publique et l'écho de pensées, non encore éclairées par l'expérience :

« Les deux causes du mal, dont souffre notre société, dit-il, sont d'une part le sentiment d'une haine profonde dans la classe ouvrière, de l'autre l'apathie de la classe bourgeoise et une absence complète de capacité à distinguer l'erreur de la vérité. Il y a aujourd'hui entre les diverses classes un abîme profond qui ne peut être comblé que par le temps, par une éducation morale meilleure donnée à la classe ouvrière et par d'autres moyens. Je suis très éloigné de croire que la force puisse en venir à bout[1]. »

Dans cette première manifestation de sa pensée, se retrouve la trace de l'agitation morale que lui avait laissée l'extraordinaire succession d'évenements, auxquels il venait d'assister. Tant d'épreuves, en si peu de mois, avaient déchiré son cœur et déconcerté sa raison.

Repassant dans sa mémoire ce martyrologe de la France, épilogue d'un règne longtemps brillant, il chercha, avec anxiété, le secret d'une si poignante énigme. Si Sedan expliquait l'effondrement de l'Empire, hier puissant, pourquoi la

1. *Enquête parlementaire sur l'insurrection du* 18 *mars*, t. II, p. 275.

guerre civile après la guerre étrangère, pourquoi ces incendies allumés par des mains françaises en face de l'ennemi victorieux, et ce déchaînement de haines après tant de souffrances subies en commun?

Ses longues méditations solitaires, au cours de sa captivité et plus tard dans les loisirs de son service d'état-major, le conduisirent à une conclusion, qui prit vite à ses yeux l'autorité d'un axiome. La Révolution était la grande coupable, la démolisseuse aveugle, qui avait détruit les contreforts de la société, brisé ses cadres, perverti les esprits par ses sophismes, et les consciences par son incrédulité.

Qu'étaient les grands principes de 89 si vantés, sinon des duperies qui avaient faussé, dans l'esprit du peuple, la vraie notion de l'autorité? Qu'était la fastueuse déclaration des droits de l'homme, sinon une insolente offense aux droits de Dieu, passés sous silence?

Plus il suivait le cours de ses réflexions, plus s'affermissait en lui la conviction que Révolution signifiait : désordre et anarchie, gangrène morale et gangrène sociale. Les conceptions philosophiques des novateurs avaient abouti à des actes criminels, leur idolâtrie de la raison souveraine et leur chimère de l'égalité absolue à des désenchantements qui avaient laissé le peuple sans idéal et exalté ses ambitions jusqu'au délire. La nouvelle société économique, sans traditions, presque sans croyances, s'épuisait à poursuivre toujours plus de richesses, plus de bien-être, et restait sans force pour remonter sur les hauteurs, où passent les grands souffles d'air pur. Sous la poussée du matérialisme, les haines sociales s'accumulaient, de médiocres ambitions abaissaient les mœurs. De ce chaos sortait une démocratie inexpérimentée et impatiente, sans étoile pour la diriger, sans frein pour la retenir. L'immense développement des affaires, orgueil de la civilisation, aboutissait à une âpre concurrence entre producteurs, à des conflits aigus entre le travail et le capital, c'est-à-dire à l'état de guerre.

De plus, il constatait, non sans ironie, que les influences d'argent, en se substituant aux vieilles hiérarchies sociales, avaient créé des inégalités, plus choquantes que celles du passé. A force de regarder le revers de la médaille, il oubliait parfois

de la retourner pour en voir l'autre face, et niait trop le progrès qu'apportait l'enfantement douloureux d'un âge nouveau.

Sa défiance pour la Révolution le fit considérer comme un tenant de l'ancien régime : rien n'était plus faux.

L'ancien régime! a-t-il entendu souvent retentir à ses oreilles ces mots accusateurs! Si ses protestations n'ont pas découragé ses détracteurs, ce n'est pas qu'elles n'aient été fréquentes et énergiques. « Qui donc, a-t-il dit, du haut de la tribune, pourrait songer à rétablir tout un ensemble de privilèges qui avaient eu leur raison d'être et que, le temps, dans sa marche, a détruits pour jamais? Qui, surtout, parmi les chrétiens, pourrait souhaiter de voir renaître les abus qui, peu à peu, avaient pénétré la société des derniers siècles et qui l'ont conduite au naufrage où elle a péri? La Révolution était déjà dans l'ancien régime : elle y était par la philosophie rationaliste, qui a fait les libres penseurs; elle y était par l'oubli des devoirs sociaux, qui a fait l'antagonisme des classes : elle y était par l'invasion de l'État dans le domaine de l'Église, par l'esprit des légistes pénétrant la nation. Eh bien! nous ne voulons ni de l'ancien régime, ni de la Révolution. »

Ce qu'il voulait, c'était une autorité paternelle appuyée sur le roc de l'hérédité, un ordre social reposant sur deux colonnes, la direction des élites, la fraternité religieuse; c'était surtout ramener les classes élevées de l'égoïsme individualiste à la notion du devoir social, les classes populaires de la révolte et de l'impiété aux idées d'ordre et aux sentiments de foi.

De tous les faits contemporains, le plus incompréhensible, à ses yeux, était le divorce, en train de s'accomplir entre l'Église et le monde ouvrier. Il ne réussissait pas à comprendre que le docteur du socialisme contemporain eût osé écrire : « La religion est l'opium du peuple » et que les ouvriers se fussent à sa voix détournés d'une religion, qui avait remis le travail en honneur et glorifié la pauvreté. Elle, si tendre pour les petits, si soucieuse d'égalité entre les fidèles, était dénoncée comme une sentinelle montant la garde à la porte des riches; elle, la grande émancipatrice, l'inlassable missionnaire de la liberté des âmes, passait pour la gendarmerie de l'absolutisme et du privilège. Comment expliquer ce

travestissement de la vérité historique, et les haines qu'il enfantait?

Un rapprochement le frappait. En 1848, la foule avait appelé les prêtres à bénir les arbres de la liberté et salué de ses acclamations la robe blanche du Père Lacordaire. Alors Pie IX remerciait pieusement le Seigneur dans l'humilité de son cœur, de ce que dans un aussi grand changement, aucune injure n'eût été faite à la religion et à ses ministres. En 1871, la Commune, que Bebel appelait un simple combat d'avant-poste, avait vu rouge devant un habit religieux, pris des otages dans les rangs du clergé, massacré les Dominicains d'Arcueil, fusillé l'Archevêque de Paris.

Cherchant le secret de ce profond changement dans l'âme populaire, des questions troublantes se présentaient à son esprit. Cette religion de miséricorde et d'amour, avant de devenir pour les ouvriers un objet de suspicion, n'avait-elle pas parfois servi aux puissants d'intrument de domination; avant d'être délaissée par les déshérités, n'avait-elle pas été souvent méconnue et faussée par les heureux; la résignation, qui est non pas la renonciation à des droits, mais la patience à les revendiquer, n'avait-elle pas été présentée, comme la soumission définitive à des abus, et l'acceptation indéfinie de maux immérités?

Il se demandait surtout si l'état précaire d'une société, où la richesse et le travail ne se purifiaient plus au contact des croyances religieuses, n aboutirait pas à la guerre sociale; et il en arrivait à ne plus entrevoir de salut que dans un grand effort de relèvement, s'accomplissant à la voix de Celui qui a dit : « Je vous donne ma paix. Aimez-vous les uns les autres »; que l'impiété continuât ses ravages et il faudrait dire de notre société, ce que Taine a dit de celle de la Révolution. « Par un recul insensible et lent, la grosse masse de la nation est en train de redevenir païenne. »

Il a raconté dans son livre, *Ma vocation sociale*, la genèse de ses idées et l'histoire de leur développement. La lecture en est émouvante. Sa tendresse pour les humbles, son dévouement à leur cause débordent à chaque page, tantôt dans de hautes considérations, tantôt dans des récits touchants.

Il est possible qu'il y ait eu dans ses vues une part d'illu-

sion et que, devant l'insuccès de ses efforts, il se soit parfois caché ses déceptions dans des élans de confiance embellis par l'imagination. Il serait injuste de lui reprocher quelque exagération d'optimisme; il y trouvait un secours contre les désenchantements et le courage de la persévérance.

Comme il n'était pas homme à s'enliser dans les abstractions, il songea tout de suite à incarner sa pensée dans une œuvre. Cette œuvre fut celle des Cercles ouvriers.

La visite d'un pauvre frère de Saint-Vincent-de-Paul, qui avait ébauché à Vaugirard un groupe populaire, lui en donna l'idée.

« Il vint me voir au Louvre, a-t-il raconté, dans le Cabinet de service du Gouverneur de Paris, dont j'étais officier d'ordonnance, pour m'intéresser à son œuvre. Après les premiers mots de bienvenue, la conversation s'engagea.

» Bientôt, il parla seul; je l'écoutais bouleversé. Il ne parlait plus de son cercle; il parlait du peuple et parlait des riches. Il ne demandait pas l'aumône il enseignait l'amour et ordonnait le dévouement. Nous étions debout près de la fenêtre. Entre les arcades du Carrousel, la ruine prodigieuse des Tuileries dressait tragiquement son dôme crevé et ses murailles calcinées. L'homme de Dieu les montrait.

» Oui, disait-il, cela est horrible, cette vieille demeure des rois incendiée, ce palais détruit, où tant de fêtes éblouirent le monde! Mais qui est responsable? Ce n'est pas le peuple, le vrai peuple, celui qui travaille, celui qui souffre. Les criminels qui ont brûlé Paris, massacré les otages, n'en étaient pas! Mais ce peuple là, qui de vous le connaît? Ah! les responsables, les vrais responsables, c'est vous, ce sont les heureux de la vie, qui se sont tant amusés entre ces murs effondrés, qui passaient à côté du peuple sans le voir, qui ne savent rien de son âme, de sa souffrance. Moi, je vis avec lui et je vous le dis de sa part : il ne vous hait pas, mais il vous ignore, comme vous l'ignorez; allez à lui, le cœur ouvert, la main tendue, aimez-le et servez-le. »

Ce langage enflammé de l'apôtre populaire lui alla au cœur. C'était une révélation; ce fut vite un programme.

Il était déjà convaincu que les élites sociales se maintiennent par le dévouement, et se perdent par l'égoïsme. La rude éloquence de son humble visiteur lui fit entrevoir, dans le rap-

prochement des conditions, l'application de cette loi de justice et de vérité, salut des sociétés malades, que le christianisme enseigne depuis dix-neuf siècles.

Comme les conflits entre patrons et ouvriers lui paraissaient tenir surtout à des malentendus, il crut les dissiper, en facilitant aux uns et aux autres l'occasion de se rencontrer. L'idée était juste. Autant il est prudent de ne pas voir les gens qu'on doit combattre, autant il importe de connaître ceux qu'on veut aider.

Le cercle ouvrier était, dans sa pensée, le centre d'union, où les préjugés d'en haut et les défiances d'en bas, devaient se fondre dans une sympathie commune. Là, se préparerait, grâce à d'heureuses réconciliations, l'organisation d'une société fraternelle dont l'Évangile serait le lien, et la première ébauche d'une grande paix chrétienne, à la fois féconde et durable.

Éblouie par ce vaste horizon, son âme se remplissait d'une ardeur joyeuse, et l'entreprise à peine entrevue prenait, à ses yeux, les proportions d'une grande évolution sociale, revanche du christianisme sur l'impiété révolutionnaire.

« La Révolution, dit le manifeste qu'il adressa alors au public, est près d'atteindre son but; du cerveau des philosophes, elle est descendue dans le cœur du peuple, et elle organise, aujourd'hui, pour une lutte suprême, les ouvriers qui sont la substance de la nation.

» Faisons un dernier effort pour sauver le peuple et hâter le retour de Dieu dans l'atelier régénéré. Aux doctrines subversives, il faut opposer les saintes leçons de l'Évangile, au matérialisme les notions du sacrifice, à l'esprit cosmopolite l'idée de patrie, à la négation l'affirmation catholique. »

Au banquet d'inauguration, qui eut lieu au Palais-Royal, le Président rappela le geste de Camille Desmoulins, arrachant une feuille à l'un des arbres du jardin pour en faire un symbole de ralliement, et présenta l'œuvre des cercles comme l'instrument de la Contre-Révolution.

A ces premières heures d'enthousiasme, les nouveaux croisés ne voyaient pas d'obstacles sur la route qui menait à la réconciliation sociale par l'apostolat chrétien. Dans la suite, ils se heurtèrent à des difficultés qui embarrassèrent

leur marche. Les doctrines socialistes leur furent obstinément objectées. Que pensaient-ils du salariat, de l'organisation du travail, de la propriété capitaliste? De droite et de gauche, on les sommait de s'expliquer. Les catholiques leur opposaient avec insistance l'attitude de quelques jeunes, qui ne reculaient ni devant les controverses compromettantes, ni devant les concessions périlleuses.

Trop prudent pour agiter prématurément de dangereux problèmes, Albert de Mun et ses amis les écartèrent d'un mot, et se renfermèrent dans l'étude de réformes qui, en améliorant le sort des travailleurs, n'ébranlaient pas les bases de l'ordre social.

Cette sage réserve n'empêcha pas le monde conservateur de les accuser de démagogie, et le monde du travail, de réaction. A droite, on les appelait « socialistes d'État »; à gauche « bourgeois cléricaux ». Ici, les cercles ouvriers étaient des foyers d'utopies révolutionnaires, et là, de simples confréries religieuses, indifférentes, hostiles même au sort du peuple.

Quand on va au fond de la pensée d'Albert de Mun, on en démêle le secret.

Il croyait qu'une élite dirigeante était la clé de voûte d'une société bien organisée, et, d'autre part, que les courants démocratiques, qui avaient tout submergé et tout mêlé, étaient irrésistibles. Réunir, en les harmonisant, deux forces dont l'une était une tradition historique, l'autre une nécessité inévitable, tel était son plan.

Il croyait l'esprit chrétien capable de créer à la fois un patriciat libéral et une démocratie équitable, de constituer l'un en l'éclairant, d'organiser l'autre en la pacifiant, et de rajeunir ainsi la France, par l'alliance des puissances du passé avec les forces du présent, les unes et les autres éclairées par la lumière de l'Évangile.

Tout de suite les obstacles se dressèrent en foule; les moyens d'action faisaient défaut. Pour recruter des adhérents, réunir des ressources, il fallait émouvoir l'opinion, l'intéresser à l'œuvre nouvelle, provoquer des initiatives, découvrir des apôtres, mais comment? L'heure, encore voisine, des grandes douleurs et des grands désastres, semblait peu favorable

pour entrer en relations avec le public et l'entraîner à une action si nouvelle.

Il était aux prises avec ces premières difficultés, quand une occasion inattendue s'offrit à lui d'exposer ses idées dans une réunion, plus importante par la qualité que par le nombre des personnes. Un ami, sympathique à son entreprise, l'invita à y prendre la parole, et, dans un premier mouvement de joie, il accepta et prit rendez-vous.

A peine se fut-il engagé, qu'il se sentit hésitant et troublé. Il n'avait jamais parlé en public, et se demandait anxieusement, s'il pourrait, sans défaillir, entendre les échos d'une grande salle lui renvoyer, au milieu d'un impressionnant silence, le bruit de sa voix.

Plus approchait l'heure d'une épreuve, à laquelle rien ne l'avait préparé, plus l'inquiétude le gagnait. Un effroi, qu'il n'avait connu ni à Saint-Privat, ni au siège de Paris, pouvait arrêter sa parole sur ses lèvres; comme l'orateur antique, il eût béni l'envoyé, qui lui eût annoncé l'ajournement de la réunion.

Ce fut au prix d'efforts douloureux, qu'il prononça, d'une voix hésitante, les premiers mots de son discours; mais bientôt l'ardente conviction qui l'animait, le sentiment d'un grand devoir à remplir, l'attention croissante d'un auditoire subjugué, lui rendirent la possession de lui-même, et l'épreuve, commencée dans l'angoisse, s'acheva en triomphe.

Ce premier tourment de la parole publique, presque tous les orateurs l'ont connu : beaucoup n'ont jamais réussi à le dominer pleinement; Albert de Mun fut de ceux-là. Après de longs et éclatants succès, il n'est jamais monté à la tribune sans un serrement de cœur. On s'en étonnait, sans se douter que cette appréhension, autrement féconde que l'assurance, est une grâce d'état. Elle exalte l'orateur qu'elle semble paralyser, l'oblige à un effort qui double ses forces et donne à sa parole une chaleur, qui la rend communicative.

Quand il se rassit, il venait de se révéler à lui-même sa vraie vocation, celle pour laquelle il avait reçu, par un bienfait gratuit, un ensemble de dons merveilleux. Quelque temps avant, il s'était découvert apôtre; maintenant il se découvrait orateur. Orateur, il le fut dès son premier discours. On a dit

qu'on naissait poète, et qu'on devenait orateur. L'antithèse est plus ingénieuse qu'exacte; elle est d'un doctrinaire de la rhétorique, non d'un praticien de la parole. Qu'on naisse poète, c'est possible; mais on ne devient pas orateur, au moins au vrai sens du mot.

L'éloquence, est comme la beauté, la réunion harmonieuse de dons naturels, qu'aucun effort ne crée. On peut avoir du génie à force de patience, du moins un moraliste le prétend. La patience la plus obstinée n'a jamais rendu personne éloquent, et il n'est pas certain que l'art même le plus achevé ne nuise pas à l'orateur plus qu'il ne le sert.

L'éloquence est faite de spontanéité. La taille donne de l'éclat au diamant : la nature seule le produit. Il en est ainsi d'elle. Sans doute, comme toute œuvre humaine, elle trouve dans le travail sa perfection, mais elle jaillit d'une source profonde, qu'aucun travail ne crée.

La voix, l'action, la rencontre soudaine de la pensée et de l'expression, un mot, un geste, un silence, ce quelque chose de magnétique que les anciens appelaient le *quid divinum*, voilà ce qui fait l'orateur, et cela ne s'apprend d'aucun maître, à aucune école.

Toutes ces qualités, dont la réunion est si rare, Albert de Mun les possédait, sans s'en douter. Elles se révélèrent à lui, dès le jour où, pour la première fois, il parla en public. Éloquent, il le fut tout de suite, et depuis il le fut toujours dans ses discours, dans ses conversations, dans ses écrits. L'expérience des grandes assemblées, l'habitude des grands succès, donnèrent à sa parole une maîtrise qui la mit en pleine valeur, elles n'ajoutèrent rien à sa diction pénétrante, à sa simplicité exquise, au charme de son attitude.

Au début de ses discours, soit émotion, soit calcul, il parlait bas, comme s'il causait, puis la voix devenait plus chaude, la phrase plus incisive; et peu à peu, le ton prenait une allure si vive, la pensée une telle ampleur, que l'auditoire conquis ne réussissait plus à contenir ses impressions, et éclatait en applaudissements presque involontaires.

Dans les premiers temps, une réserve, qui venait de la défiance de lui-même, donnait à sa parole quelque chose d'incertain, et Louis Veuillot l'en gourmandait :

« Dégaînez, sabrez, empoignez, lui écrivait-il. L'auditoire est désorienté, quand, au lieu d'une estafilade, il emporte une bénédiction. Si votre éloquence n'a pas un cachet de caserne, elle ne sera qu'une belle fille à marier, ce que n'était pas Jeanne d'Arc. »

Il profita du conseil, ou plutôt prit conscience de sa force, et s'enhardit, sans chercher pourtant à empoigner, à dégaîner, à sabrer. Son éloquence ne resta pas une belle fille à marier : elle devint une grande dame de haute lignée, sachant tout dire sans rien outrer, mettre la mesure jusque dans la passion. Lors de ses premiers discours, il portait son uniforme de capitaine de cuirassiers. Les sceptiques, qui n'aiment pas admirer, allèrent répétant que son costume était pour beaucoup dans ses succès. L'avenir les détrompa. Rentré dans la vie civile, et sous la classique redingote parlementaire, il exerça le même prestige et remporta les mêmes triomphes.

Dès ses premiers succès, il comprit la nécessité d'une formation oratoire achevée. Il faut à l'orateur un capital d'instruction auquel il puisse tout de suite recourir, et une préparation méthodique, qui l'arme pour la lutte. Pénétré de cette pensée, il se réfugia, à ses heures de loisirs, dans la maison de la rue des Postes, et, à l'abri des visites, il y travailla d'arrache-pied. « J'arrivais, a-t-il raconté, le matin de très bonne heure, j'apportais des livres, j'en trouvais dans les bibliothèques, et, pendant quatre ou cinq heures, je travaillais avec rage, lisant, notant et écrivant. J'ai fait là mon apprentissage du métier de la parole.

» Aucun discours, écrit ou non, ne peut être vraiment sérieux, s'il n'a été fortement préparé par la lecture et la méditation. Lire le crayon à la main, voilà le premier travail oratoire. Après cela, il faut composer, et c'est la grande souffrance, que connaissent bien ceux qui ont essayé de faire passer dans d'autres âmes quelque chose de la leur.

» Des matériaux sont là en monceaux. Lesquels choisir, comment les disposer? Les idées se pressent, comment les coordonner? Quelle en sera l'expression saisissante? C'est un combat qui se livre d'abord dans la nuit; tout à coup, comme le soleil perce la nue, l'inspiration s'élance, dissipe l'obscurité, illumine le sujet. Le discours a pris corps, mais

un corps fugitif qui se dérobe et qu'il faut saisir, embrasser étroitement jusqu'à ce que, dans une véritable ivresse, la pensée maîtresse, se fixe, lumineuse, en un point culminant, vers lequel, tout à l'heure, il faudra entraîner l'auditeur dompté. Alors les nerfs tendus par ce grand effort, l'orateur peut paraître; il est prêt, sauf le cas très rare, où, sous le coup d'un événement imprévu, le cœur se précipite aux lèvres dans une soudaine explosion. L'improvisation elle-même n'est vraiment oratoire que si elle naît de ce long travail. Il faut qu'elle jaillisse, comme la feuille s'échappe brusquement du bourgeon, lentement formé par la sève accumulée, sans quoi elle n'est que le vide assemblage de paroles sonores et la confuse expression de pensées imprécises. »

Cette méthode oratoire, si merveilleusement décrite, convient-elle à tous les sujets, correspond-elle à tous les tempéraments? C'est douteux. Ce qui est certain, c'est qu'elle a pleinement réussi à Albert de Mun et a fait de lui un grand orateur. Quand il entra plus tard à la Chambre, ses débuts furent éclatants et, du premier coup, il conquit l'auditoire le plus difficile, le plus redoutable, le plus hérissé de défiance qui soit au monde. La gauche ne l'applaudit pas, dans la crainte d'enfreindre la discipline de parti, mais elle l'écouta dans un silence qui était un hommage, et Gambetta, qui s'y connaissait, prédit qu'il serait un maître de la tribune.

Peu d'orateurs ont eu, comme lui, la rare fortune de ne pas connaître les échecs, et de ne jamais regagner leur banc au milieu de cette lassitude indifférente, mille fois pire que l'hostilité. Il n'a jamais fatigué que l'admiration.

C'est qu'il n'était jamais au-dessous de lui-même. Son éloquence, faite de naturel et de mesure, ne se heurtait jamais à l'épreuve cruelle des effets manqués.

Dans le tumulte des séances orageuses, il gardait, avec un calme inaltérable, la plénitude de ses moyens. Il avait le cœur chaud et la tête froide, ce qui lui permettait de conserver la maîtrise de sa parole, jusque dans la fièvre du combat. Les cris, les colères, les interruptions violentes ne réussissaient pas à le démonter. Il tenait bon dans la tempête, et, ses dons d'enchantement aidant, il finissait par s'imposer.

On n'a jamais essayé contre lui de cette arme mortelle des Assemblées hostiles : l'inattention systématique.

Le plus souvent il écrivait ses discours, mais il les prononçait avec une telle aisance, qu'ils donnaient l'illusion de l'improvisation. Comme il avait le don de la répartie, l'auditoire ne doutait pas qu'il n'eût parlé d'abondance.

La parole écrite se trahit souvent par une raideur compassée, l'éloquence en est froide, la chaleur artificielle et souvent déplaisante. Mais il écrivait comme il parlait, avec une simplicité d'apparence spontanée. De plus il avait l'intuition de son public et devinait d'avance ses impressions. Il évoquait, par la pensée, les péripéties de la scène dont il allait être l'acteur, et d'une façon si vivante, qu'en écrivant, il croyait parler. Par avance, il subissait l'influence de la foule, à laquelle il devait s'adresser, et sentait déjà se vérifier en lui le « *multitudo facit oratorem* » de Cicéron.

Grâce à ce don de divination, ses discours écrits avaient une intensité de vie, qui ne laissait rien voir de l'effort qu'ils avaient coûté. La statue sortait si parfaite des mains de l'artiste, qu'on n'apercevait pas la trace de son ciseau.

Peu d'hommes, ont entendu plus que lui le bruit des applaudissements et peu d'hommes se sont moins familiarisés avec les émotions de la parole publique. Il était à l'apogée de sa réputation, qu'il parlait encore de « la secrète angoisse, qui serre le cœur dans l'étau d'une convulsion oppressive, et qui tend douloureusement les nerfs de l'être tout entier ».

Son angoisse ne venait pas d'une préoccupation d'amour-propre, mais d'un scrupule de conscience. Les orateurs tels que lui, ont le respect de leur auditoire et s'effraient de leur propre insuffisance. Démosthène, avant de se lever dans l'Agora, ne se demandait-il pas avec anxiété, si le langage qu'il allait tenir à des hommes libres serait digne d'eux?

Sa première parole était une douleur, la dernière une délivrance. En se rasseyant, la joie d'avoir fini l'emportait sur celle d'avoir triomphé.

Ses premiers succès oratoires lui coûtèrent sa carrière. Ses chefs finirent par découvrir qu'un capitaine de cuirassier ne pouvait sans scandale enseigner publiquement la frater-

nité chrétienne. On était pourtant sous un gouvernement conservateur! Toujours est-il que les conférences publiques lui furent interdites, même en costume civil.

Cette mesure le bouleversa Un rude combat s'engagea dans son âme meurtrie, entre son devoir de chrétien et son amour du métier militaire. Dieu l'emporta.

« J'ai cru voir clairement, écrivit-il alors, que Dieu m'appelait à le servir par d'autres chemins, ou plutôt à faire, de son service, ma véritable carrière. J'ai pris mon parti, ne gardant plus de mon métier que l'ineffaçable sentiment de sa grandeur, l'espoir d'en conserver les vertus spéciales, et, enfin, l'épée que j'ai portée quinze ans et que, Dieu merci, la loi me permet de remettre au jour du danger au service de la France. »

Vingt-cinq ans après, il écrivait sous l'émotion de souvenirs que le temps écoulé n'avait pas effacés :

« A trente-quatre ans, j'avais derrière moi quinze années de service, pleines de souvenirs tour à tour joyeux et douloureux; toute ma jeunesse finissait là. La guerre avait marqué ma vie d'un ineffaçable sceau, j'en étais sorti attaché à l'armée bien autrement que je ne l'étais la veille, par l'amour passionné de la revanche. Je la quittais, en lui laissant une partie de mon cœur. Devant moi, s'ouvrait une route nouvelle, obscure et incertaine, dont je pressentais les difficultés et les fatigues.

» J'étais triste, mais résolu. Je me souviens que je plaçai sur mon prie-Dieu la lettre par laquelle le Ministre acceptait ma démission et que je renouvelai, dans le sacrifice qu'elle faisait irrévocable, l'offrande de mes forces à la cause de Dieu. »

Ces loisirs si chèrement payés, il les consacra à son œuvre des cercles, déjà prospère. Grâce à une activité de toutes les heures, il multiplia en province ses comités et ses tournées et entreprit dans le pays une campagne de conférences, qui le conduisit dans toutes les grandes villes; c'est ce qu'il appela faire son tour de France.

Sans l'affreuse douleur que lui causa la mort d'un enfant chéri, cette période eût été, sinon la plus brillante, du moins la plus heureuse de sa vie. Les encouragements lui venaient de toutes parts. Pie IX lui envoya, avec un don de deux mille francs pour son œuvre, une de ses plus hautes distinctions.

Les dignitaires du clergé l'accueillaient avec un empressement ému; la foule des catholiques lui faisait cortège et l'acclamait.

L'immense impression produite par sa parole a été traduite par un auditeur à sa taille, l'illustre cardinal Pie : « Qui est, disait-il après une de ses conférences, cet autre, dont le zèle est ardent comme la flamme de ses yeux, dont la parole est aiguisée comme le glaive suspendu à ses côtés, soldat de l'armée du Christ et de l'avenir de la France, orateur d'une croisade nouvelle qui soulève des multitudes de travailleurs jusque sur les hauteurs de l'esprit de foi et de sacrifice. Bénédiction soit à vous, vaillant apôtre des classes ouvrières ! »

JACQUES PIOU

LEWIS ET IRÈNE[1]

DEUXIÈME PARTIE

I

Quand Lewis se réveille il n'a pas les paupières chargées, des buveurs de bourgogne dont les reins, toute la nuit, ont travaillé, ni les yeux rouges des liseurs, ni ces cercles violets des amoureux, anneaux nuptiaux, ni les mèches poissées des danseurs au lendemain d'un bal, ni cette peau des joueurs où l'on voit les reflets du tapis vert. Hors des draps sort une forte figure de trente ans, irrégulière, qui, soulevée par l'arête âpre du nez, descend ensuite en pente douce le long des joues. La barbe, en repoussant, accuse, alourdit les assises de la mâchoire.

Lewis n'a pas de mobilier de bureau, de table de travail. Ni classeurs américains, ni tapis de Smyrne, ni fauteuils en peau de crocodile. Il n'a jamais créé ailleurs que dans sa chambre à coucher, comme une poétesse. Les mêmes meubles qui le voient être malade, rêvasser parmi les livres tombés à terre, ne pas sortir pendant des jours, ou traiter des compagnies singulières, assistent aussi à son labeur d'homme d'affaires. Dans une armoire de Boulle, il y a un tiroir pour les dossiers, un autre pour les mouchoirs, un pour les fiches, un pour les brosses à cheveux, un pour les rapports d'ingénieurs, un pour les opérations à terme; (les chèques sentent la brillantine). Quand Martial entre le matin, il a plutôt l'air d'un de ces amis

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er décembre.

de province de passage à Paris, venu en visiter un autre, par désœuvrement, que d'un secrétaire avec le courrier. Si Lewis a découché, Martial trouve un billet sur l'oreiller avec les instructions pour les achats et les ventes à l'ouverture des cours, les gens à recevoir, etc.

Mais bientôt la maison s'emplit, car on sait trouver Lewis chez lui, le matin. Voici des clients, des remisiers, des coulissiers, des agents de change. Le téléphone sonne sans arrêt, de façon aigre, querelleuse, au milieu de la grêle lettrée des Underwood. Un standard est installé à la tête de son lit, qui le met en rapports avec ses bureaux, ses ingénieurs, le box en Bourse. (Quand il se réveille tard il peut entendre au fond de ses draps le bruit de marée que font les cris de l'offre et de la demande.) Toute cette agitation, ce confort moderne, cette vie de violence, de dépense nerveuse et de spéculation, font contraste avec cet hôtel d'un XVIIe ventru, endormi dans une rue verte de la rive gauche. Par les fenêtres se déplie un jardin de Le Nôtre, exactement reconstitué (jusqu'à sa pergola en ciment armé) par les propriétaires actuels, des Mexicains. Les arbres et les bassins sont bleus de gelée, car cette fois-ci c'est bien l'hiver. De la Sicile il ne reste plus rien que, dans une coupe, des échantillons de soufre étiquetés, et au ciel de rares échantillons d'outre-mer.

De son lit Lewis dicte, précisant les éléments d'une question contentieuse.

— Je ne suis qu'un artisan en chambre, — dit-il. — Je ne travaille pas pour « tenter la fortune », être un « roi de l'or », avoir « la puissance que donne l'argent » et autres expressions de la presse des concierges. Je m'amuse à travailler. Négocier un emprunt me distrait plus que de faire de la voile, dresser un acte de société plus que de jouer au poker. Voilà tout.

Lewis n'a pas présenté au Conseil d'administration de la Franco-Africaine les résultats de son voyage en Sicile. Il a réuni, comme il en avait l'idée, car il est têtu, des capitaux et fondé une Société anonyme par ses propres moyens; les actions sont à l'impression. Dès qu'elles seront libérées intégralement, il obtiendra qu'elles soient cotées à Paris; dans un an à Trieste et à New-York. Une équipe de techniciens (chi-

mistes, ajusteurs, etc.) est en route. Lewis compte qu'à la fin du mois les travaux auront sérieusement commencé à San Lucido.

Tout ce développement heureux des affaires aboutit chez lui à de la mauvaise humeur, presque à de la neurasthénie. Comme beaucoup d'hommes de sa génération, Lewis est à la fois pratique et fou, positif et névrosé. Il se plaint que le succès colle à lui comme la « poisse » au joueur. Toujours retirer des profits, même des risques les plus gros; (c'est vers cette époque que la Société des Produits chimiques trouva moyen d'allumer à Melun quatre nouveaux hauts fourneaux de deux cent cinquante tonnes malgré la crise industrielle, et l'on sait avec quels bénéfices). Ce qui l'irrite surtout c'est cette impression qu'il donne aux autres de réussir alors que toute réussite est bien au-dessous de ce qu'il attendait. La veille, il lui est arrivé, au cercle, de quitter la partie parce que cela l'ennuyait de gagner. « Les financiers, dit-il, ne sont claivoyants qu'en finances. C'est un don, une bosse; pour le reste, des idiots. Quant aux Français, les voilà qui s'occupent tous d'affaires. Il ne manquait plus que çà. »

Lewis est-il amoureux d'Irène?

Il a cru si souvent être amoureux, toujours s'arrêtant ou arrêté en route, qu'il n'ose répondre. Il aurait craint de penser qu'il se forçait à l'être. Lewis croyait et entendait vivre en parfait accord avec lui-même, dans un égoïsme solitaire dont il ne sortait que pour satisfaire ses instincts. Il ne faut pas oublier que Lewis n'est pas un grand caractère. Loin de là. Il disait qu'en amour les coups au-dessus de la ceinture ne sont pas dangereux. Il ne lui importait pas de voir très clair en lui. L'orgueil, l'intégrité de sa personnalité, tout lui était parfaitement égal, car toujours il improvisait. Ses réflexes lui tenaient lieu de sagesse, d'éducation.

Cette indifférence n'empêchait pas qu'il sentît son cœur plier parfois sous l'effort d'une pensée obscure, d'une gêne. Où trouver l'origine de cette affection chronique? En Sicile?

Son amour-propre n'avait pas été engagé dans l'action, à aucun moment il n'avait, diraient les Orientaux, « perdu la face », au contraire. Et, cependant, depuis les mots brefs dont il

s'était servi pour rompre cet entretien d'un soir, il se sentait dominé, tenu en respect par une volonté invisible, par l'émanation d'une personnalité que la distance, la durée ne savaient entamer. A l'occasion du centenaire de Pascal, Lewis avait lu dans son journal quelques pensées de cet auteur trop peu connu. Il avait retenu celle-ci : « Le premier effet de l'amour est d'inspirer un grand respect. » Cela le fit rire, puis lui donna à réfléchir. Le plus souvent il ne pensait à Irène que comme à une société concurrente. Quelquefois aussi comme à une créature humaine. Mais qu'une femme ne fût pas faite pour se sacrifier (et à lui) le stupéfiait; qu'une femme eût des devoirs ailleurs qu'en amour le choquait.

Lewis chercha chez autrui des alliances contre les sentiments divers et nouveaux qui l'assaillaient. La plupart lui firent, comme toujours, défaut. Au moins eut-il la consolation de prendre des otages et de faire des victimes.

II

Madame Magnac ne fut pas la dernière.

Lewis lui reprocha de s'entourer de reliures aux armes, de lévriers; de servir des crus si vieux qu'ils étaient passés, des mets si cuits qu'il n'en restait plus. D'être victime des apparences, d'avoir un de ces prénoms qui vieillissent avec l'époque, ce qui est grave, mais ne vieillissent pas avec la personne, ce qui est terrible. De craindre le divorce pour des raisons de sous-préfecture, dissimulées sous des préjugés du Faubourg. Il se prit à détester ce salon, qui ressemblait à un salon de la Comédie-Française. Il vanta la pureté : madame Magnac répondit, non sans à-propos, que les femmes sont ce que les hommes les font. Il lui en voulut de citer de travers des philosophes taoïstes; d'avoir des traits déjà fatigués (elle avait l'air d'un « retour de librairie » jauni aux vitrines); de sa richesse, dont elle ne faisait aucun emploi noble; de son salon, cette clinique mondaine, de son snobisme, qui la classait et la déclassait; de ce port de tête altier qui dissimulait mille concessions; de son goût artistique qui n'était que de la prudence, ce qui est donné à tous; de ses rosseries, de la concurrence amoureuse qu'elle lui faisait, (encore qu'elle ne tînt pas

toujours Lewis à l'écart de ses entreprises); de ses télégrammes aux souverains (qui lui adressaient réponse par leur secrétaire); de ses mensonges, de ses façons d'appeler Mgr le Duc de Vendôme par son petit nom, en son absence; de son manque de naturel, de charme; de ses prétentions à l'exotisme, de toutes ces fausses escales; de ses ondulations Marcel; de ses diadèmes en plumes de martin-pêcheur, qui lui donnaient l'air terrible et risible de la tarasque arlésienne; de sa baignoire creusée dans le sol; de cette rage de vouloir être de tout en affectant de vivre en recluse; de répondre, lorsqu'on lui demandait si elle comptait assister à telle fête où elle n'était pas invitée : « Je n'en peux plus, je fais grève. »

III

Lewis vécut seul. Il prit ses repas dans sa chambre, se coucha à neuf heures et mit ses draps sur la tête pour mieux s'isoler; il continua de penser sans habileté, mais enfin avec bonne foi. Il chercha ses limites et les trouva. Était-il bon, ou sans pitié?

Il eut conscience de changer, de n'être pas ce qu'il était un an auparavant à pareille époque. C'est ainsi que, sans douter absolument de soi, il n'avait plus l'impression que tout lui était permis, que tout s'achetait ou se laisssait saisir. Il se demanda à quoi il servait sur terre. A chaque femme chaste rencontrée et qui, devant lui, détournait les yeux, son cœur vacilla.

IV

Par goût de la pauvreté, Lewis se mit à dépenser beaucoup d'argent.

Cessant de se meubler suivant ses besoins, il préféra orner sa maison suivant un idéal. Les bibelots s'étaient emparés de son appartement comme la ferraille des régions libérées. Il les chassa. Il s'intéressa aux belles époques. Servi par son instinct, il franchit très vite les étapes, retrouvant, comme les modernes, par des voies abstraites, les grands principes. Il comprit qu'un âge comme le nôtre est assez grand pour se passer d'antiquités.

Il ne remit plus les pieds chez les marchands où madame Magnac souvent l'avait emmené après déjeuner. Il fuyait ces échopes d'art ancien, de styles, qui, depuis la guerre, ont poussé comme des marchands de saucissons autour d'un champ de courses. Depuis les fadeurs des sous-produits du XVIIIe siècle, qui mettaient leurs nœuds bleu ciel à la rue La-Boétie, apeurés par le voisinage des masques nègres, bousculés par les constructions rigides des maîtres cubistes, jusqu'aux bahuts paysans du Boulevard Raspail, qu'on donnait à dévorer à des vers élevés exprès, en passant par les antiquaires allemands de la Place Vendôme où grelottaient, prisonnières et rachitiques, nos vierges du XVe siècle. Ces mornes intérieurs de « haute curiosité », ces lits de repos faits pour des aveux coupables dans des pénombres Louis XVI et qu'on voyait Faubourg Saint-Honoré éclairés le soir par des phares d'automobiles, ces Saxes fragiles que le cours de la livre et les autobus faisaient danser, Lewis les avait pris en horreur; en horreur ces petites mains grasses des experts, organisant la fuite de tous ces pauvres meubles français créés pour le silence, la grâce, la modestie, et qu'on retrouvait aux antipodes, les pieds en l'air.

V

Lewis ne sortit plus, refusa les invitations. Il annota ses livres. Il rongeait le bout de ses crayons, usait ses pipes. Volontiers il perdait son temps : « Je suis sans emploi », disait-il, « j'apprends à être paresseux ».

Comme Martial s'en étonnait, demandant :

— Es-tu reçu à ton examen de conscience?

— Il y a devant moi des travaux pour lesquels j'ai un outillage insuffisant, répondait Lewis.

— Lesquels?

— L'indulgence, la patience, la réfutation des erreurs.

— Mon vieux, — conclut Martial, — je ne sais pas par qui, mais cette fois-ci tu es bien pincé.

VI

— A propos, — fit Lewis, sans prendre garde à cette association d'idées, — que dis-tu de cela? Et il tendit à Martial un télégramme de Pastafina arrivé le matin même.

— Tu sais que cette affaire qui, au début, s'annonçait légère à porter, commence à m'ennuyer sérieusement?

— Toujours la même chose; ces réponses affectuosissimes et dilatoires, suivies de silences, ne me disent rien de bon.

On avait pourtant envoyé depuis six semaines à San Lucido une équipe d'ingénieurs choisis avec soin. Les prospections continuaient d'être excellentes, mais le premier coup de pioche n'avait pu être donné. Des procédures entamées avec une municipalité francophobe aboutirent à des échecs, la concession de la voie ferrée par la base de Battaglia, fut refusée, malgré appel aux tribunaux; il fallut envisager la descente au rivage par un service de poids lourds que l'absence de stocks de combustible et une route mal entretenue rendaient précaire.

Quand il fut question de l'établissement d'un débouché sur la mer et de l'utilisation de la crique la plus voisine de l'exploitation — celle-là même où Lewis avait pris ses premiers bains, — ce fut bien pire : certes, la Société avait en mains des garanties et la possibilité d'édifier assez rapidement des pontons pour les chargements en rade; on rencontra, comme l'indiquaient les cartes, des fonds suffisants, mais hors du golfe une chaine de récifs rendait l'accès dangereux aux cargos, par gros temps. Et il fallut envisager le chargement en haute mer, par chalands transbordeurs. Après plusieurs tentatives, on dut y renoncer et chercher vers l'ouest. Ce fut à Marmarole; là le môle sud se trouvait offrir un arrière-plan suffisant pour l'aménagement de hangars et d'entrepôts. Mais quand on se décida à l'utiliser, on apprit que tout ce terrain avait été loué peu auparavant; (l'affaire conclue en hâte par des inconnus sans qu'aucuns travaux aient depuis lors été entrepris). Les problèmes de main-d'œuvre se compliquèrent; là où elle était rare elle disparut; là où des ouvriers étaient disponibles les syndicats exigeaient des salaires tels qu'aucune exploitation n'était possible. Les bureaux de l'émigration, la presse locale,

les municipalités, l'Office de la main-d'œuvre, les agents électoraux, les délégués de la Maffia eux-mêmes, pour une fois, semblaient d'accord, ligués contre l'entreprise française. A la solde de qui tout ce monde était-il? Lewis envoya aux informations. On opéra d'utiles recoupements. Bientôt se révéla le rôle de la Société Pascali, de Palerme. Derrière celle-ci, la commandant, un consortium de banques malto-italiennes, qu'on sut prendre à son tour son mot d'ordre à Trieste, Via Petrarca, N° 8, et, autant le dire, à la Banque Apostolatos...

VII

Il se trouva qu'à quelque temps de là Lewis soupa chez un fameux marchand de champagne qui, malgré son âge et une situation aussi exposée, finançait encore bon nombre d'amies corporelles.

Après avoir traversé une de ces rues du Champ-de-Mars, qui semblent coupées dans du beurre, Lewis pénétra dans un petit hôtel à une heure où aucun domestique n'ouvrait plus : par la porte restant ouverte entrait qui voulait. Ce n'était pas le salon Magnac, mais une maison peu élégante, c'est-à-dire amusante, pleine de jolies femmes, avec un champagne d'une bonne année (ce rosé 1911, fallacieux sirop de framboises) et où l'on faisait des frais pour les invités; il y avait des cadeaux sous toutes les serviettes. L'amphitryon célébrait ce soir-là le 30e anniversaire d'une maladie qui ne l'avait pas empêché de vivre impétueusement. Il avait invité à cette fête, dont Paris parla longtemps, tous les spécialistes qui l'avaient soigné pendant ces trente années. Une dame qu'il avait été dénicher à Laval où elle tenait boutique d'objets religieux présidait en face de lui avec un chapeau à brides et une robe en point d'Alençon.

Lewis se trouva assis à la table rose-thé (chaque table ayant le nom d'une couleur) à coté d'Hector Lazaridès, qui suçait son homard à l'Américaine, coiffé d'un casque à nasal qui le faisait ressembler aux Grecs de Périclès dans le manuel de Duruy. Lazaridès était un vieux parasite grec resté après vingt siècles le *gnathon* de la comédie antique, qui logeait sous les toits, face aux Tuileries, dans un hôtel de la rue de

Rivoli. Très gai, vieux corsaire sentimental, il faisait de petits métiers, surveillait et sortait les femmes d'amis, restait couché quand il n'avait pas de victimes, « entre deux poires », disait-il, « et quand il y a de la morte-saison », et si par malheur on l'avait invité à la campagne ne s'en allait plus. (Au point que le Prince de Waldeck avait dû, pour l'obliger à partir, faire démolir au bout de deux années un pavillon où il l'avait logé pour une nuit.) Il sollicitait des situations. Quand on lui en offrait une, dignement il refusait : « Je me fais plus que ça en empruntant. » Vieux snob pauvre, il n'avait renoncé au scepticisme de toute une vie qu'à la vue de son roi déchu, qu'il se mit à servir avec un zèle coupable. Ce qui ne lui réussit pas car, loin de voir sa francophobie renforcer à Paris sa situation mondaine, comme c'est généralement le cas, le hasard voulut qu'on lui en tînt rigueur; ce qui l'obligeait désormais, comme ce soir, à passer la nuit dans le haut commerce.

Il fit à Lewis mille politesses, ôtant son casque, inclinant bas sa tête sur laquelle trois cheveux se tordaient comme des fils de sonnette électrique. Lewis vint à parler de la Grèce et d'Irène.

— Mais je l'ai très bien connue enfant, — s'écria Lazaridès, — à Aix, à Nauheim, à Zalzomazziore. (Il exagérait, pour faire rire, ce zézaiement que les Grecs de Trieste ont pris aux Vénitiens.) Elle soignait son père, un vieux coléreux qui rossait les domestiques et distribuait des pièces de cent sous aux cocottes, lesquelles l'appelaient papa. Puis je l'ai retrouvée jeune fille, à Rome. Elle y a épousé Périclès Apostolatos, un cousin qui, suivant l'ancienne mode grecque, eût pu être son père; un de mes condisciples de Condorcet. Il s'est tué il y a deux ans, après de mauvaises opérations. Comme il était « trustee », c'est-à-dire fidéicommis, sa fortune personnelle passa aux créanciers; mais comme Irène est en même temps une femme moderne, aidée de ses cousins, elle est entrée dans les affaires, a payé ses dettes et refait sa fortune; aujourd'hui, vous savez, elle est pratiquement à la tête de la Banque Apostolatos. Cela ne s'était jamais vu dans le monde grec. C'est une enfant qui a bien du mérite, allez, elle n'a pas eu la vie gaie. Élevée à la vieille école de chez nous. Vous autres, Parisiens, vous ne pouvez pas savoir ce que c'est, combien c'est

terrible une jeunesse recluse dans ces grandes maisons orientales qui ne s'ouvrent que pour ce prêtre céphalonite, qui vient à domicile enseigner le *Pistévo*, notre Credo, puis un mariage hâtif, souvent par procuration.

— Pourtant, — fit Lewis, — j'ai connu à Marseille des jeunes filles grecques, aux tennis de Mazargues...

— Les Grecs de Marseille sont des bourgeois qui essaient de plaire aux Français et recherchent des alliances locales. C'est sans rapport avec les vieilles cidatelles hellènes comme Trieste. Là, ce sont des aristocraties fermées, impassibles, n'admettant pas les mésalliances. On jette dehors les petits comtes italiens coureurs de dots, et on épouse de grands boucs très noirs, parlant du nez, et qui, en grognant comme des porcs, font d'énormes cadeaux de fiancailles d'un goût viennois. Ce n'est pas drôle. Voyez ces charmantes petites, parties avec leurs grands yeux langoureux à la conquête du *gambros*, du fiancé, suivies de leurs familles — ces familles grecques qui se déplacent tout entières comme des sardines migratrices en Méditerranée : tout d'un coup mises au secret, crevées de maternités, disparues de la surface du monde.

Ayant dit, Lazaridès souffla dans une petite peau molle qu'il tenait au creux de sa main, laquelle devint un énorme canard vert qui prit son essor par-dessus la table avec un cri déchirant et mourut d'un coup de fourchette.

La conversation fut interrompue par une chasse à courre à travers toute la maison où le directeur d'une grande banque américaine de la Place Vendôme faisait le cerf avec les ramures du porte-manteaux. Cela se termina par un va-l'eau, dans une baignoire en serpentine où l'animal forcé se réfugia, les pans de son habit flottant au milieu des fraises qu'il avait rendues, à cause de l'eau chaude.

Lorsqu'à l'aube, sous une Tour Eiffel endormie sur les nuages, les pieds enfoncés dans un trottoir pluvieux, on se sépara, Lazaridès rentrait chez lui, chargé d'une importante mission que lui seul saura acheminer vers Trieste, par ces télépathies mystérieuses de primitifs que connaît le monde grec et qui font l'étonnement des Occidentaux : Lewis, après de très mauvais moments, s'était résigné à le prier de faire

savoir qu'il était prêt à négocier et à céder au besoin tout ou partie des mines de San Lucido.

Qu'allait-on répondre à ces ouvertures?

VIII

A la droite et à la gauche de Lewis les moteurs ronflaient régulièrement, tout en changeant de chanson avec le vent. Il était installé à l'avant, dans une sorte de véranda d'où l'on dominait la Manche; entre ses genoux il tenait un petit sac de papier, pour y rendre l'âme pendant les grosses traversées. Mais le temps était beau et l'avion se reposait sur l'air élastique, sautant à peine par instants par-dessus d'invisibles caniveaux, rencontrant des nuages non carrossables. Lewis lisait sans les comprendre ces trois essais sur la sexualité de Freud, qui reculent terriblement les bornes de l'innocence. Parfois il levait les yeux et voyait devant lui, par les vitres incurvées, une mer toute rose de couchant, ridée à l'infini, liquide cellulaire pareil à du tapioca. Soutenus par un centimètre cube de voile des bateaux rentraient, deux mille mètres plus bas, à Boulogne. Fiers de leur petite fumée noire, des remorqueurs s'apprêtaient à mouiller pour la nuit, hors de la jetée. Lewis en riant regardait sous lui les ports, les routes, les gares, tout ce matériel humain d'hier. Derrière lui il y avait quelques Américains avec des moteurs en or dans la bouche, qui calculaient les changes, et tout au fond du fuselage, des caisses de robes, une tonne de journaux du matin et des cerises à cinq francs la pièce, pour Piccadilly.

Puis s'effaçaient les dunes de France et ces marais salants où le sel dépose des baves blanches d'escargots. Bientôt Lewis fut au-dessus des coteaux anglais bien nourris, (non, l'Angleterre n'est pas plate, mais elle a la poitrine un peu basse), modèle du paysage d'agrément. La France à vol d'oiseau est faite de pièces cousues; elle se consume en échantillons : champs parquetés, débités en bandes, étirés à chaque bout par les successions. Routes droites comme gravées au couteau, s'échappant des villages autour desquels elles dessinent des motifs linéaires, des fleurs maigres. Le

terrible une jeunesse recluse dans ces grandes maisons orientales qui ne s'ouvrent que pour ce prêtre céphalonite, qui vient à domicile enseigner le *Pistévo*, notre Credo, puis un mariage hâtif, souvent par procuration.

— Pourtant, — fit Lewis, — j'ai connu à Marseille des jeunes filles grecques, aux tennis de Mazargues...

— Les Grecs de Marseille sont des bourgeois qui essaient de plaire aux Français et recherchent des alliances locales. C'est sans rapport avec les vieilles cidatelles hellènes comme Trieste. Là, ce sont des aristocraties fermées, impassibles, n'admettant pas les mésalliances. On jette dehors les petits comtes italiens coureurs de dots, et on épouse de grands boucs très noirs, parlant du nez, et qui, en grognant comme des porcs, font d'énormes cadeaux de fiancailles d'un goût viennois. Ce n'est pas drôle. Voyez ces charmantes petites, parties avec leurs grands yeux langoureux à la conquête du *gambros*, du fiancé, suivies de leurs familles — ces familles grecques qui se déplacent tout entières comme des sardines migratrices en Méditerranée : tout d'un coup mises au secret, crevées de maternités, disparues de la surface du monde.

Ayant dit, Lazaridès souffla dans une petite peau molle qu'il tenait au creux de sa main, laquelle devint un énorme canard vert qui prit son essor par-dessus la table avec un cri déchirant et mourut d'un coup de fourchette.

La conversation fut interrompue par une chasse à courre à travers toute la maison où le directeur d'une grande banque américaine de la Place Vendôme faisait le cerf avec les ramures du porte-manteaux. Cela se termina par un va-l'eau, dans une baignoire en serpentine où l'animal forcé se réfugia, les pans de son habit flottant au milieu des fraises qu'il avait rendues, à cause de l'eau chaude.

Lorsqu'à l'aube, sous une Tour Eiffel endormie sur les nuages, les pieds enfoncés dans un trottoir pluvieux, on se sépara, Lazaridès rentrait chez lui, chargé d'une importante mission que lui seul saura acheminer vers Trieste, par ces télépathies mystérieuses de primitifs que connaît le monde grec et qui font l'étonnement des Occidentaux : Lewis, après de très mauvais moments, s'était résigné à le prier de faire

savoir qu'il était prêt à négocier et à céder au besoin tout ou partie des mines de San Lucido.

Qu'allait-on répondre à ces ouvertures?

VIII

A la droite et à la gauche de Lewis les moteurs ronflaient régulièrement, tout en changeant de chanson avec le vent. Il était installé à l'avant, dans une sorte de véranda d'où l'on dominait la Manche; entre ses genoux il tenait un petit sac de papier, pour y rendre l'âme pendant les grosses traversées. Mais le temps était beau et l'avion se reposait sur l'air élastique, sautant à peine par instants par-dessus d'invisibles caniveaux, rencontrant des nuages non carrossables. Lewis lisait sans les comprendre ces trois essais sur la sexualité de Freud, qui reculent terriblement les bornes de l'innocence. Parfois il levait les yeux et voyait devant lui, par les vitres incurvées, une mer toute rose de couchant, ridée à l'infini, liquide cellulaire pareil à du tapioca. Soutenus par un centimètre cube de voile des bateaux rentraient, deux mille mètres plus bas, à Boulogne. Fiers de leur petite fumée noire, des remorqueurs s'apprêtaient à mouiller pour la nuit, hors de la jetée. Lewis en riant regardait sous lui les ports, les routes, les gares, tout ce matériel humain d'hier. Derrière lui il y avait quelques Américains avec des moteurs en or dans la bouche, qui calculaient les changes, et tout au fond du fuselage, des caisses de robes, une tonne de journaux du matin et des cerises à cinq francs la pièce, pour Piccadilly.

Puis s'effaçaient les dunes de France et ces marais salants où le sel dépose des baves blanches d'escargots. Bientôt Lewis fut au-dessus des coteaux anglais bien nourris, (non, l'Angleterre n'est pas plate, mais elle a la poitrine un peu basse), modèle du paysage d'agrément. La France à vol d'oiseau est faite de pièces cousues; elle se consume en échantillons : champs parquetés, débités en bandes, étirés à chaque bout par les successions. Routes droites comme gravées au couteau, s'échappant des villages autour desquels elles dessinent des motifs linéaires, des fleurs maigres. Le

paysage anglais a des chemins moins raisonnables, moins intelligents, mais plus ombragés et affectueux.

Le soir tombait. Une brume bleue monta, ne laissant moutonner que quelques forêts et pointer les toits aigus des pigeonniers. Puis la banlieue londonienne d'où la foule émergeait comme des bulles à la surface d'une mare chargée de matières organiques, les premiers tramways à phares rouges, *Bovril* en lettres de feu. Il ne faisait plus clair que dans le ciel; comment dire que la nuit descend? elle monte. Enfin le moteur bafouilla, l'hélice se fit tout à coup visible, les oreilles des voyageurs sonnèrent, l'herbe parut géante, fauchée par l'air : ce fut Croydon.

Qu'on était loin déjà du Bourget, quitté deux heures plus tôt, loin des abattoirs et de la route de Flandre, que bordent, comme des géraniums, les réservoirs d'essence automatiques, vers le désert pierreux de la gare aérienne, enceinte de fils barbelés où dorment de gros avions qui suent l'huile verte. Où était le flot rencontré des jolies ouvrières peintes, si souples, si exotiques, sortant de leur travail comme des cigarières? Ici, on tombait d'emblée dans les bras de l'église anglicane. Dimanche. Vêpres. 5e chapitre de Saint-Mathieu. Le pays tendait à l'arrivant, non pas la face noire d'une gare, mais sa campagne engazonnée, ses joues lavées. Descente, comme par la cheminée, au cœur d'un home anglais. Dans les cercles, les « soupeurs » étaient, pour ce soir-là, admis en veston. C'était le Sabbat, petite mort hebdomadaire, les sous-sols étaient fermés et les bonnes qui y logent, à l'église; les salutistes chantaient sous un tunnel du South Eastern Railway d'où la fumée refusait de sortir; les Isréalites, hostiles au chapeau haut de forme, rentraient dans leurs rues après le concert symphonique; les terrains de jeux étaient vides, frappés de malédiction, aucune fumée ne montait des chaumières, car les familles faisaient un dîner froid. Seuls les postes de pompiers restaient ouverts et les bars à odeur de cuir et de malt.

Lewis se fit conduire à Londres dans un hôtel du Strand. Sa chambre donnait sur la Tamise, qui décrit à cet endroit une courbe argentée et tendre vers le Parlement. Il ouvrit sa valise, y prit des dossiers. Il regarda un moment celui

sur lequel était écrit au crayon bleu « San Lucido ». Il haussa les épaules avec mécontentement.

IX

Dès le lendemain matin, vers midi, Lewis remonta Fleet Street, à destination de Old Jewry, où se trouve la succursale londonienne de la Banque Apostolatos.

Sous le poids du pont du chemin de fer et des paquets de journaux, Fleet Street plie, s'affaisse, puis, comme poussée par un tremplin, remonte vers Saint-Paul, l'escalade, et bondit au ciel de cuivre rose. Il y a des vues du pays de Galles, avec des azurs menteurs comme des Celtes; sur d'autres affiches, des messieurs dans leur robe de chambre en ouatine, fumant au coin du feu avec des enfants qui jouent dans leurs jambes comme des lionceaux, spectacles qui exaltent la paresse naturelle des indigènes.

Lewis contourne Saint-Paul et déjà commencent les glaces sans tain des magasins en gros. Enfin, dans la Vieille Juiverie, la Banque Apostolatos, une maison Adams, ivoirine, peinte à l'intérieur en vert d'eau et chocolat, dans les tons du temps de Pickwick et, sur la porte, en lettres noires :

BANQUE APOSTOLATOS
MAISON DE CHANGE FONDÉE EN 1846
AFFRÈTEMENTS, PRÊTS SUR MARCHANDISES
SUCCURSALES A ATHÈNES, SALONIQUE, ARGOS, CALAMATA, CORFOU, NAUPLIE, LARISSA, VOLO, LA CANÉE, MYTILÈNE.
SERVICE SPÉCIAL DE TRANSIT AU PIRÉE

Ces noms de Grèce, arrachés à des côtes si tourmentées que Reclus les compare aux circonvolutions du cerveau humain, exilés au nord comme les métopes du Parthénon, scintillaient ici d'un tel feu oriental que Lewis cligna des yeux. Il appela à lui la chaleur, les citrons doux, la Méditerranée si riche en sel que son eau fait sur les vêtements comme des taches de fruits.

Au rez-de-chaussée des comptoirs de bois noir, des livres de doit-et-avoir pareils à des registres de plain-chant, hauts

comme le comptable, reliés d'une seule peau de bœuf cloutée. Cette entrée était comme la devanture de Locke, le chapelier, calculée pour impressionner et accuser l'âge vénérable d'une firme qui, bien qu'étrangère, a droit au respect par son bon vieux genre anglais et un siècle de probité commerciale.

Aux étages supérieurs, tout avait été transformé; les lettres de cuivre rouge frotté avaient remplacé les lettres noires peintes, les fichiers américains détrôné les vieux in-folios. Manœuvrée par un sergent manchot, à médailles, des ascenseurs modernes humaient vers le toit la clientèle. Au troisième, Lewis traversa la salle du public, où une armée de jeunes gens, rouges, les cheveux passés au vernis à bottines, travaillaient derrière des grilles de cuivre, et fut introduit dans la partie réservée de la banque : tapis de haute laine, carreaux dépolis, crachoirs émaillés avec la devise engageante : « visez-moi bien »; dans l'antichambre ces panoplies de l'honneur commercial anglais : des hauts de forme et des parapluies.

Là, une porte tambour battit aux champs et les trois managers de la Banque Apostolatos, flanqués de leur fondé de pouvoirs, M. Rota, se levèrent. Ils attendaient Lewis au centre du bureau immense, entourés de coffres-forts scellés dans le mur, de portraits des présidents de Conseils d'administration en 1846, 1852, 1867, 1876 (tous, bien qu'à jamais Grecs, devenus par vanité ou besoin chevaliers anglais, pachas, barons autrichiens, etc.; chaque fois la coupe des redingotes changeait et la forme du tube).

Ils se toisèrent. Sous des dehors extrêmement britanniques, le veston noir, la rose et le pantalon de fantaisie de la Cité, Lewis vit qu'il avait affaire à des Orientaux, jaloux, passionnés, sauvages, fils d'hommes spécialisés dans les mêmes négoces depuis un siècle, les traitant avec tradition, patience, âpreté; en somme tout le contraire de lui. A l'inverse de celles du personnel inférieur anglais, leurs peaux étaient jaunes.

On apporta du vin de Samos, puis l'on se mit au travail. On alla vite, ces Grecs ayant sacrifié aux méthodes anglo-saxonnes leur goût naturel pour l'éloquence et la chicane.

Les conditions étaient les suivantes : le groupe Apostolatos offrait de reprendre les terrains de San Lucido pour une

somme de 150 000 livres sterling. Seraient payés en plus les concessions des travaux, les débours pour commissions et adjudications, les sommes avancées pour bénéficier du régime de l'entrepôt. Les Grecs reprenaient en outre le matériel amené à pied d'œuvre et indemnisaient la banque française pour les deux torrents déjà captés et les turbines posées, prenant même à leur charge les dynamos actuellement acheminées via-Marseille sur Port Empèdocle. Moyennant cela les 167 000 actions (sur les 200 000 que Lewis contrôlait) passeraient entre leurs noires mains de Palikares.

A ce moment un page apporta un message.

L'aîné, Pisistrate, le crâne tondu comme un horizon grec, tira sa montre :

— Ma cousine Irène me fait téléphoner qu'elle sera un peu en retard. Elle a débarqué de Trieste ce matin. Le principal c'est qu'elle soit là pour l'échange des signatures.

X

— Vous rentrez dans le Centre?

— Je vais plus loin. J'habite chez mon oncle Solon, dans Bayswater, — dit Irène.

— Permettez-moi de vous reconduire.

— C'est à moi de vous reconduire jusqu'à votre hôtel; j'ai une voiture.

— C'est que... je voudrais vous parler, — fit Lewis nettement.

— Bien.

Ils sortirent tous deux, traversèrent le *trafic* de une heure et demie, l'écrasement dans le couloir des rues des camions, des autobus, pris comme une gelée, chargés à crever, entre deux jets d'une foule expulsée des offices, engloutie par les souterrains, ou déjeunant debout dans les bars, dans les thés de la Compagnie du Pain aéré.

Arrivés à la Caserne des Gardes, ils descendirent. Les derniers cavaliers du matin rentraient et déjà les montures de l'après-midi, désunies, au poil et aux harnais ternes, sentant le louage, possédaient l'allée cavalière. Ils prirent un biais à travers les herbages de Kensington, coupés de

grands arbres aux branches régulières comme des branches généalogiques; des Anglaises à collier de faux ambre remontaient, un roman relié en toile rouge sous une aisselle humide, accompagnées de longs compagnons mous qui marchaient les genoux ployés, le chapeau à la main.

— Tout à l'heure dans ce bureau, vous m'avez fait encore plus peur qu'en Sicile, — dit Lewis.

— Et maintenant?

— Moins.

— Quand vous êtes inoccupée, vous ressemblez davantage à toutes les femmes. J'ai souvent pensé à vous... Êtes-vous sentimentale?

— Non, le sentiment a été inventé par les gens qui n'ont pas de cœur. Moi, j'ai pensé à San Lucido.

— Aussi vous en voit-on récompensée. Vous êtes une femme d'affaires, parce que vous savez persévérer.

— Et vous un homme d'affaires, parce que vous savez céder.

— Je vais vous avouer pourquoi j'ai cédé... Pour vous revoir, — fit Lewis, câlin.

— Soyez sérieux. Vous avez cédé parce que vous n'avez pas pu faire autrement. Vous alliez vers de gros embarras de trésorerie, au moment de l'échéance. Comme vous avez du sang-froid, pendant qu'il était encore temps, vous vous êtes coupé un doigt, comme on dit à la Bourse.

— De gros embarras de trésorerie, à la Franco-Africaine? — répondit Lewis. — Pour un simple versement de six millions?

— Il n'est pas question de la Franco-Africaine, — reprit calmement Irène, — mais de vous. N'avez-vous pas agi dans toute cette affaire, de votre propre initiative, sans consulter votre Conseil? Croyez-vous que je l'ignore? Vous avez agi par orgueil, comme je l'aurais peut-être fait moi-même. A mesure que les difficultés s'accroissaient — et je ne nie pas y avoir aidé — vos ressources personnelles, ou les fonds de vos amis, s'épuisaient; à l'heure où vous étiez en droit d'espérer mieux, il fallait débourser encore. A certains moments la lutte d'un contre plusieurs n'est pas possible, n'est-ce pas? Je savais bien que vous pouviez faire appel à vos bailleurs de fonds. Mais j'avais aussi deviné que vous préféreriez

lâcher la mine plutôt que de leur apporter une affaire au moment où elle se présentait mal. Me suis-je trompée?

Lewis demeurait les yeux au sol :

— Non, — fit-il avec fureur. — Vous ne vous êtes pas trompée.

Un silence.

— Il ne fait pas bon d'avoir affaire à vous, — reprit-il. — Pourquoi n'êtes-vous pas une femme?

Le sang monta au visage d'Irène, d'un coup l'inonda de rose, ses yeux se mouillèrent, sa bouche plia.

Lewis vit qu'il l'avait blessée. Il se calma.

— Vous avez du chagrin dans le cœur? Ou seulement dans les yeux?... Pardonnez-moi. Je voulais simplement dire : pourquoi réfléchissez-vous avant de parler, pourquoi ne souriez-vous pas, pourquoi vos pupilles ne s'agrandissent-elles pas d'intérêt lorsqu'il est question de vous? Pourquoi pensez-vous à ce que font les autres?

Irène était restée bloquée à la phrase précédente.

— Ce n'est pas ça, ne plaisantez pas. Que vouliez-vous dire en me demandant pourquoi je ne suis pas une femme? Est-ce parce que j'ai de l'équilibre? C'est un équilibre naturel.

— Moi aussi, — fit Lewis, — j'ai un équilibre naturel, je peux me promener dans l'obscurité avec un verre d'eau sans en renverser une goutte.

Elle lui coupa la parole.

— Ne plaisantez pas.

— Lorsqu'on a traité des affaires sérieuses ne peut-on pas rire ensuite? Aimeriez-vous mieux me voir prendre avec mauvaise humeur ma défaite?

— Vous êtes un chat à retomber toujours sur vos pattes... Je n'aime pas les fantaisistes.

— Moi, je n'aime pas les justes... Je redoute les fanatiques et je goûte la grâce.

— J'admire la perfection... Nous pourrions ainsi continuer jusqu'à demain. Il est déjà deux heures et lorsqu'on est en retard aux repas, l'oncle Solon entre dans une fureur muette.

— Avant de vous quitter, — fit Lewis, — une dernière question : il n'y a rien de subtil entre nous, n'est-ce pas?

Irène leva les épaules :

— Oh Dieu non!

— C'était bien mon sentiment, — fit Lewis.

. . . . . .

Elle le quitta sans avoir rien perdu de son assurance, de son intégrité. Elle partit avec sa figure brune et nette, ses hanches droites, ses bas tirés sur ses chevilles transparentes, son sweater où la poitrine pointait à peine, un foulard noué sur l'épaule, qui battait au vent.

Mais, dans le coffre de la Cité, l'acte de cession des mines dûment signé.

Lewis la vit traverser Lancaster Gate. Elle entra dans une grande maison crème, comme les autres, avec une baie en encorbellement au travers de laquelle on apercevait de petites tables d'acajou, avec des boîtes d'argent et des photographies dédicacées. Lewis n'avait pas faim. Il redescendit jusqu'au jardin Henri VIII, que l'hiver n'avait pas dépouillé et qui gardait, grâce aux buis, des lignes graves, prolongeant l'architecture de briques roses et noires du Palais où s'abritent les vieux serviteurs de la Couronne. Au milieu du rectangle de dalles, dans ce cloître végétal aux arceaux de glycine, d'un tourment dénudé, Lewis resta seul avec un merle.

Tout l'encourageait à vivre. Le soleil déploya son cours impérieux; c'était comme la Sicile. Il était débarrassé d'une mauvaise affaire.

Tout d'un coup un nuage passa. Le bien-être cessa. Lewis sentit qu'il voyait soudain les choses comme elles sont. Sa destinée lui apparut absolument tracée.

— Quelle froideur dès qu'elle n'est plus là, — fit-il. — Quel ennui!

Irène fut pour lui une vérité révélée. Il sut que la prochaine fois qu'il la verrait il lui demanderait de l'épouser.

XI

Le lendemain soir, Lewis dînait chez les Apostolatos, dans Bayswater.

Une antichambre gothique, avec des défenses d'éléphants et des cabinets italiens en ébène où les incrustations d'ivoire

sautaient sous la poussée d'un calorifère; une maison chauffée : ce n'était déjà plus l'Angleterre.

Dans le salon de damas rouge, sur le fond uni d'une moquette cramoisie, se détachait l'émail noir des Khoraçans, les motifs minutieux des Giordès, les stries délicates des Sinehs. De petits maîtres du XVIIIe siècle français étaient éclairés par des rampes électriques dont la lumière aride dévorait les bleus, qui tournaient au gris. Le salon formait une sorte d'atrium, entouré d'une balustrade de bois ciré d'où pendaient des broderies de Janina, des velours de Scutari et des grosses lampes de mosquées brodées d'entrelacs en reliefs. Entre les fenêtres, une selle arabe, de cuir violet soutaché d'or, avec toutes les armes d'un émir.

Dans des vitrines on retrouvait les mêmes broderies que sur les murs, mais de plus en plus vieilles, de plus en plus fines, jusqu'au point byzantin, malhabiles et épuisantes pour la vue.

Quand Lewis entra, la *compagnie*, comme on dit dans les romans russes, se composait d'Irène et de deux dames, qui se levèrent. C'était les deux vieilles cousines d'Irène, les demoiselles Apostolatos. L'une et l'autre se tenaient de chaque côté d'une grand'mère hémiplégique, sorte de Napoléon lunaire, qui, assise dans une cathèdre, suivait la conversation avec la figure absurde mais un œil éveillé d'où coulaient les idées. Près d'elle, sur une table, une patience restait immobilisée.

Lewis s'attendait à ce que les trois fils, les banquiers de Old Jewry, fussent présents, mais aucun d'eux ne dînait. Sir Solon Apostolatos, le vieux père, descendit enfin en smoking de velours noir, montrant d'abord, la portière de Rhodes soulevée, un nez crochu féroce, tenu en laisse par la chaîne du lorgnon; il avait les oreilles décollées, la barbe drue, les yeux saillants des masques d'or de Mycènes; une petite calotte au centre de cheveux blancs très rares.

Malgré un accueil courtois et des façons de vieille hospitalité grecque, Lewis le devina avare, maniaque, un tyran.

— Je vous présente mes salutations, — dit-il.

Il faisait semblant d'être sourd pour se donner plus d'autorité. Irène lui tendit sa joue maigre. Il la traitait comme ses

filles, durement, bien qu'il lui sourît de côté, comme les chiens de chasse.

Il n'avait aucune indulgence pour la jeunesse, déclarait blâmable tout ce qui est facile et agréable, reprochait à ses filles d'oublier les anniversaires, de se considérer comme des égales, de ne penser qu'à se distraire, encore qu'elles eussent toutes deux plus de quarante ans et vécussent en recluses. Il leur reprochait aussi d'être vieilles filles, ayant fait tout au monde pour les empêcher de se marier; elles l'entouraient d'effroi, de respect, d'admiration. Il avait eu jadis une femme, qui était morte de ses mauvais traitements. D'une jalousie orientale, quand il était obligé de la quitter pour aller à la banque, il dénouait les cheveux de la malheureuse et les engageait entre deux tiroirs d'une commode, qu'il fermait ensuite à clé.

Une table lourdement servie, autour de laquelle un vieux *butler* accomplissait toutes sortes de rites funèbres, pareils à ceux de l'église orthodoxe, et tournait autour de la table comme l'on tourne à Athènes, le jour de Pâques, autour de l'église. Au centre se trouvait une jardinière pleine de fleurs, destinée moins à orner qu'à mutuellement cacher aux convives leurs figures, atténuant ainsi le nombre des disputes terribles et les « je vous chasse si cela continue » qui, tous les deux plats, ravageaient le dîner de famille.

Les mets étaient abondants, orientaux et lourds. Mais Solon le père n'attachait d'importance qu'aux services de porcelaine dans lesquels ils étaient mangés :

— Et maintenant, — disait-il en s'adressant à Lewis et en se frottant pour chasser l'acide urique de ses articulations, — vous allez avoir...

Lewis s'attendait à quelque grand cru :

— ... du Vincennes rose et or; il n'en reste plus que dix-sept pièces. Le prince Vorometsky en a deux et votre Musée des Arts décoratifs a les trois autres; moi, j'en ai douze que voici.

Il n'y eut en l'honneur de Lewis aucune conversation générale. Il fut question seulement d'anniversaires de famille, de noms de baptême, de bienfaisance, de politique hellène; pes discussions d'un âpre formalisme sur la liturgie, la grosseur des cierges à employer pour les Pâques, etc.

Puis de longs silences, où l'on entendait le vieux casser ses biscottes antidiabétiques.

Lewis remarqua la qualité des perles. Irène expliqua que le vieux Solon avait été pris d'une sénile folie de dépenses à la vue de l'effondrement de la drachme; autant il avait été économe toute sa vie, (« évitez les frottements, disait-il; en huit mille ans une pièce d'or finit par disparaître ») autant, sentant venir sur ses vieux jours la fin de l'épargne, des héritages, du capitalisme, il faisait bon marché de cette valeur fictive qu'est l'argent d'après-guerre, et il ne cessait de répéter, tantôt avec rage, tantôt joyeusement : « *Spend the money, my children!* » Dépensez l'argent, dépensez!

Et sans en avoir envie, simplement parce qu'elles étaient habituées à ne jamais contester l'autorité de l'homme, les deux sœurs achetaient et rentraient chaque soir harassées, ayant couru les ventes, les magasins, les antiquaires, et transformé leur fortune en objets de dernière nécessité.

La nuit, elles s'enfermaient dans leur chambre et, toutes lumières allumées, elles mettaient sur elles pour trois millions de bijoux et restaient ainsi devant la glace, à se regarder.

L'oncle Solon répétait :

— Dans trois ans, il n'y aura plus rien de ce que nous voyons aujourd'hui.

Il avait construit à ses frais, pour l'Idée, deux cuirassés de cinquante millions, une villa fortifiée pour Venizélos, avec des souterrains.

— Je ne voudrais pas vous offenser, oncle Solon, — dit Irène, prenant avec lui de ces libertés que ses ancêtres prenaient avec Jupiter, — mais moi je trouve qu'il faut être optimiste. J'ai donné dix mille livres sterling au Préfet d'Athènes pour reconstruire la prison.

XII

Tandis qu'on passait au fumoir et que l'oncle Solon plongeait le bras jusqu'au coude dans une boîte en acajou où il y avait des cigares avec des bagues à son nom :

— J'ai l'impression, — dit Lewis, — que c'est dans le

silence d'un sérail comme celui-ci que vous avez étouffé, à Trieste, ma malheureuse affaire de San Lucido.

Ah! qu'au jaloux sultan ma tête soit portée!

— Ne vous moquez pas de cette maison, — répondit Irène, je l'aime telle qu'elle est. Jeune fille j'y ai habité; j'étais alors demi-pensionnaire à Maida Vale, et capitaine de hockey. Je rentrais ici chaque soir à l'heure où le brouillard s'épaissit et où les minstrels font des ombres fantastiques sur les murs et sourient dans leur visage de suie. Hier, je suis montée à ma chambre de jeune fille, sous les toits; elle est restée inhabitée. Tout en haut, un lit, très dur, où je faisais des rêves absurdes.

— C'est-à-dire?...

— J'ai oublié. On y voit encore un coucou rapporté par moi d'Interlaken.

— Je désire la voir, votre chambre.

— Pourquoi?

— Parce que...

— Si vous voulez, — dit Irène simplement, sans se faire prier.

— Je collectionne les chambres célèbres, — dit Lewis. — J'ai déjà vu la chambre d'étudiant de Cecil Rhodes, avec sa vieille batte de cricket et ses têtes de rhinocéros; la chambre de Gaby Deslys, après sa mort : je trouvai dans Knightsbridge sa vieille mère arrivée de Marseille, trop tard, pleurant devant un soleil d'or qui montait au-dessus du lit de velours blanc; au plafond il y avait un ciel peint, où évoluaient des avions : c'étaient les différents appareils d'un pilote qu'elle avait à ce moment-là pour ami... Ou encore la chambre de l'Impératrice Zita, à Schoenbrunn, avec le savon, la serviette, restés là, depuis la fuite. D'ailleurs tout ceci n'a aucun rapport...

La chambre d'Irène était ripolinée de blanc, avec un ruban vert comme une ligne de flottaison et deux rideaux, en perse glacée, avec des roses trémières : ce qu'on nommait blanc majeur il y a trente ans.

Lewis l'approcha.

— Vous êtes encore une jeune fille.

Elle recula.

— Laissez-moi.

Son nez frémit, ses narines serrées s'ouvrirent. Son front découvert, à cheveux bien plantés et avançant un peu sur les tempes, apparut.

Lewis lui toucha les deux épaules.

— J'adore votre figure sage avec ce romanesque qui y est peint. Donnez-moi votre main. Ouvrez-la. Tenez, me voici au milieu de votre ligne de chance; me voici encore, ayant fait l'ascension de ce mont. Vous voyez : il faut bien que j'arrive ici...

— Tout le monde me dit que j'ai une main d'homme, de défricheur, des doigts de banquier, propres aux encaissements; voyons, laissez-moi...

— Votre taille longue, votre long cou, vos bras étroits, votre taille étroite...

— Laissez-moi.

— Votre bouche si naturelle et vos yeux byzantins, des yeux de queue de paon; je vous aime. Je n'ai pas envie que vous soyez ma maîtresse.

— Laissez-moi.

— Voulez-vous êtes ma femme?

— Certainement non. J'ai été mariée une fois, cela me suffit.

— Irène, je ne pense qu'à vous, je ne vis qu'en vous attendant.

— Laissez-moi.

— Et je n'attends rien...

— Laissez-moi.

Lewis commençait à faire aux poignets d'Irène des bracelets rouges.

— Je veux rester ici, avec vous. Je ne peux plus partir. Je me couche à vos pieds... Dites-moi...

— Laissez-moi.

— Vous, laissez-moi vous dévaster, vous incendier, vous reconstruire.

Leurs voix étaient sourdes, basses; ils luttaient maintenant tête contre tête, comme des chèvres. Irène l'éloignait à bout de bras pour éviter, comme on dit en boxe, qu'il ne « s'accrochât ».

Lui, d'abord, avait fait effort pour ne pas se jeter sur elle, sentant bien que pour une fois ce n'était pas le bon moyen. Mais, par habitude, il s'y laissa aller.

En se bousculant, ils tombèrent sur le lit. Un lit anglais, c'est-à-dire un banc de pierre. Irène ferma ses jambes, un pied derrière l'autre, comme une serrure de sûreté.

— Laissez-moi.

Lewis pesait de ses genoux, très fort; le tissu de la chemise d'Irène lui craqua sous la main; leurs cœurs battaient. Leurs figures étaient toutes rouges de s'être tant frottées. Lewis maintenait un poignet de la jeune femme derrière le dos, il immobilisait l'autre sous son menton; les épingles à cheveux pleuvaient; les rubans roses de la chemise glissèrent des épaules.

— Laissez-moi, c'est un assassinat.

Elle eut un tel cri qu'il se releva, la lâcha, ce qu'il n'avait fait pour aucune femme.

— Pardonnez-moi, — dit-il.

Ils étaient à bout de souffle tous deux, comme des pugilistes pendant une reprise. Irène défit ses cheveux, se recoiffa; tout son visage apparut, resplendit dans la masse de cheveux épais, comme sculptés dans du plomb; toute sa personne s'en trouva modifiée; elle fut davantage elle-même.

— Naturellement, — fit Lewis, — nous n'allons plus nous revoir, maintenant.

— Pourquoi? Je n'ai pas peur de vous.

Elle tremblait comme de l'eau bouillante.

— Vous n'avez pas peur non plus de me dire que vous tenez à moi un peu.

— Non.

— Vous ne m'en voulez pas?

— Je m'en veux d'être là, sans courroux.

— Une dernière fois... Vous n'admettez pas que nous soyons un couple, une raison sociale?

Irène sourit.

— Non. Surtout pas cela. Partez à l'anglaise.

Lewis vit devant lui le gouffre de l'escalier. Au bout de quelques marches, avec une gaminerie française, il se retourna :

— Je ne veux pas m'en aller ainsi. Donnez-moi quelque

chose à emporter, un objet qui vous appartienne. Pas un mouchoir, cela porte malheur. Tenez, donnez-moi votre soutien-gorge, je le mettrai dans mon portefeuille.

Elle le regarda, stupéfiée. Jamais elle n'avait vu un homme comme cela.

— Au moins indiquez-moi à Paris quelqu'un qui vous aime, qui vous connaisse bien, à qui je puisse parler de vous.

— Je ne connais personne à Paris.

— Alors, promettez-moi une chose, une seule, et je m'en vais... Promettez-moi qu'avant de repartir pour Trieste vous me téléphonerez... Ségur 45-55... C'est facile!

Les joues en feu, les yeux droits, Irène resta sur le palier et fit signe qu'elle ne désirait plus parler.

Elle regarda Lewis descendre.

XIII

Un temps d'hiver, des vapeurs chaudes, à favoriser la renaissance des grands sauriens. Des lampes à arcs mauves, rabattues sur l'asphalte, comme des lampes d'alcôves sur les draps. Les autobus trempaient leurs lumières dans le pavé de bois, profond canal.

A la hauteur de Victoria, Lewis retrouva la Tamise, que longeaient, avec de grands appels de violons portant à la peau comme le jeu d'un virtuose juif, les tramways qui ramenaient des faubourgs des odeurs végétales, des feuilles mortes prises dans leurs trolleys. Au milieu du fleuve, le nez dans le courant, des péniches dormaient, en léthargie, siluriens obscurs sur une eau d'argent. A l'obélisque, dont la brume atténuait le triomphe vertical, s'opposait sur l'autre rive le pylône de l'usine du Thé Lipton.

Lewis regarda l'heure au cadran de Westminster. Il vit le Parlement, cette prison gothique d'où sont sortis toutes nos libertés. Il allait être minuit, les deux aiguilles bientôt au port d'armes. Soudain il pensa que dans vingt-cinq minutes la malle de nuit partait pour la France. Qu'avait-il à faire désormais à Londres?

Il passa à l'hôtel, fit descendre ses valises, monta dans le train, sans avoir pris le temps de se changer.

Les barques de Boulogne, qui avant l'aube sortaient, gonflées de ce vent débile précédant le jour, avec de grands feux allumés sur le pont qui jetaient sur les voiles les ombres immenses des pêcheurs, voyaient non sans étonnement, penché sur la proue du vapeur, un passager en habit noir, dominant l'écume de son chapeau haut de forme.

Lewis avait tout à fait cessé de penser à Irène.

A chaque vague, Lewis pensait à Irène.

XIV

C'est un des bénéfices du voyage, ces quarante-huit heures avant et ces huit jours après qu'on gagne en ne prévenant personne qu'on est pas encore parti, ou rentré.

Lewis n'alla pas voir madame Magnac. Il travaillait le jour, puis, dans l'espoir qu'Irène lui téléphonerait, il restait chez lui tous les soirs.

Une fois, vers minuit, il avait fait l'obscurité et rêvait d'elle, lointaine, séparée de lui par la mer, et cependant dans sa chambre (elle était dans ses bras, il la prenait si fort qu'il serrait ses seins l'un contre l'autre), la sonnerie retentit. Ce fut comme un coup de pistolet tiré sous l'oreiller.

C'était peut-être Elsie Magnac. Il décrocha le récepteur et soudain Irène fut près de lui, comme assise au pied de son lit, dans la nuit; à l'instant où il l'évoquait, elle l'avait demandé le réveillant, profitant de ce réveil pour pénétrer brusquement jusqu'à lui et se poser en ces noirs asiles où, sous la conscience, les soucis de la journée viennent s'abriter pour la nuit.

— Vous avez pensé à moi, Irène?

Elle lui répondit d'une voix basse, contrainte :

— Naturellement.

Elle semblait si près qu'on entendait son souffle; il passait à travers les lèvres avant de former des mots; il passait en un dixième de seconde à travers la terre, comme doivent se parler les morts, à travers le Kent lourd, par-dessus le château de Douvres, sous la mer troublée de craie, au delà des sables boulonnais, des nœuds coquets de la Seine, sur la tête de Paris, jusqu'à l'oreille droite de Lewis. Lewis remarqua combien la nuit on entendait bien, sans éclatements, sans friture.

Les mots qu'elle disait semblaient fluides, dispensés de distance, chargés de sens. Lewis voulut lui donner des noms d'amitié, il s'aperçut qu'il ne la connaissait que juste assez pour lui donner des noms d'amour.

— Je suis tout près de vous, Irène.

Lewis n'entendit plus rien. On avait coupé. Le tragicomique d'une administration française s'interposa. Une demoiselle avec une voix sèche de standard lui demanda son numéro; puis une voix d'homme du Midi, avec un accent de sergent de ville, au milieu d'une volière, d'un jacassement de cage anglaise, lui demanda qui, à Londres, lui « causait »; ce qu'il ne sut dire.

Quelques minutes plus tard, Irène téléphonait de nouveau.

— Je n'ai plus rien à vous dire, — fit-elle, — et vous?

— Moi non plus. Je vous aime.

Ces mots sonnèrent creux au seuil de ce trou noir. Lewis sentit que de l'autre côté de la Manche cela avait pénétré à bout portant, en pleine tête.

— Non, — fit-elle, et elle raccrocha.

« Le téléphone ou la distance aggravent sa voix, pensait Lewis, lui donnent un sérieux, un manque de charme » (il ne connaissait encore que des rires perlés, de joyeux « bonjour, vous! » qui l'éveillaient; voix plus jeunes, disloquées ou éraillées de Parisiennes). Cette voix était celle d'une femme sincère, de bonnes mœurs.

Comme Lewis rêvait dans l'obscurité de sa chambre à la conversation qui venait d'avoir lieu, faisant déjà effort pour ne pas l'oublier tant elle lui semblait lointaine, ou un songe, il fut sonné par un appel bref : c'était madame Magnac.

— Cher ami, je suis heureuse d'apprendre que vous êtes rentré. Sans doute allez-vous repartir tant vos soucis semblent loin d'ici.

— Repartir? Plus jamais, puisque j'entends votre voix, — fit Lewis.

— Vous ne connaîtrez plus cet enchantement, — reprit madame Magnac, avec un ton des grands jours, — la priorité est aux communications avec l'étranger. Adieu.

Lewis désormais se trouvait seul.

XV

Il fut un moment à se demander s'il allait en avoir du chagrin, puis, comme il n'éprouvait rien de pareil, il sauta de joie et son sommier métallique le renvoya au plafond. Il prit son livre d'adresses, ses lettres privées, le carnet rouge lui-même, et brûla le tout. Une impression de jeunesse et de confiance le pénétra, lui fit dans le silence de ces heures vides entrevoir une vie nouvelle où il serait plus libre qu'il ne l'avait jamais été. Il allait donc pouvoir mener autre chose qu'une existence composée de jours liés par l'artifice. Des rapports nouveaux avec le monde se mettaient à luire. Il fallait qu'Irène fût à lui.

Il ouvrit la fenêtre. Un chat noir traversa la pelouse. Dans la banlieue on entendait siffler les sirènes. Lewis souhaita ne pas être seul; il s'habilla et sortit. Un camion passa, chargé de carottes. Il monta derrière, comme il faisait enfant, quand il allait à l'école, bien que ce fût défendu. Les jambes pendantes, il traversa Paris par des rues tortueuses, démeublées, sauf de boîtes au lait, en mangeant des carottes, et ne s'arrêta que sur les bords du Canal Saint-Martin, bordé de sentiers, de petites maisons basses, comme un quai flamand. Pour s'affirmer, et déjà pour triompher, la lumière ne négligeait aucune alliance et d'abord celle que lui offraient les parties les plus lisses du paysage, l'eau du canal, les pierres des quais, les flancs de fer des remorqueurs. L'écluse au repos laissait jaillir une eau douce d'un gris doré qu'aucune lueur encore à l'orient ne justifiait. Les Magasins généraux enfonçaient dans la laque de garance du canal leur masse profonde. A fond de cale des chalands, on entendait les sabots des mules, impatientes de retrouver les chemins de halage.

Les choses se présentaient simplement, telles qu'elles étaient, ni fraîches ni fatiguées, avec leur destinée ordinaire, leur commune intention. De grands bateaux pleins de produits belges dormaient sur l'eau profonde.

Après avoir pris un vin blanc, Lewis marcha, attendit le jour et que la grande poste de la rue du Louvre ouvrît ses grilles. D'abord il en sortit avec turbulence mille voitures

qui contenaient toutes les lettres de Paris. Alors il entra et rédigea, sur les marches, un télégramme, réponse payée, pour Irène. Il lui expliquait que sa vie était finie si elle ne consentait pas à être sa femme. Puis il rentra chez lui, mit l'interrupteur, fit l'obscurité et attendit, couché sur son lit.

A midi, on lui apporta un télégramme. Il le tint sans l'ouvrir, dans ses mains, le mit sous son traversin, le posa sur ses genoux, sur une chaise, sur la cheminée. Enfin vers le soir il trouva que son plaisir avait assez duré. Il lut :

Londres, 22.11.22. 14331 A.

Essayons.

Irène.

PAUL MORAND

(A suivre.)

LA
RÉVOLUTION AUX ILES DU VENT

(1789-1793) [1]

Le 19, nous eûmes ordre de venir mouiller au Fort-Royal, mais défense fut faite de communiquer avec la terre. Le 20, la *Ferme* vint à ce mouillage en appareillant de Case-Navire. Les habitants de cette anse vinrent couvrir ce vaisseau de lauriers; il fut accueilli aux cris mille fois répétés de : « Vive le roi! Vive M. de Rivière! » Plusieurs équipages, murmurant de ce qu'ils n'allaient pas à terre, reçurent la permission de descendre à Case-Navire; mais, pour les empêcher de se rendre à la ville de Fort-Royal, des sentinelles avaient été répandues sur la route et y ramenaient ceux qui s'en écartaient. En ce quartier, MM. de Damas et de Rivière avaient la plus brillante réputation et étaient regardés comme les sauveurs de l'île. Le 25 du même mois, toutes les défenses furent levées, et les équipages reçurent la permission de fréquenter librement les habitants. Ils ne tardèrent pas à se laisser gagner par le mauvais esprit des petits blancs et à entrer en querelle avec les grenadiers de la Martinique...

D'accord avec les planteurs, le nouveau gouverneur général (M. de Damas, resté spectateur de ces événements qu'en toute justice et sous un gouvernement régulier il aurait dû diriger, avait pris le parti d'aller rendre compte de sa conduite à son prince, qui déjà ne régnait plus!) décida de disperser les troupes venues de France et dont il n'était rien moins que sûr, dans les

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er décembre.

différentes îles (Guadeloupe, Sainte-Lucie, Tabago) où il fallait du reste aussi ramener le calme et la tranquillité, bien qu'ils y aient été moins troublés qu'à la Martinique.

Les rebelles de la Basse-Terre de la Guadeloupe avaient répondu à l'appel des habitants de Saint-Pierre et leur avaient fait passer des secours en hommes, dénommés volontaires et commandés par un « patriote », le sieur Coquille-Dugommier. Le gouverneur particulier de l'île, M. de Clugny, avait été retenu prisonnier par la municipalité [1], et ne dut la liberté qu'à la fidélité des citoyens de la ville de Pointe-à-Pitre, qui, réunis aux habitants de la Grande-Terre, étaient venus le tirer des mains des énergumènes [2]. Peu de temps après, M. d'Orléans, commandant l'*Embuscade*, étant arrivé à la Pointe-à-Pitre pour y chercher des provisions pour le camp du Gros-Morne, la canaille déchargea sa cargaison et occupa pendant quelques heures le fort qui domine le port; elle en fut chassée par un parti de planteurs qui rechargea les bateaux escortés par M. d'Orléans qui put ainsi aller rejoindre M. de Damas. Lors de l'arrivée de l'escadre venant de France et commandée par M. de Girardin, les citoyens de Basse-Terre s'empressèrent d'aller protester de leur soumission auprès de M. de Béhague. M. d'Arot, commandant en second, profita de l'occasion pour seconder dans ses travaux l'Assemblée coloniale, restée fidèle à l'ordre, malgré les intrigues de certains de ses membres. La Basse-Terre était occupée par un détachement du régiment de la Guadeloupe. L'ordre ayant été relativement rétabli, l'assemblée coloniale de cette colonie forma une coalition pour le service du roi avec celles de la Martinique, de Sainte-Lucie et de Tabago. Par crainte de troubles, la frégate la *Calypso* mouilla devant Basse-Terre le 11 juillet vers six heures du soir; l'équipage ayant été mis à terre et des postes ayant été placés sur différents points de la ville, certains citoyens, avides de troubles, crièrent aux armes, bientôt suivis par une multitude de gens sans aveu. MM. de Mallevault et de Fontemoin ayant menacé la ville de faire appel à l'arrière-ban, l'arrivée de planteurs armés de simples bâtons suffirent à ramener le calme... Peu de jours après cet incident,

1. Août-septembre 1790.
2. 26 septembre 1790.

M. de Clugny licencia la troupe d'ennemis de la tranquillité publique que là comme en France on désignait sous le nom de garde nationale. A la Martinique, elle avait également été dissoute et la défense de la colonie avait été rendue aux anciennes milices et aux commandants de quartiers [1]. Le sénéchal de Saint-Pierre [2] reçut mission de réorganiser l'administration et de réparer les dommages causés par le gouvernement de la municipalité.

Dès lors, les habitants de ces colonies commencèrent à jouir d'une tranquillité dont ils avaient grand besoin pour rétablir leurs affaires en fort mauvais état par suite de cette guerre intestine. Heureux si, plus constants dans leur courage et leur fermeté, ils en eussent donné plus tard des preuves aussi éclatantes! Il est vrai de dire pour leur justification que M. de Béhague, auquel il était facile de continuer à conserver ce riche pays, fut le premier à l'abandonner au moment le plus critique. Trois mois se passèrent dans un calme profond et d'autant plus précieux que notre malheureuse patrie était en proie à l'anarchie. Nous étions parvenus insensiblement à rétablir sur nos vaisseaux l'ancienne discipline et nous commencions à croire à une pleine et entière soumission lorsqu'un événement survenu vers la fin du mois de juin nous montra quelle était notre erreur. La frégate l'*Embuscade* avait été désignée pour aller stationner dans la rade de la Basse-Terre; le commandant, M. d'Orléans, trop confiant envers son équipage, se laissa surprendre pendant une nuit ténébreuse; il fut mis aux fers ainsi que tous ses officiers pris au dépourvu, et la frégate fut dirigée par les insurgés sur Rochefort [3]. A tout autre époque, un équipage qui aurait commis un tel attentat aurait été décimé et les chefs punis de mort, mais alors le contraire arriva, il fut porté en triomphe et l'état-major jeté dans les prisons! Quant à nous, sachant bien que le même

1. Proclamations des commissaires du roi du 24 avril 1791 pour la Martinique et Sainte-Lucie, qui seront suivies un peu plus tard d'un arrêté de l'Assemblée coloniale de la Guadeloupe du 17 septembre 1791, cassant les officiers municipaux de Basse-Terre et les rendant incapables.

2. M. Astorg, que la populace de Saint-Pierre avait voulu massacrer en mai 1790, pour n'avoir pas voulu informer contre les mulâtres innocents et prisonniers de la municipalité.

3. 30 septembre 1791.

sort nous était réservé, nous redoublâmes de circonspection et de sévérité. MM. de Béhague et de Girardin, en rendant compte au ministre de cet acte de rébellion, lui en firent entrevoir les suites funestes si les principaux auteurs n'étaient punis suivant les lois, et le supplièrent de renvoyer la frégate avec le même état-major. Ils ne se doutaient pas que le ministre fût alors Lacoste, l'un des commissaires qu'ils avaient expulsés des colonies peu de jours après leur arrivée [1]. Paraissant oublier ce passé un peu honteux, le ministre acquiesça au renvoi de la frégate en remplaçant toutefois l'état-major et l'équipage.

Au mois de juillet 1791, la frégate la *Didon* fut désignée pour stationner au port de la Pointe-à-Pitre où résidait momentanément le gouverneur particulier de l'île de la Guadeloupe, M. de Clugny. L'aimable réception qu'il nous fit, jointe aux prévenances des principaux habitants, nous aurait procuré des moments agréables si les furieux patriotes de cette ville commerçante nous eussent laissé le loisir d'en jouir. Nous savions qu'ils tramaient un complot dans le but de dominer encore une fois cette île. Le mauvais état de la forteresse avait forcé le gouverneur à loger la garnison (un bataillon du régiment de Forez) dans des espèces de casernes situées sur un monticule qui fait partie de la ville. Ainsi, placé au milieu des factieux, marchands et gens de couleur, le mauvais esprit dont il avait déjà été animé se manifesta de nouveau et donna de justes craintes aux habitants. Les plaintes du gouverneur, les réclamations de l'assemblée coloniale généralement bien composée, n'eurent aucun résultat. De là, le parti prudent que prirent les habitants de s'armer, eux et leurs plus fidèles domestiques, pour marcher bravement à la première occasion; elle ne se fit pas attendre. Le 15 septembre, M. de Clugny donna une fête à laquelle nous assistâmes. On était sur le point de sortir de table, lorsque nous entendîmes crier « aux armes! » Les « patriotes »

1. Les commissaires de Lacoste et Magnétot avaient été embarqués de force en mars 1791, sur le navire le *Bienheureux*. Leurs papiers avaient été saisis sur la réquisition des deux autres commissaires. M. Duval, lieutenant de vaisseau, commandant la corvette la *Perdrix*, avait été chargé de l'exécution de cette mesure.

vont se réunir tout armés aux soldats! Le président et plusieurs membres de l'assemblée coloniale entrèrent aussitôt d'un air effaré et demandèrent une prompte et décisive résistance. Sans perdre de temps, nous plaçâmes le gouverneur au milieu de nous et, suivis d'un certain nombre de créoles, de quelques officiers et de six soldats restés fidèles, nous gravîmes prestement, l'épée en main, le chemin des casernes. Les baïonnettes qui nous furent présentées n'intimidèrent personne; nous attaquâmes de front et en moins d'une demi-heure ces révoltés furent culbutés, désarmés et la plupart enchaînés. Je n'ai pas encore pu concevoir comment ces malheureux, qui avaient pris cette détermination hardie, se conduisirent aussi lâchement, car s'ils eussent montré tant soit peu de courage, aucun de nous (nous formions un groupe d'environ soixante hommes) ne pouvait échapper à leurs coups. Quant aux officiers marchands et autres « patriotes » qui allaient se réunir à ces soldats, dès l'instant qu'ils apprirent par les fuyards le résultat du combat, ils se sauvèrent en toute hâte! En retournant à bord, nous nous aperçûmes fort bien de la tristesse et du dépit de notre équipage, ce qui nous montra qu'il n'était pas étranger à cette rébellion.

Le lendemain, l'assemblée coloniale, après avoir pris quelques mesures de police expéditive, nous envoya quatre de ses membres pour nous remercier du service rendu à la colonie. Dans cette visite, nous insistâmes fortement sur la punition à infliger aux soldats révoltés et à leurs corrupteurs.

« Votre sort futur, leur disions-nous, dépend de la fermeté que vous montrerez en cette circonstance; nous ne serons pas toujours auprès de vous; imitez notre exemple; trop de clémence annonce la crainte, et cette crainte est aujourd'hui la principale cause des malheurs de la France! » Mais nos représentations furent inutiles, puisque les députés se contentèrent de renvoyer en France ces soldats criminels dont l'Assemblée Nationale reçut les plaintes en lançant contre nous un décret fulminant.

Ainsi, envoyés pour rétablir l'ordre dans les colonies, nous étions menacés par cette assemblée qui nous avait donné une pénible et délicate mission que nous avions trop bien

remplie pour ne pas encourir les fureurs de cet amas de gens hostiles à tous les hommes dévoués au droit et à l'honneur. Notre situation singulière allait encore s'aggraver de jour en jour. On alla jusqu'à nous accuser de soutenir les gens de couleur contre les blancs, parce que les premiers avaient rendu quelques coups de bâton à des citoyens de Saint-Pierre qui les avaient maltraités pendant les troubles, et aussi parce que certains d'entre eux avaient arboré la cocarde blanche et attaché par dérision la cocarde tricolore à la queue de leurs chiens.

A la fin du mois de novembre, M. de Blanche-Lande, gouverneur de Saint-Domingue, et l'assemblée coloniale de cette île, demandèrent à M. de Béhague des soldats et des vaisseaux pour sauver cette importante colonie de la fureur des noirs révoltés. M. de Girardin fut immédiatement envoyé au Cap, avec le vaisseau l'*Éole*, la frégate la *Didon*, et le brick le *Cerf*. Le rôle qui nous était échu consistait à combattre les révoltés, à secourir une population « patriote » insolente et ennemie de toute autorité, à raffermir le gouvernement placé entre les mains d'un homme trop faible et incertain; ce rôle devait être très pénible; un événement fâcheux et imprévu en accrut le péril.

Le 30 novembre, lendemain de notre arrivée au Cap, trois élèves et quatre volontaires de la marine, jeunes, braves et francs royalistes embarqués sur la *Didon*, demandèrent et obtinrent la permission de descendre à terre et allèrent s'attabler dans une auberge dont le maître n'avait pas les mêmes opinions politiques. Sur la fin de leur repas, ces jeunes gens burent à la santé des fidèles créoles, à celles des officiers de la marine et portèrent avec respect un toast en l'honneur du roi. Il n'en fallait pas davantage pour être exposés à perdre la vie! Aussi, à peine sortis de cette auberge, furent-ils assaillis par une troupe d'officiers-marchands et de misérables patriotes. Très peu effrayés de cette audace et du nombre des assaillants, les jeunes marins mirent le sabre à la main et, aidés d'un mulâtre nommé Lacausse, qui se joignit à eux, fondirent sur cette troupe et parvinrent, en faisant une trouée sanglante, jusqu'au bord de la mer, d'où ils revinrent sur la frégate. Une grande fermentation s'éleva parmi la

populace honteuse de cette défaite. Les meneurs en profitèrent habilement pour l'entraîner à se venger à la première occasion, qui se présenta le même jour. Nous n'avons jamais compris pourquoi M. de Blanche-Lande, informé de cet incident et des sinistres résolutions des patriotes, ne fit aucune disposition prudente et ne nous donna aucun avis. De leur côté, nos étourdis ne dirent mot de cette aventure. De cette double imprévoyance devaient naître de nouveaux malheurs.

Donc, vers les trois heures de relevée, M. de Villevieille et l'état-major de la frégate, moi seul excepté parce que j'étais de garde, se réunirent à bord du vaisseau l'*Éole*, pour se joindre à M. de Girardin et à ses officiers et aller faire une visite de corps au gouverneur général. Le point du débarquement était encombré de curieux, en apparence inoffensifs. A peine nos camarades eurent-ils mis pied à terre qu'ils furent entourés, désarmés et traînés comme des criminels vers l'hôtel communal où siégeait l'assemblée coloniale. La populace se présente à la barre et demande leur jugement, les accusant du crime de lèse-nation; elle réclame l'exécution capitale et joint à ces réclamations insensées les outrages les les plus infâmes. MM. de Girardin et de Villevieille essayèrent vainement de se faire entendre; les cris et les huées de ces misérables, excités par les officiers marchands, les forcèrent à contenir leur indignation. L'effervescence populaire allait croissant lorsqu'on annonce l'arrivée de M. de Blanche-Lande. La présence de ce chef du pouvoir exécutif ramène pour un instant un calme artificiel : on pense que, témoin de la position affreuse où se trouvent les officiers de la marine royale, il s'efforcera de les en tirer ou qu'il parlera en leur faveur. Vain espoir! Le gouverneur ne daigne même pas s'en occuper et il se retire après avoir sanctionné quelques décrets insignifiants, abandonnant lâchement nos camarades à la merci de cette vile canaille qui, non contente de ces victimes, désirait atteindre les jeunes élèves et volontaires et tramait le complot de s'en emparer en capturant la frégate. La prompte apparition de 200 hommes de l'*Éole* qui enlevèrent M. de Girardin et le conduisirent à son bord, fit retarder l'exécution de ce projet et aggrava la situation des officiers de la *Didon* restés au pouvoir des patriotes.

Lorsque je connus ces faits déplorables, je fus un moment atterré; puis, mandant les jeunes imprudents, je leur contai les résultats de leur escapade, je leur dis que ceux de nos matelots et soldats restés à terre n'avaient non seulement pas imité le bel exemple de ceux de l'*Éole*, mais que, corrompus par les largesses et les promesses de la populace, ils n'avaient pas craint d'accuser leurs officiers! Je les engageai à seconder mes projets, à s'armer comme dans un moment d'abordage et à s'emparer à l'instant des poudres. Ces mesures prises, je fis rassembler l'équipage sur le gaillard d'arrière et je prononçai une allocution énergique où j'essayais de lui faire partager mon indignation et où je le prévenais qu'instruit du projet d'enlèvement de la frégate, j'étais résolu de repousser la force par la force, et que si quelqu'un manquait à son devoir, il aurait cessé de vivre. L'équipage, un moment impressionné, répondit par le cri général : « Vive M. de Valous! Périr plutôt que de l'abandonner! » Ce mouvement inattendu me fit croire que je commandais encore à de bons Français... Les dispositions les plus formidables furent aussitôt prises pour recevoir vigoureusement les assaillants; je les complétai en plaçant sur l'écoutille de la soute aux poudres deux élèves de la marine et quatre soldats allemands dont je connaissais la fidélité.

Ces préparatifs terminés, quinze soldats et matelots se présentent à moi et me supplient de leur accorder la permission d'aller secourir les prisonniers!

J'aurais dû suspecter ce dévouement et cependant j'accordai cette permission qui n'eut d'autre effet que d'augmenter le nombre des forcenés. Vers dix heures du soir, un caporal eut le courage de se rendre à son devoir et il me dit que ma résolution de venir en aide à mes camarades avait fait suspendre leur jugement et qu'ils étaient installés dans une salle de l'hôtel communal sous la surveillance de la garde nationale et de quatre officiers municipaux. Comme la populace avait craint que cette proie ne lui échappât, les députés de l'assemblée avaient été contraints de promettre pour le lendemain un châtiment exemplaire. Tous ces détails me tranquillisèrent d'autant plus que j'appris l'arrivée d'un grand nombre de créoles braves et bien armés qui allèrent augmenter la garde

des prisonniers et se disposer à les secourir contre les patriotes. Au point du jour, je vis arriver un canot portant un officier nommé commandant de la frégate par la partie de l'équipage restée à terre; cette nomination avait été sanctionnée par le gouverneur! Dès lors, mon devoir était de rejoindre M. de Villevieille et de partager son sort; je m'embarquai dans une petite yole et je me rendis chez M. de Blanche-Lande qui fut stupéfait de ma présence et de mes paroles ainsi que de la demande que je lui adressais d'être conduit en prison. Vainement chercha-t-il à me détourner de ce dessein.

Lorsque j'arrivai à la prison, les choses étaient bien changées en notre faveur; le régiment du Cap et les planteurs avaient remplacé la garde nationale. M. de Villevieille et mes collègues furent surpris de ma présence. Je leur dis : « Je viens partager votre sort. — Non, me répondirent-ils. Cette résolution généreuse nous serait fatale. Retourne à bord et s'il est possible... nous comptons sur toi! » La présence des municipaux exigeait une grande prudence; nous ne pouvions nous expliquer, nous demeurions stupéfaits lorsque M. d'Assas [1], major au régiment du Cap, me prit par le bras et me dit : « Sortons, ces messieurs l'exigent et moi je vous en prie. » Je le suivis et nous retournâmes ensemble chez M. de Blanche-Lande qui m'assura que, dès le lendemain, nous serions tous réunis. Mais il m'avertit que nous serions embarqués sur le premier navire qui partirait pour la France, et qu'en attendant nous passerions sur la corvette la *Fauvette* à l'exception de M. de Villevieille. Je fus indigné de cette détermination qui nous replaçait dans une position encore plus fâcheuse; car je ne doutais pas du sort qui nous attendait en France! J'affectais cependant d'être satisfait de cette sentence, quelque terrible qu'elle fût. Après une nuit passée à songer tristement, je me réunis à mes collègues et, escortés par une compagnie du brave régiment du Cap et par cinquante créoles, nous parvînmes à l'embarcadère d'où nous fûmes transportés sur la *Fauvette*. Nos jeunes élèves et volontaires nous y attendaient déjà. L'officier de garde et l'équipage nous reçurent d'une manière

1. Louis-André d'Assas, proche parent du chevalier d'Assas.

telle qu'elle nous fit pressentir de nouvelles tribulations. Comme aucun logement ne nous y avait été préparé, nous nous installâmes dans la chambre du conseil garnie suivant l'usage d'armes de toute espèce. Notre première idée fut de nous en emparer, de maîtriser l'équipage et de mettre à la voile. Placés entre plusieurs grands bâtiments, sous le feu des batteries du fort et sans pilote capable de diriger notre sortie de ce port très difficile, cela rendait très problématique la réussite de cet audacieux dessein! La Providence nous préserva la nuit suivante d'un malheur effrayant. Le chevalier d'Espinose, jeune volontaire, très brave, rusé et vigilant, sortit de la chambre du conseil où nous dormions et s'installa sur l'affût d'un canon de la batterie à barbet. Là, quelques chuchotements attirèrent son attention; il prêta l'oreille et entendit ces mots : « C'est convenu; à minuit, ils dormiront profondément, nous en aurons beau jeu. » Le prudent volontaire se glissa furtivement vers nous et raconta ce qu'il venait d'entendre. Sur-le-champ, nous saisîmes les armes laissées en notre pouvoir et, montant sur la poupe, nous nous étendîmes comme pour dormir en plein air, mais un péril de cette nature tient éveillé l'homme le plus courageux! A minuit, une bande de matelots et de soldats s'avance de notre côté : « Aux armes, s'écrie M. d'Espinose, ce sont nos assassins! » Ces misérables, se voyant découverts et redoutant nos coups, fuient en toute hâte; les uns au fond de la cale, les autres dans les haubans, le plus grand nombre dans les bateaux amarrés le long du bord dont ils coupent les câblots et s'échappent en criant aux équipages des autres vaisseaux de venir les secourir. Fort heureusement pour nous, leurs cris n'eurent pas d'écho. Les officiers de service sur ces bâtiments ne jugèrent pas à propos d'y faire attention; ils en devinèrent peut-être le motif. M. de Girardin fut pourtant prévenu et il nous envoya son officier d'ordre, pour nous assurer de son assistance. « Les offres de M. de Girardin, dis-je à cet officier, sont trop tardives, nous sommes maîtres du champ de bataille. Qu'il nous donne cependant un asile plus sûr. » Ce commandant osa prendre sur lui de nous prendre à son bord.

Quelques jours se passèrent dans un repos dont nous avions

besoin et dont nous goûtâmes les douceurs malgré la triste perspective de notre déportation en France.

Les commissaires extraordinaires Mirbeck, Roume et Saint-Léger, nouvellement arrivés avec des pouvoirs étendus, ayant témoigné à M. de Girardin leur étonnement de n'avoir vu aucun des officiers de la marine, celui-ci raconta l'événement qui était arrivé. A ce récit, M. Mirbeck ne put retenir son indignation contre M. de Blanche-Lande et il prit des mesures telles que le 14 décembre (1791), nous nous réinstallâmes sur notre frégate. Notre présence inattendue répandit la consternation parmi l'équipage honteux de paraître devant nous. En peu d'heures nous perdîmes par la désertion les deux tiers de nos soldats et matelots. Ils se jetaient à la mer pour atteindre plus vite le rivage ou quelque bâtiment marchand; mais la plupart de ces malheureux furent dévorés par les requins! M. Mirbeck, à la justice qu'il nous avait rendue, ajouta l'ordre de retourner à la Martinique. Au moment où nous allions mettre à la voile, nous eûmes le spectacle touchant de la fidélité des mulâtres si calomniés par les patriotes des colonies aussi bien que de la métropole. Le mulâtre Lacausse arriva à bord et dit à M. de Villevieille : « Je viens vous présenter trois de mes parents, forts, robustes et royalistes comme vous. Eux et moi, nous ne vous demandons d'autre salaire que l'honneur de vous être utiles pendant cette traversée. » M. de Villevieille accepta avec reconnaissance ce service généreux. Profitant d'une faible brise, nous sortîmes enfin de cet antre infernal où nous avions été abreuvés d'amertume et d'outrages par ceux-là mêmes que nous étions venus secourir...

Le 13 janvier 1792, après une heureuse navigation, nous mouillâmes en rade de Fort-Royal au grand étonnement de MM. de Béhague et de Rivière qui, bientôt instruits de la conduite scandaleuse tenue à notre égard, en témoignèrent hautement leur vive indignation. La réception flatteuse de nos camarades et des habitants nous fit oublier toutes ces tribulations.

Au mois de mars, la *Didon* fut envoyée à la Basse-Terre où les créoles nous accueillirent avec joie. Invités à une fête donnée en notre honneur par un colon opulent, M. Angeron,

nous fûmes avertis que nos gens avaient résolu d'enlever la frégate en notre absence. M. de Villevieille hésita sur ce qu'il avait à faire. « Trop prévenir un soulèvement, nous disait-il, c'est avoir l'air de le craindre et n'être jamais en repos; le réprimer les armes à la main, c'est l'anéantir pour longtemps! Ainsi, descendons à terre; toutefois six d'entre vous resteront pour prêter main-forte à l'officier de garde. » Ce plan adopté, nous descendons dans le grand canot et franchissons rapidement la courte distance qui nous séparait du rendez-vous. A peine avions-nous participé à la gaieté de l'assemblée nombreuse réunie chez notre hôte que nous reçûmes l'avis du soulèvement de l'équipage. Nos camarades restés à bord, assaillis de tous côtés, couraient les plus grands dangers. Aussi prompts que l'éclair, nous nous jetâmes dans le canot et, à force de rames, nous abordâmes la frégate.

A notre arrivée, les trois principaux instigateurs de cette révolte s'élancèrent à la mer pour gagner le rivage, abandonnant lâchement les gens qu'ils avaient mis en mouvement. Deux d'entre eux, ayant mal calculé leur chute, se tuèrent et nous fîmes prendre le troisième sur un bâtiment marchand. La sentence de mort fut immédiatement prononcée et l'exécution suivit de près. Quant aux autres coupables, ils subirent la fustigation. Le surlendemain, nous retournâmes à la Martinique, bien persuadés que M. de Béhague approuverait notre conduite. Ce général blâma la sévérité de M. de Villevieille! M. de Rivière au contraire le loua hautement d'avoir suivi les ordonnances maritimes.

Des scènes scandaleuses se passaient à Pointe-à-Pitre où stationnait la *Calypso*. Les officiers de cette frégate étaient quotidiennement insultés par les marchands qu'ils rencontraient sur les promenades et dans les rues de la ville. Il s'ensuivit quelques duels qui ne furent pas à l'avantage de ces insolents et les obligèrent à se tenir calmes. Dans les mêmes temps, des troubles s'élevèrent à Saint-Pierre de la Martinique, ville reconnue depuis le commencement de la Révolution comme le réceptacle de la canaille la plus forcenée. M. d'Aché, commandant la corvette *Maréchal de Castries*, avait averti plusieurs fois M. de Béhague de lui envoyer des forces suffisantes pour maintenir l'ordre. Ses

réclamations furent vaines : les patriotes enhardis s'emparèrent des batteries et des forts qui garnissent les côtes. Il appartenait à la marine royale de sauver encore une fois cette colonie de la fureur révolutionnaire. Notre escadre se porta promptement sur la rade de Saint-Pierre. M. de Béhague, voyant la détermination de M. de Rivière à n'agir que de son autorité privée et voulant sauver les apparences, se mit, de son côté, en marche par terre avec une partie des soldats et un petit train d'artillerie. Les patriotes, instruits à temps de notre arrivée, abandonnèrent précipitamment leurs conquêtes et se réfugièrent dans la ville ou sur les vaisseaux marchands. Le gouverneur général, satisfait de cette facile expédition, publia une proclamation assez énergique il ne fit pourtant aucun exemple frappant et cette faute lui porta le plus grand tort dans l'esprit des créoles et des militaires.

Juillet (1792). — De retour au Fort-Royal, nous en partîmes bientôt après pour aller stationner à la Pointe-à-Pitre. Le pilote côtier nous échoua sur la côte basse de l'entrée étroite de ce port et, le 17 de juillet, la belle et forte frégate la *Didon* n'existait plus! M. de Rivière apprit avec douleur cette catastrophe qui réduisait ses forces; il nous manda de revenir à la Martinique avec l'équipage et l'armement. Là, mes collègues de la *Didon* se déterminèrent à quitter les Iles; quant à moi, je préférai rester avec M. de Rivière qui, m'honorait de son amitié et qui me donna le commandement de la goélette l'*Élisabeth*.

Septembre [1]. — J'étais sur le point de terminer l'armement de ce bâtiment, lorsque nos vigies signalèrent un convoi français sous l'escorte d'une frégate de guerre [2]. Les habitants prirent aussitôt les armes et se rendirent auprès de M. de Béhague pour le déterminer à ne pas recevoir ce convoi. Les représentations justement fondées faites à ce général devenant inutiles, les créoles s'emparèrent de sa

1. Peu de temps auparavant, le 19 septembre 1792, les régiments de Bassigny, de la Sarre et du Maréchal de Turenne s'étaient révoltés et, aidés en sous-main par la populace de Saint-Pierre, avaient comploté de s'emparer des postes et du Fort Louis. Prévenu à temps, M. de Béhague calma l'insurrection simplement avec l'aide de quelques officiers et de ses fidèles mulâtres.

2. La *Sémillante*, commandant Brueys.

personne et la constituèrent prisonnière dans le Fort Saint-Louis. Quant à M. de Rivière, sa conduite en cette circonstance fut celle d'un chef dévoué au maintien des possessions du roi. Il ordonna aux commandants de la *Calypso* et du *Maréchal de Castries* de mettre à la voile et de chasser au loin ces navires. Comme les équipages n'étaient ni assez forts, ni assez sûrs pour se mesurer avec ceux qui venaient de France, les créoles et les mulâtres fidèles s'empressèrent de les augmenter en s'embarquant généreusement. Il fallut emporter une plus grande quantité de vivres et de là le retard forcé de cette petite expédition. Ce retard donna le temps à la frégate signalée de paraître devant la baie et d'envoyer à terre un officier avec mission d'informer M. de Béhague de l'arrivée du général Rochambeau [1], nouveau gouverneur qui se proposait de faire son entrée avec ses troupes. Les clameurs des habitants en apprenant ces nouvelles devinrent si menaçantes que cet officier rejoignit promptement son bâtiment. La frégate fit le signal à son convoi qu'elle abandonna en forçant de voile. La *Calypso* et le *Maréchal de Castries* dont la marche était inférieure, l'eurent bientôt perdue de vue.

MM. de Mallevault et d'Aché cessèrent cette chasse inutile et, mettant le cap sur l'île de Saint-Christophe où s'étaient réfugiés quatre grands transports faisant partie du convoi et que les Anglais avaient reçu avec répugnance, ils n'hési-

1. Donatien-Marie-Joseph de Vimeur, vicomte de Rochambeau, fils de Jean-Baptiste-Donatien, maréchal de France qui s'illustra dans la guerre d'Indépendance d'Amérique, né en 1750 au château de Rochambeau, près de Vendôme, tué le 18 octobre 1813, à Leipzig, colonel du régiment d'Auvergne (1779) maréchal de camp en 1791, lieutenant-général (9 juillet 1792). Chargé par la Convention de réduire les Iles du Vent révoltées contre la métropole, après avoir repoussé une première fois les Anglais en 1793, il dût capituler le 27 mars 1794. Nommé en 1796 gouverneur général de Saint-Domingue où il arriva le 11 mai, les commissaires civils avec lesquels il était en désaccord le rembarquèrent pour la France où il fut interné pendant quelque temps au château de Ham. Chef de la deuxième division de l'armée d'Italie, il fut chargé de la défense du pont de Var (1800), il accompagna en 1802 le général Leclerc auquel il succéda comme gouverneur général des Antilles (2 novembre). La révolte des colons le força à évacuer le Cap et, à s'embarquer pour la France (30 novembre 1803). Fait prisonnier (30 mai) par les Anglais, il ne fut échangé qu'en 1811. En 1813, au moment de sa mort, il était chef de la 3e division du corps d'armée de Lannes.

tèrent pas à les combattre et à enlever une gabarre de vingt canons, la *Bienvenue*[1]. M. de Rivière approuva cet enlèvement et donna le commandement de la prise à M. d'Aché, qui fut remplacé à bord du *Maréchal de Castries* par M. le Gart de Clesmeur. Les créoles rendirent la liberté à M. de Béhague et lui abandonnèrent comme ci-devant le gouvernement de la colonie.

Entre temps, la *Calypso*, qui avait reçu l'ordre d'aller se mettre à la disposition de M. d'Arot, gouverneur par intérim de la Guadeloupe, arriva en rade de la Basse-Terre. Le 30 septembre, à 5 heures du matin, après avoir communiqué avec la terre, la frégate, sur l'ordre de son commandant, amena le pavillon tricolore et hissa le pavillon blanc en l'appuyant de 21 coups de canon, au milieu de l'allégresse générale. Seul de tous les officiers de la marine royale en station dans ces parages, M. Robert de Rougemont, commandant l'aviso le *Ballon*, fit entendre de vagues protestations, dictées par cet esprit de prudence qui le rendait cher à M. de Béhague. Néanmoins son second, M. Chappare, triompha de ses hésitations. Un bateau marchand venait d'apporter la nouvelle d'une contre-révolution en France; la joie était à son comble parmi les fidèles colons qui se répétaient à l'envi : « Nous n'avons plus qu'un seul chef : notre bon roi; il n'y a plus 1 200 tyrans, » M. de Mallevault avait fait brûler sous la potence son pavillon et sa flamme tricolores et fait clouer une cocarde tricolore au carreau. Le *Maréchal de Castries*, venu rejoindre la *Calypso* au mouillage, arbora le pavillon royal avec le même cérémonial. Son équipage, le même qui devait quelque temps après donner l'exemple de la plus grande insubordination[2], s'associa à l'enthousiasme du peuple et, jetant un chien dans le bûcher où avait dû se consumer un drapeau tricolore, cria : « Tiens, chien de rebelle, brûle avec ta nation et ta liberté. Vive le roi! » Les habitants de Pointe-à-Pitre se montrèrent particulièrement satisfaits, la jeunesse de la ville promena en grande pompe dans les rues, au milieu des quolibets, un âne portant à sa queue

1. 3 octobre 1792.

2. Le 13 octobre, l'équipage devait se révolter et enlever bâtiment et officiers.

une cocarde tricolore. Mais toute cette allégresse devait être de courte durée. L'approche d'un convoi venant de France porta en effet la nouvelle que le bruit d'une contre-révolution était mensonger et des proclamations tendancieuses, clandestinement introduites aux îles, firent trembler les craintifs, redonna de l'espoir à la canaille, mais aussi contribua à unir et à fortifier l'énergie de quelques braves planteurs qui avaient mis en nous toute leur confiance.

Après ce qui venait de se passer contre les troupes envoyées de France et contre Rochambeau, après les événements de la Basse-Terre et de Pointe-à-Pitre, M. de Rivière comprit fort bien qu'il n'y avait plus de ménagements à attendre ni à garder envers la métropole où du reste depuis longtemps nos têtes étaient mises à prix [1]. Il se décida à s'attacher plus étroitement les colons et à conserver sous l'autorité du roi ces possessions importantes. En conséquence, le 2 décembre, au soleil levant, il fit arborer sur les bâtiments sous ses ordres le pavillon blanc que nous saluâmes de trois salves de 21 coups de canon. M. de Béhague, à son réveil, protesta hautement contre cette détermination. Mais en dépit de sa protestation, et malgré ses ordres aux commandants des forts de maintenir le drapeau tricolore, ses officiers arborèrent la couleur royale. Cet exemple fut suivi avec empressement par les habitants de la Guadeloupe qui avaient, comme je viens de le dire, déjà assisté avec joie à l'initiative prise contre l'emblème de la tyrannie par les officiers de la marine royale stationnés dans leurs ports. Des fêtes brillantes couronnèrent ce joyeux événement et la populace de Saint-Pierre elle-même, entraînée par un acte si solennel de dévouement à la bonne cause, criait : « Vive le roi ! à bas les Jacobins ! » [2] Malheureusement, les nouvelles apportées de France et l'obstination des commandants particuliers des

1. En réalité, ce n'est que le 29 décembre 1792 que la Convention décréta destitués pour cause d'incivisme, les officiers de la marine stationnés aux Iles du Vent.

2. L'assemblée coloniale de la Martinique lançait le 13 décembre 1792 une proclamation par laquelle elle jurait fidélité au roi et à la colonie, se déclarait en communauté de sentiments avec les Princes et les coalisés, faisait arborer le drapeau blanc, refusait de reconnaître le gouvernement de la métropole et proclamait l'indépendance de la colonie.

îles de Sainte-Lucie et de Tabago à conserver le drapeau tricolore et par cela même à se mettre en guerre avec nous, refroidirent l'enthousiasme des colons de la Martinique comme elles avaient calmé le zèle de ceux de la Guadeloupe. M. de Béhague, mieux instruit que nous de tout ce qui se passait et qui tenait à ne point trop se compromettre, renouvela ses reproches à M. de Rivière sur sa précipitation à se séparer de la mère patrie. Celui-ci fit peu de cas de ses remontrances, parce que son parti était pris. « Tout sera perdu, disait-il souvent, mais l'honneur de la marine du roi ne le sera jamais. » Tel était bien notre sentiment et, pour en donner la preuve, je veux rappeler un incident dont le souvenir est bien cher à ma mémoire! Un jour, un créole hospitalier et généreux comme on l'est dans ces îles heureuses, nous avait réunis, quelques-uns de mes camarades et moi, avec plusieurs de ses amis. A la fin du repas qui n'avait pas été gai comme d'habitude, nous venions en effet d'apprendre la triste situation faite par les patriotes à notre roi, notre hôte se leva et nous proposa de boire à la santé de notre infortuné souverain. Je lui répondis, le verre en main, et, faisant signe aux autres officiers debout comme moi, je tins ce discours : « Messieurs, vous vous souvenez qu'il y a longtemps déjà, en rade de Brest, le ciel était alors plein de nuages, le roi auquel nous avions offert notre démission, croyant de ne plus pouvoir servir utilement, nous la refusa en nous priant de rester à notre poste; il demanda à ses fidèles marins de lui conserver l'appui de leurs bras et les services dont il avait tant besoin... Plusieurs d'entre nous ont été obligés par des circonstances diverses à renoncer à la marine. Mais beaucoup aussi ont continué à servir; nous avons l'honneur d'être de ceux-là, mes chers camarades. Montrons-nous-en dignes, et qu'au moins, dans ces lointaines contrées qui sont encore la terre de France, il se trouve des officiers de la marine royale pour défendre le pavillon sans tache pour lequel sont morts nos ancêtres! Je vous connais, mes chers camarades, je vous connais aussi, messieurs, qui avez été fidèles aux mêmes sentiments; je sais que pas un de vous ne faillira et, comme l'a dit un valeureux et loyal colon créole, je me plais à croire que, si dans cent ans on

ouvre nos tombes et que l'on secoue nos os les uns contre les autres, ils crieront encore : Vive le roi! » Ce cri fut répété mille fois par les assistants. Ainsi se termina une journée que j'aime à me rappeler; car pour nous qui avons souffert de l'exil, de tribulations sans fin et de dangers sans nombre, pour ne récolter qu'oubli et ingratitude, il nous est doux, dis-je, à nous, officiers de la marine royale, de pouvoir dire que, toujours et malgré tout, nous avons gardé au roi la fidélité que nous lui avions jurée.

Mais je reviens à mon sujet. Dans cet état de choses bien difficile à décrire, M. Dubucq, président de l'assemblée coloniale, homme courageux et plein de capacité, qui avait déjà entraîné les colons à suivre notre exemple et à continuer à servir le roi, proposa de renvoyer du pays tous les militaires suspects. M. de Béhague ayant aquiescé à cette proposition, on les embarqua sur deux navires marchands et je fus chargé de les escorter jusqu'au delà des débouquements[1]. Cette mission remplie, j'allai observer des navires mouillés au Port-de-Castries (Sainte-Lucie) où M. de Monteil, gouverneur de l'île, me fit saluer par une inutile grêle de bombes et de boulets...

Je reçus l'ordre d'aller stationner au port de la Pointe-à-Pitre, dans lequel les officiers marchands s'obstinaient à garder le pavillon tricolore en présence même du commandant, M. de Fitz-Maurice, qui, par pusillanimité, n'osait le faire amener. J'arrivai avec le projet de couper court à ce différend, espérant que ce commandant se joindrait à moi. Toutes mes instances furent inutiles, je me vis forcé d'agir seul. Quelques exemples sévères effrayèrent les marchands, sur lesquels la force a toujours produit d'excellents effets, et le drapeau blanc fut arboré sur leurs vaisseaux. En rendant compte de ma

1. Le commandant de la *Perdrix*, Duval et le chevalier Robert de Rougemont, commandant le *Ballon*, avaient refusé d'amener le pavillon tricolore et de hisser le drapeau blanc; l'un et l'autre entraînèrent leurs équipages, passèrent à Rochambeau et retournèrent ensuite en France. Le gouverneur de la Guadeloupe avait exigé des troupes placées sous ses ordres le serment de fidélité au roi et à la colonie. Ceux qui avaient refusé de prêter ce serment furent après avertissement renvoyés en France. Ce fut le sort d'un officier et de 195 soldats au régiment ci-devant de Forez, de 3 officiers et de 2 canonniers du corps de l'artillerie embarqués sur le navire la *Demoiselle* de Nantes.

conduite à M. de Rivière, je lui proposai de me faire remplacer par un bâtiment plus puissant que le mien à la fin d'en imposer d'avantage à cette masse de mauvais sujets qui arrivait chaque jour de France. Je savais fort bien que ces perturbateurs ne laisseraient pas échapper l'occasion de se venger, et le hasard leur en offrit une qu'ils saisirent et dont les conséquences furent déplorables. M. d'Arot, gouverneur par intérim de cette colonie et en résidence à la Basse-Terre, m'ayant mandé de venir conférer avec lui, les patriotes profitèrent de l'absence de mon bâtiment pour s'emparer du fort et des batteries de Pointe-à-Pitre. A l'avis de cette révolte, je fis prévenir M. de Rivière et, en attendant ses ordres, je me mis en croisière pour intercepter toute communication entre cette île et les îles voisines. Cette croisière dura huit jours et je n'ai jamais compris pourquoi ces révoltés presque tous marins, ayant à leur disposition de grands vaisseaux qu'ils pouvaient armer en guerre, n'eurent même pas l'idée de me faire abandonner le blocus.

La *Calypso* et la *Bienvenue* vinrent enfin me rejoindre avec quelques troupes. Le combat étant résolu, je reçus l'ordre de forcer la passe difficile qui conduit au port, pendant que les soldats attaqueraient l'ennemi dans ses retranchements et que les frégates battraient le fort principal. Les patriotes avaient fermé la passe avec de grands bateaux et quelques mauvais navires marchands avec de gros canons. Le feu de ces batteries flottantes fut si mal dirigé que je pus m'en approcher de très près. Alors je ripostai vivement, et en moins d'une demi-heure, l'ennemi abandonna cette position pour se porter sur l'îlot Saint-Jean qu'il avait le projet de mieux défendre. Voyant les frégates ne faire aucun mouvement pour attaquer le fort selon nos conventions, je crus prudent de rester embossé et cette détermination me sauva, car M. de Mallevault me fit au même moment le signal de ralliement. Notre attaque n'avait pas réussi! Cet échec était d'autant plus irréparable que le citoyen Lacrosse [1], récemment arrivé avec la frégate

1. Jean-Baptiste-Raymond, baron de Lacrosse, né à Meilhan (Lot-et-Garonne) le 5 septembre 1765, mort dans la même ville le 9 septembre 1829; élève au collège de Juilly, garde de la marine à dix-huit ans, il se distingue au siège de Gondelour. Capitaine de vaisseau en 1792; envoyé à la Martinique, ses diffé-

la *Félicité*[1], répandait des libelles et des proclamations incendiaires. Il avait été envoyé par la Convention pour mettre le désordre dans les colonies et jamais mission ne fut mieux remplie! La multitude imbécile, excitée à la révolte et à l'assassinat, s'enhardit et les créoles sur lesquels nous avions le plus compté n'osèrent prendre les armes. Dans cette situation critique, il fut tenu un conseil à l'effet de décider du sort de la Guadeloupe. Cette île serait-elle abandonnée aux factieux? La conserverions-nous au roi? La peur, je l'ai dit, s'était emparée des planteurs; ils n'avaient osé faire leur jonction avec nos troupes au moment même où leur sûreté personnelle et celle de leurs biens étaient le plus en danger. Comment compter, avec de pareils éléments, sur le courage et les sacrifices nécessaires pour soumettre les patriotes et rétablir l'autorité du roi? L'évacuation totale fut décidée et, le premier jour[2] de décembre, nous laissâmes à regret cette malheureuse colonie[3].

A notre retour à la Martinique, nous nous aperçûmes avec douleur que la crainte s'était également emparée des créoles de cette île. Lacrosse avait répandu l'annonce perfide de l'arrivée prochaine d'un grand nombre de vaisseaux et de troupes formidables, envoyées, disait-il, pour châtier sans pitié les habitants qui résisteraient à la Convention et exterminer l'escadre royaliste dont tous les officiers étaient mis hors la loi. Un gouverneur ferme, attaché à la dignité de son caractère autant qu'à l'importance de la conservation du seul point

rends avec le général Collot le forcent à rentrer en France. Mis en liberté en 1795, il est nommé chef de la division navale de Brest (1796), participe à l'expédition d'Irlande. Le 13 janvier 1797, un combat soutenu par lui contre les Anglais sur son vaisseau *Les droits de l'homme* lui vaut le grade de contre-amiral. Ambassadeur en Espagne en 1799, il est chargé de faire expulser tous les émigrés résidant dans les ports de la Péninsule. Capitaine général de la Guadeloupe en 1802, il y eut à faire face à une révolte de noirs et fut fait prisonnier par le mulâtre Pémage et se retira à la Dominique d'où il revint bientôt à la Guadeloupe avec le général Richepanse. Revenu en France, il fut fait grand officier de la Légion d'honneur en 1804 et commandant de la flottille de Boulogne. Préfet maritime de Rochefort, il fut destitué en 1815 et se retira à Meilhan.

1. Le 1er décembre 1792.

2. Erreur. Ce devait être en réalité quelques jours plus tard.

3. Lacrosse, débarqué le 7 janvier 1793, organisa la Guadeloupe dont il fut nommé gouverneur provisoire. Il sollicita aussitôt de la Convention sa nomination à titre définitif, mais il fut obligé de céder le pouvoir à Georges-Henri-Victor Collot, général envoyé par la métropole pour gouverner l'île.

du nouveau monde où fût arboré le pavillon royal, eût mis à néant ces menaces et dissipé l'hésitation et la peur qui en résultaient. M. de Béhague ne possédait pas une force morale suffisante pour supporter plus longtemps le poids d'un rôle pour lequel il n'était pas fait; il abandonna furtivement son poste et se réfugia sous la protection des Anglais à l'île de Saint-Vincent. Cette fuite coupable parut confirmer les fâcheuses nouvelles apportées par Lacrosse; il nous devint impossible de relever le courage des colons. La même assemblée coloniale qui, peu de jours auparavant, avait juré fidélité au roi et refusé de reconnaître le gouvernement usurpateur de la métropole, s'était déterminée à faire sa soumission à Rochambeau et priait en conséquence M. de Rivière d'abandonner les îles avec sa division pour ne pas compromettre plus longtemps la colonie! Il fut agité dans le conseil de guerre tenu par M. de Rivière si nous irions à Ostende nous mettre à la disposition de nos Princes ou si nous irions à l'île de la Trinité, peu éloignée de la Martinique, confier nos forces en dépôt au roi d'Espagne pour être rendues au roi de France lorsqu'il serait établi sur le trône. Ce dernier parti fut adopté en raison du mauvais état de nos bâtiments.

M. de Rivière enleva des magasins généraux de la marine tout ce dont ses bâtiments pourraient avoir besoin pendant une traversée quelconque. Il désarma la *Bienvenue*, répartit son équipage entre le vaisseau la *Ferme*, la frégate la *Calypso*, la corvette le *Maréchal de Castries* et la goélette l'*Élisabeth* qui composaient sa division. Enfin, après avoir fait payer ce qui était dû aux marins, il annonça publiquement le jour de son départ et mouilla hors de portée des canons pour recevoir avec plus de sécurité les personnes honnêtes et de toutes conditions qui se croiraient menacées par une dangereuse et imminente réaction. Nos bâtiments furent bientôt encombrés d'officiers et de sous-officiers d'infanterie, de grenadiers et chasseurs du régiment colonial et de plusieurs familles créoles. Le 23 décembre, nous perdîmes de vue la Martinique et nous allâmes chercher un asile dans l'île espagnole de la Trinité. Le gouverneur, M. de Chacon, nous y accueillit avec affabilité et distinction.

Le 28 février 1793, nous reçûmes la nouvelle de la mort

affreuse de l'infortuné Louis XVI. Combien, malgré nos larmes et notre légitime douleur, nous nous félicitâmes d'avoir tiré l'épée contre la horde de misérables qui ensanglantaient la France. Nous prîmes le grand deuil et nos aumôniers célébrèrent un service funèbre.

Dans les premiers jours de notre arrivée sur cette terre hospitalière, nous adressâmes à S. M. Catholique la demande de nous admettre, nous et nos vaisseaux, à son service jusqu'au rétablissement de la monarchie française. M. de Chacon, qui s'était conduit à notre égard beaucoup mieux que sa position ne le lui permettait, en rendant compte à sa cour de nos espérances et de notre détresse, nous recommanda particulièrement.

A la fin du mois de mars, M. de Rivière, ayant appris que l'amiral anglais Laforey venait de s'emparer de l'île de Tabago, me chargea de complimenter cet officier général et de lui proposer de joindre nos forces aux siennes pour reprendre avec plus de facilité des colonies françaises et les conserver intactes au légitime successeur de Louis XVI. Nous ignorions que Tabago eût été pris au nom de S. M. Britannique et nous avions la sincère conviction que les puissances étrangères faisaient la guerre non à la France, mais aux tyrans conventionnels. Voici la réponse de l'amiral : « Monsieur le capitaine, vous ignoriez sans doute en venant ici que j'avais reçu l'ordre de mon gouvernement de faire la guerre aux Français sans distinction de partis et que, la couleur blanche n'étant plus reconnue en Europe, je devrais la considérer comme celle d'un pirate. Cependant, par un reste de considération pour M. de Rivière, je veux bien vous laisser repartir pour lui annoncer que ma résolution est de le combattre partout où je le rencontrerai. » Les officiers anglais, présents à cette insolente sortie, partagèrent l'indignation qui m'animait et m'en donnèrent des preuves non équivoques. Je revins à la Trinité aussi peu satisfait de ma mission que navré des suites qu'elle pouvait amener. MM. de Chacon et de Rivière furent outrés de la grossièreté de l'amiral. En toute autre circonstance, M. de Rivière eût pris l'initiative d'un combat à outrance, mais il n'avait plus les moyens de soutenir une lutte contre ce nouvel ennemi.

Je trouvais auprès de mon digne commandant quatre créoles envoyés par les royalistes de la Martinique pour réclamer notre assistance dans leur résolution de secouer le joug de la Convention et de chasser le général de Rochambeau qui, depuis notre départ, leur faisait supporter des vexations continuelles. Ces députés nous donnèrent des détails intéressants sur la nouvelle prise d'armes des royalistes. Ils avaient mis à leur tête deux hommes habiles, dévoués et courageux : le chevalier Jobal de Pagny, ancien gouverneur de Tabago, et un planteur : M. de Percin. Ce dernier, après avoir battu Rochambeau en rase campagne, le maintenait dans les forteresses de telle sorte qu'il ne pouvait recevoir aucun secours du côté de la terre; un blocus par mer devait le réduire à capituler en peu de jours. M. de Rivière sentit se renouveler en lui l'espérance de rattacher encore cette colonie à la cause royale. Nous partagions tous sa manière de voir et malgré les dispositions hostiles de l'escadre anglaise, nous procédâmes sans délai aux préparatifs essentiels de cette expédition. Cependant, ne voulant rien avoir à se reprocher à l'égard de M. de Béhague qu'il voulait bien encore considérer comme son chef, M. de Rivière m'envoya à l'île Saint-Vincent pour engager ce général à venir prendre le commandement. M. de Béhague eut pour moi toutes les attentions délicates dont je ne le croyais pas susceptible. « Je ne suis plus ce que j'ai été et je m'en félicite, répondit-il à l'objet de ma mission. Je ne puis donc accepter la proposition de M. de Rivière; remerciez-le de sa condescendance envers moi; je prendrai peut-être plus tard une autre détermination. »

Quelques jours après, je rejoignis le vaisseau la *Ferme* et la frégate la *Calypso* qui faisaient route pour la Martinique.

Le 2 mai, nous parûmes ensemble devant la baie du Fort-Royal au fond de laquelle étaient mouillées, sous le canon des citadelles, deux frégates républicaines. Les patriotes évacuèrent sur-le-champ les divers points de la côte qu'ils occupaient; de la sorte; il nous fut facile de mouiller à l'anse de la Case-Navire où l'on descendit le peu de troupes fidèles embarquées sur nos vaisseaux, quelques créoles et 400 nègres et mulâtres qui s'étaient spontanément joints aux troupes placées sous le commandement de M. de Jobal. Cette petite

armée eut un vif engagement avec les républicains mieux armés, supérieurs en nombre et mieux disciplinés. On se battit courageusement de part et d'autre, et l'ennemi, après avoir éprouvé des pertes sensibles, se retira en bon ordre. M. de Jobal ayant été blessé, les autres officiers, ne jugeant pas qu'il fût prudent de poursuivre l'attaque, prirent le parti de se maintenir sur la défensive et de cerner le Fort-Bourbon. En conséquence, nos troupes travaillèrent nuit et jour à se retrancher dans des positions avantageuses et rapprochées de cette forteresse dont le feu détruisit plusieurs fois les travaux. Les retranchements étaient à peine terminés que Rochambeau les attaqua avec acharnement et il s'en serait emparé sans l'intrépidité de nos soldats. Les républicains perdirent dans ce combat plus de 80 hommes, aussi leur général n'osa-t-il entreprendre une nouvelle sortie. Cependant, la frégate la *Calypso* appuyait les royalistes du port du Marin, et le vaisseau la *Ferme* et ma goélette paralysaient les frégates républicaines et capturaient les navires marchands américains et danois qui venaient vendre des subsides aux rebelles.

Huit jours s'étaient passés en observation et en canonnades mutuelles lorsque M. Bruce, gouverneur de l'île anglaise de la Dominique, nous fit part de l'arrivée d'une forte escadre sous le commandement de l'amiral Gardner. M. de Rivière, oubliant en faveur des bons habitants de la Martinique l'insulte récemment faite à son pavillon par l'amiral Laforey, écrivit à Lord Gardner et me chargea de lui porter ses dépêches et compliments. Cet amiral me reçut avec des manières tellement ironiques que je crus devoir bien vite remettre à la voile après qu'il eût mis en mes mains sa réponse. Je rejoignis M. de Rivière qui s'empressa de décacheter cette dépêche dont voici la teneur : « Le capitaine de Valous, commandant la goélette l'*Elisabeth*, m'a remis la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Vous m'avez paru ignorer que la guerre a été déclarée entre la France et l'Angleterre. Je ne pouvais ni ne devais accepter vos propositions. Sachez donc que j'ai reçu l'ordre de combattre les Français sans distinction de partis. J'envoie contre vous des forces si supérieures aux vôtres que j'ai lieu d'espérer que pour l'amour de l'humanité vous ne ferez pas couler un sang inutile. »

M. de Rivière me dit qu'il avait reçu de M. Bruce une nouvelle plus satisfaisante. Ce gouverneur lui avait communiqué les instructions particulières parvenues à Lord Gardner depuis que je l'avais quitté. Ces instructions obligeaient l'amiral à respecter et au besoin à appuyer l'escadre royale. Cette assurance de paix me causa autant d'étonnement que l'arrivée de M. de Béhague comme volontaire et comme tel employé dans nos retranchements. Peu de jours après, l'escadre anglaise parut devant la baie du Fort-Royal. La visite faite par M. de Rivière à Lord Gardner n'eut pas les résultats que nous en espérions. L'amiral n'avait pas de troupes de débarquement à mettre à notre disposition; d'ailleurs sa mission principale consistait à poursuivre une escadre républicaine sortie des ports de France. Pour nous montrer sa bonne volonté, il ouvrit le feu de deux vaisseaux contre la batterie importante du Carbet, se flattant de la détruire en quelques minutes. Il en arriva autrement, car les patriotes qui défendaient cette position résistèrent vaillamment à l'attaque de deux vaisseaux de haut bord et les forcèrent à se retirer. Ce fut un véritable triomphe pour les républicains. Les royalistes se jugèrent perdus et la désertion parmi eux devint presque générale, sans en excepter M. de Béhague.

Nous reçûmes, étant encore en opérations devant le Fort-Royal, l'annonce officielle de notre admission au service de S. M. Catholique et l'ordre de retourner sans délai à l'île de la Trinité. Lord Gardner en parut vivement contrarié, car il avait eu l'espoir de réunir nos vaisseaux à son escadre. Quoique les conditions qu'il nous faisait au nom de son gouvernement fussent très avantageuses, nous avions préféré à ces avantages d'un vil intérêt l'honneur de servir la maison de Bourbon qui avait reçu notre serment. Trompé dans son attente, l'amiral se disposa à quitter ces parages.

Si le petit succès des patriotes au Carbet avait répandu quelque terreur parmi les royalistes, la nouvelle du départ des escadres jeta parmi eux une si grande consternation qu'ils abandonnèrent sans être attaqués les positions les plus fortes et entre autres le Gros-Morne, la clé de la Martinique. C'était un spectacle navrant que de voir cette foule de personnes honnêtes de tout âge et de toute condition chercher

en tremblant un asile où les fureurs sanglantes des patriotes ne les pourraient atteindre. Nos vaisseaux furent tellement encombrés par ces infortunés colons qu'il fallait leur passer sur le corps pour manœuvrer! Un seul capitaine anglais eut la générosité d'en recueillir à son bord. Plus de 7 000 personnes échappèrent ainsi aux massacres qui eurent lieu après notre départ (juin 1793).

Nous accomplîmes sans accident notre retour à la Trinité et là M. de Chacon prit sur lui de secourir tous ces intéressants émigrés accablés de douleur et sans espérance de revoir les habitations de leurs pères.

Juillet. — Les ordres de Don Aristizaval, commandant l'escadre espagnole à Puerto-Cabello, nous arrachèrent bientôt à nos tristes compagnons d'infortune et aux bontés paternelles de l'excellent gouverneur...

GUY DE VALOUS

PEAU D'ANGE[1]

XV

La nuit était coupée par moments de souffles tièdes qui semblaient presque frais. La clarté diffuse était faite à la fois d'un restant de jour et d'un commencement de clair de lune. Dans le jardin des « Belles Vues », Rose et Guy erraient entre les sureaux, les seringas, les noisetiers pourpres. Parfois le léger sous-bois cessait et l'on distinguait la clairière d'une pelouse. Ils arrivèrent à une terrasse. Là, en temps de paix, on découvrait la lueur de Paris. Ils s'assirent sur un banc. Ils ne parlaient point. Guy pensait à la Seine, qu'on ne peut pas, les soirs de lune, cacher aux aviateurs ennemis, et qui devait briller au pied de sa maison, le long du quai des Orfèvres. Ah! comme il avait été heureux, là-bas, trois jours auparavant! Il regrettait maintenant que Rose ne fût plus pour lui cette inconnue attirante et mystérieuse, si naturelle et spontanée dans le plaisir, et dont les yeux lançaient parfois de sombres éclairs de peine auxquels il était libre de donner le sens qu'il voulait. Désemparé, il aurait désiré encore ne rien savoir de celle qui, cet après-midi, lui avait découvert de troubles et blessants secrets. Pour la première fois de sa vie, il était retenu par une femme autrement que par un léger et passager attrait sensuel, et voici que cette femme, sans le rebuter, ne lui accordait cependant point ce qu'il aurait

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 novembre et 1er décembre.

voulu recevoir d'elle! Sa déception le rendait injuste, partial. Certes oui, dès qu'ils seraient séparés, il s'appliquerait de son mieux à l'oublier, à l'exiler de sa mémoire! Et pourtant, lorsqu'il se voyait au front, loin d'elle, il se voyait aussi songeant à leur entente physique, à la douceur fiévreuse de sa peau, à cette bouche pulpeuse et profonde.

Insensiblement, il s'inclina vers Rose. Quand leurs épaules se touchèrent, Rose ne bougea pas. Il se tourna vers elle pour la regarder. Rose continuait de fixer un point invisible dans l'incertaine nuit. Il considéra quelque temps le profil que les ombres transparentes caressaient et enveloppaient avec grand soin. La lumière nocturne attachait un point brillant au cristallin de l'œil grand ouvert. Autour de ce scintillement un peu dur, le dessin du profil n'était fait que de courbes molles qui ressemblaient à des formes de nuages, à de sinueux tracés de cendres. Comme elle paraissait lointaine, fantomatique! Une seconde il eut l'impression qu'elle allait se dissiper, disparaître. Était-ce déjà la fin d'un songe? Il eut envie de pleurer.

A ce moment on entendit retentir la cloche de la porte d'entrée. Peu après, Mérat les appela.

« Nous allons peut-être partir cette nuit! » se dit Guy. Son cœur se mit à battre très vite. Instinctivement, comme pour la protéger, ou comme pour s'offrir ensemble aux coups du destin, il prit Rose contre lui.

Il était trop ému pour songer à se lever, à aller au-devant de Mérat. Il cria d'une voix qui lui parut rauque et difficile :

— Nous sommes sur la terrasse! Viens nous rejoindre!...

Rose qui, jusqu'alors, n'avait rien dit, eut plus de courage ou plus d'impatience. Elle n'attendit pas que Mérat fût près d'eux :

— Est-ce qu'on s'en va? — demanda-t-elle en haussant la voix.

— Non! — répondit Mérat de loin. — Ce n'est pas encore pour cette fois-ci.

Très vite et tout bas, Rose dit à Guy :

— Tu sais que je t'aime, mon petit Peau d'Ange!

Mérat apparut à la lisière des arbres. La même clarté qui avait scintillé dans l'œil de Rose vint frapper les lorgnons

du petit brigadier. Cette répétition comique d'un même effet agaça Guy. Il se tut.

Rose dit à Mérat de s'asseoir. Mais Mérat n'avait qu'un moment. Debout, il expliqua que l'ordre de départ en question n'était qu'un ordre de déplacement. Le lendemain, de fort bonne heure, le groupe devait se former en colonne sur la route de la gare. L'on partait de là vers huit heures pour aller, du côté du Bourget, faire des « écoles à feu ». Ces écoles à feu, pensait-on, dureraient deux ou trois jours; après quoi on devait revenir aux Arches. Le départ définitif, ensuite, ne tarderait plus.

Mérat s'excusa d'être venu en courant :

— Il faut que je retourne là-bas... on distribue les vivres pour la route... Toi, tu peux rester ici... Il suffit que tu te trouves à huit heures devant le bureau. La camionnette fait partie de la colonne légère. Nous devons rejoindre les batteries après Saint-Denis.

Avant de s'en aller, Mérat ajouta avec une sorte de pétulance :

— Ça ne t'amuse pas, toi, de voir les canons tirer? Le lieutenant Jouvain a dit qu'il nous prendrait avec lui pour l'observation, toi, moi et Jallier... Ce sera probablement dans un clocher... Nous avons touché une lunette nouvelle, avec un pivot gradué et un périscope épatant... Nous avons fait des expériences tout l'après-midi.

Étourdiment, Guy fut sur le point de s'écrier : « Tu ne m'as pas envoyé chercher! » Tout ce qui touchait l'observation excitait cet enfant. Mais il songea heureusement à se taire. Il promit d'être exact. Il était impatient.

Mérat dit encore :

— Quand l'ordre a été donné, vers deux heures, le commandant t'a demandé. Portal a proposé d'aller te chercher. « Vous savez où il est? » a répliqué le commandant. Nous avons répondu « oui » en chœur. Ça l'a fait rire et il a dit qu'on te laisse où tu étais. Il s'est tourné ensuite vers le petit lieutenant Papier et je l'ai très bien entendu qui disait : « Si je n'étais pas sûr que Viltain soit un excellent soldat sur le front, je ne le laisserais pas courir ici, la bride sur le cou... Mais, à l'arrière, allez donc retenir un pareil garçon! »

Guy se sentit rougir de plaisir : « Un excellent soldat sur le front », le commandant avait dit cela de lui. Il se leva sans y penser et fit presque une pirouette. Mérat partit. Quand Guy se retourna vers Rose, il riait joyeusement. Avec moins d'élan, Rose se mit à rire aussi :

— C'est le père de ses hommes, cet officier-là — dit-elle! Deux mots prononcés au bon moment, et il chasse les idées noires de ses artilleurs... Tu es content d'aller là-bas? Avoue-le donc... tu es content!...

— Oui, je suis content... si je te disais le contraire, tu ne me croirais pas.

Mais il ajouta avec une sincérité non feinte :

— Cela ne m'empêche pas d'être bien content aussi de revenir ensuite ici et d'être certain d'avoir encore quelques fameux jours près de toi...

Rose hocha la tête :

— Certain?... Tu ne crois pas, au contraire, — dit-elle, — que je ferais bien mieux de partir aussi?

Il allait et venait sur la terrasse, ayant besoin de bouger, de remuer :

— Tu peux partir si tu veux, pourvu que tu sois revenue mardi ou mercredi. D'ailleurs tu me diras où je dois t'écrire; peut-être même pourrais-tu me rejoindre là-bas.

Rose repoussa résolument l'idée de cette expédition :

— Il vaut beaucoup mieux, — dit-elle, — que nous ne nous habituions pas l'un à l'autre... Je te dirai adieu demain matin et nous ne nous reverrons plus.

Mais Guy n'était plus perméable à l'inquiétude. Sa versatile jeunesse le précipitait maintenant dans la sécurité. Et puis, la perspective de ces écoles à feu s'ouvrait devant lui avec toutes sortes de tentations, de nouveautés, de mystères. N'était-ce pas le commencement de sa vie de combattant? Depuis le jour où il était sorti pour la première fois en uniforme dans la rue, jamais il n'avait été aussi heureux, aussi agité.

Rose ne put s'empêcher de dire :

— Ce qui te rend content me rend triste... J'ai beau ne pas t'aimer beaucoup, — ajouta-t-elle en plaisantant, — je t'aime cependant assez pour trembler à l'idée que tu seras

dans peu de temps sur le front, exposé, couchant n'importe où et mangeant mal...

Guy protesta :

— Tu ne voudrais quand même pas que je moisisse à l'arrière!...

Il s'approcha d'elle et la câlina, se fit câliner :

— Est-on bête quelquefois, ma petite Rose! Dire que nous nous sommes presque disputés, cet après-midi!... Il y a vraiment mieux à faire, lorsqu'on a si peu de temps à vivre ensemble, et lorsqu'on s'aime comme nous nous aimons... Car, au fond, nous nous aimons, n'est-ce pas?

Rose répondit sans hésiter :

— Mais oui, Peau d'Ange, nous nous aimons; nous nous aimons tendrement... Est-ce qu'il existe sur cette terre une seule femme qui pourrait ne pas t'aimer...

Il riait en l'entraînant vers la maison :

— Tu sais que tu m'as rendu presque malheureux!

Elle eut un petit rire :

— Malheureux? Tu es trop jeune!... Et c'est déjà fini! Avec ta figure et ton caractère, tu ne seras malheureux ni bien longtemps, ni bien souvent.

Guy hocha la tête; mais il ne répondit rien. Ils rentrèrent. Il prépara en cinq minutes ses musettes et son sac : puis ils se couchèrent. Ils retrouvèrent la confiance active et l'entrain chaleureux de la veille. Toutefois, ils s'endormirent tôt.

Quand, à six heures, madame Trépain vint gratter à la porte, Guy était réveillé. Pour laisser dormir Rose, il s'habilla sans faire le moindre bruit. Lorsqu'il n'eut plus qu'à mettre ses chaussures, il écrivit rapidement sur une feuille de papier :

« *Je t'aime! à mardi!* »

Il ajouta sous ces mots, et il souriait :

« *Je voudrais être dans vos grands bras.* »

Puis il decsendit, tenant à la main ses bagages et ses godasses, tout empêtré. Madame Trépain, en camisole, l'obligea à boire un café chaud qu'elle lui servit pendant qu'il se chaussait. Avant de partir, il dit à cette excellente femme :

— Madame, Rose doit vous donner une adresse pour moi; n'oubliez pas de la lui demander.

Il se sauva. Et, une demi-heure après, en tête de la colonne légère, il filait sur la route qui longe la Seine, allant vers Saint-Denis. L'officier-orienteur l'avait pris dans sa « touriste ». Assis près du chauffeur, heureux comme un roi, Guy lançait des grimaces de côté aux filles qui paraissaient aux portes. Il ne pensait à Rose que lorsqu'il faisait certains mouvements qui lui prouvaient qu'il était un peu courbaturé.

XVI

Le long d'une route d'où l'on voyait, assez près de là, et en contre-bas, les hangars du Bourget, on fit la « halte-repas ».

Pour la première fois depuis huit jours, Guy se retrouvait, en dehors du service, avec ses compagnons. Ils étaient tous contents de l'avoir de nouveau avec eux. Quelques-uns le dirent gentiment.

On s'installa sur un talus. Aucun de ces jeunes artilleurs, sauf le logis Cabert (appelé plus couramment Camembert), n'avait été sur le front. Ce déjeuner en plein air les amusait comme un pique-nique de temps de paix. Seul le brigadier Pamire n'était pas très content : dans la « touriste » du lieutenant-orienteur, Viltain avait occupé une place qui lui revenait :

— Voilà ce que c'est : tu es décoratif. Les femmes te font des sourires; le lieutenant prend ça pour lui...

Viltain haussa nonchalamment les épaules.

— Il est trop vanné pour parler... Passe-moi le singe... Ce sont des boîtes américaines; il y a des carottes dedans.

Ils partagèrent aussi un fromage plat, un faux gruyère presque sans trous. Jallier avait ouvert si maladroitement une boîte de thon que l'huile, en coulant, faisait sur ses chaussures poussiéreuses des taches sombres et gluantes, tristes à voir.

Guy pensait maintenant à Rose. Il se sentait seul; il se disait : « Comme cela va être gai, quand nous serons séparés pour tout de bon! » Les paroles inattendues que Rose avait prononcées la veille ne l'attristaient plus; mais elles le déconcertaient. Il éprouvait confusément l'impression que Rose

n'était pas une seule personne, mais deux, et peut-être plusieurs. La modeste jeune femme un peu gauche du tramway de Saint-Cloud ne ressemblait pas du tout à la compagne têtue et presque agressive qui, couchée à ses côtés, affirmait : « Après tout, je ne t'aime peut-être pas! » Guy accusait Rose de ne pas se montrer telle qu'elle était, de lui réserver des surprises. Non des déceptions, certes! Aucune femme ne lui avait dit ce que Rose lui avait dit. Il pensait : « C'est vrai que l'amour n'est pas une action simple ». Il éprouva confusément pour elle une sorte de respect ingénu : « Elle a de l'expérience! » Il essaya d'imaginer « quels genres d'hommes » avaient pu être ses amants. Il se promit de l'interroger sur son passé. Décidément, Rose l'intriguait! « Je deviens curieux! » Cette découverte lui causa un certain plaisir de vanité. Il prit de l'importance à ses propres yeux. Jusque-là, il s'était souvent reproché son insouciance, son indifférence à l'égard de tout ce qui se rapportait directement et immédiatement à ses aventures, à ses rencontres. Il se souvint de Rémémé : il l'avait vue presque tous les jours, pendant deux mois; avait-il seulement supposé qui pouvait être l'amant sérieux de Rémémé, et comment elle vivait, où elle vivait? Rose avait éveillé en lui la faculté d'imaginer. Il alla jusqu'à se dire : « Comme c'est drôle, une femme si libre!... Elle est tout à fait seule à Paris, pour pouvoir aller et venir comme cela, à sa guise. » Il remarqua qu'il ignorait toujours le nom de famille de Rose : « Voilà qui est un peu fort! » Et comme, le repas fini, le petit groupe se dispersait, Viltain ne put se retenir de dire à Mérat :

— Tu sais, le nom de famille de Rose, je n'ai pas encore songé à le lui demander...

Mérat se mit à rire :

— Pourquoi ris-tu?

— Je pense qu'elle en inventera un très facilement...

Cette manière de voir contraria Guy :

— D'après toi, elle est très menteuse...

Mérat hocha la tête :

— Menteuse? Peut-être pas! Seulement, mets-toi à sa place : tu trouverais très naturel de donner un faux nom. Songe donc, quelle commodité!... Est-ce qu'elle t'attend, aux

Arches, comme Pénélope attendait Ulysse?... Il est vrai que les Arches sont vides de prétendants!...

— Elle est peut-être à Paris; elle est peut-être aux Arches... Elle fait ce qu'elle veut...

— Vous vous reverrez?

Guy sursauta. Certainement, il reverrait Rose! Quelle question stupide! Au lieu de répondre il se mit à chantonner.

Jallier surgit. Sur son visage suant, il s'était fait une barbe légère et duveteuse avec des graines de pissenlit. Là dedans, il roulait des yeux ronds; il fermait et ouvrait alternativement les mâchoires. Les graines ailés se détachaient et voletaient comme de petites mouches.

Pour dériver son agacement, Viltain se précipita sur Jallier; il se mit à le bourrer de coups. Le gros garçon prit d'abord cela très mal; mais il vit qu'il s'agissait de se battre pour s'amuser. Ils luttèrent sur le bord de la route. Viltain était vif et adroit, Jallier solide et résistant; il finit par faire basculer Viltain dans le fossé. Guy resta là comme un hanneton sur le dos. L'odeur des herbes foulées lui faisait plaisir, l'émouvait vaguement.

***

Le lendemain, il pensa d'abord moins à Rose.

Ils avaient cantonné dans la grange d'une belle ferme, sous d'immenses charpentes ténébreuses, dans lesquelles passait parfois un vol lourd. Cela l'amusa de dormir sur la paille. Il dormit bien. Il rêva très peu de Rose. Il la vit un instant, dans ce rêve, se faufiler comme une anguille à travers des sortes de franges faites de cheveux noirs; ses longues jambes agiles et nues se multiplièrent; le fourmillement de ces jambes sembla fort comique à Guy : il se réveilla en riant.

L'aube descendit avec les artilleurs dans la cour où l'arome du « jus », autour de la cuisine roulante, se mêlait curieusement aux relents des étables. Ils partirent dans le petit matin aigrelet. La camionnette, le long des chemins creux, battait les branches pendantes, arrachant des feuilles, secouant la rosée. On les abandonna (Mérat, Jallier et Viltain), au bord

d'une église couleur de sable, qui portait sur sa chair paysanne quelques ornements gothiques, vieux bijoux de famille. Ils placèrent la lunette binoculaire sur l'étroite plate-forme du clocher; ils installèrent aussi un téléphone de campagne. Viltain et Mérat s'amusaient comme des collégiens qui font la classe en pleins champs. Jallier qui, depuis l'âge de dix ans, travaillait de ses mains dans l'atelier d'un couvreur, s'amusait moins. Mais l'idée de voir tirer leurs canons, de régler le tir de leurs canons les excitait tous. Le but était un remblai de terre, au milieu des champs, à quelques kilomètres de là. Après ces champs, sur le clocher d'un autre village, se tenaient les observatoires des batteries. Le lieutenant, en attendant que le tir commençât, fit une théorie sur les recoupements.

Le premier obus éclata fort loin du but. Ce fut Guy qui le découvrit, et il injuria les maladroits canonniers. Puis le tir devint moins mauvais : les derniers coups malmenèrent le remblai. Les grandes gerbes de fumée et de terre leur arrachaient des cris, comme aux gamins et aux femmes, pendant les feux d'artifice, les fusées. Si loin du front, ce tir n'était plus qu'un jeu, un spectacle.

Le commandant du groupe vint un moment. Guy, avec cette spontanéité qu'il ne songeait guère à refréner, lui fit part de ses impressions. Qu'il fût simple canonnier et que l'autre eût quatre galons ne l'intimidait pas. Guy ignorait la servilité des casernes. Il était poli mais non humble. Sa grâce avait d'ailleurs quelque chose de magnétique; il plaisait en donnant envie de sourire, comme un jeune animal, comme une jolie journée.

En s'en allant, le commandant parla du retour : on revenait aux Arches le surlendemain.

Guy se revit près de Rose. L'idée qu'elle pourrait n'être pas là-bas traversa son cerveau.

Il avait été stupide, en partant, de ne pas exiger un nom, une adresse! Si elle était partie pour tout à fait? Tout ce qui l'avait diverti jusqu'alors l'agaça; l'éclat du soleil lui faisait maintenant mal aux yeux; sur ce clocher, on manquait vraiment d'ombre; pourquoi y avait-il la guerre?...

XVII

Ils passèrent la soirée dans la petite auberge d'un village. Libres et oisifs, ils criaient et riaient dans la salle publique en buvant du mauvais malaga, en faisant marcher un ariston.

La patronne avait trois filles; elles allèrent chercher des amies. A ce moment, l'attrait que Rose exerçait sur Guy n'enchantait pas celui-ci, mais l'alarmait. Il ne se retenait pas d'imaginer Rose dans les bras d'un autre homme : « Après tout, nous ne nous sommes pas promis une fidélité réciproque! » Il n'essaya point de décourager les jeunes filles, autour de lui. Au contraire, il se fit miel pour ces mouches. Parmi ses camarades il était comme une sorte de sultan, de premier-rôle. Ils attendaient que Viltain fît son élection. Une enfant maigre et effrontée voulait passer sa main dans ses cheveux. Une autre ne disait rien, mais restait assise devant lui, de l'autre côté de la table, le regardant sans espérance. Une troisième lui proposait de danser avec elle et faisait jouer une vieille valse à la musique mécanique. Le jeune homme était pour elles toutes l'image visible du bonheur, et toutes sentaient obscurément que ce bonheur était fuyant, passager. Quelle était celle qui osait croire que ce bonheur était pour elle?

La beauté physique de Guy, aussi bien que les désirs, éveillait les rêves. Une femme hardie et expérimentée pouvait se dire, en le voyant : « Je voudrais être à lui sur l'heure! » Une enfant timide, sentimentale, souhaitait qu'il prit son cœur pour toujours. Mérat avait raconté un jour à Viltain une histoire du Coran : le jeune Joseph était si beau que, quand la femme de Putiphar et ses amies contemplaient Joseph pendant les repas, elles se blessaient les mains sans s'en apercevoir, en coupant des oranges. C'est depuis ce temps-là, d'ailleurs, qu'il y a des oranges sanguines.

Guy dansa avec Raymonde. Raymonde se serrait contre lui en dansant. Guy eut presque tout de suite envie de la détacher de lui. Dès qu'il le put, il la laissa. Il pensa à embrasser Marguerite dans le cou; et, sur la banquette de molesquine,

il ne s'écarta pas tout de suite lorsque Claire s'approcha sournoisement de lui. Mais il voyait les yeux limpides de Rose; il croyait sentir encore le contact d'une peau brûlante : « Je n'ai pas la moindre envie de la tromper. Je ne la tromperai pas... »

Il put sortir subrepticement de l'auberge. La nuit était presque venue. Il traversa un jardin où il se mit à manger des groseilles. Un vieux bonhomme vint à lui et lui tint des propos vagues auxquels il répondit au hasard. Guy n'était pas du tout fier de sa détresse sentimentale. Il se disait : « Si j'étais absolument certain de la revoir, après-demain, je ne penserais pas ainsi à elle! » Dans les autres jardins du village, on entendait chanter les soldats; des voix de femmes reprenaient en chœur des bribes de chansons. Et, dans beaucoup de ces maisons que les guirlandes de la jeunesse pavoisaient d'insouciance et de gaîté, des mères pleuraient leurs enfants, des femmes pleuraient leurs maris. Guy perçut brusquement ce que disait, à côté de lui, dans l'ombre, le vieux paysan :

— ... Il était de la territoriale; il a été tué au début, avant la Marne... Son fils est parti il y a six mois... On n'en gardera peut-être pas un seul... Qu'est-ce qu'on fera, après, s'il y a la victoire?...

Guy mangea encore quelques groseilles. Le vieux lui parla des prunes d'un prunier voisin. Guy ne voudrait-il pas en manger quelques-unes? Mais Guy n'avait pas envie de prunes; il s'aperçut même que les groseilles qu'il grappillait étaient affreusement sûres.

Sans rentrer dans le village, à travers champs, il regagna son cantonnement.

XVIII

Aux Arches, il ne trouva pas Rose à la villa. Mais elle avait laissé des affaires à elle dans la chambre. Elle avait dit aussi à madame Trépain : « Je reviendrai ». Toutefois, elle avait refusé de donner le moindre nom, la moindre adresse.

Madame Trépain envisageait si peu la possibilité du départ définitif de Rose que Guy n'insista pas.

Il aurait bien voulu rester aux « Belles-Vues », pour y attendre Rose; mais le groupe était convoqué pour entendre la conférence d'un officier, chargé de tirer la leçon de ces écoles à feu.

Guy, au lieu d'écouter l'officier, rêva : il fit des suppositions absurdes. Si Rose ne revenait pas, jamais il ne saurait pourquoi. « Ce n'est peut-être pas sa volonté, mais le destin qui la séparera de moi! » Il imagina un accident d'autobus où Rose trouvait la mort. Quand il fut libre il acheta un journal et lut soigneusement les faits divers. Une certaine dame Vigneault avait été écrasée, en sortant du « Printemps ». C'était bien près de la gare Saint-Lazare, où Rose avait fixé rendez-vous à Guy! Mais le journal ne donnait pas le prénom de cette dame Vigneault, et Guy ne savait de Rose que son prénom. « Ah! si elle a filé pour ne plus revenir, qu'est-ce que je ne ferai pas! »

Il remonta aux « Belles-Vues ». Rose ne s'y trouvait point. La Trépain était sortie aussi. Celle-ci avait fermé à clef la porte de sa loge. Guy, désœuvré, malheureux, alla causer avec les chiens danois.

Il remarqua vite que cette solitude ne servait qu'à lui montrer les choses sous des couleurs plus noires. Par le chemin que Rose aurait pu prendre pour se rendre de la gare aux « Belles-Vues », il alla jusqu'à cette gare. Il s'installa dans un café, derrière une glace d'où il pouvait voir passer les voyageurs. Il demanda du papier et donna de ses nouvelles à ses parents. Généralement, il écrivait des lettres courtes, hâtives. Cette fois-ci, il écrivit plus de deux pages, et, pour la première fois, il exprima des pensées mélancoliques : « La guerre durait trop longtemps;... il se sentait parfois un peu seul... » L'asile de la famille lui manquait : « Ils sont bien tranquilles, à Toulouse... » pensait-il. Il revit son père : un visage un peu maigre; l'air étonné et distrait. Il sourit en se rappelant comme ce père « portait mal l'uniforme ». Il revit aussi sa mère, si fière de lui, mais qui ne témoignait cette fierté que par des regards, jamais par des paroles. Il tira de sa poche la dernière lettre de cette chère maman :

« *Écris-moi dès que tu sauras quelque chose, et, surtout, ne me cache pas ton départ. Je suis moins inquiète lorsque je sais, que lorsque je suppose...* »

« *... Je t'envoie une photographie de Nounette. Elle a récité* le Clairon *de Déroulède à une fête donnée à l'ambulance. Elle devient tous les jours plus gentille et plus jolie...* »

Guy contempla quelque temps avec beaucoup de tendresse la minuscule image... Mais un train siffla et s'arrêta dans la gare. Le jeune homme reprit sa faction. Dans la foule il n'apercevait pas Rose. Elle ne reviendrait plus!... Tout à coup il la vit, tout près de lui, presque contre la glace du café. Elle portait un chapeau blanc orné de fleurs rouges, sous lequel il n'aurait jamais eu l'idée de la chercher. Il sauta en l'air et frappa au carreau. Rose se retourna. Avant de reconnaître Guy, son visage était triste et grave. Mais ce visage sourit brusquement : les yeux clairs, les dents éclatantes déchirèrent, pour ainsi dire, l'expression mélancolique, la chair bistrée... Comment Guy avait-il pu penser une seconde qu'elle ne reviendrait pas! Il lui fit signe d'entrer dans le café. Il alla au-devant d'elle; il la débarrassa de ses nombreux paquets, et, sans vergogne, devant les clients pleins de bienveillance, il l'embrassa comme un enfant...

Pourquoi ne lui demanderait-il pas de retirer son chapeau? Sous ce terrible satin blanc, Rose avait l'air d'une négresse. Il n'était pas du tout fait pour elle! Certainement, si Rose avait eu ce chapeau-là, dans le tramway de Saint-Cloud, Guy n'eut pas pensé à l'aborder.

Rose venait d'acheter ce chapeau brillant et gai dans l'après-midi. En le voyant dans le magasin, elle avait pensé à Guy et non à elle. Elle n'avait pas supposé qu'un chapeau qui ressemblait à Guy pût ne point lui aller.

***

Rose avait rapporté une langouste froide et madame Trépain fit une sauce mayonnaise « de première ».

Après ces trois journées de séparation, Guy retrouvait près de Rose ce bonheur fait d'éléments disparates qu'il

n'avait jamais jusque-là trouvés rassemblés en un seul amour.

Il la chérissait pour la réalité de ses caresses. Il y a dans l'amour physique, comme dans tout art sensuel, une part de prédestination. La chair de Guy aimait la chair de Rose comme certains rouges aiment certains verts, comme le bourgogne aime le gibier. Mais, outre cela, les regards si clairs de Rose, entre leur double frange de cils épais et noirs, et dans cette peau foncée, l'enivraient de tendresse. Guy subissait le charme mystérieux et en quelque sorte mineur de cette brune aux yeux bleus. Sans que Guy le distinguât, il se faisait sans cesse en lui, lorsqu'il était près de Rose, des échanges entre ce qu'il imaginait et ce qu'il possédait. A tous moments, Rose, bien qu'il continuât de la tenir fermement entre ses bras, changeait pour son esprit de forme et de matière. Inconsciemment, lorsqu'il se trouvait près d'elle, il perdait la notion exacte de la réalité; il attribuait à son insu à cette femme pourtant si voluptueusement réelle, des pouvoirs de sirène ou de fée.

***

Riant, tout à fait rassuré, il lui parla de son inquiétude. Elle le regarda avec beaucoup de bonté :

— Qu'est-ce que tu aurais fait, Peau-d'Ange, si je n'étais pas revenue?

— Ce que j'ai fait toute la journée... je t'aurais attendue comme une âme en peine.

Ils étaient dans leur chère chambre.

— Non, Rose! tu ne peux pas dire que je ne t'aime pas!... Tu entends bien : jamais il ne m'est encore arrivé ce qui m'arrive...

— Que t'arrive-t-il donc, mon cher petit?

Guy chercha un peu avant de répondre, puis :

— Maintenant, l'idée de prendre du plaisir avec d'autres femmes que toi me lève le cœur!

Rose eut un petit rire. Elle fut sur le point de parler; elle hésita.

— Dis ce que tu allais dire!...

Elle le regarda avec gentillesse :

— Pardonne-moi, mais j'allais dire que cela ne prouve pas grand'chose : cela prouve seulement que tu as trouvé un plat qui te plaît et que tu manges tant que tu peux : Ensuite, tu n'as plus d'appétit.

Il ne fut pas content :

— Que ton explication est vulgaire!... Pourquoi essaies-tu toujours de diminuer mes sentiments?

— Je ne diminue rien... Et puis, ne crois-tu pas que nous ferions aussi bien de nous taire?... Quelle manie de toujours parler! Imagine-toi que je suis Brésilienne, que je ne sais pas un mot de français et que tu ignores le brésilien.

Il haussa les épaules :

— D'abord, il n'y a pas de « brésilien »; les Brésiliens parlent portugais.

— Tu sais le portugais?

— Non.

— Alors...

— Nous inventerions vite une langue nouvelle, pour nous deux seuls... Veux-tu que nous essayions?

Ils s'amusèrent comme des enfants à baptiser les objets qui les entouraient, leurs sentiments, leurs actes de noms cocasses et ambigus.

XIX

Pendant trois jours pas un nuage ne passa sur leur ciel amoureux. Ils vécurent dans cette villa comme dans un paradis terrestre.

L'on savait que le groupe allait partir bientôt. Les laissez-passer pour Paris avaient été presque tout à fait suspendus. On recommandait aux hommes de ne pas s'écarter des Arches. Guy obéissait ponctuellement et sans effort à cette prescription.

Il trouvait cette vie d'exception tout à fait naturelle, méritée. Ni l'un ni l'autre, d'ailleurs, ne songeait à s'étonner d'avoir la jouissance de ce beau jardin; d'être aussi complètement libres de s'aimer à leur guise. La guerre durait depuis

trois années. On s'était habitué à des situations anormales. En temps de paix, Rose eût vécu près de son mari et Guy dans sa famille; ils se fussent rencontrés irrégulièrement et rapidement dans une mauvaise chambre d'hôtel. Jamais, sans doute, ils n'eussent pu passer ensemble une nuit tout entière. Leur liberté n'avait-elle pas quelque chose de magique? Elle était même une magie véritable, puisque, d'une heure à l'autre, elle pouvait s'évanouir. Du jour où le groupe partait pour le front, Rose et Guy devenaient aussi complètement séparés qu'ils étaient maintenant unis.

Le sentiment obscur de cette fragilité les empêchait peut-être d'aborder certains sujets de conversation. Qu'est-ce que l'avenir leur réservait? Et même, y aurait-il un avenir pour eux? D'autre part, était-ce bien nécessaire de déranger le passé? Leur aventure n'avait pour ainsi dire jamais eu de passé : ils s'étaient aimés tout de suite et tout à fait.

Là-bas, pendant ces écoles à feu, l'idée qu'il pourrait ne plus revoir Rose avait troublé un instant l'insouciance coutumière de Guy. Maintenant que Rose était de nouveau près de lui, le présent seul comptait.

***

Le dernier jeudi de juillet, l'ordre de départ arriva. Ce départ était fixé au lundi suivant. Guy en apporta la nouvelle à Rose, à l'heure du déjeuner. Ils firent tous deux semblant de ne pas être émus. Pendant le repas, ils causèrent gaîment avec la Trépain. Leur gaîté était factice; ils s'en rendaient compte. Ils éprouvaient en réalité un malaise physique, une sorte de mal de cœur.

Lorsqu'ils furent seuls, Rose trouva le moyen d'être plus courageuse que Guy :

— Si tu le veux, — dit-elle, — nous ferons comme si tu ne devais pas partir, comme si l'ordre de départ n'était pas arrivé.

Mais Guy était trop jeune et trop faible pour ne pas trouver plus alléchant, plus facile aussi de se laisser aller au plaisir de se plaindre, au plaisir d'être plaint :

— Je ne pourrai jamais, — dit-il en soupirant.

Il la serra contre lui :

— J'ai besoin que tu me consoles : embrasse-moi encore mieux que d'habitude...

Ce qu'elle fit volontiers. Mais, après ce baiser, il se sentit bien plus lâche :

— Comment veux-tu que je ne pense pas que de pareilles choses vont finir?... Ah! je ne pense qu'à cela!...

Il la prit par les épaules et la secoua presque brutalement :

— Tiens, j'ai envie de crier, oui, de m'asseoir sur le derrière et de hurler, comme les chiens à la lune!

Mais il la laissa, et poussé par une force irrésistible, il fit le tour de la pelouse en courant très vite. Il s'arrêta, essoufflé. Maintenant il riait :

— Si l'on signait la paix, samedi! hein! Vois-tu le coup?

Elle ne put s'empêcher de lui dire :

— Je croyais que tu ne voulais pas que la guerre finisse sans que tu aies pu risquer de te faire tuer!

Elle ajouta, dans l'idée de le consoler, mais une amertume intime donna malgré elle à sa voix un ton un peu mordant :

— Tu vas connaître les plaisirs du front!... Ah! Peau d'Ange, tu trouveras vite de quoi te distraire!...

Guy avait besoin d'espérer à tout prix :

— Tu sais qu'il y a des cantonnements où l'on arrive très bien à faire venir les femmes. Et je m'arrangerai toujours pour aller passer une journée à l'arrière, près de toi, de temps en temps.

Rose eut un sourire assez sceptique.

— Ne souris pas comme cela! On peut ce qu'on veut, dans la vie.

Elle en convint; elle promit tout ce qu'il voulut.

A deux reprises il surprit son regard perdu dans des songeries. La première fois il lui demanda à quoi elle pensait.

— A quoi veux-tu que je pense? Je pense à toi.

La seconde fois, il lui dit :

— Tu m'aimes toujours, n'est-ce pas?...

Elle répliqua d'une voix grave, appuyée :

— Je t'aime. Je ne sais pas si je t'aimerai toujours; mais je sais bien que je ne t'oublierai jamais.

Guy ne voulut pas tenir compte de cette nuance :

— Il y aura demain deux semaines que nous nous sommes rencontrés; et il me semble que je te connais depuis des années.

Elle s'efforça de plaisanter :

— Mon petit Peau d'Ange, tu ne peux pas savoir comme tu étais gentil, dans ton berceau!... Tu ressemblais à une rose dans du lait... Toutes les bonnes de la maison venaient t'embrasser après ton bain.

— Et toi, comment étais-tu, petite fille?

— J'étais noire comme le diable et je criais quand on me mettait devant les glaces, tant je me faisais peur... On m'appelait « la fille du bougnat ».

— Ils travaillent bien, les bougnats, dans ton pays!... Tu n'es pas née à Paris?

Elle hésita un peu à répondre, puis :

— Non : je suis née à Clamart; mais j'ai été élevée dans une ferme... une belle ferme qui appartenait à mes grands-parents.

— C'est là que tu as appris à gober des œufs, à imiter le chant des oiseaux?

Elle ne regardait pas Guy, mais un spectacle invisible. Ses yeux, fixés dans le vague, paraissaient plus bleus, plus profonds et plus tristes. Elle répondit d'une voix devenue lointaine :

— J'y ai appris bien des choses encore...

— Lesquelles?

Elle eut un mouvement de lassitude. Il se fit tendre, implorant :

— Si, une!... dis-m'en seulement une!...

Il la caressait. Elle frissonna :

— Laisse tes mains où elles sont... On ne peut pas dire exactement ce que j'ai appris... J'aurais peut-être été heureuse, si j'avais toujours vécu là-bas...

— Tu ne mènes donc pas la vie que tu voudrais mener?...

Elle répondit avec éclat :

— Ah! non! par exemple! ah! non...

Elle lui fit un peu peur. Il lui demanda presque timidement :

— Qu'est-ce que tu voudrais?...

Elle était redevenue calme :

— Je voudrais ce que je n'ai pas... Ou plutôt, non : je vou-

drais être une bête dans un coin, avec une autre bête pour m'aimer. Si tu savais comme les animaux, les vrais : ceux des bois et des champs, sont heureux!... Ce qui me plaît tant, c'est que nous avons un bonheur presque pareil, tous les deux, ici...

Guy, une seconde, ne sut pas s'il était flatté ou vexé. Il fit exprès l'imbécile, et se mit à grogner en fourrant son nez dans le cou de Rose. Il affirma qu'il se sentait l'âme d'un marcassin :

— Mon Dieu! que j'aime ma marcassine!...

***

Ils venaient d'éteindre les lumières. Étendus côte à côte, immobiles, silencieux, pareils à des morts, ils attendaient que le sommeil s'emparât d'eux.

Mais Guy, bientôt, dit tout haut à quoi il songeait :

— ... Cette ferme où tu as été élevée... j'aimerais bien la connaître! C'était une belle ferme?

Rose pensait peut-être aussi à cette ferme; mais elle n'avait pas envie d'en parler. Elle simula un bâillement :

— C'était une très belle ferme...

— Tu y passais toute l'année?

— Toute l'année...

— Il y avait beaucoup d'animaux?

— Beaucoup d'animaux...

Il s'impatienta :

— Tu as une drôle de manière de causer...

Elle dit tranquillement :

— Mais nous ne causons pas, mon petit Guy; nous nous préparons à dormir... L'idée que je vais m'endormir près de toi et que je me réveillerai demain matin près de toi me remplit de douceur...

Elle se tut. Il ne parla point. Elle reprit :

— C'est pourtant gentil, ce que je te dis là...

— Pourquoi ne me parles-tu jamais comme à une grande personne?

— Si tu savais ce que je leur dis, aux grandes personnes!

— Je veux bien le savoir...

Elle bâilla de nouveau :

— Lorsque j'étais petite et que je parlais dans mon lit une fois que les lumières étaient soufflées, le grand-père annonçait l'arrivée de Croque-Minouche, héritier de Croque-Mitaine. Puis il faisait ding-ding sur une casserole avec le tisonnier.

— Et toi, qu'est-ce que tu faisais?

— Moi? je mettais ma tête sous les couvertures.

— Comme cela?

— Non pas du tout comme cela! Aïe! Aïe! Peau d'Ange, petite brute... tu me mords! Qu'est-ce qui te prend?

— Je te dévore pour mieux t'aimer... Je suis une bête féroce, un tigre, un lion, un ravageur de brunes... La brune aux yeux bleus, c'est mon plat favori... Quand je partirai, il ne restera plus de toi que quelques mauvais petits morceaux!

XX

L'avant-veille du départ, Guy obtint un laissez-passer pour Paris. Il avait quelques courses à faire. Rose l'accompagna.

Ce minuscule voyage les amusa comme une escapade. Ils débarquèrent à la gare Saint-Lazare et descendirent par l'escalier au bas duquel ils s'étaient rencontrés, quinze jours auparavant.

— J'étais joliment ému, — dit-il; — et, pourtant, je me faisais une idée tout à fait fausse de toi...

— Quelle idée?

— Je te voyais comme une petite femme un peu timide, docile et simple... Tu étais assise si sagement, dans le tramway!

— Je ne suis pas simple?

Il réfléchit, tout en marchant :

— Tu es à la fois très simple et très compliquée... Il y a des moments où l'on croit que tu n'as pas d'âme, et puis, ensuite, un tas de choses mystérieuses passent dans tes yeux. On les devine sans que tu les dises... On t'embrasse comme si tu étais une petite fille, et puis, brusquement, on rencontre tes regards, et l'on est presque intimidé, presque malheureux.

Ils se rendaient dans un magasin de la rue Auber où Guy

voulait acheter deux chemises de cellular et des cravates en oxford bleu.

Rose n'avait rien répondu au portrait que Guy avait fait d'elle. Mais elle restait rêveuse. Avant d'entrer dans le magasin, Guy lui demanda si elle n'était pas froissée par ce qu'il avait dit, tout à l'heure.

Elle eut un rire gai; elle semblait jeter devant son visage ténébreux la lumière de ses yeux clairs, de ses dents éclatantes. Non, elle n'avait pas du tout été froissée! Guy était bête de supposer cela. Mais elle s'interrogeait, pour savoir si les impressions de Guy étaient justes :

— Il y a du vrai dans ce que tu as dit... A certains moments, je ne pense pas du tout: je suis endormie, presque idiote; et puis, je me mets à penser, et, alors, je voudrais sans raison que les choses soient autrement qu'elles sont...

Ils entrèrent dans le magasin. Un vieux vendeur maniéré se mit à leur disposition. Guy voulut que Rose choisît ses chemises, ses cravates. Il acheta aussi une paire de gants. La veille, il avait reçu un mandat de Toulouse.

Puis ils prirent l'autobus pour aller quai des Orfèvres.

Paris scintillait dans une belle journée d'été. Les permissionnaires français et alliés encombraient les avenues. La guerre était présente partout; mais, à l'arrière, l'animation de la guerre rendait les villes presque joyeuses.

A côté de Guy, dans la voiture publique, Rose tenait des propos assez défaitistes. Il fallait faire immédiatement n'importe quelle paix, afin que Guy pût rester :

— Tu crois qu'on les aura, toi? Ah! mon petit, ils sont encore rudement forts, tu sais!

Guy affirma qu'on les aurait certainement... Depuis la Marne, cela ne faisait aucun doute.

Rose haussa les épaules. Il se tourna vers elle :

— Tu as tes yeux tristes en ce moment, — lui dit-il tendrement. — Allons! souris un peu!... Tu ne veux pas sourire?

Elle sourit faiblement :

— Tu crois que tu seras si content que cela, sur le front?

Il fut très net :

— Que veux-tu, je me suis engagé pour partir. Je pars. Cela serait crétin de se lamenter.

— Enfin, si tu ne t'étais pas engagé, Peau d'Ange, tu ne partirais pas!

Il fit un raisonnement spécieux :

— Oui, mais si je ne m'étais pas engagé, je n'aurais pas pris le même tramway que toi, pour aller aux Arches; nous ne nous serions pas rencontrés; je ne te connaîtrais pas : tu vois donc que j'ai eu bien raison de faire ce que j'ai fait...

Dans le vestibule noir de l'appartement, Rose était redevenue gaie. Elle parla en riant du compteur à gaz. Ils entrèrent dans la chambre de Guy. Pendant que celui-ci cherchait des chaussettes dans la commode, Rose, en trois minutes, se déshabilla et s'étendit sur le lit.

Elle dit aussi :

— J'ai bien envie de fermer les portes à clef et de jeter ces clefs par la fenêtre, dans la Seine... Hein! si je te séquestrais dans l'appartement de tes parents!

Elle regarda autour d'elle :

— Ce que j'ai été heureuse dans cette petite chambre-là! Ah! c'est moi qui n'ai pas de courage, aujourd'hui!... Peau d'Ange, viens vite, prends moi dans tes bras et ne me lâche plus...

Il vint près d'elle. Elle se blottit contre lui :

— J'aime tes cheveux qui ne veulent jamais rester comme on les met; j'aime tes bons yeux où il n'y a jamais rien de méchant qui passe, rien de triste non plus, tes yeux d'enfant qui veut tout prendre, tout garder... J'aime ta bouche, si fraîche et si saine qu'on a toujours l'air de la cueillir...

Elle continua sa gaie et voluptueuse description. Puis elle le caressa :

— Je veux t'aimer le mieux possible, pour que tu sois obligé, plus tard, de me regretter auprès de toutes les autres femmes qui t'auront.

Avant de regagner les Arches, ils se séparèrent pendant une heure. Guy alla dire adieu à une grand'tante qu'il aimait beaucoup. Rose voulait passer chez elle. Jamais Guy ne put obtenir de savoir où ce « chez elle » se trouvait.

Ils rentrèrent presque à la nuit. En sortant de la gare, Guy dit à Rose :

— Si un contre-ordre était arrivé dans la journée! Si nous ne partions plus!

Mais, lorsqu'ils croisèrent un homme du groupe, Guy n'osa pas l'interroger.

XXI

Le samedi, la bonne Trépain annonça qu'elle avait tué un joli petit poulet pour le dernier dîner, le lendemain. Car rien ne changea : le groupe quittait toujours les Arches le surlendemain lundi, de fort bonne heure.

Ce samedi-là, pendant que Guy était allé à un rassemblement, Rose fit d'excellents caramels mous qui parfumèrent le pavillon. Lorsque Guy revint, elle expliqua le plus sérieusement du monde que de pareils bonbons étaient précieux pour empêcher les gens de parler :

— Il faut que tu en manges beaucoup... Comme cela, tu éviteras de dire trop de choses inutiles.

Mais Guy s'était un peu habitué à l'idée de partir. Il éprouvait un grand optimisme : puisque le départ était inévitable, ne fallait-il pas s'y résigner? D'ailleurs, on avait déjà « établi » un tableau des permissions, au bureau du groupe; d'après ce tableau, le tour de Guy était fixé aux environs du 15 novembre :

— Cela fait un peu plus de trois mois... Tu verras, trois mois, cela passe plus vite qu'on ne croit...

Et puis il en revenait à l'idée chimérique : la fin de la guerre était peut-être prochaine...

Rose hochait gentiment la tête; elle répondait avec une résignation douce :

— Je ne me plains de rien... Mais j'aime mieux penser à ce que j'ai eu qu'à ce que j'aurai... Quant à ce que je voudrais avoir, ce n'est pas la peine d'insister...

Ils prolongèrent tard leur soirée dans le jardin. Un clair de lune merveilleux pénétrait sous les arbres, imbibait les allées. Un rossignol chanta si bien qu'ils eurent presque envie de pleurer, sur leur banc. La nature, la saison et l'heure offraient à ces deux amants toutes les beautés conventionnelles que les romances les plus fades ne sont pas parvenues

à vulgariser, à user. Une mélancolie passionnée les enivrait. Ils restaient de longs moments silencieux; puis l'un disait : « je t'aime »; l'autre répondait : « je t'aime aussi... ».

***

Le dimanche matin, les preuves matérielles du départ prirent une cruelle évidence.

A huit heures, Jallier vint chercher Viltain de la part du commandant. Guy ne revint qu'à onze heures, furieux d'avoir perdu son temps, dans une cour, à ne rien faire. Il trouva Rose habillée, dans le jardin, son chapeau sur la tête. Elle demanda à Guy s'il ne voulait pas venir avec elle jusqu'à l'église :

— Je ne suis pas bien religieuse, mais il me semble que cela nous portera bonheur si je prie aujourd'hui le bon Dieu à côté de toi.

Ils allèrent à l'église. Presque tous les camarades parisiens de Guy avaient près d'eux leurs parents. Bien avant de rencontrer Rose, Guy avait décidé qu'il ne préviendrait sa mère de son départ que le jour où il partirait. Il trouvait plus courageux de ne pas faire venir madame Viltain de Toulouse à Paris. Il n'écrirait que ce soir à ses parents.

Dans l'église, près de Rose agenouillée, Guy prononça tout bas les prières usuelles qu'on lui avait apprises enfant. Puis il se demanda quelle pouvait être la prière de Rose : « Elle prie sans doute pour que je ne sois pas tué... » Et, docilement, il demanda à un Dieu qu'il se représentait mal de détourner de lui les obus, les bombes et les gaz asphyxiants. Trop jeune pour craindre beaucoup la mort, il se disait sincèrement : « Ce n'est pas pour moi que je demande cela ». Il pensait tendrement à ceux que sa mort rendrait malheureux.

En rentrant aux « Belles-Vues » ils s'arrêtèrent chez un pâtissier et choisirent un gâteau décoré d'ornements faits de crème au café.

Cet après-midi du dimanche lui parut long. Guy regrettait qu'on n'eût pas appris seulement au dernier moment que l'on partait. Sa mélancolie était arrivée à un point de satura-

tion. Si quelqu'un fût venu lui dire : « On part dans une heure », il n'aurait certes pas été content, mais soulagé. Par moments, malgré lui, il se sentait déjà loin de Rose. Il se disait : « Voilà comment je penserai à elle... Voilà comment je la regretterai! » Il songeait aussi au voyage qu'il allait faire, à son arrivée sur le front, à sa vie nouvelle. Lorsqu'il entendrait pour la première fois un obus siffler au-dessus de sa tête, qu'éprouverait-il? Il n'avait presque plus envie d'embrasser Rose. Il ressentait un écœurement vague qu'il attribuait au gâteau trop sucré.

Rose restait près de lui sans beaucoup parler. Elle acquiesçait brièvement et docilement à ce que lui demandait Guy. Oui : si c'était faisable, elle irait clandestinement le rejoindre dans un cantonnement du front; oui : elle lui écrirait. Elle ne parla pas une seule fois de la possibilité d'être oubliée par Guy.

Ils étaient tristes; mais ils étaient aussi à la fois nerveux et engourdis, comme on l'est aux dernières heures d'un voyage qui dure depuis trop longtemps.

Vers la fin de l'après-midi, ce fut Mérat qui vint chercher Viltain. Mérat, qui imaginait pathétiquement la séparation de Guy et de Rose, dit à mi-voix, comme l'on parle près d'un malade, que tous les hommes du groupe devaient se trouver de quatre à six heures dans leurs cantonnements respectifs : des « huiles » de Versailles étaient annoncées.

— Il y aura un appel; il faut absolument que tu sois là.

Puis discrètement, Mérat fila sans attendre Guy.

Guy se plaignit beaucoup de cette « corvée »; mais ces plaintes n'étaient pas absolument sincères. Rose était redevenue la Rose soumise et douce du café de Saint-Cloud. Il tenait une main de Rose dans les siennes et caressait cette main, puis le bras, presque machinalement.

Il dit avec un sourire un peu contraint :

— Nous sommes « alertés »... Il faut bien apprendre à se quitter!...

Puis ils se regardèrent sans rien dire. Les grosses lèvres de Rose tremblaient imperceptiblement, laissant voir le bord des dents solides. Les yeux couleur de saphir pâle étaient

grands ouverts et fixes. L'eau des larmes baignait ces yeux. Rose s'appliquait à ne pas bouger les paupières, pour éviter de pleurer.

Guy se leva :

— A tout à l'heure... Pardonne-moi de te laisser seule...

— Je te pardonne, Peau d'Ange, — dit-elle presque à voix basse.

Ils marchèrent ensemble jusqu'au portail. Avant de tirer la grille, ils s'embrassèrent. Ce fut Rose qui retint Guy contre elle.

Puis Guy franchit le seuil et s'en alla. Après quelque cent mètres, il eut l'idée de se retourner : Rose était sur la route, lui faisant de loin avec les bras de grands signes affectueux.

XXII

Lorsqu'il revint, deux heures plus tard, il ne trouva pas madame Trépain dans la loge. Au bas de l'escalier, il appela Rose. Personne ne répondit. Il monta dans leur chambre. La chambre était vide; mais, très en évidence, sur le poêle de faïence émaillée, une lettre était posée. Un petit paquet soigneusement ficelé la supportait.

Guy eut immédiatement la certitude que Rose était partie. Il ouvrit fébrilement la lettre :

Mon petit Peau d'Ange,

Je m'en vais parce que c'est trop triste de rester près de toi en sachant qu'il faudra se quitter... Autant qu'on peut aimer quelqu'un, je t'aime... Je ne sais pas si je t'ai rendu heureux, mais tu m'as comblée. Si je n'ai pas toujours été pareille à ce que tu souhaitais, si je t'ai un peu déçue parfois, moi, j'ai été complètement heureuse. Si heureuse que cela me donnait souvent l'air un peu bête. Mais il m'arrivait parfois de croire que je rêvais, au lieu de vivre. Quand tu seras plus vieux, tu comprendras que rien ne peut plaire autant à une femme que ce sentiment-là.

Tu vas vite cesser de m'aimer; mais que cela ne te donne pas de remords envers moi. Encore une fois, c'est moi qui te remercie

de ces jours délicieux. Je n'y comptais pas, je ne croyais pas cela possible.

Nous serions trop malheureux cette nuit et demain matin, si je ne partais pas. D'ailleurs tu vas voir que je ne te quitte pas tout à fait...

Ne perds pas trop vite ce qui est dans le petit paquet. Si l'hiver est trop dur, cela te tiendra chaud.

J'embrasse mon petit Peau d'Ange sur ses beaux yeux, sur son beau front, et je me sauve!

Rose.

La douleur de Guy prit d'abord la forme de la colère; puis il se dit : « Elle est peut-être encore à la gare » et il sauta dans l'escalier. Il trouva madame Trépain au bas des marches. Il croisa son regard compatissant :

— Pourquoi l'avez-vous laissé partir?...

La bonne femme ne lui répondit pas; mais elle lui tendit une autre lettre :

Je prends le train de cinq heures vingt. Inutile de me poursuivre. Et tu ne sais pas où je demeure à Paris. Je t'aime...

Son impuissance l'irrita. Il se cabra, en quelque sorte, comme un poulain que le mors offense. Puis il dit presque brutalement à celle qu'il considérait comme la complice de Rose :

— Je vais me promener un peu...

Il ne sortit pas du jardin, dont il arpenta les allées. Bientôt il alla s'asseoir sur le banc qu'ils affectionnaient. Il essayait de se dire que Rose avait peut-être eu raison. Pourtant un pareil procédé n'était-il pas inadmissible? Par moments, il se demandait même si Rose ne s'était pas moquée de lui. Mais il reprenait la lettre si tendre, et son cœur se gonflait en la relisant.

Qu'est-ce que pouvait bien contenir le petit paquet? Il regagna la chambre. Il eut envie de pleurer en y entrant. Lorsqu'il aperçut le lit, il dût détourner les yeux.

Le petit paquet contenait une lourde et longue mèche de cheveux noirs; non point une boucle à peine plus grande qu'un gros point d'interrogation, mais une sorte de vague ténébreuse, ondulée, mobile, qui paraissait encore vivante.

Devant cet absurde et beau présent, Guy se mit malgré lui à sourire; puis il perdit son visage dans le sillage durable que lui laissait son amie.

Il ne descendit que pour dîner. Il trouva madame Trépain dans la cuisine, près de la table où il n'y avait plus que deux couverts.

Elle dit tristement :

— Il va falloir manger le poulet, maintenant...

Guy s'assit sans rien dire et trouva dans son assiette une enveloppe encore :

Mon chéri, tu vas bientôt comprendre que j'ai eu raison. En ce moment-ci, loin de toi, je ne suis pourtant pas bien fière!... Si tu étais raisonnable, tu irais coucher avec tes camarades, au cantonnement.

Je t'aime encore... Je t'aime toujours. Et toi?

De nouveau Guy dut sourire. Il leva le nez et regarda la concierge d'un drôle d'air :

— C'était un coup monté... Madame Trépain!... Si je vous faisais arrêter pour complicité?

Madame Trépain servait la soupe; il reprit :

— Est-ce qu'elle était triste, au moins, quand elle est partie?

La vieille femme haussa les épaules :

— Parbleu! C'est pour ne pas être trop triste qu'elle a écrit tous ces billets... Ah! elle faisait vite! Je crois bien qu'elle s'est décidée tout d'un coup.

Un beau poulet doré apparut sur la table. Mais Guy n'avait aucun appétit.

— Je vais le mettre de côté; vous le mangerez froid, demain, en route, décida madame Trépain.

Cette fuite mystérieuse et inattendue intriguait Guy, occupait son esprit. Parfois, il se répétait que Rose n'avait peut-être pas eu tout à fait tort. Cette surprise, même douloureuse, valait peut-être mieux que l'inerte et lourde mélancolie qui les avait accablés, tous deux, dans la journée.

Par moments, il posait une question à la logeuse :

— Seriez-vous partie comme cela, madame Trépain?

Madame Trépain bougonna d'abord sans répondre; puis :

— Oh! moi, je n'ai jamais rencontré un homme comme vous.

Il dit sincèrement :

— Je suis un homme comme les autres.

— Taisez-vous donc!... Je vous dis que ce seront toujours des malheureuses, les femmes qui vous aimeront!...

Le visage enfantin de Guy prit une comique expression interloquée :

— Ah! par exemple! C'est elle qui s'en va, et c'est moi qui...

La vieille femme l'interrompit :

— Vous lui faisiez peur, à votre Rose!... ça lui donnait le vertige de vous avoir rencontré...

Guy haussa les épaules; il était mécontent. Comme on était injuste pour lui!

— Tenez! vous ne savez pas ce que vous dites, madame Trépain. Si vous l'aviez entendue : je l'aimais beaucoup plus qu'elle...

La Trépain, à ces mots, regarda Guy avec une stupeur indignée. Puis elle lui dit presque durement :

— Allez donc faire un tour, mon petit gars... Cela vaudra mieux que de dire des folies...

XXIII

Guy ne suivit pas le conseil de Rose : il n'alla pas coucher au cantonnement. Il trouvait dans sa solitude une sorte d'amer bienfait. Il rentra tôt dans sa chambre et s'appliqua à ranger ses affaires. Il trouva dans une musette la housse d'un vieux paquet de pansements et la descendit à la Trépain en lui demandant de bien vouloir y coudre un petit ruban, de façon à ce qu'il pût porter cette sorte de scapulaire autour du cou. Puis il remonta et introduisit dedans la mèche de cheveux. Le parfum d'écorce et de violette que dégageait cette mèche l'enivrait sentimentalement, voluptueusement.

Il se disait : « Je suis malheureux! » mais, en même temps, il s'étonnait de se sentir prêt à une résignation qu'il ne voulait

pas s'avouer. Puis il écrivit à ses parents. Ah! il regrettait maintenant de n'avoir pas écrit plus tôt! Sa maman près de lui, comme cela eût été précieux et doux!

Avant de se coucher, il alla faire un dernier tour dans le jardin. Le même rossignol chantait aussi bien que les nuits précédentes; mais la lune était déjà moins ronde, plus basse, un peu cachée.

En rentrant, il passa près du chenil. Les danois l'accueillirent en faisant des sauts. Guy leur parla de Rose :

— Elle n'est plus là... vous ne la verrez plus...

Dans sa chambre, il fit soigneusement un tas des affaires qu'il emportait. Puis, en se glissant dans son lit, il dénicha une lettre, sous le drap :

Nous allons tâcher de dormir, n'est-ce pas, petit Peau d'Ange. Tu le sais bien : je voudrais être dans tes grands bras! Si je n'y suis pas c'est que ta Rose est une pauvre imbécile...

Mais, j'en suis sûre : il vaut mieux, pour maintenant et pour plus tard, que nous nous quittions comme cela...

Guy prit très mal cette dernière lettre : « Elle ne m'a jamais aimé!... » Les paroles que Rose avait prononcées, dans ce lit, une fois, ne le prouvaient-elles pas? Rose était une détraquée, une vicieuse : la dernière des femmes! Mais comme elle avait la peau douce; comme ses regards étaient émouvants!...

Il souffla la lumière et tourna le dos au fantôme de Rose. Ainsi lui tournait-il le dos, lorsqu'ils se disputaient...

Mais, le lendemain matin, il fut presque déçu de ne pas apercevoir, à côté du bol de café au lait, dans la cuisine, une dernière lettre de la fugitive.

— Vous êtes bien sûre qu'il n'y a rien pour moi, — demanda-t-il à madame Trépain, en feignant l'ironie.

Madame Trépain répondit que le facteur n'était pas encore passé.

Troublé comme un enfant, incapable de maîtriser ce trouble, Guy s'écria malgré lui, sur un tel accent de détresse : « Mais je ne sais même pas son adresse! » que la compatissante Trépain sortit de la poche de son tablier une enveloppe qu'elle lui tendit :

— On m'avait pourtant bien fait jurer, — dit-elle, — de ne vous la donner qu'au dernier moment, lorsque vous seriez là-bas, sur votre canon... Ma foi, lisez-la tout de suite.

Tu m'oublieras moins vite, peut-être, maintenant que je t'ai fait un peu de mal. Mon petit chéri, ne fais pas cette tête-là... Je t'ai promis de te donner la manière de m'écrire. Voici. Tu écriras sur une première enveloppe :

Madame Félix Courmont
27, rue Vauquelin
Paris

et, dans une seconde, que tu mettras dans la première et qui contiendra ta lettre, simplement :

pour remettre à Madame Rose Emmelot.

Peut-être m'écriras-tu, peut-être ne m'écriras-tu pas; peut-être te répondrai-je, peut-être ne te répondrai-je pas... En tout cas, je t'aime, ma belle apparition chérie, et je sais bien que je ne t'oublierai jamais tout à fait...

Guy resta quelque temps immobile, regardant la lettre. Ce fut à ce moment-là, que, inconsciemment, il fit ses adieux à Rose.

Madame Trépain parut : il secoua sa torpeur.

— Vous aurez bien le temps, maintenant, de penser à elle... Il est sept heures moins le quart, dépêchez-vous...

Guy fit un effort, et résolument, se leva. Il ne partit pas sans embrasser sa logeuse, non moins émue que lui. Puis il se mit à marcher vite. Son sac et ses musettes l'embarrassaient. Il arriva en retard au rassemblement.

En le voyant arriver, le lieutenant sous les ordres de qui il était, lui dit, un peu lourdement, mais sans y mettre aucune méchanceté, ni beaucoup de malice :

— Hein! c'est dur, Viltain, de s'arracher des bras de la volupté!...

Mais Peau d'Ange eut vers lui un tel regard, si méchant, auquel succéda immédiatement un regard si désolé que le lieutenant s'approcha du jeune homme, dont la beauté

triste avait à ce moment quelque chose d'irrésistible. Il lui posa une seconde la main sur l'épaule, sans ajouter un mot.

XXIV

Quinze jours plus tard, deux lettres adressées par Guy Viltain à madame Félix Courmont, 27, rue Vauquelin, lui revinrent avec la mention « inconnue ». Il écrivit une troisième lettre; elle subit le même sort.

La nouvelle vie que le jeune homme menait sur le front l'aida beaucoup à supporter cette déconvenue.

Cependant Guy n'oublia ni très vite ni tout à fait Rose. Il se disait parfois : « Je la reverrai un jour; je ne sais ni où, ni comment ».

Et, en effet, comme nous le raconterons peut-être une autre fois, Rose et Guy, la guerre finie, hélas! se retrouvèrent.

JEAN-LOUIS VAUDOYER

CONTRADICTIONS MONÉTAIRES ALLEMANDES

Il paraîtra peut-être vain de s'occuper, aujourd'hui encore, du problème monétaire allemand. L'affaire n'est-elle pas jugée? N'est-il pas de toute évidence, après une expérience de quelques semaines, que le système établi par l'ordonnance du 15 octobre n'est qu'une mystification de plus à l'usage de l'étranger?

Les nouvelles politiques, qui nous arrivent chaque jour, d'Allemagne et d'ailleurs, nouvelles qui ne sont pas précisément pour faciliter la solution des problèmes complexes qu'il nous faut résoudre, ne repoussent-elles pas celui-ci à l'arrière plan? N'avons-nous pas, au surplus, décidé de nous assurer contre les déceptions que pourraient nous ménager les attitudes changeantes de notre débiteur et la réduction, systématique ou non, de ses possibilités de paiement, en confirmant notre politique du 11 janvier sur des fondements au besoin élargis?

Nous reconnaissons volontiers que la question ne mérite pas d'accaparer outre mesure nos préoccupations. Néanmoins — et nous avons dit pourquoi dans notre précédent article [1] — elle vaut que nous la suivions dans ses développements, que nous ne négligions aucun des enseignements qu'elle nous apporte et dont quelques-uns débordent sin-

1. *Revue de Paris* du 1er novembre.

gulièrement le cadre des réactions et des incidences monétaires.

Il ne nous est pas indifférent de savoir pourquoi le Chancelier Stresemann a orienté, à la dernière minute, sa réforme monétaire dans une voie qui n'est pas celle qu'on pouvait attendre de ses intentions premières et des études préliminaires auxquelles l'élaboration de cette réforme avait donné lieu. Il ne nous est pas indifférent, non plus, de dégager la part de responsabilité qu'ont eue ces changements de la dernière heure dans les désordres qui ont marqué l'avènement du *rentenmark* et la période préparatoire de son instauration.

Tout cela a-t-il été voulu? Peut-être. Dans tous les cas, c'est la conséquence fatale d'une réorganisation monétaire fondée sur l'équivoque et condamnée à se mouvoir dans la contradiction aussi longtemps qu'on s'obstinera à la maintenir en dehors de certaines réalités.

De ces réalités, il en est une essentielle, que l'ordonnance du 15 octobre a méconnue et qui a pris très vite sa revanche. On s'est refusé à admettre que le « *reichsmark* » *fut mort et bien mort.* On a voulu lui accorder une survie, et sur cette survie on a édifié tout un système, forçant l'économie à subir la contagion de ce cadavre. C'est la tare organique de la réforme. Aussi est-elle vouée à un échec si elle veut rester fidèle à son principe et, sinon elle ne pourra développer ses effets, qu'en évoluant dans le mensonge, au prix de difficultés de toutes sortes.

***

Quels motifs ont déterminé le Chancelier Stresemann et son Ministre des Finances à modifier de fond en comble, au dernier moment, leur plan primitif? Ce point d'histoire a son importance, car il éclaire la politique du Gouvernement du Reich, moins peut-être en matière monétaire, qu'en matière de réparations.

Une certitude est acquise au débat : jusqu'à la veille ou l'avant-veille du 15 octobre, la réforme actuellement en voie

d'application, était conçue de façon toute différente. On faisait table rase du passé. Il devait être procédé à une liquidation générale de tous les engagements, publics ou privés, contractés sur la base du *reichsmark*. Celui-ci devait disparaître : on donnait à la Reichsbank le moyen de le retirer de la circulation par voie d'échange contre la nouvelle monnaie légale, *sur une base fixe de conversion* correspondant à peu près à la dépréciation du mark-papier par rapport au mark-or. Cette nouvelle monnaie légale était le *neumark*, monnaie de papier émise par une *Banque Monétaire*, dont l'organisation et le fonctionnement devaient être identiques à l'organisation et au fonctionnement, que nous avons exposés, de la « Rentenbank ».

Entre le *neumark* et le *rentenmark*, il n'y avait pas seulement une différence d'appellation; il y avait aussi, une différence de condition monétaire. Alors que le *rentenmark* se présente, — avec les tares originelles que nous avons signalées, — accouplé au *reichsmark*, qui garde seul le pouvoir libératoire légal, malgré son effondrement, malgré le discrédit dans lequel il est tombé, le *neumark* se présentait, avec les mêmes tares sans doute, mais fortifié doublement et par le caractère de *monnaie libératoire unique* qui lui était conféré et par la disparition complète, définitive, du *reichsmark*. Il avait ses faiblesses et, certes, elles étaient grandes; toutefois l'opération chirurgicale énergique, consistant à l'affranchir de toute promiscuité avec le *reichsmark*, était de nature à faciliter ses débuts.

On pouvait, d'autre part, espérer qu'un appui supplémentaire lui viendrait du billet-or de la Reichsbank. Celle-ci était, en effet, rétablie dans sa fonction normale de Banque du *mark-or*, émettant des billets-or contre dépôt d'or ou de devises et contre des traites-or à court terme, fondées sur des opérations commerciales. Ces billets-or ne devaient pas avoir cours légal comme les billets de la *Banque Monétaire*; ils devaient circuler librement, portés par leur crédit propre. Mais les conditions très strictes de leur émission prétendaient assurer leur convertibilité avec suffisamment de certitude pour qu'ils devinssent, assez vite, la monnaie des grandes transactions et des entreprises liées aux affaires internationales.

Il est à craindre qu'on ne se fît, à cet égard, quelque illusion. Quoi qu'il en soit, le *neumark*, monnaie libératoire, accouplé directement au *billet-or*, pouvait être, dans une certaine mesure, soutenu par lui et, dans tous les cas, il n'y a pas de doute que cet accouplement fût moins dangereux que la solidarité avec le *reichsmark*.

Tout le monde en paraissait d'accord. Le Reichsrat avait approuvé le projet et il ne semblait pas que le Reichstag, à qui il était soumis, dût y faire opposition. La conception avait ses défauts. Néanmoins, elle était simple, logique et peut-être une des moins mauvaises que l'on pût adopter en l'état présent de la situation financière et des besoins du Reich.

D'où vient qu'on l'ait brusquement abandonnée; que le Chancelier Stresemann qui, à la faveur des pleins pouvoirs dont il disposait, aurait pu y apporter quelques amendements, que suggéraient d'ailleurs d'excellents esprits, ait, au contraire, profité d'une liberté plus grande pour en aggraver les tares et orienter vers cette gageure de tenter la résurrection du *reichsmark*?

Cette folle aventure a été décidée au moment où, entre les Cabinets de Londres et de Washington, s'échangèrent les notes tendant à provoquer la réunion d'une nouvelle conférence pour étudier le problème des réparations; au moment où l'Angleterre proposait à ses alliés de confier à des experts internationaux l'enquête sur la capacité de paiement du Reich.

Aussitôt, les adversaires de toute politique d'exécution ont repris courage. Et tandis que les partisans d'une réforme monétaire sérieuse mettaient une sourdine à leurs critiques du système proposé, comme s'ils obéissaient à un mot d'ordre, deux arguments inattendus étaient jetés dans la discussion. Contre la disparition du *reichsmark* et la liquidation du passé, on invoquait maintenant des raisons de *prestige* et des raisons d'*opportunité*.

Ce n'est pas à l'heure où l'Allemagne peut espérer obtenir une nouvelle réduction de sa dette et, pour le moins, des ajournements d'échéance, qu'il serait opportun de déchirer le voile de détresse qui enveloppe son économie, de montrer la situation sous son vrai jour et de concentrer toutes ses pos-

sibilités, tous ses moyens de restauration. La consécration officielle de sa faillite monétaire n'affaiblirait-elle pas sa position dans une discussion de ses engagements de réparation? Au surplus, en accrochant le nouvel instrument de paiement, avec les garanties matérielles et morales dont il est doté, au *reichsmark*, maintenu comme monnaie légale, n'en résultera-t-il pas un redressement de valeur de celui-ci? Ce redressement de valeur ne sera-t-il pas escompté par les porteurs, allemands ou étrangers, qui montreront moins d'empressement à s'en défaire? D'où amélioration progressive des prix; amélioration progressive des changes; moins de difficultés pour faire accepter, le moment venu, par les créanciers de *reichsmarks*, une liquidation qui pourra être réglée sur des bases moins désastreuses que celles qu'il faudrait leur imposer aujourd'hui.

Voilà, résumés en quelques mots, les arguments apportés, à la dernière minute, par les banques, par quelques représentants de la grande industrie et par un « *homme de confiance des agriculteurs* » — il faut lire probablement : Dr Helfferich.

Nous sommes donc en présence d'une manœuvre que nous connaissons bien, à laquelle l'Allemagne a eu recours, à plusieurs reprises déjà, dans le passé. Elle a pensé que les circonstances lui redevenaient favorables en raison des initiatives prises par le Foreign Office et, une fois de plus, elle a voulu organiser, contre ses créanciers, *l'incapacité de paiement* que lui permet d'invoquer l'article 234 du Traité de Versailles.

Dans la revue financière allemande, *Die Bank* [1], Alfred Lansburgh a porté sur cette disposition spéciale de l'article 234, un jugement qui mérite d'être rappelé :

Cette disposition, écrivait-il, *est peut-être la plus désastreuse du Traité de Paix*. Elle crée une prime à l'incapacité de paiement; elle sanctionne la démonstration de cette incapacité comme un acte patriotique. Les actes de politique économique et de politique financière accomplis par le Gouvernement, qui entraînent manifestement une décadence et qui, pour cette raison, devraient être stigmatisés comme insensés ou criminels, apparaissent aux yeux des Allemands, par suite

1. Voir *Die Bank*, mai 1923.

de cette disposition, comme justifiés et même comme parfaitement méritoires. N'altèrent-ils pas les éléments sur lesquels peut porter le contrôle de la Commission des Réparations et n'aboutissent-ils pas ainsi à diminuer la charge des paiements imposés à l'Allemagne?

Le Reich reprend aujourd'hui cette même spéculation. « *L'Allemagne doit avoir encore la volonté d'être pauvre* » déclarait récemment le Ministre des Finances, M. Luther. Le mobile déterminant du brusque changement de front du Chancelier Stresemann, dans la question monétaire, a été ce souci que l'Allemagne paraisse faible comptant bien que sa grande détresse, étalée aux yeux du monde, lui vaudrait la commisération et l'indulgence. Dans cet espoir il s'est décidé pour une réforme équivoque.

Position difficile quand on est pressé comme il l'était par les événements, quand les nécessités économiques frappent à la porte avec une telle brutalité qu'elles menacent de l'enfoncer, quand la psychologie de la masse évolue en sens contraire des évolutions prévues et sur lesquelles repose essentiellement le succès du système. Jour après jour, il faut faire de l'adaptation, jeter du lest, abandonner du terrain aux réalités qui ne se laissent pas emprisonner dans l'artificiel. C'est, à bref délai, la confusion, le désordre économique et social.

C'est bien là, en effet, le tableau que nous offre l'Allemagne : l'économie veut, à tout prix, s'affranchir d'une monnaie dans laquelle elle n'a plus confiance et dont personne ne croit plus la restauration possible; le Gouvernement s'épuise en efforts d'imagination et d'organisation pour fixer cette monnaie dans la poche des détenteurs et son travail de Sisyphe n'a d'autre résultat que de perpétuer le chaos.

Cette suprême tentative de sauvetage, même temporaire, du *reichsmark*, à la faveur de combinaisons d'une extrême complexité et des promesses renouvelées que le gouvernement est résolu à s'engager dans la voie des économies et de la régularité financière, est vouée à un échec certain, parce qu'elle s'appuie sur une erreur fondamentale de psychologie : *La foi des Allemands dans les promesses gouvernementales est morte, comme est morte leur foi dans le reichsmark.* L'économie privée le répudie de plus en plus.

Les ordonnances ont beau succéder aux ordonnances, les combinaisons aux combinaisons, chacun s'ingénie à se défaire des marks-papier qu'il possède, bien convaincu que leur pouvoir d'achat ira, quoi qu'on fasse, en s'effritant de plus en plus.

Une ordonnance du 7 novembre a dû rappeler que le *reichsmark* n'est pas seulement monnaie légale en théorie, mais qu'il l'est aussi et *doit le rester* dans la pratique commerciale.

« La conclusion et l'exécution de contrats relatifs à la livraison de marchandises ou à la fourniture de services, NE PEUVENT ÊTRE REFUSÉES sous prétexte que le paiement en est effectué en *reichsmarks*. Pour les prix établis en une monnaie étrangère, le paiement DOIT avoir lieu en *reichsmarks* sur la base du dernier cours officiel coté, à la Bourse de Berlin, pour la monnaie étrangère en question. Pour les prix établis en marks-or, le paiement DOIT avoir lieu en *reichsmarks* sur la base de 10/42e du dernier cours officiel, coté à la Bourse de Berlin, pour le dollar américain. Enfin, la fixation des prix en monnaie étrangère est interdite dans les transactions du commerce de détail. Les contrevenants seront passibles d'une peine d'emprisonnement et, dans les cas particulièrement graves, la peine pourra être celle des travaux forcés. »

Il est difficile de dire plus clairement qu'on ne veut pas laisser disparaître le *reichsmark*. Et cependant, il ne se passe guère de jour où on n'enregistre une augmentation de son discrédit. A la vérité, l'Allemagne présente aujourd'hui ce paradoxe d'un pays où la monnaie légale est la seule dont personne ne veut, et d'un Gouvernement que les événements contraignent à organiser la suppression de cette monnaie légale, tout en y restant officiellement attaché.

***

Le moins qu'on puisse dire de la politique monétaire de l'Allemagne, depuis que le Gouvernement, sous la pression des banques, a décidé de conserver cette « *dent venimeuse* » que constitue le « *reichsmark* » *monnaie légale*, est que

cette politique se débat dans l'incohérence et la contradiction.

Les Allemands sont d'ailleurs les premiers à s'en plaindre. Sous le titre : « *On demande des éclaircissements* », la *Gazette de Francfort*, faisait, dans les termes que voici, la critique des variations gouvernementales :

Décidément, la dictature réussit assez mal dans le domaine monétaire. Ce fut un désastre que le Gouvernement ait, lui-même, supprimé tout appui au mark-papier en annonçant sans interruption, depuis près de trois mois, l'émission d'une monnaie à valeur stable, et en développant ainsi dans la population la psychose de la stabilité des valeurs. On aurait dû, tout au moins, entreprendre maintenant, avec la plus vigoureuse énergie, les dernières opérations nécessaires à la mise en circulation de la monnaie intermédiaire qu'on a adoptée et les mener à bien dans les délais les plus brefs. Mais tel n'est pas le cas. Les ordonnances, qui doivent être modifiées dès le lendemain, se poursuivent les unes les autres; c'est une succession sans fin de publications de projets, qui sont dès l'abord incompréhensibles et qui, au bout de peu de jours, se révèlent inexécutables. Le seul résultat auquel nous soyons parvenus, c'est d'avoir aggravé le désordre et le trouble.

Pourquoi donner ainsi, avec des projets sans cesse modifiés ou abandonnés, un aliment perpétuellement renouvelé à l'agitation de la population qui est cependant déjà assez nerveuse? Où veut-on *véritablement en venir*? La question primordiale est celle de savoir ce *que veut le Gouvernement.*

Il est, en effet, quelque peu difficile de se reconnaître dans le dédale des décisions qui prétendent compléter ou corriger le système inauguré par l'ordonnance du 15 octobre. A proprement parler, cette ordonnance n'a pas été modifiée dans son texte; ses directives et ses dispositions générales sont, aujourd'hui encore, celles que nous avons indiquées. Toutefois, sur deux points essentiels, la réforme a subi des changements importants :

1° On est revenu à l'idée, qui avait paru un moment abandonnée, de réorganiser la Reichsbank en véritable banque d'émission-or;

2° On s'efforce, sous la poussée des événements, et afin de sortir, au plus tôt, de l'impasse où on s'est engagé en maintenant le *reichsmark* monnaie légale, d'appliquer au retrait des marks-papier, un régime tout à fait différent de celui qui était prévu dans l'ordonnance.

En ce qui concerne la réorganisation de la Reichsbank, nous avons déjà dit sous quelle forme elle était envisagée. Une ordonnance, entrée en vigueur le 15 novembre, — c'est-à-dire le jour où la *Rentenbank* a pris à son compte les avances au Reich, — en a réglé les modalités.

Désormais, la Reichsbank aura la faculté d'émettre des billets libellés en « marks-or » et couverts pour un tiers au minimum par une réserve d'or ou de devises-or *spéciale*; pour les deux tiers restants, par des effets et des chèques libellés en marks-or. La loi du 14 mars 1875 — loi organique de la Reichsbank — a été complétée dans ce sens. Cette réserve spéciale, constituée en or ou en devises-or, est destinée *uniquement* à la couverture de cette catégorie de billets et elle répond *uniquement* des créances qui en résultent. La Reichsbank sera tenue de les rembourser *à présentation en or ou en devises libellées en dollars des États-Unis d'Amérique ou en livres sterling anglaises à son choix.*

Cette organisation est destinée, nous dit-on, à préparer le rétablissement de l'étalon d'or, après que le *rentenmark* aura ouvert les voies par un assainissement de la situation.

Pratiquement, nous ne croyons pas qu'elle puisse avoir une portée immédiate. D'abord, nous serions bien surpris si le *rentenmark* aidait, si peu que ce soit, au redressement de la situation monétaire et, en tous cas, ce n'est pas ce que nous avons observé depuis son émission qui pourrait nous amener à changer d'avis. En second lieu, comment, dans les circonstances présentes, escompter des dépôts d'or ou de devises suffisants pour constituer une réserve substantielle?

Nous ne doutons pas que l'Allemagne ait le moyen d'alimenter le fonds de conversion indispensable pour assurer la convertibilité des billets-or qu'émettrait la Reichsbank[1]. Nous pensons, d'accord en cela avec M. Schacht, Commissaire monétaire du Reich, qui l'a formellement déclaré à plusieurs reprises et, dernièrement encore, au Congrès de l'Industrie et du Commerce allemands, que « l'*économie privée peut*

1. Le *Bulletin d'Informations économiques*, qui suit au jour le jour l'évolution de la réforme monétaire allemande, a publié, à cet égard, des renseignements du plus haut intérêt.

fonder elle-même et avec ses seules ressources une banque d'émission-or ». Mais les détenteurs principaux de cet or et de ces devises sont-ils disposés à s'en défaire pour les confier à la Reichsbank? Toute la question est là. Étant données leur conduite passée, l'incertitude et la confusion où se trouve l'économie allemande, il est au moins permis de se montrer quelque peu sceptique.

Et alors? Puisque les autres encaisses d'or et de devises, dont la Reichsbank dispose, doivent rester distinctes et continuer à garantir son passif antérieur; puisqu'il est impossible de les utiliser pour rembourser les nouveaux billets-or, comment ferait-on face aux remboursements des billets provenant de l'escompte de traites-or, et qui seraient présentés à la conversion avant que soit approvisionnée la réserve?

Il y a là une situation qui n'est pas sans présenter de très sérieux dangers. Au début et pendant un certain temps, jusqu'à ce que la machine soit bien en marche — si toutefois on parvient à l'y mettre — la réserve de change serait menacée par la possibilité offerte à la clientèle d'escompte de se procurer, au moyen du crédit, des *assignations à vue* sur le disponible or ou devises. Les changements apportés au projet primitif, par l'ordonnance du 15 octobre, en retardant la restauration d'un certain ordre monétaire, en maintenant, et même en aggravant le trouble des affaires, ont porté un coup fatal à cette conception dont le développement ne se peut concevoir que dans une atmosphère de confiance et une économie équilibrée.

Il serait évidemment très souhaitable que ce compartiment-or de la Reichsbank puisse être institué rapidement et qu'il fonctionne. Ne fournirait-il pas un indice des possibilités de l'Allemagne en matière de paiements à l'extérieur? Mais pour cette raison et pour celles que nous venons d'indiquer, il est fort à craindre qu'il ne reste longtemps une simple création académique.

D'ailleurs, est-il bien certain que le gouvernement de Berlin, en décidant de rétablir la Reichsbank comme *Banque du « mark-or »* ait voulu faire autre chose qu'une manifestation? Si nos renseignements sont exacts, c'est, provisoirement, à une autre formule que l'on aurait recours pour centraliser

et utiliser au mieux, les stocks de devises et d'actifs étrangers que détient l'économie privée.

On procéderait d'abord à une *centralisation régionale*, sous l'égide d'instituts locaux autorisés à émettre des *certificats d'or*. Un de ces instituts fonctionne déjà à Hambourg, sous le nom de *Hamburger Bank* 1923. Le premier projet de banque d'émission pour la Rhénanie, que M. Louis Hagen, industriel de Cologne, avait rapporté de Berlin, et dont les journaux français et allemands se sont occupés ces temps derniers, s'inspirait beaucoup de ce modèle. Il en est de même des Banques d'émission spéciales au Palatinat et à la province de Nassau dont la Haute Commission interalliée de Coblence vient d'autoriser la création. D'autres organismes identiques sont établis ou à l'étude dans divers États du Reich.

Le *Berliner Tageblatt* nous renseigne sur le but final de cette évolution : « L'établissement de telles banques régionales de dépôts de changes et d'émission de certificats-or convertibles, est préférable, en dépit de la multiplicité des signes monétaires qui en résulteront dans les diverses parties du Reich, à la circulation des véritables devises. De telles monnaies locales ou régionales constituent une étape, un premier pas dans la voie du rétablissement d'une véritable monnaie d'or... Si de nombreux instituts mettent en circulation, sous la forme de certificats, les devises thésaurisées, *il sera facile plus tard de conclure des arrangements entre ces diverses banques régionales privées en vue de procéder à l'unification du système.*

On le voit, il s'agirait, en somme, de grouper, *sous le couvert d'institutions privées*, les éléments qui permettront, plus tard, à la Reichsbank de reprendre ses émissions de billets-or. En attendant, les avoirs étrangers, que l'Allemagne possède sous des formes diverses [1], resteraient dispersées dans un certain nombre d'organismes de banque chargés de les centraliser et d'en faire une utilisation locale ou régionale.

1. Notons que depuis qu'il est question de l'enquête sur les *avoirs allemands à l'étranger*, une portion notable de ces avoirs a changé de forme et a été investi en achats de matières premières, coton, cuivre, laines, etc. stockées, pour compte allemand sur les marchés vendeurs.

Le renseignement a son intérêt. Saurons-nous en faire notre profit dans l'organisation monétaire projetée pour les territoires occupés?

Le changement qui vise le traitement appliqué aux billets-marks en circulation a une importance plus immédiate. Il fait saisir sur le vif les embarras que créé la faute initiale commise en ne répudiant pas le *reichsmark*.

On lui a fait une place très large dans le système de transition, puisqu'on lui a maintenu, sans partage, le pouvoir libératoire. A l'usage, il a bien fallu se rendre compte que cette erreur première, risquait de discréditer le *rentenmark*, peut-être avant qu'il n'ait paru et, dans tous les cas, au bout de très peu de temps après son apparition. Le Gouvernement l'a compris, mais il n'a jamais eu le courage d'aller jusqu'à la solution radicale. Toujours dominé par les banques et les autres éléments qui lui avaient imposé le maintien du « *reichsmark* », il essaie de négocier avec l'obstacle, de louvoyer au travers des expédients qu'on lui suggère et qui n'aboutissent finalement qu'à aggraver au profit d'une minorité — toujours la même — la décomposition et la ruine de l'économie.

Nous donnons plus loin quelques détails sur les incidents caractéristiques qui ont marqué la période de préparation des émissions du *rentenmark*. Celui-ci est déjà grevé d'une lourde hypothèque, du fait, d'abord, de ces incidents qui moralement et monétairement engagent son avenir dans des conditions très défavorables, en second lieu, du fait des emprunts que le Reich a dû demander à la Rentenbank pour couvrir ses déficits.

Un chiffre seulement : sur les 1 200 millions qu'il s'est réservés, huit jours après le commencement de l'émission, le Gouvernement avait déjà prélevé 550 millions et pris plus de 200 millions d'engagements à échéance de janvier. Il ne lui restait guère, par conséquent, que 400 millions de disponible. Voilà qui éclaire, d'un jour assez cru, les démarches répétées des dirigeants de la *Rentenbank* auprès des pouvoirs publics et le communiqué que, dès le 23 novembre, ils ont cru devoir donner à la presse pour « *fixer leurs responsabilités vis-à-vis*

des catégories économiques participant à l'hypothèque foncière et vis-à-vis du Reich ».

On lit, en effet, dans ce communiqué : « *Une seconde édition du rentenmark est absolument impossible.* La Rentenbank est donc obligée de prendre ses dispositions pour que les crédits accordés au Reich soient *contrôlés de la façon la plus minutieuse.* Le Reich doit prendre toutes les mesures indispensables pour éviter une dévalorisation du *rentenmark.* Les crédits de la *Rentenbank* ne doivent servir que pour la période de transition, c'est-à-dire, au plus tard, jusqu'au printemps de 1924. Il faut qu'à ce moment-là puissent être réalisées des conditions monétaires régulières et que le budget du Reich soit équilibré en marks-or, quitte, en cas de nécessité et pour faire face aux dépenses productives, à contracter des emprunts gagés sur les chemins de fer, par exemple ». Et plus loin : « La *Rentenbank* considère qu'il faudra s'efforcer d'*ajuster progressivement* la valeur du « *rentenmark* » sur la parité mondiale de l'or. »

En fait, et comme nous l'avions prévu, dès le premier jour, le *rentenmark* était déjà désajusté de la parité-or. Il avait subi par anticipation la contagion du *reichsmark,* sous les espèces des coupures de l'emprunt-or appelées à le suppléer dans la circulation, comme instruments de paiement à valeur constante, en attendant que les préparatifs matériels de son émission fussent terminés.

Ceci nous ramène aux incidents auxquels nous faisions allusion plus haut et qu'il est intéressant d'exposer, non seulement pour leur valeur d'enseignement, mais aussi et surtout pour leur réaction sur les destinées monétaires du *rentenmark.*

***

Quelles étaient les conditions prévues par l'ordonnance du 15 octobre, pour l'échange éventuel des marks-papiers contre des rentenmarks?

D'après les dispositions relatives à la *Rentenbank,* une

première avance de 300 millions de *rentenmarks*, susceptible d'être, le cas échéant, portée à un chiffre supérieur, devait être mise à la disposition du Reich pour rembourser sa dette envers la Reichsbank. Celle-ci recevait ainsi une première provision qui lui permettait d'offrir, en permanence, l'échange des billets en *reichsmarks* contre des billets en *rentenmarks*. Cet échange était une faculté, non une obligation, le *reichsmark* restant l'unique monnaie légale. Au surplus, il n'était pas prévu de relation fixe, la valeur réciproque du mark-papier *rentenmark* devant être déterminée par le libre jeu des transactions.

Les événements n'ont pas permis d'attendre que ce mécanisme fût mis en route. Il a fallu sinon abandonner définitivement ce programme, du moins le transformer dans ses modalités techniques. A un moment donné on a même songé à orienter l'échange des marks-papier non plus contre des *rentenmarks*, mais contre des titres à valeur constante, *sur une base fixe*, et par l'intermédiaire d'une *Caisse de Conversion*.

Ce changement a été déterminé par la formidable dépréciation du mark qui s'est produite entre l'annonce de la création du *rentenmark* et son introduction effective.

Dans cet intervalle, c'est-à-dire entre le 15 octobre et le 15 novembre, date de sortie des premiers billets de la *Rentenbank*, la spéculation s'est livrée à un agiotage effréné sur les titres de l'emprunt-or utilisés comme instruments de paiement. Cet agiotage précipitait l'avilissement du mark avec une telle brutalité qu'il fallut intervenir tout de suite pour le préserver de l'anéantissement total.

Pour bien comprendre cette évolution, il est nécessaire de se remémorer ce qu'était l'organisation monétaire durant la période de préparation du *rentenmark*.

En attendant que le *rentenmark* fût effectivement mis en circulation, et pour assurer à l'économie privée un instrument de paiement intérimaire moins instable que le mark-papier, afin surtout de permettre la mobilisation des récoltes, que les agriculteurs refusaient de livrer contre des *reichsmarks* dépréciés, des ordonnances du Chancelier ont prescrit des émissions complémentaires de petites coupures de l'em-

prunt-or[1]. Il s'agissait de coupures inférieures à 10 dollars et dont une partie devait être fractionnée en montants correspondant à 1/4, 1/2, et 1/10 de dollar. Le total ne devait pas excéder le solde restant à émettre de l'emprunt-or, soit environs 300 millions de marks.

En réalité, il a été émis pour un peu plus de 200 millions de marks-or de ces petites coupures. Elles devaient être utilisées transitoirement comme instruments de paiement et échangées contre des *rentenmarks* sur la base du pair, dans le courant de janvier prochain.

Comme elles ne pouvaient suffire à fournir seules et assez rapidement la circulation de tous les moyens de paiement nécessaires, il fut, en outre, décidé que les titres de 10 dollars et au-dessus pourraient servir de garantie à l'émission de « *notgeld* » (monnaie de secours) par les municipalités et les collectivités économiques qui en demanderaient l'autorisation. Le remboursement en *rentenmarks*, — toujours sur la base du pair et compte tenu des intérêts, — des titres affectés à cette garantie, paraissait devoir être accordé également pour janvier.

Petites coupures de l'emprunt-or et « notgeld » n'étaient donc, en somme, que des anticipations du *rentenmark*.

La spéculation s'est jetée sur l'emprunt-or. La lenteur avec laquelle la Reichsbank livrait les coupures ou les titres vendus a favorisé grandement l'agiotage. Toute nouvelle baisse du *reichsmark*, survenant entre le jour de l'achat et le jour de la livraison, qui était en même temps le jour du paiement, profitant aux acheteurs, ceux-ci étaient intéressés à déborder les possibilités de remise de l'institut d'émission

1. En vue de fournir à la population un titre de placement à valeur constante, un emprunt-or, garanti par la collectivité des patrimoines privés allemands imposables, a été émis au mois d'août dernier. Une loi du Reich a fixé à 500 millions de marks-or le montant total de l'émission et le remboursement du capital doit avoir lieu en 1935. Cet emprunt, productif d'un intérêt de 6 p. 100, est divisé en coupures correspondant à 1, 2, 5, 10, 25, 50, 100, 500, et 1 000 dollars. Les coupures de 4,20 marks, de 8,40 marks et de 21 marks, correspondant à 1,2 et 5 dollars, sont établies sans coupons d'intérêt; elles seront remboursées, en même temps que le reste de l'emprunt, avec un supplément de 70 p. 100 de leur valeur nominale. Les coupures de 10 dollars et au-dessus sont, au contraire, munies de coupons. La souscription a atteint un peu plus de 164 millions de marks-or.

en exagérant et en précipitant leurs ordres. C'est ce qui s'est produit. La Reichsbank n'était pas prête. Une fois de plus elle était surprise par les événements. Et elle était surprise parce que, au dernier moment, on avait apporté des changements fondamentaux à la réforme monétaire qui paraissait arrêtée sur d'autres bases.

Les grandes banques et la spéculation ont exploité ces retards. La thésaurisation des nouveaux instruments de paiement les y a beaucoup aidées, et aussi la hausse rapide des cours de l'emprunt-or qui ont très rapidement monté *au-dessus du change officiel du dollar*, déclenchant une véritable panique. Le 1er novembre, alors que le versement télégraphique sur New-York valait 130 milliards de marks, les titres de l'emprunt-or se payaient sur la base de 385 milliards au dollar; le 2 novembre, le versement télégraphique était à 320 milliards et les titres de l'emprunt-or se négociaient entre 500 et 700 milliards. La plupart des souscriptions de la première heure avaient été reçues sur la base de 65 milliards.

Est-ce à dire que les titres de l'emprunt-or fissent prime effectivement, dans de pareilles proportions, sur la devise dollar? Ce n'est pas certain. Les cours officiels du change à la Bourse de Berlin sont des cours arbitraires, imposés par la Reichsbank, et qui ne reflètent en aucune façon les rapports des offres et des demandes. Les répartitions sur cette base sont infimes (1 ou 2 p. 100), souvent même nulles. Dans les transactions libres, qui se négocient sous le manteau, des prix très supérieurs sont pratiqués. Mais ces prix non plus ne donnent pas une indication certaine. Ils sont faussés, tout comme ceux des places étrangères, où, les opérations régulières sur le *reichsmark* étant suspendues, les affaires se traitent dans des conditions anormales, hors de tout contrôle.

Un fait qui tendrait à laisser croire, au contraire, à une disparité de valeur entre les devises-or, et les titres de l'emprunt-or, au détriment de ce dernier, même au plus fort de l'emballement de la Bourse, c'est qu'un grand nombre d'entreprises industrielles et commerciales, notamment dans la métallurgie et le textile, refusaient de recevoir en paiement des

coupures de l'emprunt-or et exigeaient le règlement en devises. D'autres majoraient leurs prix en marks-or dans de fortes proportions, ce qui revenait à n'accepter les coupures de l'emprunt-or qu'à perte et très notablement au-dessous des parités officielles.

Le gouvernement affolé interdit la négociation de l'emprunt-or sur le marché libre; il décréta, en même temps, que les transactions sur ces titres ne seraient valables légalement que si elles étaient faites sur la base du cours officiel uniforme du dollar à la Bourse de Berlin. Le mark-papier n'en continua pas moins de s'avilir. Ces mesures ralentirent à peine l'accélération de sa chute. Il fallut chercher autre chose.

C'est alors que le Chancelier songea à reprendre son idée première d'accrocher le *reichsmark* à l'emprunt-or et, par suite, indirectement, au *rentenmark*, par la fixation d'un taux légal d'échange. Une fois de plus, les banques s'y sont opposées et le gouvernement s'est incliné devant leur opposition.

Ici encore, qu'on nous permette de laisser la parole à la *Gazette de Francfort* :

Pendant plusieurs jours, on a annoncé le remboursement du mark-papier contre un instrument de paiement à valeur stable, sur la base d'un cours fixe. Le samedi 3 novembre, le Cabinet avait pris une décision de principe dans ce sens. Le lendemain dimanche, le Ministère des Finances du Reich procédait, sur cette question, à l'audition des experts afin d'étudier les modalités d'exécution de la mesure envisagée. Le lundi 5, on annonçait officiellement que les experts s'étaient déclarés unanimement d'accord pour reconnaître que les conceptions du gouvernement étaient pratiquement exécutables et qu'ils avaient fait, en conséquence, des propositions positives en vue de réaliser les décisions officielles dans les délais les plus brefs. Mais, dès le lendemain, c'est-à-dire dès le mardi 6, on pouvait lire, dans un journal qui touche de près au Chancelier du Reich, que trois experts éminents, à savoir un représentant des banques, le Président de la Reichsbank, et un homme de confiance très connu de l'agriculture, avaient présenté trois projets différents et avaient exprimé la conviction que chacun des deux autres projets impliquait une solution qui devait être nécessairement catastrophique pour l'économie allemande. Enfin, le mercredi 7, au soir, une déclaration fut faite à la presse pour informer le public qu'on renonçait, pour le moment présent, à la solution envisagée.

En réalité, le gouvernement s'était *provisoirement* rallié

à l'idée d'une tentative de consolidation du *reichsmark* par promesse d'échange contre des titres d'un nouvel emprunt-or garanti. Voici comment devait jouer cette combinaison dont le plan avait été suggéré par l'*Association Centrale des Banques et Banquiers allemands.*

Sur la base de ce nouvel emprunt de 300 millions de marks-or, gagé par un impôt-or à percevoir pendant trois années, emprunt dont les titres productifs d'un intérêt de 6 p. 100 seraient gérés par une « Caisse de Conversion », celle-ci émettrait des certificats-or. A partir du 1er avril 1924, les marks-papier pourraient être échangés contre ces certificats-or. Cet échange *facultatif* se ferait *sur une base fixe*, déterminée par le rapport entre le montant en marks-or de l'emprunt et le chiffre de la circulation des *reichsmarks* au 15 novembre, c'est-à-dire au moment où a commencé l'émission effective des *rentenmarks* et où la Reichsbank a cessé de faire au Reich des avances en marks-papier.

Bien que ce point spécial n'ait pas été précisé, il est probable que, pour la fixation de ce rapport, il ne serait pas tenu compte, seulement, de la circulation effective des billets, et qu'on engloberait aussi, dans le total, le montant des comptes courants que l'État et les particuliers possèdent à la Reichsbank. Ces avoirs, en effet, représentent, une circulation latente de *reichsmarks*, les créanciers de la Reichsbank ayant toute liberté de réclamer leur transformation en billets au lieu de les laisser sous la forme comptable. Il paraît donc impossible qu'on les laisse en dehors de la combinaison.

Même avec cette addition, la relation fixe d'échange des « marks-papier » contre les « certificats-or » s'établirait à un taux très supérieur à celui qui résulte de la dépréciation actuelle du mark-papier par rapport au mark-or. C'est sur cette marge bénéficiaire que l'on comptait pour paralyser la tendance des porteurs de *reichsmarks* à s'en débarrasser, et peut-être aussi pour donner un regain d'activité à la spéculation internationale.

L'idée est-elle retenue? Est-elle abandonnée? On n'en sait rien. La presse allemande n'en parle plus, depuis quelque temps, et il ne semble pas qu'on ait fixé le taux

d'échange qui devait servir de base au fonctionnement de la « Caisse de Conversion ». Toujours est-il que l'opinion ne lui fit pas un accueil bien sympathique : on lui reprocha de venir trop tard, de se présenter dans de mauvaises conditions et avec des parrainages suspects.

Les banques en effet, avaient la principale responsabilité dans ce désordre. Elles en avaient créé l'occasion en exigeant le maintien du *reichsmark* comme monnaie légale et la suppression d'une relation fixe entre le mark-papier et le nouvel instrument de paiement. Elles ont exploité cette occasion en se livrant, pour leur propre compte, à l'agiotage sur les titres et les coupures de l'emprunt-or et en favorisant, par des crédits trop libéralement accordés, la spéculation du public [1].

Est-ce pour racheter ces excès qu'elles ont proposé un plan de stabilisation fondé sur la conversion, à taux fixe, du *reichsmark* contre un nouvel emprunt-or? Est-ce, au contraire, pour pouvoir plus commodément achever d'exploiter ce qui peut encore subsister de naïveté et de confiance chez les détenteurs ou les acheteurs éventuels de marks? Sans prétendre instituer contre elles un procès de tendance, il est pour le moins permis d'avoir des doutes sur leurs véritables intentions.

Lorsqu'il s'est agi de maintenir le *reichsmark* comme monnaie légale, aux arguments d'opportunité et de prestige que nous avons résumés plus haut, les banques en avaient ajouté un autre qui a pesé, nous assure-t-on, d'un grand poids dans la détermination du Chancelier. Elles ont invoqué l'intérêt des porteurs étrangers et les graves répercussions que risquaient d'avoir, pour le crédit du Reich, les pertes considérables qu'imposerait à ces porteurs étrangers une dévaluation du *reichsmark* sur la base prévue au projet.

Par ordre, et dans un intérêt national, elles avaient favorisé la spéculation universelle sur le mark. Elles y avaient déployé

1. Une interpellation a été déposée au Reichstag par le parti démocrate, afin de dénoncer leurs abus et d'obtenir du gouvernement qu'il exige la revision des contrats de souscription sur la base du change du *reichsmark* le jour du paiement, non le jour de l'achat des coupures.

toute leur ingéniosité, tous leurs efforts d'organisation et de propagande. Allait-on se donner, aujourd'hui, l'apparence d'une escroquerie calculée? n'était-il pas plus habile et plus profitable de paraître tenter l'impossible pour limiter la perte des détenteurs et la réduire dans une appréciable proportion?

Ceci étant, on aurait pu s'attendre à ce que, dans la lutte engagée entre le *reichsmark* et les instruments provisoires de paiement, que constituaient les coupures de l'emprunt-or, les banques prissent résolument la défense du *reichsmark*. Dans la réalité, c'est le contraire qui s'est produit. Elles n'ont pas résisté à la tentation de tirer parti de ce champ nouveau d'exploitation que leur offrait la rivalité monétaire des deux instruments de paiement. C'était un bien mauvais précédent pour cautionner la *Caisse de Conversion*, dont elles prenaient l'initiative, et il n'y aurait rien d'étrange à ce que le Gouvernement, après avoir subi leurs suggestions, pressé d'ailleurs par les événements et par l'opinion, ait renoncé à y donner suite.

Quoi qu'il en soit, ce qu'il faut retenir de cette évolution, c'est qu'après avoir voulu garder le *reichsmark* comme monnaie légale, on est forcé, aujourd'hui, de convenir qu'il faut s'en débarrasser au plus vite sous peine de compromettre toute possibilité de redressement. Il a déjà contaminé le *rentenmark* qui commence à dévaler sur la pente de la dépréciation. Le chaos monétaire allemand est aujourd'hui pire qu'il n'a jamais été.

***

La morale qui se dégage de cette nouvelle aventure allemande est qu'on n'édifie rien de sérieux et de durable sur l'équivoque et le mensonge.

Pour avoir voulu dissimuler sa véritable situation, afin d'éluder l'exécution des engagements qu'elle avait contractés à Versailles, l'Allemagne a, finalement, disloqué son économie, et la voilà poussée au fond du gouffre.

Pour avoir voulu camoufler ses possibilités de redressement

monétaire, à la faveur d'une réforme fondée sur la négation des réalités, sur la méconnaissance systématique du véritable intérêt national, sacrifié, une fois de plus, à une poignée d'agioteurs, la voilà vouée aux pires difficultés politiques et sociales.

Profitons de la leçon. Organisons méthodiquement, et *en pleine lumière*, conformément à notre droit et à nos engagements, l'exploitation du gage que sa mauvaise foi nous a contraints de saisir.

J. DECAMPS

TABLEAUX DE PARIS

La Flamme. — Certains instants de la vie publique n'appartiennent pas seulement à l'actualité. Le moment où ils existent pour nous est empreint d'une émotion si poignante, le cadre en est si large, l'horizon qu'on découvre d'eux s'enfonce à une si grande profondeur au delà du temps, qu'on peut essayer encore de les fixer, même lorsque plusieurs semaines nous en séparent déjà. Il ne semble pas qu'on les raconte à ses contemporains, mais à des lecteurs qui ne sont pas nés.

J'éprouvais l'autre soir un plaisir extrême à lire dans les œuvres de madame de Girardin le récit de la mise en place de l'obélisque sur la place de la Concorde. Depuis lors, chaque fois que je traverse l'immense champ de macadam, quelque chose flotte devant mes yeux de cette cérémonie, à laquelle je n'ai pas assisté, et qui donne du caractère, qui explique et fixe une phase de son évolution. Je suis persuadé, pendant quelques minutes, que le roi Louis-Philippe, M. Hippolyte Le Bas, les troupes, les princesses, au balcon du Ministère de la Marine, tout est encore là...

Ce soir de dimanche, 11 novembre, un vent glacé souffle sous l'Arc de Triomphe. Derrière le pilier de gauche, vers l'avenue Kléber, le premier croissant de la nouvelle lune disparaît dans la brume. Une foule noire et recueillie environne le terre-plein, dont la partie centrale, vers les Champs-Elysées, se trouve dégagée. Des soldats forment la haie, leur

capote bleue se confond avec l'obscurité, mais, dans l'ombre, les casques, les fusils, dégagent un sentiment de menace et de sécurité.

Des formes humaines, qui attendent, n'osent d'abord approcher de cette sorte d'échalier que simule sous l'Arc, les couronnes et les gerbes amassées, autour de la dalle du soldat inconnu. La bise de novembre et la nuit, les masses opaques que créent le double plan des soldats et des spectateurs, le monument et la rumeur de Paris, les lanternes qui font une mouvante et lumineuse couronne autour de la place, composent une atmosphère guerrière et funèbre. Le voisinage d'un mort glorieux dégage une grandeur secrète, une âpre beauté. Cette fois, le colosse est anonyme et myrionyme... Il immobilise les fluides et les âmes autour de lui.

M. Brandt, — qui réalisa en quelques jours le projet que *l'Intransigeant* avait lancé, d'allumer une flamme sur la tombe du Soldat inconnu, conçut ce feu jaillissant de terre et imagina le creuset environné d'un soleil de bronze dont les rayons sont des baïonnettes, — M. Edgar Brandt est là, une épée à la main, dissimulée dans les plis du manteau. C'est avec elle, qu'il improvisa de faire allumer, par le Ministre de la Guerre, la flamme qui ne doit plus s'éteindre, en plaçant à la pointe une substance inflammable, une touffe de limaille de fer, — autant qu'un profane peut le deviner dans la pénombre.

M. Maginot est annoncé à 6 heures précises. Il y a là pour le recevoir, parmi les uniformes, M. Léon Bailby, M. Binet-Valmer. La musique joue *la Marseillaise*. Alentour le bruit paraît s'être engouffré dans l'ouragan des cuivres au pied du groupe symbolique de Rude, d'où jaillit un bras formidable. Les fronts nus, le silence. Le Ministre gagne la dalle qui semble la tombe d'un géant, environnée de ses monceaux de fleurs, où se reconnaissent, parmi d'immenses couronnes, de petits bouquets de quelques roses...

Les cuivres jouent maintenant la *Marche Funèbre* de Chopin. M. Brandt a remis l'épée au Ministre, dont la grande taille domine l'assistance autour de lui. Voici l'épée plongée dans le cratère, au centre de son rayonnement de baïonnettes. D'une masse plus compacte d'assistants qui, de l'autre côté

de la dalle, nous fait vis-à-vis, l'éclair des explosions de magnésium jaillit sur l'accompagnement des plaintes de la Marche douloureuse. Chaque rythme frappe au cœur, chaque explosion frappe au visage. Le Ministre immobile, tend l'épée au-dessus de la coupe de bronze, béante.

Le vent de novembre, le vent d'est, le vent accouru de Lorraine et des Vosges, le vent qui est passé sur les crêtes ravagées, autour de Verdun, le vent glisse comme une armée de fantômes, sous la grande arche sonore...

Enfin, la flamme jaillit, légère, détachée, tremblante, se déchirant, se reformant, inquiète, insaisissable, orange, bleue, flamme d'alcool, semblable à celles qui rôdent sur les landes. Le Ministre rend l'épée devenue inutile et s'éloigne, après un instant de recueillement. Au delà de la haie des soldats qui présentent les armes, la foule respire, haletante, attendant de pouvoir venir regarder, avant qu'une première heure ne soit écoulée, la flamme qui sort de terre, qui jaillit, indécise, vivante, qui se couche sous le vent, qui fait s'arrêter la respiration dans les poumons de celui qui regarde..., qui va s'éteindre, et ne s'éteint pas — et ne s'éteindra plus.

***

Causerie. — Le Second Empire ne paraît avoir été qu'une mode aux yeux de nos contemporains. Tous les règnes comportent un ensemble d'hommes de talent et même de génie, de politiques et d'artistes : le Second Empire, lui, n'a l'air d'être qu'une série de soirs élégants, de bals, de dîners, de promenades, — une cavalcade. On le considère comme une transition aimable, le passage d'un escadron de femmes élégantes, balayant le sol de leurs amples jupes à crinolines et parmi lesquelles on confond Hortense Schneider et la princesse Metternich, Céleste Mogador et madame de Castiglione.

L'homme n'est là qu'un accessoire, pour mettre un uniforme ou un habit noir sur une aquarelle d'Eugène Lami.

Cette époque est sans doute trop rapprochée de nous pour que nous puissions porter sur elle un jugement, mais il semble

qu'elle devrait marquer dans l'histoire, mieux que par des seuls noms de femmes. Lamartine et Musset, Chateaubriand, Hugo, Vigny, donnent un éclat incomparable à l'époque de la Restauration et de la Monarchie de Juillet...

Il est bien certain que la période qui suivit la guerre de 70 et qui vit l'épanouissement du naturalisme et de l'impressionnisme, paraît autrement intéressante, nombreuse que celle qui va de 1855 à 70. Tout de même, des hommes comme Renan, Flaubert et les Goncourt sont des hommes du temps de Napoléon III, ainsi que Manet et Courbet. On s'obstine à ne voir que Mérimée ou Cherbuliez, Dubufe et Octave Feuillet, qui n'étaient que de second plan, comparés à leurs prédécesseurs. C'est une injustice.

Pasteur a donné toute sa mesure dans le même temps et le baron Haussmann fut un grand monsieur. Pourtant, on revient toujours aux grâces de mesdames de Pourtalès et de Galliffet et à l'esprit de M. de Massa.

Ce doit être la faute de Meilhac et Halévy et d'Offenbach. Leurs bouffonneries sont d'une qualité supérieure et tellement originale, les rythmes en furent si marqués, que toute l'époque s'y concentre, — artificiellement.

Sur la scène d'un cinéma élégant des Champs-Élysées, M. Arthur Meyer, qui a vu pour la première fois l'Impératrice lorsqu'il avait neuf ans, peint un brillant tableau des Salons et des femmes du Second Empire. Cette causerie nous donne une physionomie de l'époque impériale, qui correspond exactement à celle qui s'est cristallisée dans l'esprit des générations du xxe siècle. Il faudrait beaucoup de livres comme celui de M. Lucien Daudet sur l'*Impératrice Eugénie*, pour parvenir à effacer l'image assez fausse que le public se fait d'Eugénie de Montijo, comme jadis de Marie-Antoinette d'Autriche. Mais ses contemporains eux-mêmes, qui désarmaient en présence de sa beauté souveraine, ne se sont-ils pas montrés bien souvent impitoyables pour celle qu'ils considéraient trop facilement comme une professionnelle beauté de villes d'eaux. Les princesses Europe revendiquaient avec beaucoup de fierté leur ascendance à son propos. Elle en souffrit... Mais, comme elle avait un pied ravissant d'Espagnole, elle faisait tout de même raccourcir ses jupes;...

comme son oreille était petite, elle rejetait les boucles appelées *anglaises* et, comme elle ne voulait point paraître déformée par la grossesse, elle innovait la crinoline quelques mois avant, la naissance du Prince Impérial.

M. Arthur Meyer, qui est, comme il l'avoue aimablement, « de tendances bonapartistes », n'a pas souligné ces petits détails, de même qu'il a passé sous silence cette formalité quotidienne du mannequin à la taille de l'Impératrice que l'on apportait chaque matin dans ses appartements et sur lequel on drapait à la file, les toilettes qu'elle aurait à revêtir dans le courant de la journée, afin qu'elle pût raffiner sur le détail des parures, de l'éventail ou du chapeau.

Le rôle d'une femme et qui règne, n'est-il pas de *représenter*, avant tout? Ensuite vient la charité. Les Français possédaient une impératrice qui n'était pas de sang royal, mais qui offrait la plus jolie tête couronnée, qu'on eût sans doute jamais vue, car la pépinière des Habsbourg a fourni pendant bien longtemps les cours d'Europe de princesses à la lèvre épaisse, au nez busqué, dont les qualités inspiraient à leur mort de grandiloquentes oraisons funèbres, mais qui manquaient de séduction.

Une heure de conférence permet d'évoquer toute une époque et laisse une impression différente de la lecture. Certaines intonations, des regards, animent la phrase, dépassent la valeur, la portée des mots.

Cet art a fait la fortune des *Annales*. Madame Adolphe Brisson maintient la faveur obtenue par ses conférences, en faisant succéder à l'inimitable Jean Richepin, des causeurs charmants, érudits, brillants, comme MM. Robert de Flers, Paul Souday, Henry Bidou, selon le « sujet » — ou comme la comtesse de Martel, cette Gyp cinglante, qui a fait à sa manière, entre Zola et Abel Hermant, entre les Rougon et les Coutras, le tableau d'une société qu'on ne connaîtra, bien plus tard, que d'après elle... Et M. Arthur Meyer, Parisien averti, directeur de journal, homme du monde et octogénaire infatigable, qui évoque aujourd'hui, devant un auditoire de choix, ces salons — devenus banques, palaces ou magasins d'antiquités. Il ne reste d'eux que le souvenir, mais

ils fourniront pareillement de faits précis et d'anecdotes difficiles à authentifier, ces deux sœurs, l'Histoire et la Légende, dont l'une est grave et tient une plume à la main, tandis que l'autre errante et voilée, parle ou chante, à tout venant...

***

Spectacle. — La salle du Théâtre Sarah-Bernhardt, pendant une dernière répétition de la *Dame aux Camélias*, avec madame Ida Rubinstein. Depuis la mort de Sarah Bernhardt, nous n'avions pas revu le théâtre bleu, avec les S. B. enlacés de son rideau, sa devise *Quand même*, les masques de la tragédie, cet air *Clairin* aujourd'hui démodé, fané, qui semble attendre déjà qu'une autre idole vienne effacer les traces de la tragédienne disparue.

Ce n'est pas sans tristesse que nous errons dans cette salle peu éclairée, où nous avons vu tant de fois paraître, au milieu des acclamations, cette femme, cette vieille femme, qui jouait avec le sublime, qui créait le miracle de la jeunesse, de la beauté, de l'amour, qui croulait sous le poids des ans et de la renommée, qui avait l'air d'agiter l'atmosphère des limbes en remuant les bras, et qui, de cet air mort, qui déjà se ternit, se glace autour des vieillards, en ouvrant simplement les bras, en prononçant de sa bouche funèbre quelques mots, rythmant quelques vers, donnait l'illusion de la jeunesse, du printemps, — comme il arrive qu'une main habile tire d'une guitare ou d'une harpe anciennes, poussiéreuses, des sons nouveaux.

Avec le temps, la jeunesse des Parisiens se mesure à l'âge de leurs comédiens. Ceux que nous avons pu voir à leurs débuts nous vieillissent terriblement par la suite, — mais le plus souvent, les comédiennes demeurent miraculeusement jeunes pendant longtemps et nous font illusion sur nous-mêmes. Sarah Bernhardt était presque au déclin déjà de son été, lorsque je la vis pour la première fois. Cependant, il ne semblait pas que nous puissions jamais manquer d'être conviés à la revoir de temps à autre dans quelque pièce nouvelle...

Et nous venons assister, six mois après ses funérailles, à une répétition de *la Dame aux Camélias*, l'un des rôles où

la virtuosité de Sarah Bernhardt se prodiguait avec le plus d'éclat et de nuances...

Madame Ida Rubinstein possède toutes sortes de qualités qui assurent chez nous la réussite; d'abord l'opiniâtreté qui vainc les résistances du sort. A Paris, il suffit de vouloir devenir quelqu'un pour cesser d'être rien. Ensuite, il faut se maintenir. C'est alors que devient indispensable l'opiniâtreté.

L'atmosphère de la Seine et du Boulevard se prête à la réussite. L'air que nous respirons est chargé de molécules qui transportent à d'incalculables vitesses les éléments nouveaux. Toutes les modes « prennent ». Les artistes vont gagner des fortunes en Amérique, mais c'est à Paris qu'ils se font consacrer.

Madame Ida Rubinstein fait un *essai* par an. Pas une femme de théâtre ne possède avec cette sûreté, l'art de se mettre en scène. Sa personne est d'une originalité extrême, elle dépasse les comparses de la tête, elle est mince comme un jonc et les écrivains d'un temps moins ancien eussent appliqué à son maintien l'épithète de « port de reine » qui, en vérité, lui convient *à ravir*. Elle est si particulière, elle apporte à tout ce qu'elle entreprend tant de magnificence et tant de minutie, qu'il paraît difficile de multiplier avec plus de bonheur les chances de réussir.

Tout ce qui l'habille et l'environne ne servit jamais à d'autre. Il faut pour elle des décors et des costumes que les yeux du public n'aient point vus. Elle commande à des artistes, sans se préoccuper de la mode, car elle veut, avant tout, paraître de façon à laisser un souvenir inoubliable, qui ne fasse pas confusion avec d'autres.

Parfois, dans certaines demi-teintes, certaines inflexions de voix, elle rend Sarah Bernhardt présente. Mais, le plus souvent, les mots ne sont prononcés qu'après une étude appliquée qui laisse aux mâchoires une certaine contraction, peu sensible, certes, mais qui suffit à donner figure d'exotisme à tout le rôle. Madame Rubinstein est une trop grande artiste pour ne pas comprendre la petite souffrance que c'est pour des oreilles françaises de sentir *accrocher* sa diction, de craindre l'approche de certains *ch*... Mais son désir de jouer

en français et les progrès qu'elle a faits sont tellement louables, si flatteurs pour nous, qu'il y aurait vraiment bien mauvaise grâce à lui reprocher de ne pas jouer dans sa langue primitive.

On voudrait qu'un musée du costume pût recevoir un jour ces toilettes de Worth. Elles « commémorent » sans excès, elles évoquent, mais ne *reconstituent* pas. Une Marguerite Gautier qui paraîtrait aujourd'hui dans les robes portées par madame Doche, à la création, nous ne pourrions pas la regarder sans rire. Nous la trouverions, surtout, pauvre, mesquine. Je possède une édition de la *Dame aux Camélias* illustrée par Gavarni, Marguerite y est représentée drapée dans une sorte de pagne algérien, dont une « lorette » d'aujourd'hui ne voudrait pas.

Que dirait Dumas fils, s'il voyait sa nouvelle interprète au quatrième acte, dans une robe entièrement gemmée, constellée de diamants noirs et sur laquelle pend, du haut en bas, une guirlande de camélias en brillants? Madame Rubinstein évoque bien davantage l'impératrice Eugénie que la célèbre Marie Duplessis.

Robert de Montesquiou, qui avait voué un culte à Ida Rubinstein, voyait en elle la réincarnation de madame de Castiglione, pour laquelle il possédait un enthousiasme non moins exubérant, quoique posthume. Il avait rassemblé les reliques de la belle Italienne et il écrivit sur elle un ouvrage fort curieux : *la Divine Comtesse*. Madame de Castiglione semble avoir eu le culte de soi, le souci de sa personne physique, le goût du costume au même degré que madame Rubinstein. Montesquiou possédait des portraits qui illustrent *la Divine Comtesse* et qui sont des documents précieux sur l'élégance du Second Empire.

Le visage de la nouvelle Marguerite Gautier est d'une noblesse douloureuse, étrange et étrangère, qui n'est évidemment pas celui que l'on se plaît à imaginer à cette amoureuse et gaspilleuse Marguerite, enfant de nos faubourgs, entre Charonne et Montmartre, que la tuberculose affine. L'entrée de madame Rubinstein au *Café de Paris* ferait beaucoup plus sensation, aujourd'hui, que l'apparition de la maîtresse d'Armand Duval. Mais l'interprète de Gabriel d'Annunzio

s'humanise, la tragédienne de *Phèdre* veut sourire et même tousser un peu.

Il y a dans cette œuvre, qui détient sans doute le record des pièces françaises à l'étranger, des naïvetés que nous sommes obligés d'admettre, mais qui sont excessives, le mobile même de la rupture de Marguerite avec Armand, le mariage de la sœur, semble mince, aujourd'hui. Passe encore, si le père était ruiné et le fiancé millionnaire!... Mais il y flotte d'un bout à l'autre, et sans grand artifice, une atmosphère d'amour qui fait couler des larmes.

Si madame Rubinstein pouvait précipiter sa diction, effacer cette impression de jouer *au ralenti* qu'on éprouve à ce jeu si étudié, si précieux; si l'on pouvait supposer un moment qu'elle improvise, que chaque attitude n'est pas le résultat de l'étude et de la volonté, qu'elle va se laisser entraîner par une réelle émotion, qu'elle est dupe du mirage créé par l'auteur et le décorateur, alors, sans doute, elle deviendrait l'égale des plus grandes.

Nous l'admirons, nous voudrions immobiliser certaines de ses attitudes, fixer cette grâce périssable, hautaine et dont la passagère suavité dégage l'amertume des vestiges grecs sur les promontoires méditerranéens. Mais, nous voudrions aussi pouvoir l'aimer sans la raison, avec le cœur seul, pour un de ces soupirs imprévus, une de ces larmes, que jamais l'art ni l'étude ne suffisent à faire naître et qui sont, par la suite, inoubliables et sacrés, — parce qu'on n'en peut fixer les sources.

***

ÉBÈNE. — Éprouvons-nous pour le laid, qui répugnait à nos pères, un attrait malsain?... Peut-être y a-t-il là certaine mode? Mais *le beau* fade et lisse, conventionnel, nacré, sucré, suranné, tel qu'il était, pareillement *à la mode*, voilà cent ans, n'était-il pas aussi excessif et j'oserais dire monstrueux? De Canova à Rodin, la route est longue. Que certains aillent aujourd'hui trop loin, c'était fatal. Mais je pense que du temps où Pauline Borghèse posait nue dans l'atelier où « il y avait du feu, » le

tombeau des Médicis attirait tout de même des admirateurs à Florence et le nom de Michel-Ange ne se trouvait pas rayé des fastes de l'humanité.

Nous subissons une crise du laid, mais il nous en restera quelque chose de bon, après Cabanel et Bouguereau.

Certaines laideurs ont leur poésie, leur éclat et leur rayonnement. Elles fournissent à l'artiste plus de prétextes à exercer ses dons que ce qu'il est conventionnellement admis d'appeler la Beauté. Les modèles de Vélasquez sont laids. Philippe de Champagne, le Greco, Rembrandt, Hals, plus tard Manet, ont porté la laideur au sublime. Donc, il ne faut pas tomber trop sec sur la laideur. Les sculptures romanes et gothiques en sont imprégnées. Et nous trouverions bien d'autres exemples. Ce qui est inconcevable, c'est d'aller au delà de la nature; de forcer sur l'original, de faire un chancre d'une verrue et se complaire dans l'amphithéâtre d'hôpital. Là, ce n'est plus la laideur, c'est l'horreur, c'est l'enfer, l'abjection. S'il y a des amateurs pour un art qui ne voit plus le corps humain dans ses harmonieuses proportions, avec ses muscles, sa chair, ses nuances, sa clarté, mais dans sa décomposition, laissons-les à leur hideux plaisir. Ils sont une minorité qui peut *influencer*, mais *ne conduit point*.

Les *Arts Décoratifs* ont prêté leurs salles, les mêmes où nous admirâmes, en 1922, l'Exposition Fragonard, à une Exposition d'*Art Africain*. Le contraste est plaisant, l'exposition est intéressante, elle est plus qu'amusante. On y trouve l'embryon de l'art plastique; on y reconnaît les premières esquisses, les balbutiements de l'œuvre d'art. Point d'école, aucune influence. L'homme armé d'un couteau, d'une hachette, se crée des fétiches, *des présences*, — rend palpables, vénérables, ses aspirations vers un protecteur, un dieu.

Il y a des masques, bien étranges dans la naïve perspicacité avec laquelle leur auteur s'efforça de traduire une expression. Quelques-uns sont exécutés sous l'influence d'une image voluptueuse, d'une impression sensuelle. D'autres sont exécutés devant la mort. Ces grandes sources éternelles communiquent à des ouvrages, au premier aspect rudimentaires, une vigueur, une flamme secrète qui touche. On demeure troublé, parce que l'homme qui sculptait a su communiquer à son travail, le

sentiment dans lequel il l'exécutait, qui n'est pas celui de l'homme qui peine, dans le seul but de gagner de l'argent.

Il ne faut pas jouer le rôle de ces personnages qui se portent toujours à l'extrême, ni déclarer, devant ces sculptures dahoméennes, éthiopiennes, soudanaises, congolaises, que l'art égyptien lui doit tout ou que Puget, Clodion, Houdon, ne sont que des niais auprès d'eux.

Il y a des cuillers charmantes, des petits sièges ingénieux, des étoffes dans les noirs, les gris et les bruns, d'une qualité rare, dont la ligne décorative est excellente, qui ne sont point « sauvages » du tout, auprès desquels même certaines compositions outrancières de ces dernières années feraient hurler.

La recherche de la vérité, la poursuite de sentiments exprimés dans la matière inerte, donnent à certaines pièces de cette exposition une valeur indiscutable... On y sent parfois le frisson du XIIe siècle et parfois le rictus de l'énervé contemporain; du sourire de Reims à celui de Forain, nous retrouvons là bien des schémas, qui ouvrent sur les ténèbres de l'âme noire, des brèches, par lesquelles nous plongeons du regard, étonnés et inquiets.

ALBERT FLAMENT

MAURICE BARRÈS

Onze jours sont passés depuis que Maurice Barrès, le 4 décembre, entre dix et onze heures du soir, a fermé les yeux.

Aucun écrivain n'a été, comme il le fut, le porte parole de sa génération. En la décrivant, il lui a donné conscience d'elle-même. Et en ouvrant les chemins qui lui semblaient tracés pour elle, il l'a déterminée à s'y engager. Son histoire est celle d'un temps. Même pour les plus purs artistes, il n'est pas d'autre gloire. Un grand écrivain est le miroir où cent mille sensibilités se réfléchissent. Il leur doit son éclat. Elles lui doivent de devenir un faisceau de lumière.

Si vous voulez le trouver lui-même, cherchez-le dans cet *Examen* qu'il a écrit en préface à la réédition de *Sous l'œil des Barbares*. Il vous dira les souffrances des jeunes hommes qui furent ses contemporains. « C'est de manquer d'énergie et de ne savoir où s'intéresser que souffre le jeune homme moderne, si prodigieusement renseigné sur toutes les façons de sentir. » Comparez ce portrait à celui que M. Bourget a fait du *Disciple*, renseigné sur les systèmes du monde, et dépourvu de maximes morales. Dans ces définitions en apparence diverses, vous retrouvez le même principe. Une race d'hommes paraît, à qui aucune règle de conduite n'a été donnée.

Leurs aïeux suivaient la règle chrétienne, leurs pères la règle kantienne et la morale de l'impératif catégorique. Mais quand viennent les Barrès, les Bourget, les Lemaître, les Rod, les Vogüé, aucune doctrine ne s'impose à eux comme une loi. Tous, aux environs de 1890, se demandent quel est le

sens de la vie. Bourget est entraîné dans le sens du christianisme. Dès *Cosmopolis*, on voit qu'il se réfugie dans la foi. Et la foi lui est moins un acquêt de la raison qu'un don de la grâce, obtenu par la prière : *quotidie suppliciter emeritur*, nous dit-il. Pour Barrès, le sens de la vie a été le culte du moi; il veut dire le perfectionnement de soi-même, en effaçant de l'âme la crasse quotidienne du dehors, et en assimilant tout ce qui, dans l'univers, est identique au moi. Ce moi, purifié et enrichi, s'opposera aux Barbares, c'est-à-dire au non-moi.

D'où a-t-il tiré cette solution? Du cours de Burdeau, à Nancy? De la lecture de Fichte et de Hartmann? Il est trop tôt pour élucider ce problème. Mais l'influence des métaphysiciens idéalistes n'est pas douteuse. Le monde lui apparaît comme une création du moi. En fait, quand le voyage succédera à l'apprentissage, il ne prendra de l'univers que ce qui est un reflet, ou un prototype, de lui-même. Entendez par là les endroits du monde où il se trouvera. Et comme il s'y trouve, cette image prédestinée de lui-même, qu'il y contemple, l'aidera à se réaliser. De sorte que ces lieux d'élection deviendront le milieu le plus propre à le développer. Entre eux et lui, il se fait un échange : « J'envoyai chacun de mes rêves brouter de la réalité dans le champ illimité du monde, en sorte qu'ils devinssent des bêtes vivantes, non plus d'insaisissables chimères, mais des êtres qui désirent et qui souffrent. » Il aimera passionnément Venise. Pourquoi? Il nous le dit lui-même. « Quoique ses canaux me soient malsains, la fièvre que j'y prenais m'était très chère, car elle élargit la clairvoyance au point que ma vie inconsciente la plus profonde et ma vie psychique se mêlaient pour m'être un immense réservoir de jouissance. »

Ainsi le moi embrasse l'univers; et l'univers n'existe qu'autant qu'il enfièvre et affine le moi. Chacun de nous porte en soi une carte du monde, où des régions restent blanches. L'univers de Barrès comprend l'Italie, où il apprit d'abord à penser; l'Espagne où vingt images se sont jetées sur lui, et, nourries par lui d'un sang étranger, l'ont en retour servi dans ses plaisirs; l'Allemagne de Gœthe, de Schopenhauer et de Heine; la France enfin et particulière-

ment la Lorraine natale. C'est en vain qu'on ajouterait à cette carte la Syrie et la Grèce; Barrès y a retrouvé la Lorraine et son propre sang qu'il croit latin, mais qui est celte.

Il a développé le culte du moi dans trois livres : *Sous l'œil des Barbares*, où le moi se crée; *Un homme libre*, où il s'étaie sur l'amitié; *le Jardin de Bérénice*, où il s'oppose aux Barbares. Puis vient une seconde trilogie, qui commence par les *Déracinés*. Barrès a compris que le moi, loin d'exister par lui-même, était le produit du sol et l'image des ancêtres. Cette évolution, qui a gouverné sa vie, ne saurait surprendre. Elle est déjà marquée dans une phrase que Saint-Simon écrivait en 1807, et que Barrès a citée : « Les moralistes se mettent en contradiction quand ils défendent à l'homme l'égoïsme et approuvent le patriotisme, car le patriotisme n'est autre chose que l'égoïsme national... »

Disons que du culte du moi, Barrès a passé à la religion de ce moi agrandi dans le temps et dans l'espace, qui s'appelle la patrie. Mais si nous voulons que la louange n'offense point sa mémoire, gardons qu'elle ne l'enferme dans ces cadres trop étroits pour une intelligence aussi souple. Il est vrai qu'il a vu l'univers comme une fonction de sa sensibilité. Mais, placé devant des gens qui n'entraient à aucun titre dans son univers, il a pris conscience d'eux et tracé leur portrait d'un crayon redoutable. Cet amateur d'âmes a été homme d'action. Ce dilettante a connu l'angoisse de Pascal. Il a été le plus riche tissu de contradictions que ce siècle ait connu. Il est loin d'être un grand critique, et je lui ai entendu proférer d'étranges jugements. Il est pourtant le modèle des critiques, car de ceux-là qu'il a compris, d'un Wagner ou d'un Greco, il a laissé des images où le sang court dans l'artère. Sa culture était universelle, et son âme était fixée à sa province. Il a paru ironique, et cette ironie était le masque de sa sensibilité. Et je sens bien que tout cela ne trahit rien de lui. Disons que dans chacune de ses phrases, il y a je ne sais quoi de profond, de ressenti, d'intelligent, d'universel et d'humain. Ceux qui les lisent en ressentent un frémissement, et connaissent à ce trait l'homme et l'écrivain.

HENRY BIDOU

EN EUROPE[1]

PERSONNAGES DE LA S. D. N.

Le premier lundi de septembre, chaque année, l'Assemblée de la Société des Nations se réunit à Genève. C'est aux balcons des hôtels rangés le long des quais qu'on s'en aperçoit d'abord. Du jour au lendemain ils se fleurissent de mille drapeaux. La moindre chambre au sixième où loge une dactylo est pavoisée à ses couleurs nationales. Symbole de la nouvelle Europe que cette multiplicité d'oriflammes : vifs de tons et qu'on n'identifie pas tous. Et le bariolage qui amuse ces façades claires aux stores baissés sous le chaud soleil, se répète en petit modèle aux fanions flottants de nombreuses automobiles, que l'on dirait exterritorialisées. Ce premier coup d'œil vous renseigne : personne ici ne fait abstraction de sa patrie, il s'agit au contraire d'un rendez-vous de nations.

Plus de cinquante d'entre elles y figurent sous la forme de délégués, d'experts et de secrétaires. Qu'on y ajoute une multitude de journalistes, des curieux, des intrigants, des

1. Notre époque est si enchevêtrée que pour nous comprendre nous-mêmes il est parfois nécessaire de regarder nos voisins. Plus ou moins, tout le monde dépend d'autrui. Et certains faits d'ordre intellectuel et social, se produisant dans plusieurs pays à la fois, revêtent ainsi un caractère qu'il faut bien appeler européen. Mais cette Europe, à moitié mythique encore, où l'observer, comment la définir? La *Revue de Paris* a bien voulu me charger d'écrire de temps à autre des études consacrées à un tel objet. Simples reportages, d'ailleurs, mais reportages psychologiques. — R. T.

humanitaires, parfois déçus, enfin des émissaires des États qui n'appartiennent pas encore à la Ligue. En 1923, deux cents Américains, dont des sénateurs, ont suivi la session : plusieurs, il est vrai, à la façon de l'Anglais qui suivait la ménagerie dans l'espoir de voir dévorer le dompteur. De nobles Hindous promenaient des turbans et des barbes. Un Iroquois, couvert de plumes, était accouru, mais ne sortait-il pas d'un conte de Voltaire? Des Abyssins, sombres, solennels, en vêtements blancs revêtus de pèlerines de soie noire, invoquaient le Lion de Juda. Qu'on imagine cette foule cosmopolite, infiniment diverse de langages et de teints, roulant à heures fixes de la Salle de la Réformation où se tient l'Assemblée, au Secrétariat où se tiennent les Commissions, passant les ponts où des vendeurs de journaux crient la *Chicago Tribune* aussi bien que les *Débats*, la *Frankfurter* en même temps que le *Times* ou le *Corriere*. Durant ces matinées de septembre le lac et ses coteaux, se dégageant peu à peu de la brume, éclatent vers midi en bleu et or.... Avec sa double rangée de platanes, le quai du Mont-Blanc, dont presque tous les passants, à cette date, sont illustres, ou le deviendront, — il faut l'appeler le promenoir politique de l'univers.

***

Le premier caractère de la S. D. N. est d'être un club, un grand club où l'on n'est pas reçu comme on veut. Assurément, les peuples qui la composent n'en éprouvent nulle fierté. Je parle de leurs représentants. Ceux-ci, arrivés de partout, ont le sentiment de former à Genève, pendant trois semaines, une collectivité. Peut-être, retournés dans leurs capitales, cèdent-ils à quelque scepticisme : au cours de la session la plupart sont des convaincus. Ils observent une charmante courtoisie réciproque, ils suivent avec méticulosité les règles d'un même jeu, ils se consacrent, non sans zèle, et dans un esprit à la fois académique et sportif, à un travail commun. Ayant un idéal et des intérêts à servir ensemble, il est naturel que s'établisse entre eux une camaraderie.

Camaraderie flatteuse, d'ailleurs. Si dégourdis soient-ils

chez eux, les nouveaux venus se sentent un peu intimidés par une telle réunion de talents et de titres. D'abord isolés et comme provinciaux au milieu de tant de poignées de mains, ils se font présenter, puis ils adoptent le ton du club et fraternisent bientôt avec tous ces ministres et diplomates, avec ce prince persan en bonnet de fourrure, avec M. Hanotaux, qui est académicien, M. Gilbert Murray, qui est un célèbre helléniste, Mlle Vacaresco, poétesse, M. Nansen aux moustaches en glaçons. Des amitiés se renouent. On s'est vu en d'autres temps et sous d'autres étiquettes. M. Skirmunt, ministre de Pologne, tête fine et dorée aux yeux clairs, a appartenu au Conseil de l'empire russe. Le comte Mensdorff-Pouilly-Dietrichstein, qui représente l'Autriche, avait sous ses ordres, lorsqu'il était ambassadeur de François-Joseph à Londres, un des délégués actuels de la Hongrie. Car si la S. D. N. compte des hommes nouveaux, on y rencontre aussi le vieux personnel européen. En tous cas, il y a ici beaucoup de relations à cultiver.

Tel est un des avantages capitaux de la Ligue : elle met en contact les meneurs de la politique générale et crée entre eux une solidarité. Ainsi les intérêts économiques, qui lient de plus en plus les peuples, ont une contre-partie intellectuelle. Naguère les gouvernements apparaissaient les uns aux autres comme des allégories, volontiers casquées. Beaucoup de formules diplomatiques traditionnelles ont pour but de conférer aux ministres et aux chefs d'État une noblesse abstraite qui augmente leur prestige. Aujourd'hui les hommes qui composent les gouvernements ou les conseillent, disposent d'un rendez-vous amical et régulier. Chaque année ils cohabitent pendant trois semaines. Ils cessent d'être les uns pour les autres des entités et deviennent des personnes. Ils apprennent leurs différences et se les expliquent. Ce voyage à Genève leur vaut beaucoup d'autres voyages, qu'ils ne feraient pas. Désormais l'Europe est dans leurs esprits un ensemble concret, une chose vivante qu'ils ont vue et touchée. Contrairement aux reproches que lui font ses adversaires, la S. D. N. donne des leçons de réalisme.

N'est-ce pas, d'ailleurs, parce qu'elle est un lieu de rencontres qu'elle facilite, en dehors même de ses débats, des

pourparlers de toute sorte? Je fais allusion aux entretiens qui se sont déroulés, cette année, entre Tchèques et Hongrois, et aux négociations entre la France et l'Angleterre qui, nouées à Genève en secret, ont abouti plus loin.

Mais cette régularité des sessions, qui représente une nouveauté essentielle, elle serait incomplète sans la permanence du Secrétariat. Les efforts en faveur de la paix sont maintenant enregistrés et poursuivis, l'organisation technique du monde a ses cadres. Les conditions indispensables de durée et de spécialisation sont donc remplies. Quiconque étudiera la S. D. N. de près, dans les individus plus encore que dans les services, constatera le rôle joué par ses fonctionnaires. Je note que ceux-ci, dont beaucoup témoignent d'une intelligence et d'une capacité de travail hors ligne, sont, pour la plupart, de formation littéraire. On rencontre parmi eux des journalistes, des romanciers, des universitaires (les Français comptent une forte proportion de normaliens). C'est qu'il fallait déployer de l'invention pour formuler et appliquer des méthodes inédites, il fallait la connaissance des hommes que donnent les lettres. Sur ce point comme ailleurs, l'imagination et la culture — c'est-à-dire l'invention appuyée sur des exemples — étaient nécessaires.

***

L'Assemblée tient ses séances dans une salle vaste et banale dont on critique volontiers l'austérité. Mais lorsque la S. D. N., une fois ou l'autre, se bâtira un palais, comment l'ornera-t-on? Un décor trop prévu jurerait avec une institution sans précédent. D'autre part l'internationalisme n'a pas de style, n'en aura jamais. Mieux vaut peut-être le cadre nu, la toile blanche pour y projeter le film inédit.

Qu'y voit-on? Dominées par des tribunes, s'alignent des rangées de pupitres où, durant des heures, les délégués écoutent, écrivent et lisent des journaux; devant eux se dresse l'estrade des orateurs, surmontée elle-même d'un large guignol, où, flanqué d'assesseurs, trône le président. Autour du guignol, assis sur des degrés comme un chœur tragique,

mais qui n'interviendrait pas — tout au moins à voix haute — des membres du Secrétariat.

Est-ce un parlement? Non, puisqu'il ne s'y trouve point de parlementaires. Les « honorables » réunis sous ce vitrage n'ont pas été nommés par leurs peuples, mais délégués par leurs gouvernements. Ils ne subissent donc pas la hantise de l'électeur. Ils ne forment pas des partis et ne se réclament pas de doctrines sociologiques : ni « droite », ni « gauche », mais, en théorie du moins, des États assis côte à côte. D'autre part, s'ils élisent le Conseil, celui-ci n'encourt pas de responsabilité ministérielle : impossible de le renverser. Il ne siège pas sur des bancs spéciaux; chacun de ses membres rejoint la délégation de son pays. Et qu'est-ce qu'un parlement sans éloquence? Car devant cette assemblée cosmopolite qui s'exprime en deux langues, les virtuosités oratoires seraient risquées, les sous-entendus inutiles, l'ironie dangereuse. L'obligation de traduire coupe net ou retarde les effets des harangues. Ceux des auditeurs qui comprennent la version originale sont gênés vis-à-vis de ceux qui attendent la traduction; ils applaudissent avec réserve pour ne pas avoir l'air de se servir les premiers. Les autres, qui n'ont de l'orateur qu'un réchauffé, hésitent à applaudir son double. Une des curiosités du lieu est de voir paraître à la tribune, après un homme d'État considérable, quelque sténographe anonyme, mais fort habile, qui répète son discours en un autre langage; et il arrive, tandis que le grand homme, revenu à sa place, s'écoute lui-même, que le traducteur, enflammé par sa traduction, ajoute au texte des gestes imprévus, des intonations personnelles, adjure enfin les auditeurs comme s'il leur parlait en son propre nom... Ainsi pulvérisée, méfiante, guindée, privée d'instincts, l'Assemblée est incapable d'une émotion collective. Jamais d'incident de séance. Les passions s'y voient mal. Aucune discussion, mais un défilé d'exposés parallèles. Les opinions sont faites d'avance, qu'elles soient réglées par des instructions gouvernementales ou arrêtées et marchandées avant la séance. Ce n'est là qu'une chambre d'enregistrement.

Néanmoins, si décente et disciplinée, l'Assemblée, comme toute réunion humaine, fait naître des rivalités et des ambi-

tions. Car elle offre des primes à décrocher : la présidence générale, celles des commissions, les places au Conseil. Pour ces postes d'honneur, on s'ingénie à doser la représentation proportionnelle des États, des races, des continents, des religions. Il faut favoriser le prestige de la S. D. N. en lui choisissant des chefs éminents, et ses intérêts en flattant, par exemple, l'Amérique du Sud eu égard à l'Amérique du Nord. Des groupements naturels font sentir leur influence : ex-alliés, ex-neutres, Ibériques, Dominions, Petite Entente. En revanche, un problème nouveau fait naître des groupements occasionnels et hétéroclites. Soudain un ordre venu de Londres, de Paris, de Rome ou d'ailleurs, se mêle aux négociations poursuivies sur place. Car Genève demeure un théâtre d'opérations secondaires par rapport aux capitales des grandes puissances. Et l'Assemblée peut aussi subir le contre-coup d'événements intérieurs, ignorés du grand public, et qui, traversant les frontières, viennent retentir mystérieusement dans un débat général. Enfin, aux amours-propres nationaux s'ajoutent les amours-propres individuels : certains hommes d'État, du haut de la tribune, songent non pas à leur circonscription mais à leur pays où on les guette et où ils veulent retourner grandis, et c'est lui qu'ils manœuvrent quand ils semblent s'adresser à l'univers. D'ailleurs, tout en soignant leur popularité lointaine, ils ne s'efforcent pas moins de plaire à ceux qui les écoutent sur place : car l'applaudissement immédiat est le meilleur de tous. Ainsi, dans cette assemblée extraordinairement complexe et qui ne sait pas très bien à quelle espèce elle appartient, des politiques d'essences diverses se poursuivent à la fois sur des plans différents.

Cependant les sessions, qui se multiplient, augmentent la confiance de l'Assemblée en elle-même. Alors qu'elle n'avait pas osé toucher à l'affaire de la Haute-Silésie et qu'elle s'était bornée à prendre note des « protocoles » relatifs à l'Autriche, elle s'est vivement intéressée cette année au conflit italo-grec. Son président avait beau suspendre les séances pour lui éviter d'être imprudente, elle se réunissait par fragments, à titre privé, elle prenait conscience d'elle-même, de ses principes, et pesait sur le Conseil. Celui-ci, pressé par elle, pressait la Conférence des Ambassadeurs. Et ainsi, de proche en

proche, elle s'essayait, par la bande, à agir. C'est qu'elle découvrait sa responsabilité, moins vis-à-vis des gouvernements que du public en général. Qu'il y ait une opinion internationale, on en pouvait douter, surtout parce qu'on ne savait où la saisir. L'affaire de Corfou a montré qu'elle existait, quoique encore mouvante et vague. Sa masse, cette fois-là, se déversa tout entière dans un sens. La tâche de l'Assemblée a été de lui fournir une expression officielle et retentissante : désormais il faudra compter avec elle. L'Assemblée, c'est une table de résonance.

Elle a des chefs, peu nombreux, en lesquels elle se reconnaît et s'admire. Car il est des personnages, fort différents les uns des autres, qui, soit à cause de leur passé, soit en considération de leur avenir, symbolisent la S. D. N. Certes, M. Bourgeois dont le prestige sur elle est considérable, lord Balfour dont elle n'a pas oublié le mélange d'esprit philosophique et de sagesse pratique, lui manquent cruellement. Mais il s'en trouve d'autres qu'elle brûle d'adorer. Ce sont eux qui se réservent. D'abord parce qu'il est toujours dangereux de s'avancer à travers des sables mouvants. Ensuite parce que plusieurs de ces « hommes représentatifs » — et c'est assez explicable — appartiennent à de petits États, ce qui ajoute à leur prudence. Enfin parce que l'Assemblée, si cérémonieuse qu'elle soit, peut à l'occasion témoigner une désapprobation fort pénible. Prête à suivre un orateur qui caresse sa sensibilité humanitaire, qui satisfait son goût des généralités à majuscules, elle lui en voudra assez vite s'il risque de la compromettre. M. Nansen, et peut-être M. Murray, en ont fait l'expérience.

Parmi les délégués en vedette, je citerai M. Paul Hymans, mince et vif, avec de petits pieds, de petites mains, des cheveux gris démentis par sa pétulance, des sourcils touffus qu'il lève brusquement pour laisser voir des yeux rieurs. On a regretté de ne pas entendre davantage sa parole nerveuse et courageuse, de même que celle, plus fleurie, de M. Henry de Jouvenel : la forte silhouette de celui-ci est demeurée immobile à son banc. Et pourtant, l'an dernier, il avait remporté un magnifique succès. M. Edwards, élégant, luisant, souriant, est l'image du bonheur. Tout lui est facile,

même l'éloquence, qu'il pratique en merveilleux polyglotte, et jusqu'au désarmement. Heureux Sud-Américains : ils nous donnent l'exemple du pacifisme. Mais c'est qu'ils ont assez de place pour ne pas se marcher sur les pieds. M. Quinonès de Léon, averti, réjoui, plein d'entregent, fin comme beaucoup de gros hommes, a réussi, sans se gêner de grands mots, une étonnante manœuvre; à vrai dire il a sauvé le Conseil. M. Gustave Ador, décoratif et patriarcal, avec son gilet blanc de grand bourgeois, sa bonhomie, sa cordialité, semble le père noble de la troupe. Son compatriote, M. Motta, joue un jeu beaucoup plus difficile. Petit, les yeux rapprochés, rapide, impressionnable, adroit, d'une éloquence ingénieuse et caressante, sa longue habitude du parlementarisme helvétique, qui est trilingue et fédéraliste, lui permet, mieux qu'à d'autres, de voir clair dans ces demi-ténèbres. M. Branting, lui, est tout chargé de cheveux, de sourcils pendants à travers lesquels on distingue deux prunelles bleu-pâle et mélancoliques de triton. C'est un grand orateur, et je l'ai vu, à Stockholm, tenir plusieurs milliers de personnes sous la sujétion de son verbe. Malheureusement il n'est grand orateur qu'en suédois. Cette année lui fut douloureuse, et, les moustaches plus tombantes que jamais, il avait l'air d'un grenadier déçu qui ressemblerait à son bonnet à poil. Mais vers la fin de la session, un soir, il monta à la tribune d'un pas tranquille, et, non plus affaissé mais résolu, il déclara qu'une paix sans justice préparait des guerres futures. Cette franchise qui ne s'embarrassait pas d'arguties fit éclater l'Assemblée en applaudissements interminables, auxquels les tribunes, trépignant d'enthousiasme, s'associèrent. M. Branting eut la rare satisfaction de soulager bien des consciences en même temps que la sienne.

Nous retrouverons plus loin deux maîtres de l'Assemblée : lord Robert Cecil et M. Bénès. Mais il faut signaler qu'elle recèle aussi des meneurs dissimulés. Certains délégués qui ne montent presque jamais à la tribune, dont le nom paraît rarement dans les journaux, sont parmi les plus actifs remueurs de l'opinion. Ils joignent au plaisir de l'intrigue, celui de la tenir secrète, et ils se savent très forts à l'insu de leurs collègues. Quelques-uns complotent à titre gratuit,

pour le plaisir. On cite tel représentant d'une petite république américaine qui, durant toute la session, combine des « réussites » : privé par lui-même de puissance, il parvient à additionner des voix, à rallier des intérêts, et s'amuse comme à une table de jeu.

Seulement, comme les « couloirs » sont étroits et qu'on s'y entend d'un groupe à l'autre, beaucoup de manœuvres s'opèrent dans la salle même. Ce travail des coulisses transporté sur la scène, c'est de la tribune des journalistes qu'on l'observe le mieux, d'autant plus que les délégués ne pensent pas à lever la tête, et qu'ils se croient à l'abri derrière leurs pupitres. On voit celui-ci se lever et aller faire sa cour à M. Hanotaux, puis, décrivant un long détour pour dérober sa piste, se rendre auprès de M. Nansen et lui tenir, de toute évidence, un autre langage. Après certains discours l'orateur est « vivement félicité ». Mais les complimenteurs, revenus à leurs places dans les profondeurs de la salle, trahissent par leur mimique l'opinion plus libre qu'ils communiquent à leurs voisins. Tandis qu'un rapporteur traite à la tribune du trafic de l'opium ou d'autres sujets qui n'endorment pas moins, il est plus instructif de suivre le va-et-vient de tel secrétaire de grand homme, qui, plus souvent qu'on ne le croit, pousse son maître, l'engage, et jouit de la réalité du pouvoir sans souffrir de l'ennui des honneurs. Rien n'est plus comique qu'une vue plongeante sur les hommes. Dieu le père qui, comme les journalistes, les contemple d'en haut, doit quelquefois bien rire...

***

Si l'Assemblée est utile simplement parce qu'elle existe, les Commissions, elles, exécutent le travail pratique qu'elle enregistrera. Leurs séances sont ouvertes à tous. Elles n'offrent pas, comme l'Assemblée, un intérêt de psychologie collective, mais plutôt de psychologie comparée. On y voit des esprits, formés par des disciplines variées et choisis pour leur compétence, mesurer à propos des problèmes qui leur sont soumis les différences qui les séparent, et s'efforcer, au cours de discussions lucides, pressées, de se rapprocher

les uns des autres. Qu'il s'agisse du secours à l'Autriche, du rapatriement des réfugiés russes et arméniens, de la coopération universitaire, du désarmement, du transit, des épidémies, ou des amendements au pacte, c'est un vif plaisir intellectuel que d'écouter des spécialistes entre eux, de suivre sous les politesses et les politiques leurs réactions personnelles, puis de voir se dégager des méandres de la controverse une tendance progressive vers l'accord. Accord qui n'est presque toujours qu'un compromis. A la Commission politique, le débat institué entre M. Joseph Barthélemy, Français, M. Scialoja, Italien (les deux hommes les plus spirituels de la S. D. N.), M. Rollin, le jeune juriste belge, déjà fameux, M. Alvarez, le théoricien du panaméricanisme, un tel débat, dis-je, montrait sur le vif le grand effort de tissage entrepris pour lier les peuples ensemble. Vaste réseau de collaborations techniques que ces commissions nouent maille à maille.

***

Néanmoins, cette année, c'est le Conseil dont les séances furent les plus riches en péripéties. On m'excusera d'apporter en cette affaire le tempérament d'un spectateur avide surtout de vérité humaine. N'écrivant pas ici un article politique, je ne toucherai pas au fond. Je note que l'Italie, ayant, après l'assassinat de sa mission, bombardé et occupé Corfou, et s'opposant, malgré la demande de la Grèce, à ce que la S. D. N. évoquât l'événement, une rumeur indignée s'éleva de Genève. Le cas était grave puisqu'il laissait craindre la guerre ou la ruine de la S. D. N., puisqu'il remettait en question, avec violence, cette collaboration dont j'ai montré quelques témoignages. Durant ces journées d'inquiétudes, dans le hall et les couloirs du Secrétariat où des groupes vibrants, bariolés, multipliaient les pronostics, on pouvait étudier ce qu'il est convenu d'appeler « l'atmosphère de Genève ».

Ce qui la détermine d'abord, c'est la présence réelle des adversaires. La confrontation est ici fondamentale. Dans les conflits diplomatiques de naguère, les interlocuteurs ne communiquaient que de loin et par signes. M. Salandra — grosse tête ronde et jaune comme un énorme citron, l'air

narquois du monsieur qui exécute une consigne — croise M. Nicolas Politis dans le vestibule. M. Politis, petit, noir et brillant, le salue; ils vont s'asseoir à la même table pour la discussion. Ce contact, dira-t-on, pourrait provoquer des incidents. Non, car les protagonistes — n'oublions pas qu'ils font partie, ici, du même club — représentent leur État devant la masse des autres : ils sont trop maîtres d'eux-mêmes pour le discréditer aux yeux de la galerie. Bien mieux : les obligations naturelles de la politesse, l'estime où l'on tient un collègue de bonne foi, la vision concrète de cet interlocuteur avec son souffle, son regard, — tout contribue à atténuer les intransigeances. Dans la vie, les malentendus naissent faute de conversations franches, immédiates et directes. La Société des nations oblige les gouvernements à causer.

Autre chose : ici, personne n'est absolument chez soi. Un ministre, au fond de son cabinet et au centre de sa capitale, gardé par ses sentinelles, ses journaux et sa majorité, s'exprime en maître entre des miroirs qui multiplient sa propre image. A Genève l'homme d'État se sent dépaysé. Son adversaire aussi. Il ne peut s'enfermer dans ses passions et sa vanité nationales. Son adversaire non plus. Les problèmes qu'ils discutent prennent alors des perspectives nouvelles, convergent vers ce qu'il faut bien appeler, puisqu'il existe, l'intérêt général. Il devient nécessaire de composer.

Chez eux, les hommes d'État tiennent leur presse. Ici ils se trouvent en face d'une presse internationale, c'est-à-dire qui leur échappe en grande partie. Ses représentants, vieux habitués des complications politiques d'après-guerre, c'est encore dans l' « atmosphère de Genève » qu'ils respirent le mieux. Il est difficile de chambrer des esprits aussi critiques. Rien de plus curieux que de les voir guetter d'importants personnages, les arrêter sans la moindre gêne, les questionner, exprimer leur avis personnel. Aux instants de crise, ils s'échauffent; un journaliste français, tout bouillant, s'écriait devant moi : « J'ai dit à Hanotaux : vous n'allez pas faire çà, hein? Songez donc aux conséquences, sapristi! » Ainsi interpellés, assaillis, grondés même, parfois, les maîtres du pouvoir, connaissent à l'instant les réactions qu'ils

suscitent; ils peuvent n'en pas tenir compte, mais ils ne peuvent pas boucher leurs oreilles à ce grand bruit de marée montante que fait l'opinion publique.

Sans doute, l'autorité risque de compromettre son prestige dans ce coudoiement. Point d'apparat, aucune révérence au milieu d'une telle cohue. Mais si les journalistes sont indiscrets, c'est que la nécessité de savoir et de télégraphier plane au-dessus d'eux comme la fatalité antique. Et puis, leur impatience parfois irritée s'explique parce qu'ils ont fini par s'attacher à la S. D. N. dont ils sont les bourdonnants interprètes : d'ailleurs, entre elle et la presse n'existe-t-il pas une parenté profonde? Enfin, les hommes politiques eux-mêmes se prêtent à leurs investigations, les encouragent, leur sourient : c'est qu'ils se savent, eux et leur pays, à la merci de ces propagateurs de renommée. Une parole dite dans le hall du Secrétariat est imprimée, quelques heures plus tard, en trente ou quarante langues : ce retentissement mérite quelques égards. Les journalistes accrédités auprès de la S. D. N. et constitués en association professionnelle, donnent un déjeuner par semaine où ils invitent des hôtes éminents. Chaque fois ceux-ci y vont d'un petit discours qui se résumerait presque toujours ainsi : « Messieurs, je suis chargé d'honneurs et de puissance, de richesses et de décorations, c'est entendu, mais je n'oublie pas que j'ai été des vôtres, et je bois à la presse. »

Donc, se frayant avec peine un passage dans la foule que ne retient aucun huissier, les membres du Conseil traversent le hall et se rendent à la salle où ils délibèrent. C'est une longue pièce vitrée — symbole de l'*open-diplomacy* — d'où l'on voit les frondaisons vernies de quelques magnolias et un peu de lac. Là se sont déroulées les séances pathétiques où l'Italie, face au monde, contestait le pacte qu'elle avait signé, où lord Robert Cecil en faisait lire solennellement les principaux articles, où M. Hymans, affirmant la compétence du Conseil en un langage brûlant, proclamait au nom de la Belgique, une fois de plus, le caractère intangible des traités.

Au nom de la Belgique et des petits États... M. Salandra, d'un mot malheureux et retiré ensuite, avait laissé entendre que les obligations du pacte ne s'appliquaient pas aux grandes puissances. Or l'Europe sortie de la guerre est composée en

majeure partie de petits États. Ils se sont retrouvés à la S. D. N. qui leur assure des garanties et reconnaît leur valeur quel que soit le chiffre de leur population ou de leurs batteries d'artillerie. Eux, qui se taisaient, on se prend à les écouter, et l'on constate qu'ils ont des idées et des hommes. Le régime nouveau traite les nations non comme des quantités mais comme des personnes morales : c'est en cela que le mot « société » est plus significatif que le mot *league*. Et soudain, un des membres importants de l'association déclarait que cette charte n'était qu'un trompe-l'œil! Est-ce que toutes les sécurités du droit souscrit et de la bonne foi réciproque allaient disparaître? Voilà ce qu'il faut comprendre pour s'expliquer l'effarement des délégations. La crise montra avec une évidence saisissante que l'Europe d'aujourd'hui, fragmentée, appartiendra à quiconque lui parlera le langage du droit parce que le droit, pour elle, est de salut public.

***

Lord Robert Cecil, vêtu de sombre, le dos rond, le cou long, la tête basse et chauve, le nez accusé en bec, ressemble à un aigle qui réfléchit. Un aigle puritain. Mélange, me dit-on, d'obstination et d'enthousiasme. Profondément préoccupé, il ne songe ni à sa tenue — comme beaucoup de grands seigneurs anglais il est mal habillé — ni à son attitude. Assis, il étale ses jambes, se renverse en arrière, les pieds sur un barreau de chaise, et se pince le nez ou se caresse les joues. Ou bien il s'appuie fortement de ses deux coudes sur la table, et laisse pendre sa tête en avant. A la tribune, il parle avec un grand sérieux tranquille, scandant les phrases de ses mains que recouvrent des manches trop longues; puis le débit s'échauffe, mais sans lyrisme, ni raillerie; enfin les mains se lèvent, on voit qu'elles sont très fines, et cet homme de plus en plus persuadé les tend dans la direction de son regard.

Tantôt courbé, absorbé, le visage austère et immobile avec des rides profondes, il a l'air très vieux. Tantôt ses traits sévères se déplacent, leur rigidité se dérange dans un sourire tout de suite très large; au fond de leurs orbites pro-

fondes ses yeux s'éclairent, et ce sont des yeux de jeune homme, naïfs et ravis. Alors cette figure glabre ressemble, surtout quand elle se coiffe d'un petit feutre noir, à celle de Mr. Punch.

Naguère, comme délégué de l'Afrique australe à la S. D. N., il agissait à sa guise. Il m'a raconté que lorsqu'il demandait des instructions à son chef officiel, le général Smuts, celui-ci lui télégraphiait : « Faites absolument ce que vous voulez. » Maintenant, représentant de la Grande-Bretagne, membre du Conseil, tenu par des directives précises, il risque, par plus de réserve, de décevoir certaines gens. Et cette âme noble et fervente se demande : « Suis-je digne de l'idéal que je sers? »

On aurait tort de le prendre pour un esprit chimérique. Il a fait un excellent ministre du blocus. Coordonner les activités nationales n'est pas seulement à ses yeux une entreprise généreuse mais aussi une entreprise pratique. Il ne cherche que le possible, mais il veut tout le possible. Avec M. Poincaré, il est un des rares hommes d'État qui restent obsédés par la guerre. Parce qu'il se rappelle combien elle fut effroyable, parce qu'il veut en prévenir le retour, plus effroyable encore, il cherche à organiser la paix. Oui, c'est la réalité de la guerre de demain qui l'inspire.

***

Si l'orage déchaîné par M. Mussolini, avec coups de tonnerre répercutés de Fiume, et obscurité soudaine, a nui à l'Assemblée, il a en revanche éclairé vivement, et comme au magnésium, certaines des réalités nationales dont se compose la Société. Remuée dans ses profondeurs, elle a montré l'infinie variété des hommes, qu'il est bien rare de voir rassemblée en un si petit espace.

Je laisse de côté les Italiens qui se tenaient exprès sur une grande réserve, les uns contraints, les autres ironiques. Implacables par leur seule attitude, mystérieux et froids, ils ne prêtaient pas à l'observation. On les entendait marcher dans le mur plus qu'on ne les apercevait. Je laisse aussi de côté quelques comparses, et j'en viens aux protagonistes principaux : la France et l'Angleterre.

Pour juger un peuple avec exactitude, il faut presque toujours prendre le contrepied de sa légende. L'Anglais n'est pas un homme pratique. Il a plus de naïveté que d'hypocrisie — être hypocrite véritablement, c'est ne pas le laisser voir. Avant tout c'est un sentimental, d'autant plus ému qu'il se maîtrise. L'idée du droit, qui est romaine, le touche moins que l'idée de justice, qui est biblique. Il est moral, c'est-à-dire qu'il croit que l'être humain peut se perfectionner. La Ligue des nations est, à ses yeux, une tentative de moralisation collective. Puisqu'il a supprimé la traite des nègres, et de même qu'il s'efforce de supprimer la misère, l'alcoolisme ou l'abus du tabac, il essaie de supprimer les guerres. Voilà, je le dis en passant, le côté « protestant » de la Ligue (qui en a bien d'autres). Voilà pourquoi, le dimanche qui précède la session, un culte tantôt anglican, tantôt presbytérien — l'an prochain, il sera suédois — est célébré à la cathédrale de Saint-Pierre. L'Écriture n'exige-t-elle pas de travailler à l'avènement du « royaume de Dieu »?

La mise à mort, à Corfou, d'une vingtaine de réfugiés a ému l'Anglais, qui a toujours été attaché à la cause arménienne. L'Anglais a trouvé injuste qu'on abusât de la faiblesse désarmée de la Grèce. Il a vu dans le recours à la force le désaveu du pacte; or la notion de la « charte » est invétérée chez lui. D'où effervescence, émotion lyrique, parade à formes solennelles (invocation, lecture de textes). Depuis Saint-Georges, l'Anglais conçoit la vie du monde comme un combat entre le Bien et le Mal. Son imagination se plaît au dramatique et au sacré.

Le Français, lui, loin d'être lyrique et inventeur de mythes, apparaît comme un analyste de bon sens. Il n'a pas envisagé le conflit italo-grec comme un ensemble qui appelait l'anathème, il a cherché à le décomposer et à lui fournir une suite de solutions particulières. Sans doute est-il attaché au droit, mais sans mysticisme. A l'Anglais romanesque, il a tenu le langage de l'empirisme. Il sait que l'homme raisonnable finit toujours par avoir raison. Et puis, après tant de siècles, il est devenu un peu sceptique à l'égard du progrès. Ses maîtres sont des moralistes sans moralisme, c'est-à-dire qui essayent de tirer parti de l'infirmité humaine plutôt qu'ils ne prétendent la transformer.

Toute réunion internationale tend à la confusion. Livrée à elle-même, elle verse dans la chimère et la mégalomanie; ses contradictions et ses surenchères finissent par susciter un désordre où il est impossible de se reconnaître. C'est alors qu'on se tourne vers quelqu'un qui n'a encore rien dit : le Français. Car — toujours à l'opposé de la légende — le Français est celui qui se tait. Et comme il est le seul qui sache formuler, un grand silence accueille sa parole... La S. D. N. a besoin du génie traditionnel de la France parce qu'il est unique pour mettre en ordre et en forme, parce que c'est un génie d'architecture, et qu'il tend moins aux extrêmes qu'à l'équilibre. Il interdit la prolixité. Il conçoit lucidement et il rédige avec éclat. Avant toutes choses, il faut définir : comment le pourrait-on mieux que dans cette langue honnête jusque dans sa syntaxe, amoureuse de la maxime, admirablement théorique, et qui doit moins aux instincts, même généreux, qu'à l'intelligence.

D'ailleurs si le pathétique anglais et la raison française se sont affrontés, l'un n'a pas triomphé de l'autre. La S. D. N. ne demande à aucun peuple de renoncer à soi-même puisqu'elle cherche au contraire à les faire tous collaborer. Elle sait bien que la civilisation n'est pas l'œuvre d'un seul.

***

M. Fitzgerald, ministre des Affaires étrangères de l'État libre d'Irlande, s'est avancé vers moi, et, m'ayant fait asseoir, m'a demandé d'un air solennel :

— Vous voulez savoir ce que nous pensons de notre admission dans la Ligue?

— Excellence, lui ai-je répondu avec respect, si nous parlions plutôt de vos poèmes?

Alors il a ri. Grand et rouge, les cheveux d'un blond chaud en flamme sur le front, le regard très droit, inquisiteur même, ses manières sont d'une grande simplicité.

— Comment savez-vous... me dit-il. Il est vrai que je suis ministre des Affaires étrangères, mais ce qui m'amuse

c'est d'écrire des contes de fées. J'ai aussi fait jouer une pièce à l'*Abbey Theatre*. J'aime la solitude : marié à vingt et un ans — je n'en ai pas beaucoup plus de trente aujourd'hui — j'ai vécu en Bretagne, au milieu des pêcheurs. Puis, quand l'argent m'a manqué, je suis rentré en Irlande, dans l'ouest, à l'extrémité déserte de l'Europe...

— De l'autre côté des collines, comme dit Synge.

Il recommence à rire, puis continue :

— Enfant, je détestais les Anglais à cause de leur hauteur, de leur certitude d'eux-mêmes. Pour les ennuyer, j'ai créé des associations secrètes. Nous, Irlandais, notre plaisir est de mêler la littérature et la politique. Naturellement j'étais sinn-fein. C'est moi un des promoteurs de la révolte de 1916. Que de querelles, que de complots!

Je n'ose rappeler à son Excellence l'histoire de l'Irlandais qui, à Londres, entendant un grand bruit de querelle s'échapper d'une maison, entre, et, très poliment, demande : « Est-ce une dispute privée, ou bien est-ce que je puis y prendre part? » Son Excellence fume cigarette sur cigarette et rit. Griffith avait pris le jeune Fitzgerald en amitié et l'avait nommé officier d'état-major. Il passait son temps à se déguiser et à jouer de la dynamite. Parfois arrêté par les *Black and Tans*, s'évadant toujours, il a quand même fait bien des mois de prison.

— Quel changement que de ne plus porter d'armes sur soi! A Genève, on n'entend pas de coups de feu au coin des rues.

Son sourire disparaît, et il ajoute :

— Notre peuple est délicieux. Aucun n'a plus de fantaisie dans l'âme. Malheureusement, on lui a enseigné l'assassinat.

***

La S. D. N. a sauvé l'Autriche. Celle-ci, pour lui témoigner sa gratitude, envoya l'Opéra de Vienne donner durant la session des représentations de Mozart. Admirables soirées où *Don Juan* et les *Noces* rivalisèrent d'éclat. On n'a jamais mieux rendu ce jaillissement, ce passage perpétuel de l'émotion tendre à la gaieté qui se raille. Équilibre des musiciens et des chanteurs, justesse des mouvements, transparence

scintillante de l'orchestre, ce fut une perfection, et sans rien de mécanique. La jeunesse même de Mozart, allègre et nerveuse...

Ces spectacles donnés devant un parterre non de rois, mais de peuples, se virent acclamés. D'autres soirs de septembre, on put entendre Lugné-Poe dans la farce fameuse de Crommelynck, madame Piérat dans *Hedda Gabler* et, vers la fin, les Ballets russes de Diaghilew. Un impresario cultivé devrait bien organiser, durant l'Assemblée, une saison cosmopolite d'art dramatique. Les délégués, et tous ceux qui suivent leurs débats, vérifieraient au théâtre l'infinie richesse des races. Déjà, à comparer un Flamand à un Scandinave, à des Viennois et à des Slaves, on constatait que l'art symbolise les nuances humaines. Des exemples aussi concrets combattraient les excès de cerveaux simplificateurs qui voudraient nous plier tous à un statut uniforme.

Et d'autre part, il n'est pas contradictoire de dire que ces spectacles cosmopolites auraient une heureuse influence en ralliant dans une même admiration pour le chef-d'œuvre des esprits méfiants ou hostiles les uns aux autres. Si nous sommes tous capables d'aimer Molière et Shakespeare, même en ne les aimant pas de la même façon, c'est donc que nous avons un trésor commun, c'est que nous ne sommes pas voués à d'éternelles incompréhensions. Il n'existe pas d'art international : on ne saurait imaginer un art qui ne soit pas né d'un homme et d'une race. Mais l'internationalisme esthétique est possible, je veux dire la connaissance, la comparaison des plus hauts témoignages de l'homme. La paix règnera quand tout le monde sera curieux d'autrui. Des spectacles, des concerts, des expositions, tout en attirant un public nouveau aux grandes assises politiques de septembre, contribueraient à leur réussite. La S. D. N., qui veut répandre la tolérance mutuelle, a recouru au droit, à la morale, à l'hygiène : qu'elle fasse donc appel à la beauté.

***

J'aurais voulu mieux montrer M. Édouard Bénès. C'est un petit homme qui a l'air d'un commis, et qui, dans une foule,

ne retiendrait pas l'attention si l'on ne remarquait ses yeux. Des yeux intensément attentifs, avec un fonds noir de mélancolie. Ce qu'il dit est exact, net, décidé, mais l'essentiel de sa parole, j'y insiste, tient dans ce regard de plomb. On y démêle comme le souvenir d'années dures, le poids presque douloureux d'une obsession, et aussi une ardeur qui s'obstine moins à l'ambition peut-être qu'à la revanche. Quel destin que celui de ce petit professeur s'élevant en quelques années à être un des conducteurs, un des conseillers de l'Europe contemporaine! L'écoutant de près, à un déjeuner, je le définissais à part moi : « Un Julien Sorel devenu comte Mosca! »

Un diplomate qui connaît les Tchèques me dit : « Oui, ils marquent mal. Ils n'ont pas l'élégance de leurs anciens maîtres. Mais quels travailleurs! Et aussi que d'ingéniosité! Ils s'arrangent pour unir les qualités slaves et les qualités germaniques, corrigeant les unes par les autres. Peut-être que leur État, alourdi de minorités hostiles, dépourvu d'esprit militaire, obligé en cas de conflagration à une neutralité extrêmement prudente, est fragile. Mais je les crois capables de le rendre fort. Leur personnel administratif et diplomatique est excellent : dans une capitale étrangère, si vous voulez être renseigné sur ce qui se passe, adressez-vous à la légation tchécoslovaque... Et puis ils ont Bénès. »

Ce qui donne à M. Bénès tout son caractère, c'est qu'il se soit évadé d'Autriche-Hongrie pendant la guerre, pour venir, presque seul et peu connu, instituer un gouvernement tchèque à Paris. La Bohême eût accepté l'autonomie dans le cadre de l'empire. Il inventa la Tchécoslovaquie, État indépendant. Non par dilettantisme, bien sûr, mais par besoin de créer, et aussi par ferveur patriotique. Ensuite, tablant sur la victoire alliée, il attendit sa chance. Oser courir un risque au profit d'une belle idée et que l'on a conçue soi-même, voilà la marque de la grandeur. Le triomphe venu plus éclatant même que l'espérance, M. Bénès ne cessa pas d'être travailleur, désintéressé, d'une simplicité de tout petit bourgeois, guetteur d'occasions propices, toujours prêt à causer — et même demain avec le Russe ou l'Allemand —; bref, mettant, comme il le répète volontiers, son réalisme au service de son idéal, il continua de vivre ses rêves. Sa prin-

cipale supériorité sur les autres hommes d'État contemporains tient à ce qu'il a de l'imagination et qu'il s'en sert. Une autre c'est qu'il ne compte pas quarante ans. Parmi tant de vieillards arrivés il a la force et il a le désir. Il sent profondément son époque. Entouré de collaborateurs jeunes (comme M. Osusky, M. Flieder), il conçoit la politique sur un mode constructeur. Sa faiblesse est d'être socialiste, mais peut-être est-ce par déférence pour son maître Masaryk; peut-être le socialisme est-il l'étape nécessaire des pays neufs. En tous cas, ce docteur en droit de Dijon, ce professeur qui, quoique ministre, continue à donner ses cours n'a rien d'un primaire. On prétend qu'il se trouve assez isolé parmi ses propres compatriotes. N'est-ce pas de Léopold II que Bismarck disait : « Un géant dans un entresol. »

Il est frappant de voir que M. Bénès croit à la S. D. N. Son passé prouve que cet homme audacieux ne se trompe guère lorsqu'il mise. Et c'est parce qu'il est contemporain de l'institution, parce qu'il a besoin d'elle pour son pays, qu'il la comprend et la veut. Au Conseil où il vient d'être nommé, il jouera un rôle capital. A côté d'un académicien, d'anciens ministres, d'ambassadeurs, tous gens nés sous un autre régime, touchés de scepticisme, liés par leurs traditions, il est l'homme nouveau, il sera peut-être l'homme providentiel.

***

A la S. D. N, il n'y a pas que des réunions officielles et des réunions secrètes. Puisqu'il s'agit de causer et qu'en toute grande entreprise le concours des femmes est nécessaire, il y a aussi des réunions mondaines. Certaines des plus recherchées se déroulent à Sécheron, aux portes de Genève. Là, dans un décor magnifique de beaux arbres et de pelouses vertes descendant jusqu'au lac, une aristocrate anglaise, Mrs B., avec une grâce délicieuse, beaucoup de goût et de l'humour, reçoit les grands de la terre et quelques autres personnes. Stendhal, qui lui aussi a passé par Sécheron en se rendant en Italie, et qui a fait un portrait mordant et perspicace des Genevois, a par malheur ignoré cette Genève-là. Des

réceptions d'un cosmopolitisme aussi raffiné eussent ravi son intelligence avide de dépaysement. Par cette après-midi de septembre où même la lumière est civilisée, je l'évoque sur cette terrasse, bavardant avec les hommes d'État et faisant la cour à des étrangères.

L'Europe n'a véritablement existé qu'aux époques de sociabilité, quand des esprits cultivés et maîtres d'eux-mêmes s'accordaient dans la conversation. Tandis qu'aux époques romantiques, les nationalismes s'exaspéraient les uns contre les autres l'on préférait aux dialogues les monologues passionnés dans des solitudes sauvages, et, plutôt qu'à la société, l'appel à la nature. Pour rapprocher les peuples — ou du moins leurs élites, ce qui serait suffisant — il faut des salons. Celui de Mrs B. prépare peut-être ce que nos petits-fils appelleront avec simplicité leur patriotisme européen.

ROBERT DE TRAZ

LES ÉLECTIONS BRITANNIQUES

Les élections qui ont eu lieu le 6 décembre en Angleterre avaient une importance particulière. Pour la première fois depuis longtemps, c'était tout le système fiscal de la Grande-Bretagne qui était en cause, et c'était par voie de conséquence toute la politique intérieure. La politique extérieure a cependant exercé aussi son action, mais, comme on verra, d'une manière accessoire. Le problème du chômage était le fond même de la lutte électorale qui a été très vive. Le peuple anglais a rejeté nettement la solution protectionniste que lui proposait le gouvernement conservateur. M. Baldwin avait procédé avec hardiesse et honnêteté à une consultation de la nation, alors qu'il avait la majorité et que le Parlement pouvait légalement durer jusqu'au bout de la législature : il a été battu.

Il résulte de ces élections une situation intérieure difficile en Angleterre. La vieille tradition parlementaire, selon laquelle il y avait deux partis, dont l'un exerçait le pouvoir et dont l'autre formait l'opposition, ne répond plus à la réalité. Désormais il y a trois partis, dont aucun ne peut gouverner à lui seul. A vrai dire, sur les quatorze millions de suffrages exprimés, les travaillistes n'ont recueilli que quatre millions et demi de voix. Mais dans beaucoup de circonscriptions, le candidat travailliste a battu ses deux concurrents, l'un conservateur, l'autre libéral, qui ont divisé les voix des partis bourgeois; et ainsi les travaillistes ont emporté près de deux cents sièges, tandis que les conservateurs en ont deux cent cinquante, et les libéraux, cent cinquante. Dans ces conditions, il est possible que de nouvelles élections aient lieu en Angleterre

dans quelques mois et la coutume anglaise est, comme on sait, en cas de difficulté, de recourir à la dissolution du Parlement et de faire appel à la nation qui juge. Mais ces consultations électorales ne peuvent être répétées coup sur coup. Il faut gagner du temps et en attendant il faut gouverner. Pour régler les affaires urgentes, un ministère de transition est probable : ce sera un cabinet de trêve, destiné à préparer les décisions nécessaires.

Le Premier ministre avait donné au parti conservateur un mot d'ordre qui a été généralement suivi. Toute sa thèse consistait à affirmer qu'il fallait à la nation une majorité solide, qui assurât la stabilité du gouvernement et qui lui permît de réaliser la grande réforme protectionniste. M. Baldwin avait depuis plusieurs mois son opinion faite sur ce sujet. C'est cette conviction, exprimée dès le mois d'octobre, qui a été le point de départ de toute la campagne qui, en quelques semaines, a abouti à des élections générales et à un projet qui bouleversait le système fiscal et d'où pouvaient sortir des changements politiques et sociaux plus profonds que l'Angleterre n'en a connu depuis plusieurs générations. C'est à Plymouth, à la Conférence du parti conservateur, que M. Baldwin a déclaré être arrivé à cette conclusion que le seul remède au chômage consiste à protéger le marché intérieur. Cette déclaration, faite le 25 octobre, a produit, cela va sans dire, une profonde impression dans les milieux économiques et politiques. Rien de plus naturel que l'émotion ressentie d'un bout à l'autre de l'Angleterre et même de l'Empire : car comment protéger le marché intérieur sans un tarif protectionniste? La préférence impériale, bien que Sir Philip Lloyd Greame, le président du Board of Trade, en ait parlé en termes presque solennels, est en réalité fort peu de chose. Les raisins secs et les fruits représentent certainement une partie appréciable des exportations de certains Dominions, mais sont loin d'avoir une valeur comparable à celle des blés, des farines et viandes qu'exportent le Canada et l'Australie, et surtout des matières premières. Ces Dominions, on le sait par le discours et le programme de M. Bruce, désiraient beaucoup plus. Si M. Baldwin voulait protéger le marché intérieur, il n'avait que deux moyens : une application beaucoup plus large et beaucoup

plus étendue de la loi sur la Sauvegarde des Industries, ou l'établissement d'un tarif et de droits protecteurs. La loi sur la Sauvegarde des Industries est commode en ce sens qu'elle permet de faire tout ce que l'on veut, mais la procédure est longue et elle provoque des enquêtes et des polémiques. Un tarif, au contraire, une fois établi, est un instrment infiniment plus efficace, qui ne soulève guère de difficultés et dont l'application est immédiate et facile.

La préférence impériale étant insuffisante et la loi sur la Sauvegarde des Industries présentant certains inconvénients, il ne restait qu'un tarif protecteur comme moyen de remédier au chômage. Mais on ne peut établir un tarif et un nouveau régime fiscal sans le consentement du Parlement. Le gouvernement avait pris l'engagement de ne pas apporter de changement fondamental au régime actuel pendant la durée de la législature élue il y a un an, et qui avait encore normalement quatre ans à courir. C'est à cet engagement, pris par M. Bonar Law, au moment des élections de 1922, et dont a hérité M. Baldwin, qui l'a confirmé, que le succès du parti conservateur était dû. Ce qu'une législature ne pouvait faire, une autre le ferait-elle? Un nouveau Parlement seul, avec le consentement des électeurs, avait qualité pour relever le gouvernement de l'engagement pris envers le pays. Dès la fin d'octobre, la déclaration de M. Baldwin ne pouvait être interprétée que comme annonçant un appel au pays dans un avenir prochain et un changement fiscal complet, c'est-à-dire l'abandon du régime libre-échangiste pour un régime protectionniste. C'est bien ce qui est arrivé. Les conservateurs, qui sont le parti protectionniste par excellence, ont accueilli avec satisfaction la décision de M. Baldwin; les libéraux indépendants (Asquithiens) et les libéraux Lloydgeorgiens ont aussitôt pris parti pour le libre-échange, et la menace d'un régime protectionniste a amené la réconciliation des deux groupes libéraux et leur réunion sous un seul et même chef; quant aux travaillistes, leur chef, M. Ramsay Mac Donald, s'est déclaré contre le protectionnisme et contre le libre-échange en réclamant le régime socialiste.

M. Baldwin, dans ses trois discours prononcés à Plymouth (25 octobre), à Swansea (30 octobre) et à Manchester (2 no-

vembre), a indiqué les grandes lignes de la politique économique sur laquelle il a demandé aux électeurs britanniques de se prononcer. On peut s'étonner qu'après avoir déclaré, au commencement du mois d'août, que le remède véritable au chômage consiste dans le rétablissement des conditions de stabilité dans le monde entier et dans le développement de nouveaux marchés, et que, par conséquent, la politique du gouvernement tend au règlement des réparations et à l'établissement de la stabilité économique de l'Europe, comme au développement des ressources de l'Empire et du commerce interimpérial, M. Baldwin ait annoncé tout à coup, deux mois après, qu'il n'y a qu'un seul moyen de remédier au chômage et que ce moyen consiste à protéger le marché intérieur. Avant de faire cette déclaration capitale, le Premier ministre anglais a donné les raisons ou plutôt la raison qui l'a influencé. « La plus grave question pour le pays, aujourd'hui, est le chômage. » En effet, cette question, qui est posée depuis quatre ans et qui attend encore une solution, a été la préoccupation constante de tous les ministres anglais et est devenue aujourd'hui la question dominante de la politique générale de la Grande-Bretagne. Les statistiques indiquent certainement une amélioration au point de vue du nombre des chômeurs, qui est inférieur à ce qu'il était il y a deux ou trois ans; mais l'effet de ces quatre années de chômage sur ceux qui en ont été et en sont encore victimes, les misères et les souffrances accumulées, la stagnation graduelle de l'industrie britannique et la perspective d'une prolongation et d'une aggravation de cet état de choses, tout forme un ensemble de faits dont un gouvernement ne peut considérer sans effroi les conséquences.

M. Baldwin ne croit pas qu'on puisse combattre le chômage par l'inflation; d'autre part, il n'accélérera pas la déflation. On connaît assez la situation économique de l'Europe; il faudra longtemps avant que cette situation redevienne normale, et pendant ce temps-là, il faut trouver du travail aux ouvriers anglais. Sans doute, il y a les réparations; mais elles ne peuvent provenir que d'une augmentation énorme des exportations allemandes. Où iront-elles, ces exportations? Dans le monde entier; et si le commerce universel

ne se développe pas assez pour absorber rapidement cet excédent de production, tous les pays industriels en souffriront, et le principal de ces pays, c'est l'Angleterre. « Le pays qui offre le plus de marchés ouverts, c'est notre pays, a dit M. Baldwin, et nous serons le tampon du monde entier. » Un autre danger pour l'Angleterre provient des projets des financiers cosmopolites pour l'exploitation de l'industrie allemande. Si ces projets se réalisent, c'est le marché britannique qui subira le choc le plus fort. Dans ce cas, il n'est pas un parti en Angleterre qui ne prenne les mesures nécessaires pour interdire ce commerce. Enfin la dépréciation des monnaies étrangères et l'état du change grâce auquel la France, par exemple, peut aisément vendre ses produits manufacturés font courir au commerce britannique d'exportation un danger nouveau.

Parlant le 2 novembre à Manchester, dans la citadelle traditionnelle du libre-échange, M. Baldwin a précisé ses idées, que nous résumons d'après les intéressants documents de la Société d'informations économiques. L'Europe, le monde, aujourd'hui, ne sont plus ce qu'ils étaient avant la guerre; on ne se trouve plus en face de théories, mais en face d'un état de choses qui « résulte de l'opération des grandes forces d'avant-guerre et des forces déchaînées par la guerre ». L'Angleterre n'a plus, comme il y a quatre-vingts ans, la suprématie industrielle, et la paix n'est qu'une fausse paix. Jamais guerre n'a eu de réactions économiques semblables à celles que l'on voit aujourd'hui en Europe, où règnent la haine, la méfiance et un sentiment d'étroit nationalisme. Partout, il est élevé des barrières contre le commerce, et les nouveaux États, faits des débris des anciens Empires, ont établi des systèmes économiques presque prohibitifs, comme l'ont fait l'Italie et l'Amérique. L'avenir ne paraît pas plus encourageant. M. Baldwin a rappelé que l'Angleterre n'a plus le monopole industriel qu'elle avait au temps de Cobden et qu'elle doit s'adapter aux conditions naturelles. En même temps que ce monopole s'affaiblissait et disparaissait, l'Empire britannique croissait et les Dominions devenaient des nations sœurs; et M. Baldwin a déjà la vision lointaine, idéale, d'un grand Empire « sauvegardant le niveau d'existence de ses

populations, secourable au monde entier, jouissant de la liberté du commerce dans ses limites, pendant que ses citoyens et ses produits circuleront librement sur les mers, comme, en Amérique, ils circulent sur les voies ferrées, dans toutes les parties de l'Empire, d'Angleterre au Canada, à l'Afrique du Sud, à l'Australie, en se considérant comme une unité, un tout, un seul pays, avec un seul but ».

Cette pure conception impérialiste plaît à l'amour-propre national britannique et frappe par sa grandeur. Elle ne tient pas assez compte, dans la comparaison avec les États-Unis, de la dispersion des diverses parties de l'Empire, que séparent les immensités des océans, alors que les États-Unis forment un tout, un vaste continent dont toutes les parties, appelées États, ne sont séparées que par des limites purement arbitraires et forment, en pratique, les provinces d'un immense Empire. Après un appel éloquent au patriotisme impérial, M. Baldwin a déclaré qu'en établissant sur une base solide la préférence impériale on ne fait rien de contraire au libre-échange, mais qu'on rend le commerce libre sur une plus grande superficie du globe, de même que l'on pourrait soutenir cette théorie qu'en mettant le régime fiscal britannique sur la même base que les régimes des autres pays, on rendra le commerce du monde plus libre qu'il n'est actuellement. Bref, tout le système de M. Baldwin repose sur la substitution du protectionnisme au libre-échange : c'est ce choix que le Premier ministre demandait au peuple anglais de faire; c'est contre ce choix que protestaient les libéraux et les travaillistes. L'Angleterre a répondu, et c'est toute la direction de sa politique qu'elle a ainsi déterminée.

***

Malgré tous les efforts faits par M. Baldwin pour circonscrire autant que possible la lutte électorale dans les limites d'un simple referendum sur le protectionnisme, il était inévitable que, dans les circonstances actuelles, la politique extérieure fût appelée à exercer une certaine influence sur le cours des débats ouverts dans tout le pays. M. Lloyd George s'est jeté, avec la fougue qui lui est coutumière, dans l'oppo-

sition libérale; immédiatement les conservateurs ont dû retourner à leurs arguments de l'année dernière et recommencer à charger de tous les péchés la politique pratiquée par M. Lloyd George à l'extérieur. Il est manifeste en effet que les efforts de M. Baldwin et de lord Curzon n'ont pas encore abouti à un résultat bien positif : les conservateurs ne peuvent nier l'impuissance avec laquelle le gouvernement britannique a dû assister aux événements européens. La situation actuelle n'est pas brillante et il leur est bien difficile de présenter comme une suite de succès les résultats de la politique du Cabinet. Mais ils ont hérité de problèmes difficiles. Ils ne se gênent pas pour rejeter sur M. Lloyd George la responsabilité de l'état actuel de la situation internationale. Plus la campagne électorale des libéraux s'accentuait contre le gouvernement, plus les conservateurs étaient amenés à se défendre en accusant, comme la grande responsable, la politique lloyd-georgienne. C'est en particulier ce qu'a fait avec autant d'énergie que d'humour lord Derby, qui évite de condamner l'occupation de la Ruhr, et qui croit à une conciliation possible entre les thèses de Londres et de Paris, comme il croit à une solution du problème des réparations. Nous aurions tort d'en conclure qu'une partie de l'Angleterre cependant nous approuve. L'opinion anglaise, dans son ensemble, paraît bien unanime dans sa réprobation de la politique française. Elle a le désir d'un règlement rapide de la paix européenne : mais il n'est pas sans intérêt pour la France que, au cours de la campagne électorale, la politique d'isolement pratiquée par l'Angleterre depuis quelques mois ait été peu favorablement accueillie, et que l'attachement à l'Entente dont M. Baldwin fait profession ait généralement reçu l'approbation du public. Il est possible que l'Angleterre, qui prévoit quelques embarras intérieurs, ait le désir de collaborer avec les Alliés pour le règlement des questions extérieures.

Les événements ont d'ailleurs montré qu'il y avait une certaine détente dans les rapports franco-britanniques. Tandis que l'Allemagne, entrée dans la phase des convulsions, renversait le ministère Stresemann et le remplaçait après une crise pénible par le ministère Marx, la Commission des Réparations prenait sous la présidence de M. Barthou des décisions heu-

reuses et montrait que le désir de maintenir l'Entente, déjà manifesté par les résolutions de la Conférence des Ambassadeurs, était capable d'inspirer des solutions opportunes. Deux comités d'experts seront nommés, l'un chargé de rechercher les moyens d'équilibrer le budget allemand et les mesures propres à stabiliser la monnaie allemande; l'autre, qui doit chercher les moyens d'équilibrer les capitaux évadés. Réservant la question de la capacité de paiement de l'Allemagne, les experts de la Commission s'attacheront à déterminer les mesures propres à rendre l'Allemagne plus capable de s'acquitter. L'intérêt de cette espèce de compromis est qu'il écarte la question de savoir si l'Allemagne peut payer, pour introduire la question positive, qui consiste à se demander comment l'Allemagne peut s'acquitter. Aux termes du communiqué publié par la Commission, les experts appartiendront aux pays alliés et associés. Cette expression caractéristique, qui réserve une place aux délégués américains, est de nature à montrer que le nouvel organisme, tel que l'ont conçu les délégués de la Commission des Réparations, n'est pas en contradiction avec les idées essentielles exprimées par M. Hughes. On prévoit d'ailleurs que, si l'une des commissions doit porter ses investigations dans la capitale allemande, l'autre pourrait être amenée à prendre contact avec les principaux centres financiers d'Europe et peut-être des États-Unis.

Il convient de noter enfin qu'un communiqué du ministère des Affaires étrangères de Paris a fait connaître que certaines dispositions allaient être prises pour provoquer une détente du régime d'occupation dans la Ruhr. Des mesures de grâce seront décidées en faveur des personnes expulsées et condamnées, et il sera procédé à un regroupement des troupes, en vue de diminuer les contacts avec la population des régions occupées. Ces dispositions sont présentées comme une conséquence des arrangements récemment conclus et qui sont considérés comme marquant la fin effective de la résistance passive. Elles sont dans la logique de l'attitude que le chef du gouvernement français a définie à plusieurs reprises. Mais elles montrent aussi avec évidence que nous pratiquons aussi correctement que possible une politique qui est de

nature à maintenir les rapports franco-britanniques. En les rendant publiques, on a voulu sans doute créer une atmosphère d'apaisement international. On ne saurait en tout cas reprocher au gouvernement français de compliquer la tâche du gouvernement qui essaie de se dégager péniblement du chaos allemand. Les commentaires des journaux sur la situation générale ou sur les mesures annoncées viennent à l'appui de ces remarques. S'il y a encore une chance de rétablir l'ordre en Europe, en nous tenant à la lettre et à l'esprit du traité de Versailles, nous avons raison de la favoriser. Les événements de la Ruhr ont obligé l'Allemagne à se reconnaître battue, les arrangements de Düsseldorf ont fait prévoir la possibilité de conventions qui permettront au travail de reprendre, et aux Allemands de commencer à s'acquitter. Nous avons montré à la fois notre force et notre modération; nous avons en tout cas manifesté notre ferme volonté. L'Angleterre, amenée à choisir entre deux politiques, peut sentir prochainement le besoin de se mêler davantage aux affaires extérieures et de coopérer plus étroitement avec les Alliés. L'heure qui vient est propice à une initiative politique : ce n'est pas, nous en avons l'espérance, le gouvernement de Paris qui la verra passer sans essayer d'en tirer parti dans l'intérêt de notre pays et dans l'intérêt de tous les Alliés.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT

TABLE DU SIXIÈME VOLUME

Novembre-Décembre

LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE 1923

		Pages.
RHENANUS	Le Prestige sur le Rhin	5
LÉON TOLSTOÏ	Un Homme pleurait	33
JULES DECAMPS	Que vaudra le Mark nouveau?	42
HENRI GERVEX	Souvenirs. — II	58
JOSEPH CONRAD	Le Duel. — II	87
CONSTANTIN PHOTIADÈS	Marie Kalergis-Moukhanow, née Nesselrode. — III	124
T. DE SAINT-SEVERIN	La Zone franche de la Haute-Savoie	162
PAUL JAMOT	Les Arts : Millet et Daumier	175
RODOLPHE REY	Questions coloniales : Le Maroc (*fin*)	183
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de Paris	218
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : La rentrée du Parlement	232

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE 1923

PRINCESSE PALEY	En Russie, à la veille de la guerre. — I	241
PAUL GÉRALDY	Le Prélude	259
PAUL PAINLEVÉ	Pourquoi Pascal n'a pas devancé Newton	300
JEAN-LOUIS VAUDOYER	Peau d'Ange. — I	315
HENRI GERVEX	Souvenirs. — III	341
JOSEPH CONRAD	Le Duel (*fin*)	363
CONSTANTIN PHOTIADÈS	Marie Kalergis-Moukhanow, née Nesselrode (*fin*)	391
COMTE DE FELS	Les Richesses de l'État français	433
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de Paris	458
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : Les États-Unis et l'Allemagne	471

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE 1923

		Pages.
PAUL MORAND	Lewis et Irène. — I	481
MARQUIS DE MUN	Les Lettres de Madame de Staël	513
MADAME DE STAËL	Lettres inédites à Adrien de Mun (1796-1800)	519
JEAN-LOUIS VAUDOYER	Peau d'Ange. — II	548
PRINCESSE PALEY	En Russie, à la veille de la guerre (*fin*)	584
GUY DE VALOUS	La Révolution aux Iles du Vent (1789-1793). — I	599
ÉDOUARD PAYEN	Fiscalité et Commerce	626
HENRI GERVEX	Souvenirs (*fin*)	639
J.-M. BOURGET	En Rhénanie et dans la Ruhr	666
RÉGINALD KANN	Questions militaires : L'Organisation de l'Armée	681
HENRY BIDOU	La Vie littéraire : Parmi les Livres	701
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : Les Alliés et le péril allemand	710

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE 1923

LOUIS BARTHOU	Autour de dix vers d'André Chénier	721
COMTE MOLÉ	Souvenirs. — I	728
V. BLASCO IBÁÑEZ	Mare Nostrum. — I	745
JACQUES PIOU	Albert de Mun, orateur	792
PAUL MORAND	Lewis et Irène. — II	807
GUY DE VALOUS	La Révolution aux Iles du Vent (1789-1793) [*fin*]	836
JEAN-LOUIS VAUDOYER	Peau d'Ange (*fin*)	862
JULES DECAMPS	Contradictions monétaires allemandes	894
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de Paris	915
HENRY BIDOU	Les Lettres : Maurice Barrès	926
ROBERT DE TRAZ	Chronique européenne : Personnages de la S. D. N.	929
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : Les Élections britanniques	950

BERNARD GRASSET, ÉDITEUR
61, Rue des Saints-Pères — PARIS-6e.

ÉDOUARD ESTAUNIÉ
de l'Académie française

ÉDOUARD ESTAUNIÉ

L'Infirme aux mains de lumière

Le dernier roman du nouvel académicien; un joyau dans son œuvre.

Un volume in-16 *(25e édition)*. . . . . 6 fr. 75

50e MILLE

MA VIE

Récit d'une paysanne russe

REVU PAR

LÉON TOLSTOÏ

Un volume in-16 double-couronne. . . . . 6 fr. 50

GEORGES IMANN

LE FILS CHÈBRE

. . . de féroces bourgeois . .
. . de pauvres hommes . . .

Un volume in-16 (8e édition) . . . . . 6 fr. 75

GEORGES IMANN

Du même Auteur :

Les Nocturnes . . . . . 6 fr. 75
L'Enjoué. . . . . 6 fr. 75
Sur trois cordes de Balalaïka. . . . . 6 fr. 75

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues chez MM. PERDRIX et BURIN, 14, *rue Cadet, Paris.*
Téléphone : Central 72-71.

8 Maisons neuves à Paris R. Auguste-Vitu, 5, 7, 9. Tous les APPARTEMENTS SONT LIBRES. M. à p. pour chacune : **250.000** fr. A adj. Ch. des not., Paris 18 décembre 1923. S'ad. Me **Ch. Am. LEFEBVRE**, not., 21, av. Rapp.

Vente au Palais, à Paris, 26 décembre, 2 heures. **IMMEUBLE A PARIS RUE POISSONNIÈRE, n° 12.** Revenu brut : **25.296** fr. env. M. à prix : **200.000** fr. S'adresser à Mes **MUSNIER** et **TUAL**, avoués ; Me Lanquest, notaire à Paris.

IMMEUBLE à PARIS (11e) Bd VOLTAIRE, 238 et 240 et r. des Boulets, 32 et 34. **Cce 1883m.** Fac. 52m sur boul. *Créd. Fonc. à cons.* M. à p. : 550.000f. Adj. Ch. not. 18 déc. S'ad. Me **Laverne**, not., 20, rue La Tour-des-Dames.

MORSANG-sur-ORGE. PROPRIÉTÉ D'AGRÉMt "Les Lierres", av. Marthe. Cce 3.835m. **LIBRE.** M. à p. : 20.000f. Adj. Ch. not. Paris, 15 janv. S'ad. Me **Tollu**, not., 70, rue Saint-Lazare.

MAISON à NEUILLY-sur-Seine, ANGLE Montrosier, 14 et du Cce 365m. Rev. 39.294f. M. à p. : **300.000f.** PRÊTS à c Adj. Ch. not. Paris, 8 *janvier*. S'ad. not. Mes Gra Ferrand et **DELORME**, 11, r. Auber. Pr visiter, 11 à

MAISON à PARIS RUE de DUNKERQUE, 51, pr. Gare Nord 1.100m. Rev. b. aug. 86.387f. M. à p. : **780.000f.** Adj. Ch. not. Paris, janvier 1924. S'ad. Me **Gastaldi**, not., 5, rue Dro

L'ARGUS de la PRESSE
"VOIT TOUT"
Fondé en 1879
LES PLUS ANCIENS BUREAUX D'ARTICLES DE JOURNAUX
37, Rue Bergère, PARIS (IXe)
Lit et dépouille par jour
20.000 *Journaux ou Revues du Monde entier*

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉ

L'Agenda P.-L.-M. 1924 vient de paraître. Bien qu'i comporte, cette année, 16 hors-texte en couleurs (alors que le éditions précédentes n'en contenaient que 12), son prix n'es pas augmenté : il est vendu 5 fr. avec sa prime (une artistiqu pochette de 12 cartes postales héliogravées).

La faveur croissante dont l'Agenda P.-L.-M. jouit dans le public l'a rendu, les années passées, très rapidement introu-vable et, malgré l'accroissement progressif de son importan tirage, d'innombrables demandes d'acheteurs (plus de 10.000 l'an dernier) n'ont pu être satisfaites.

On ne saurait donc trop engager les collectionneurs de ce recueil annuel à se le procurer dès maintenant aux bibliothèques des gares du réseau P.-L.-M. et aux bureaux de ville de la Compagnie.

Les personnes qui désireraient recevoir l'Agenda franco à domicile, par poste, recommandé, n'ont qu'à faire parvenir au Service de la Publicité P.-L.-M., boulevard Diderot, 20, à Paris, leur souscription accompagnée d'un mandat-poste de 6 fr. 90 pour la France et de 7 fr. 70 pour l'étranger.

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

TIONS D'AFFICHES ARTISTIQUES

a magnifique série d'affiches illustrées la Compagnie d'Orléans continue à faire aître (grands châteaux de la Loire, sites monuments de Bretagne, de l'Auvergne, du Centre de la France, etc...) vient d'être complétée par trois nouveaux sujets.

C'est "Le Château de Villandry", un des plus beaux de Touraine; "Beynac" et son site pittoresque de la Vallée de la Dordogne; "Le Plomb de Cantal", un des plus jolis aspects des Monts d'Auvergne.

Ces affiches sont mises en vente au *Service de la Publicité*, 1, *Place Valhubert, à Paris*, au prix de **4** francs l'exemplaire, frais de port en sus (réduction aux membres de l'Enseignement).

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLEANS

LE LIVRET-GUIDE OFFICIEL

de la Compagnie d'Orléans

SERVICE D'HIVER

En présence des modifications d'horaires apportées à son ervice des trains à partir du 11 Octobre 1923, la Compagnie 'Orléans, vient de faire procéder à la réédition de son Livret-Guide Officiel.

Rappelons qu'indépendamment des horaires de toutes les gnes du Réseau, ce document renferme des renseignements énéraux et touristiques indispensables à la préparation de oyages d'affaires ou de plaisir.

Il est mis en vente dans les gares et bureaux de ville du Réseau, au prix de **2** fr. **50** l'exemplaire.

Pour le recevoir franco, adresser la somme de **3** fr. **40** au Service de la Publicité de la Compagnie, 1, Place Valhubert, Paris (XIIIe).

Registre du Commerce Seine N° 88.928

LIBRAIRIE PLON

GEORGES-MARIE HAARDT
LOUIS AUDOUIN-DUBREUIL

LE RAID CITROËN

LA PREMIÈRE TRAVERSÉE DU SAHARA EN AUTOMOBILE

DE TOUGGOURT A TOMBOUCTOU PAR L'ATLANTIDE

Un volume in-8° écu sur alfa avec une introduction de M. André Citroën, des illustrations de Bernard Boutet de Monvel, 60 photos et 2 cartes itinéraires. . . 10 fr.

JÉROME ET JEAN THARAUD

LE MAROC

Avec reproductions de tableaux de J. F. Bouchor. Un volume in-4° couronne, sur beau vélin, comprenant quarante-trois illustrations en couleurs, dont trente hors texte d'après les tableaux du peintre J. F. Bouchor et trente bandeaux et culs-de-lampe dessinés à la plume par David Burnand. . . . . 60 fr.

CONSUELO ET MARGA GIL ROËSSET

ROSE DES BOIS

TEXTE DE CONSUELO GIL ROËSSET
ILLUSTRATIONS DE MARGA GIL ROËSSET

Un volume in-4° contenant 11 gravures hors texte et 28 culs-de-lampe dans un cartonnage souple, sous couverture de papier genre parchemin rempliée et illustrée. . . . . 30 fr.

PLON-NOURRIT & Cie, Imprimeurs-Éditeurs
PARIS, 8, rue Garancière
R. du C. Paris 75.638

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

Seine 110.264 — 3, Place du Panthéon. — PARIS (ve). — Chèques postaux, Paris 3155

NOUVEAUTÉS :

CHARLES MAURRAS

LES NUITS D'ÉPREUVES
ET LA MÉMOIRE DE L'ÉTAT

Chronique du bombardement de Paris

Un volume in-8° écu tiré sur vélin de Rives par le Maître imprimeur Protat. Tirage limité à 1.200 exemplaires annotés. — *L'exempl.* **15** fr.; *Franco,* **17** fr. *(taxe de luxe comprise).*

J. PAUL-BONCOUR et CHARLES MAURRAS

LA RÉPUBLIQUE ET LA DÉCENTRALISATION

Un Débat de 1903

Un volume in-16 de 256 pages. . . . . **6** fr.

Il a été tiré 12 exemplaires sur pur fil, **20** fr.; *franco,* **22** fr.

RENÉ GROOS

ENQUÊTE SUR LE PROBLÈME JUIF

Un volume in-16 double couronne. . . . . **8** fr.

Il a été tiré 12 exemplaires sur pur fil, **20** fr.; *franco,* **22** fr.

RENÉ GHÉON

PARTIS PRIS

Réflexions sur l'Art littéraire

Un volume in-16. . . . . **7** fr.

VLADIMIR GHIKA

PENSÉES POUR LA SUITE DES JOURS

Un volume in-16 sur beau vélin teinté Outhenin Chalandre. . . . . **5** fr.

ÉDITIONS BOSSARD
43, RUE MADAME - PARIS (VIe)
- - TÉLÉPHONE : **Fleurus 04-48** - -

APPRÉCIATION

de **M. HENRI DE RÉGNIER,** *de l'Académie française*

SUR

LA FOSSE AUX FILLES

d' **Alexandre KOUPRINE**

(*Le Figaro*, 6 novembre 1923)

Conteur et romancier, M. Alexandre Kouprine fait grande figure d'écrivain, et voici qu'il atteste avec plus de vigueur que jamais son vigoureux talent de réaliste **dans le cruel et sombre chef-d'œuvre** intitulé *la Fosse aux Filles*.

Certes, le roman de M Kouprine n'est pas destiné à toutes les mains et le sujet même qu'a traité M. Kouprine est un avertissement de ne s'y hasarder qu'à bon escient. Cette *Fosse aux Filles*, je la verrais illustrée des cursifs dessins d'un Constantin Guys ou des cinglantes compositions d'un Toulouse-Lautrec, mais le grand écrivain qu'est M. Kouprine n'a besoin que de sa prose solide et colorée pour nous évoquer « l'enfer » où il nous conduit. Avec lui, nous descendons dans le cloaque de luxure, d'ennui, de honte, de tristesse où se débattent les misérables « Damnées », vouées au plaisir obligatoire et offertes aux bas désirs de la chair. C'est parmi elles que nous mène M. Alexandre Kouprine, dans l'infâme et pauvre intimité de leur esclavage charnel. Et ce voyage dans les bas-fonds de l'amour, M. Alexandre Kouprine nous le fait faire sans complaisance et dans un sentiment de profonde pitié, mais cette pitié qu'il ressent pour ces déchues et ces maudites n'empêche pas M. Kouprine de les décrire avec une impitoyable exactitude.

La Fosse aux Filles, en effet, est un roman réaliste, presque un roman naturaliste, dirais-je, s'il ne s'attachait actuellement à ce vocable une sorte de défaveur que je me garderais bien de risquer de faire encourir à M. Alexandre Kouprine. Du reste, je suis persuadé que M. Kouprine doit se soucier assez peu des étiquettes littéraires. En écrivant, il obéit à l'instinct qui est en lui de reproduire la vie telle qu'elle est, et il me semble admirablement doué pour en fixer des aspects vrais. C'est ce souci de vérité qui fait le sombre et sévère attrait d'un livre comme *la Fosse aux Filles*. Les personnages qui l'animent y sont présentés dans leur vie profonde et nue. Il en vient de toutes les catégories sociales vers cette « Fosse », y chercher dans la satisfaction d'un besoin, l'oubli ou l'illusion. Tous, le romancier les peint en traits nets et durables.. Pour remuer toutes ces boues vivantes, il faut l'autorité d'un grand talent. C'est le cas de M. Alexandre Kouprine. **Son livre est d'un maître.**

Pour paraître le 15 décembre, chez le même éditeur, Éditions Bossard, 43, rue Madame, Paris : ALEXANDRE KOUPRINE. *Le Caniche blanc et autres Contes pour Adolescents*. Un volume illustré, **destiné à la jeunesse**, comme *livre d'étrennes*. — Prix. . . . . **7 fr. 50**

R. C. Seine 110.089.

ÉDITIONS BOSSARD
43, RUE MADAME - PARIS (VIe)
- - TÉLÉPHONE : Fleurus 04-48 - -

Vient de paraître (ouvrage nouveau et non encore annoncé) :

LOUIS XIV

MÉMOIRES

POUR LES

ANNÉES 1661 ET 1666

SUIVI DES

RÉFLEXIONS SUR LE MÉTIER DE ROI DES INSTRUCTIONS AU DUC D'ANJOU ET D'UN PROJET DE HARANGUE

Texte établi sur les manuscrits originaux de la Bibliothèque Nationale

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR JEAN LONGNON

Orné d'un portrait gravé sur bois par OUVRÉ

d'après un pastel de **Nanteuil** aux Offices

Un volume in-12 (nº 37 de la « Collection des Chefs-d'Œuvre Méconnus »). Tirage limité et numéroté sur grand papier de Montgolfier frères. de Saint-Marcel-lès-Annonay. — Prix . . . . . **12** fr.

Louis XIV, auteur ! Et aussi grand auteur que grand roi ! Voilà qui, plus encore que le bel ouvrage de critique de M. Louis Bertand, est appelé à renverser bien des préjugés que nous devons aux Saint-Simon, Michelet ou Lavisse.

Ce volume fera sensation.

Il sera bientôt suivi d'un autre, d'un VAUBAN, *auteur* qui, inédit, renversera, lui aussi, certaines légendes.

Comme on le voit, de plus en plus, la « Collection des Chefs-d'Œuvre Méconnus » *tend à devenir une* « Collection des Chefs-d'Œuvre Inédits ».

Demandez la liste complète de la « Collection des Chefs-d'Œuvre Méconnus ».

R. C. Seine 110.089.

Librairie **DELAGRAVE**, 15, rue Soufflot, PARIS

ÉTRENNES 1924

SELMA LAGERLOF

Le Merveilleux Voyage de Nils Holgersson à travers la Suède

Trad. HAMMAR, Préf. inédite de l'auteur, 10 compositions hors texte et 100 dessins de ROGER REBOUSSIN

Un vol. in-4°, broché . . . . . **30** fr., relié toile, fers spéciaux ou amateur. **50** fr.

160 *exemplaires numérotés*, 30 ex. *sur Japon*, **143** *fr.*; 50 *exempl. sur Hollande*, **99** *fr.*; 80 *exemplaires sur vélin Lafuma*, **66** *fr.*

CERVANTÈS

Don Quichotte

Edition mise à la portée de la jeunesse par

PAUL LEFÈVRE - GÉRALDY

16 hors-texte en couleurs de R. GIFFEY

Un vol. in-4°, broché . . . . . **20** fr., relié toile, fers spéciaux . . . . **30** fr.

LE SAGE

Gil Blas de Santillane

Édition mise à la portée de la jeunesse

8 planches hors texte d'après GAVARNI et vignettes de GIGOUX

Un vol. in-8°, broché. . . . . **12** fr., relié romantique toile fers spéc. **17** fr.

E. DUPUIS

Le Page de Napoléon

Illustrations de OB

Un vol. in-8°, broché. . . . . **15** fr., relié toile, fers spéciaux . . . **25** fr.

M. CHAMPAGNE

Jean Pacifique

ROMAN

Illustr. de CH. FOUQUERAY

Un vol. in-8°, br. **10** fr., toile . . **15** fr.

Bibliothèque de Luce et Colas

Luce et Colas apprennent l'histoire de France

Illustr. de P. LISSAC

Album en couleurs, in-4°. cart. . . **6** fr.

L. BLANCHIN

Le Roman de Louisette

Une idylle sous la Terreur

Illustr. de L. BOMBLED

Un vol. in-8°, toile . . . . . **13** fr.

RACHEL DE RUY

Bouquet de Chansons

Accompagnement de piano de P. LETOREY

Album in-8°, cart. artist. en coul. **7** fr. **50**

R. C. Seine 76.035

Demander le catalogue d'Étrennes

Librairie **DELAGRAVE**, 15, rue Soufflot, PARIS

NOUVEAUTÉS

ENCYCLOPÉDIE DE LA MUSIQUE

PREMIÈRE PARTIE *(publication achevée)*

HISTOIRE DE LA MUSIQUE

Directeur : **A. LAVIGNAC**

Cinq volumes in-8°, illustrés. Chaque volume . . 50 fr.; relié dos peau . . 75 fr.

I. - Antiquité. Moyen âge. — II. - Italie. Allemagne — III. - France. Belgique. Angleterre. — IV. - Espagne. Portugal. — V. - Russie. Autriche.

CHAQUE VOLUME SE VEND SÉPARÉMENT

2e PARTIE. — TECHNIQUE - PÉDAGOGIE - ESTHÉTIQUE *(en publication)*

Demandez prospectus pages spécimen.

J.-H. FABRE

SOUVENIRS ENTOMOLOGIQUES

ÉDITION DÉFINITIVE ILLUSTRÉE EN 11 VOLUMES

Chaque volume in-8° raisin . . . . . 20 fr.; relié dos peau . . . . . 40 fr.

8 VOLUMES PARUS, CHAQUE VOLUME SE VEND SÉPARÉMENT

LA PLANTE *(Causeries sur la botanique).* In-18 illustré, br. 7 fr.; rel. 10 fr.

RÉMY PERRIER

LA FAUNE DE LA FRANCE ILLUSTRÉE

10 Volumes

Paru : **Les Myriapodes — Les Insectes inférieurs**

Un volume in-8°, cart. . . . . 10 fr.

H. BOUASSE

(Bibliothèque scientifique de l'Ingénieur et du Physicien)

Nouveautés :

Interférences (*avec Z. CARRIÈRE*). In-8° illus., br. 32 fr., rel. 40 fr.
Diffraction (*avec Z. CARRIÈRE*). In-8° illus., br. 32 fr., rel. 42 fr.
Jets, Tubes et Canaux. In-8° illustré, broché . . . . 32 fr., rel. 40 fr.
Gyroscopes et Projectiles. In-8° illustré, broché . . 27 fr., rel. 35 fr.

G. WALCH. — *Poètes nouveaux. Supplément à l'Anthologie des Poètes contemporains.*
In-16., broché. 7 fr., mouton . . 15 fr.

J. ANCEL. — *Manuel historique de la Question d'Orient.*
In-18, 2 cartes . . . . . 7 fr.

G. DAVY. — *Sociologie politique.*
In-18, broché. . . . . 5 fr. 50

L. MATHON. — *Mes Entretiens avec J. H. FABRE sur l'éducation.*
In-18, broché . . . . . 5 fr.

E. PITOIS. — *Méthodes modernes d'Essai à l'Usine.*
In-8° illustré, broché . . . . . 36 fr.

M. FALLEX. — *Atlas de Géographie économique.*
In-8° (12 × 28), 70 cartes et cartons en couleurs, broché. . . . . 18 fr. 75

A. CHAPLET. — *A. B. C. de la Chimie.* (Collection des A. B. C.).
In-16, broché. 5 fr., cartonné . . 6 fr.

GARAPON. — *Agriculture.*
In-18 illustré, cartonné . . . 12 fr. 50

R. C. Seine 76.035

Demander le catalogue des ouvrages scientifiques

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, rue de Grenelle, PARIS

GUSTAVE FLAUBERT

PAR LES CHAMPS ET PAR LES GRÈVES

Ouvrage illustré de 12 planches en couleurs hors texte et de nombreux dessins en noir d'après les compositions originales de

CAROLINE FRANKLIN-GROUT-FLAUBERT

Les vivants croquis et les fraîches aquarelles si largement traitées dont Madame Caroline Franklin-Grout-Flaubert a orné le récit du voyage en Bretagne de son oncle, l'illustre écrivain Gustave Flaubert, font de cette édition tirée sur beau papier un magnifique livre d'Étrennes pour les grandes personnes, un livre splendide qui sera la joie des amateurs de belles choses d'art et de littérature.

Un volume in-4° couronne. Prix . . . . . **40** fr.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
Envoi franco de port et d'emballage
contre 41 fr., en mandat ou timbres

R. C. Seine, 242.553.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris (IXe)

ÉTRENNES 1924

ALEXANDRE DUMAS

Les Trois Mousquetaires

Deux beaux volumes petit in-8°

x, brochés . . . . . 40 francs

ALEXANDRE DUMAS

La Dame de Monsoreau

Deux volumes, grand in-8°

contenant 250 illustrations par MAURICE LELOIR

ix, brochés . . . . . 60 francs

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris (IXe)

JEANNE GALZY

L'ENSEVELIE

Roman

Ouvrage couronné par l'Académie française

Un volume in-18. — Prix . . . . . 6 fr.

JEANNE GALZY vient d'obtenir le Prix FÉMINA-VIE HEUREUSE

ERNEST REYER

de l'Institut

QUARANTE ANS DE MUSIQUE

Publiés avec une *Préface* et des *Notes* par **ÉMILE HENRIOT**

Un volume in-18. — Prix . . . . . 6 fr.

Non seulement Ernest Reyer fut un grand musicien, mais il fut aussi un remarqua critique musical.

Nous signalons à nos Correspondants ce volume qui renferme ses articles les plus renomm

AUGUSTIN FILON

SOUVENIRS SUR L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE

Préface de **ERNEST LAVISSE**, de l'Académie française

Un volume in-18. — Prix . . . . . 6 fr.

R. C. Seine 98.810

1.062-23. Imp. L. POCHY, 52, rue du Chateau, Paris — Registre du Commerce : Seine, 19.268

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Au cours de ses années de droit à Aix, le fils Chèbre, héros du dernier roman de **M. Georges Imann**, manifeste d'assez médiocres dispositions pour les sciences juridiques. Les cafés par contre ne lui déplaisent point et il a un goût tout à fait marqué pour Clo-Clo, demoiselle pensionnaire de la maison de tolérance de l'endroit. Tout cela n'engage point l'avenir de Chèbre, qui nous paraît en somme d'un naturel assez spontané, et à qui il reste loisible avec les années de devenir un « jurisconsulte éminent » et un « digne père de famille »... Mais lorsque Chèbre, la maison familiale regagnée, apprend de la bouche de sa mère qu'il est légitime propriétaire d'un million, représentant sa part de l'héritage de défunt M. Chèbre père, son destin se trouve instantanément fixé : il sera l'esclave de son million et se condamnera à ne point vivre pour s'adonner plus aisément aux méditations sur les placements et à l'exercice de l'avarice intégrale. Ce faisant Chèbre fils ne fera que suivre l'exemple de sa mère et sans doute de tous ses ascendants, tous victimes d'un penchant redoutable pour les « intérêts composés ». Voici donc Chèbre, vieux avant l'âge, retiré auprès de sa mère. Sa vie est bien uniforme : des discussions d'argent, des visites de parents ou de prêtres y font figure d'événements. De ces menus incidents M. G. Imann, qui ne prend point les choses au tragique, a tiré d'excellentes scènes de comédie. Pour finir le ton doit bien pourtant s'assombrir un peu. Madame Chèbre agonise et la passion de l'argent qui la tourmente jusqu'à la dernière heure prend, aux approches de la mort, un aspect quasi sublime... Enfin Clo-Clo, tombée dans la misère, s'avise d'écrire à son ancien admirateur pour implorer de lui un petit secours. Chèbre, qui ne veut pas « créer de précédents », refuse; mais ce n'est pas assez : cette humble solliciteuse lui révèle la rapacité du monde; sa fortune lui semble menacée et il prend la décision de ne plus dorénavant recevoir que son agent de change. Dans cette dernière partie même l'auteur n'a pas entièrement répudié cette manière essentiellement humoristique qui est la sienne. Il aime les mots à l'emporte-pièce, et réduit les descriptions au bénéfice de dialogues lui permettant de camper rapidement ses personnages. L'œuvre, vivante et spirituelle, est d'un conteur de talent et peut-être d'un auteur dramatique.

Les qualités les plus rares apparaissent dans le livre de **J. Kessel, l'Équipage**. Il nous ramène aux années de guerre. Le jeune Herbillon, vingt ans, qui vient d'être nommé aspirant observateur, rejoint au front l'escadrille à laquelle il a été affecté. De la vie des combattants en général et de celle des aviateurs en particulier, le jeune homme se fait — comme tous ceux qui n'ont point quitté l'arrière — une idée quelque peu conventionnelle que les événements se chargent de rectifier. Naturellement courageux, sensible et curieux, cet aspirant nous fait un peu songer au Fabrice del Dongo de la Chartreuse de Parme : comme lui il prend part à des batailles sans le savoir... Celles qui se déroulent à 3 000 mètres dans les airs n'ont pas encore été très « exploitées » par les littérateurs et M. Kessel nous en a donné de bien émouvantes descriptions : leur grande simplicité est bien certainement leur premier mérite. (Le prodigieux don lyrique d'un Annunzio — à qui nous devons de beaux vols dans la réalité comme dans le roman — nous éloigne un peu trop de la vie : la somptuosité du verbe nous transporte dans un monde merveilleux, mais passablement factice.)... Autre face de l'initiation d'Herbillon à la vie guerrière : la prise de contact avec les officiers de l'escadrille, ses futurs compagnons d'armes. Le besoin de confiance et presque de tendresse que ressent le jeune homme n'est point déçu. Le chef de l'escadrille, le capitaine Thélis, appelle la sympathie, fait naître l'admiration : une sorte de flamme pure brille dans ses yeux de vingt-quatre ans; il est tout héroïsme, toute franchise, toute joie de vivre. (A-t-on le droit de taire que ce Thélis, Kessel l'a connu en chair et en os? Il représente trait pour trait le capitaine Thélis Vachon, commandant d'escadrille, tué dix jours avant l'armistice.) Quant aux autres officiers, dont les rapports respectifs, écheveau bien emmêlé d'attirances et de jalousies, sont très finement analysés, ils font également au jeune homme un accueil très cordial. Le lieutenant Maury, qui arrive après Herbillon à l'escadrille, n'est pas aussi bien partagé. Il y a dans son abord, il est vrai, « quelque chose qui repousse ». Mais Herbillon, bon psychologue, devine dans le nouveau venu une âme souffrante, une sensibilité quasi féminine, et il lui exprime de la sympathie. Voici le point de départ d'une amitié étroite, que les circonstances mêmes renforcent, car les deux hommes ne tardent pas à faire « équipage » ensemble, c'est-à-dire à devenir compagnons de vol. Les dangers partagés développent entre eux une étrange compréhension toute intuitive : ces deux combattants jumelés n'ont plus par instants qu'une seule âme commune... Ici intervient la femme. Il se révèle que la maîtresse d'Herbillon est la femme de Maury et leur fraternité va devenir odieuse aux deux hommes, qui, rivés l'un à l'autre, portent au milieu des combats de l'air leurs préoccupations sentimentales, parallèles et antagoniques à la fois... Cette coïncidence nous semble un peu artificielle, mais les conséquences qu'elle comporte sont exposées avec un sens dramatique incontestable. Dans l'analyse psychologique de ses deux protagonistes M. Kessel a témoigné d'autant de sûreté que d'aisance. C'est là le premier roman d'un auteur de vingt-six ans. Ce début ne nous semble point manquer d'éclat.

Madame **Longworth Chambrun** — dont les lecteurs de la *Revue* n'ont point oublié les remarquables études sur la question Shakespeare — vient de publier **le Roman d'un homme d'affaires**. Il s'agit d'un multimillionnaire américain qui, abandonné par sa femme, a le sentiment touchant d'être quelque peu responsable de l'aventure. Soudain convaincu qu'il n'a pas jusqu'alors traité la vie comme elle le mérite, il part pour l'Europe dans le but louable d'y améliorer son cœur et son cerveau... Quelque quinze ans plus tard, nous le voyons intervenir assez bizarrement dans la vie de son fils, jeune garçon très riche en mauvais instincts. De nombreuses scènes pittoresques dans ce roman, mais les personnages y mêlent bien curieusement l'extrême naïveté et le goût des complications.

Signalons deux bons recueils de vers : le **Refuge idéal** de **Basil Marco** et **Fleurs et rayons** de **Louise Thoreux**.

MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER	98 »	50 »	26 »

LA LIVRAISON — 240 pages — **4 fr. 50**

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 3 fr. 50

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.